

# Heartwood

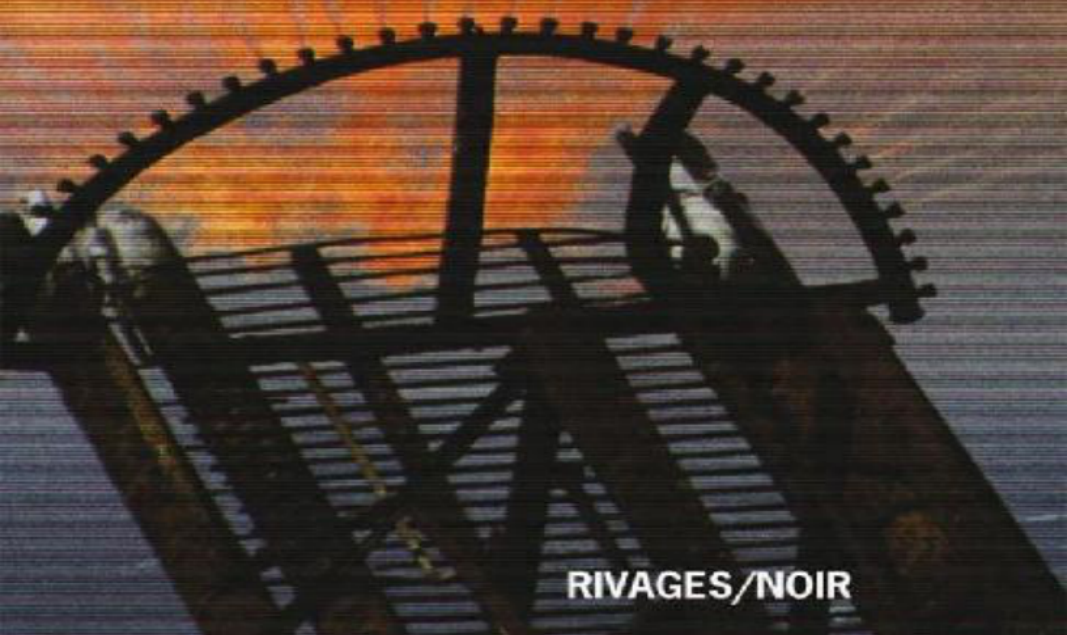
**Burke, James Lee**

VISIT...

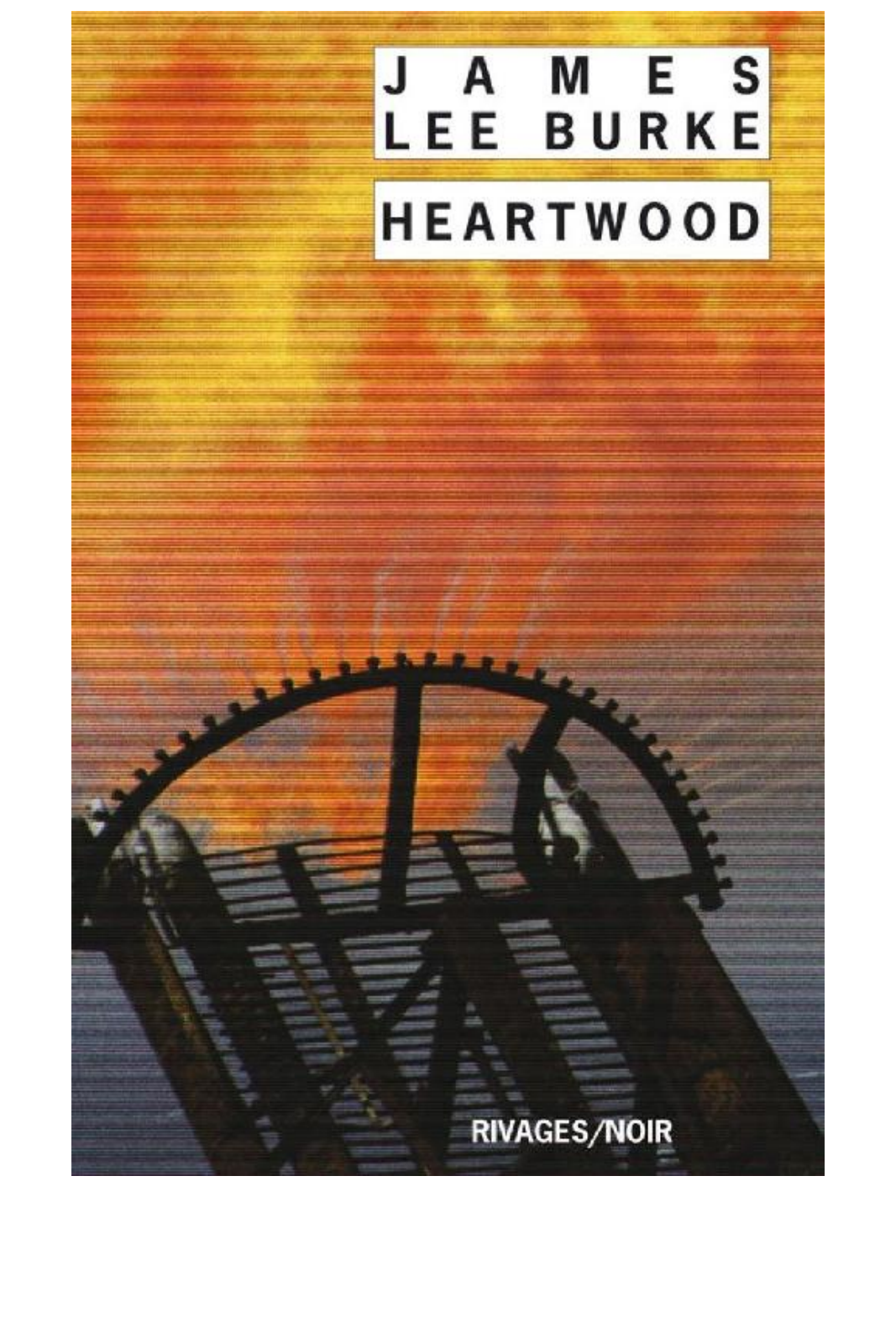
LANZAROTE  
*Caliente*.COM

J A M E S  
L E E B U R K E

HEARTWOOD



RIVAGES/NOIR

The background of the cover is a dramatic, textured sky in shades of orange, yellow, and red, suggesting a sunset or sunrise. In the lower half, there is a dark, silhouetted structure that looks like a large, circular mechanical component, possibly a part of a ship or a large machine, with a grid-like pattern on its base. The overall mood is atmospheric and mysterious.

J A M E S  
L E E B U R K E

HEARTWOOD

RIVAGES/NOIR

Du même auteur  
chez le même éditeur

*Prisonniers du ciel*  
*Black Cherry Blues*  
*Une saison pour la peur*  
*Le Bagnard*  
*Une tache sur l'éternité*  
*Dans la brume électrique avec les morts confédérés*  
*Dixie City*  
*La Pluie de néon*  
*Le Brasier de l'ange*  
*Cadillac Juke-Box*  
*La Rose du Cimarron*  
*Sunset Limited*  
*Vers une aube radieuse*  
*Le Boogie des rêves perdus*  
*Purple Cane Road*  
*Jolie Blon's Bounce*  
*Bitterroot*  
*Dernier tramway pour les Champs-Élysées*  
*L'Emblème du croisé*  
*La Descente de Pégase*  
*Jésus prend la mer*  
*Swan Peak*

James Lee Burke

# Heartwood

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Dominique Mainard

*Collection dirigée par  
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[www.payot-rivages.fr](http://www.payot-rivages.fr)

Titre original : *Heartwood*  
(*Doubleday, New York*)

© 1999, James Lee Burke

© 2003, Éditions Payot & Rivages  
pour la traduction française

© 2005, Éditions Payot & Rivages  
pour l'édition de poche

106, bd Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-1441-6

*Pour Margaret Pai et en souvenir  
de son mari, Walter Pai*



Il serait facile de prétendre que nous éprouvions de la rancœur à l'égard d'Earl Deitrich parce qu'il était riche. Jusqu'à un certain point, c'était peut-être vrai. Il avait grandi à River Oaks, près de Houston, dans une immense et somptueuse demeure blanche trônant au sommet d'une colline ombragée d'arbres. Par sa taille et son isolement, cette bâtisse se distinguait même de la richesse faramineuse qui caractérisait ses rares voisines. Mais la fortune d'Earl Deitrich n'était pas la seule chose qui nous dérangeât.

Il était officier en permission lorsqu'il était arrivé dans notre ville de Deaf Smith, au nord de Houston, dans une région vallonnée du Texas où les membres de la classe ouvrière bataillaient avec les trépons sur les tours de forage ou débarrassaient les tables tandis que les nouveaux riches mâchouillaient leurs cure-dents au country club. Il avait fait usage de son argent pour nous confronter à nos carences et s'approprier Peggy Jean Murphy ; quand il l'avait ramenée à Deaf Smith, elle était devenue son épouse et son bien, et il l'exhibait presque comme un trophée.

Peggy Jean Murphy qui était d'une beauté à couper le souffle, qui peuplait nos rêves, qui nous inspirait un tel respect sans nuance que même les voyous les plus endurcis du West End n'osaient faire une remarque déplacée à son sujet, de crainte que leurs pairs ne leur tombent dessus à bras raccourcis.

Earl Deitrich nous avait fait prendre conscience d'une chose : les instants que nous avions passés dans les bras de Peggy Jean sur la piste de danse aux bals de l'université, nos rêveries romantiques de mariage n'étaient que vanité de fils d'ouvriers qui n'avaient jamais été véritablement dans la course. Le *quaterback* de l'université dont elle avait été amoureuse avant qu'il ne soit réquisitionné et tué dans le Mekong ne s'était peut-être lui-même jamais trouvé sur les rangs.

Mais tout cela s'était produit voici bien longtemps. Je m'efforçais de ne plus songer à Peggy Jean. Le couple habitait à l'étranger ou dans le Montana durant la majeure partie de l'année ; je n'avais guère l'occasion de les voir, pas plus que de regretter la décision qui m'avait conduit à intégrer les forces de police à la frontière du pays, ni même les mois durant lesquels je m'étais livré à des excursions clandestines et publiquement démenties à Coahuila, où nous glissions une carte à jouer marquée du blason des Texas Rangers entre les dents des morts.

Mais en dépit de tous mes efforts, il m'était impossible d'oublier

l'après-midi de printemps où Peggy Jean était descendue de mon cheval, s'était promenade à mes côtés dans un bois surplombant la rivière et m'avait laissé perdre ma virginité en elle.

Quand je m'étais écarté de son corps brûlant, ses yeux bleu pâle étaient vides, fixés aux nuages par-delà la cime des pins. J'aurais voulu qu'elle brise le silence, mais elle n'avait soufflé mot.

— Je crois que j'ai pas beaucoup d'expérience dans ce domaine, avais-je murmuré.

Elle avait fait courir sa main le long de mon bras et m'avait serré les doigts. Des brins d'herbe étaient collés à ses épaules et à ses seins.

— C'était très bien, Billy Bob, avait-elle dit dans un souffle.

Alors j'avais compris qu'elle avait fait l'amour non avec moi, mais avec un soldat qui avait péri au Vietnam.

— Tu veux aller voir un film, ce soir ? avais-je demandé.

— Demain, peut-être.

— Je te trouve vraiment chouette. Je sais que quand on a perdu quelqu'un, il faut longtemps pour que...

— On ferait mieux de rentrer, m'avait-elle interrompu. On ira au cinéma demain. Je te le promets.

Mais personne ne peut rivaliser avec un fantôme. Du moins, personne n'avait pu dans notre ville, jusqu'à l'arrivée d'Earl Deitrich.

À en croire la rumeur, la construction de la villa de Peggy Jean et d'Earl avait coûté douze millions de dollars. Haute de deux étages, de forme concave, elle était enchâssée dans le flanc d'une colline, pourvue d'un jardin en terrasse reposant sur des tonnes de roches plates. En façade s'alignaient des baies de la taille d'une porte de garage, encadrées de poutres métalliques peintes en blanc. Des rondins de pins de trente mètres de long, écorcés et laqués, reliaient le toit au sol si bien que, vue de loin, la bâtisse évoquait une dent géante, parcourue de stries dorées et imbriquée dans les collines.

Un jeudi de printemps, j'allai déjeuner chez eux au volant de mon Avalon. Je ne m'étais jamais senti à l'aise en présence d'Earl, bien que je fisse de mon mieux pour l'apprécier, mais Peggy Jean avait glissé un mot écrit à la main dans la boîte aux lettres de mon cabinet pour me dire qu'ils se trouvaient en ville et qu'ils auraient grand plaisir à me voir.

En conséquence, je traversai le vieux pont de fer enjambant la rivière, poursuivis ma route dans un paysage de collines, puis franchis une grille à bestiaux et m'engageai dans une longue vallée verdoyante aux champs foisonnant de boutons d'or, de lupins et de pinceaux indiens. Alors que j'approchais de la villa, j'aperçus un homme aux cheveux blonds, hâlé par le soleil, portant un pantalon de toile, des bottes éraflées et une chemise en jean aux manches coupées à la

hauteur des aisselles, qui plantait des poteaux autour d'un enclos à chevaux dont le sol n'était plus que terre battue.

Il s'appelait Wilbur Pickett et avait échoué dans presque tout ce qu'il lui était arrivé d'entreprendre. Lorsqu'il avait essayé d'emprunter de l'argent pour se lancer dans la culture maraîchère, sa propre mère avait raconté partout en ville qu'il aurait été incapable de faire pousser des microbes sous les semelles de ses chaussures.

Alors qu'il procédait à des forages de prospection au Mexique, il avait mis le feu à une fosse de boue proche du derrick ; le vent avait chassé les flammes dans un champ d'herbes sèches, et le ranch du chef de la police locale avait été réduit en cendres. C'est tout juste si Wilbur était parvenu à franchir la frontière sain et sauf.

Dans la région de Flint Hills, à l'est du Kansas, après une journée caniculaire à 40 degrés, il avait déchargé la cargaison de porcs d'un camion-remorque de dix-huit roues dans un enclos sans remarquer que les barrières étaient ouvertes à l'autre extrémité du champ. Puis il avait regardé les porcs se disperser dans les collines, sur trois comtés, sous un ciel zébré d'éclairs.

Mais quand il s'agissait de chevaux et de taureaux, Wilbur pouvait jaillir des couloirs d'une arène comme si son pantalon était littéralement cousu aux flancs de ses montures. Il avait dressé des mustangs dans le Wyoming et avait tenu sept secondes sur le dos de Bodacious, le plus célèbre taureau du circuit des professionnels (Bodacious éjectait son cavalier par l'avant puis lui donnait un violent coup de mufle en plein visage, réduisant son ossature en miettes). Son visage avait dû être reconstruit avec des plaques métalliques, de sorte qu'à présent il paraissait sculpté, son profil et son menton légèrement iridescents, comme si sa peau était imprégnée de produits chimiques.

Je freinai et attendis qu'il s'approche. Son chapeau de cow-boy, gris et informe, était taché de sueur. Il l'ôta, s'essuya le front et sourit.

— Je suis sur un coup au Venezuela, un gisement de pétrole, déclara-t-il. Vingt ou trente mille plaques d'apport et vous êtes de la partie.

— Je vois ça d'ici, répliquai-je.

— Et qu'est-ce que vous diriez d'une rivière aurifère en Colombie Britannique ? Je vous parle de pépites aussi grosses que les dents d'une anguille, mon vieux.

— Quel temps fait-il là-bas en janvier ?

— C'est toujours mieux que d'écouter des types pleins aux as vous raconter combien ils sont riches, rétorqua-t-il.

— À un de ces jours, Wilbur.

— Tous ces petits boulots que je me coltine ? C'est temporaire. Ça va changer, j'en fais mon affaire.

Il arbora un large sourire empreint de dérision, puis il tira ses gants

de travail de la poche arrière de son jean et les fit claquer contre sa paume pour en chasser la poussière.

Peggy Jean et Earl avaient d'autres invités ce jour-là ; un membre du Congrès des États-Unis, un agent immobilier de Houston, un membre du corps législatif, leurs épouses, et un petit homme nerveux aux cheveux bruns, au nez busqué, avec des lunettes aux verres épais et des pellicules saupoudrant les épaules de son costume bleu.

Peggy Jean portait une robe d'été blanche à fleurs mauves et vertes. Elle avait toujours été sculpturale et le passage des années n'avait altéré ni son maintien ni sa silhouette. Un grain de beauté était posé au coin de ses lèvres et ses cheveux acajou étaient si épais et lustrés qu'ils vous donnaient envie de tendre la main et de les effleurer lorsqu'elle passait à côté de vous.

Elle me vit la regarder, immobile à l'autre extrémité de la pièce. Je la suivis dans la cuisine et l'aidai à préparer une carafe de thé glacé, et une autre de limonade. Elle lava une poignée de menthe cueillie au jardin, puis en coupa les tiges à l'aide de ciseaux et m'en tendit deux pour que je les mette dans la limonade. Le bout de ses doigts était mouillé quand elle m'effleura la paume.

— Earl va te parler affaires, annonça-t-elle.

— Il peut m'en parler tant qu'il veut, répliquai-je.

— Tu ne pratiques pas le droit civil ?

— Je ne m'occupe pas de ce genre d'affaires-là.

— Il n'est pour rien dans l'origine de la fortune familiale, remarquait-elle.

— Tu es resplendissante, Peggy Jean, dis-je.

Elle souleva le plateau et me précéda jusqu'à la galerie latérale, qui était conçue et meublée de façon à ressembler au coin-repas d'une maison toute simple d'il y a soixante ans. Les murs étaient en planches de bois brut, le plafond en poutres et en lattes ondulées et noueuses ; la table en bois était recouverte d'une nappe à carreaux ; une glacière à l'ancienne, aux portes de chêne et aux poignées en laiton, se dressait dans un angle ; un ventilateur à pales tournait paresseusement au-dessus de nos têtes. Debout près de la fenêtre ouverte, je regardai Wilbur Pickett enfoncer un poteau raboté et taillé en biseau dans un trou.

— L'année dernière, j'ai hérité de la moitié d'un pâté d'immeubles dans le centre de Houston, me déclara Earl en souriant, un verre de thé glacé à la main.

C'était un homme séduisant, à l'aise dans un pantalon en velours à grosses côtes et une chemise orangée, ses cheveux bruns et fins rabattus comme ceux d'un petit garçon sur son front. Il n'avait rien d'offensant à proprement parler, mais sa conversation portait toujours

sur lui-même, sur ce qu'il possédait, ou sur ses expéditions de pêche à la truite arc-en-ciel dans l'Idaho ou sur le Saint-Laurent. S'il s'intéressait le moins du monde à quiconque n'appartenant pas à son système de références, il n'en montrait rien.

— Mais c'est devenu un vrai cauchemar, poursuivit-il. Le bail était au nom d'une société de crédit immobilier qui a déposé le bilan. L'État a saisi la société et je ne peux rien faire des bâtiments. Le gouvernement ne paie pas de loyer sur les biens immobiliers qu'il a saisis, mais ça n'empêche que je dois déboursier une taxe à cinq zéros pour le terrain. Ça ne vous semble pas incroyable ?

— Est-ce que cela me concerne ? m'enquis-je.

— Ça se pourrait bien.

— Ça ne m'intéresse pas.

Il cligna de l'œil et me pinça l'avant-bras avec deux doigts.

— Allons manger un morceau, dit-il.

Puis il suivit mon regard jusqu'à l'enclos où Wilbur travaillait.

— Vous connaissez Wilbur ? demanda-t-il.

— Il m'est arrivé de lui acheter des chevaux.

— Invitons-le à se joindre à nous.

— Vous n'avez pas besoin de faire ça, Earl.

— Je l'aime bien. (Il inclina la tête avec philosophie.) Parfois, je regrette de ne pas pouvoir changer de place avec un type comme ça, déclara-t-il.

J'allais bientôt me rappeler une vieille leçon concernant les quelques rares individus très riches qu'il m'avait été donné de côtoyer. Leur cruauté était rarement délibérée, mais son effet était plus injurieux encore que s'il s'était agi d'un acte calculé, surtout parce que la victime était amenée à comprendre combien son existence, en fait, était insignifiante.

On envoya un vieillard noir du nom de John jusqu'à l'enclos où travaillait Wilbur, lequel regarda un instant la villa d'un air incertain, puis se lava les mains, les avant-bras et le visage à l'aide d'un tuyau d'arrosage, avant de nous rejoindre en passant par la cuisine. Il tira l'un des fauteuils en pin garnis de coussins jusqu'à la table et hocha poliment la tête pendant qu'on le présentait, le plastron de sa chemise collé contre son torse, la nuque rouge par un coup de soleil.

— Vous excuserez ma tenue, dit-il.

— Ne vous en faites pas pour ça. Mangez, mangez, lança Earl.

— Ça a l'air bien bon, je dois le dire, déclara Wilbur.

Mais Earl ne l'écoutait plus.

— Je vais vous montrer un vrai morceau d'histoire, annonçait-il aux autres.

Il souleva le couvercle d'un coffret de velours bleu à l'intérieur duquel était nichée une énorme montre de gousset protégée par un

boîtier de laiton, munie d'une chaîne épaisse aux maillons carrés.

— Elle a été confisquée à un prisonnier mexicain lors de la bataille de San Jacinto en 1836, poursuivit-il. Il paraîtrait que le Mexicain lui-même en avait dépouillé un Texan mort à Fort Alamo. Quelque chose me dit que ce jour-là, il a regretté de ne pas l'avoir laissée chez lui.

Les hommes assis autour de la table éclatèrent de rire.

Earl ouvrit le boîtier pourvu d'une charnière et souleva la montre dans les airs à l'extrémité de sa chaîne. La montre dessina des cercles tel un papillon affaibli ; une lumière réfractée, huileuse, tremblait sur le cadran jauni et les chiffres romains.

— Ça vient de la bataille de Fort Alamo ? demanda Wilbur.

— Vous avez déjà vu un petit bijou comme celui-là ? lança Earl.

— Non, m'sieur. Mais il paraît que mon arrière-arrière-grand-père a combattu à San Jacinto. C'est le côté glorieux de l'histoire. Le moins glorieux, c'est qu'à en croire la famille, il volait des chevaux et les revendait aux deux camps.

Mais personne ne rit, et Wilbur cligna des paupières avant de fixer du regard un point sur le mur.

— John, pourriez-vous nous apporter d'autres verres afin que nous buvions du vin ? demanda Earl.

— Oui, monsieur, tout de suite, murmura John.

— Il faudra que vous veniez faire un tour au bord de la Gallatin, dans le Montana, reprit Earl. On attrape des truites arc-en-ciel de trois kilos juste au seuil de la porte !

Wilbur s'était emparé de la montre nichée dans son coffret de velours et examinait la calligraphie gravée sur le boîtier. Sans perdre le fil de sa description de la pêche dans le Montana, Earl tendit la main, saisit la chaîne de montre qu'il souleva maladroitement de la paume de Wilbur, avant de la replacer dans le coffret et d'en rabattre le couvercle.

Le visage de Wilbur évoquait une ampoule électrique rose.

Je finis mon repas et me tournai vers Peggy Jean.

— Je dois retourner au bureau. C'était délicieux, dis-je.

— On discutera plus tard du problème immobilier dont je vous ai parlé, lança Earl.

— Ça m'étonnerait, rétorquai-je.

— Vous verrez, fit Earl en clignant à nouveau de l'œil. Dites donc, je veux que vous veniez voir l'alligator que j'ai balancé dans mon étang, lança-t-il aux autres.

Puis il se tourna vers Wilbur et ajouta :

— Pas besoin de finir la clôture aujourd'hui. Aidez juste John à débarrasser, et ce sera bon.

Earl et ses invités franchirent le seuil et s'éloignèrent dans un verger de pêcheurs blancs de fleurs. Wilbur resta un long moment immobile

près de la table, le visage inexpressif, ses gants en cuir dépassant de la poche arrière de son jean.

— Allez finir ce que vous faisiez là-bas. John et moi allons nous occuper de ça, déclara Peggy Jean.

— Non, m'dame, ça me dérange pas. Je suis toujours content de donner un coup de main, répliqua Wilbur, et il entreprit d'empiler les assiettes sales les unes sur les autres

L'air était vif et tiède, baigné de la senteur des fleurs et des chevaux dans les champs, et tandis que je me dirigeais vers ma voiture, je décidai qu'il serait au-dessus de mes forces de déjeuner ne serait-ce qu'une fois de plus avec Earl Deitrich.

Mais le déjeuner – et ce qui allait en découler – était loin d'être une affaire classée. Cet après-midi-là, à 16 heures, Earl me téléphona à mon cabinet sur la place de l'hôtel de ville.

— Vous avez vu ce salopard ? lança-t-il.

— Je vous demande pardon ?

— Wilbur Pickett ! J'avais posé la montre sur le secrétaire de mon bureau. Il est allé la chercher au moment où Peggy Jean avait le dos tourné.

— Wilbur ? C'est difficile à croire.

— Vous feriez bien d'y croire. Parce qu'il n'a pas simplement pris la montre. La porte de mon coffre-fort était ouverte. Il m'a volé pour trois cent mille dollars de bons au porteur.

Temple Carrol était une enquêtrice qui habitait non loin de chez moi en compagnie de son père infirme et menait des investigations préalables aux audiences pour mon compte. Son allure juvénile, ses hanches potelées et la façon dont elle mâchonnait parfois du chewing-gum et empilait ses cheveux châains au sommet de son crâne pendant que vous lui parliez étaient trompeuses. Elle avait été gardien de la paix à Dallas, adjointe du shérif à Ford Bend County et officier d'application des peines au pénitencier d'Angola, en Louisiane.

Planté devant la fenêtre au premier étage de mon cabinet d'avocat, je contemplais le palais de justice en grès situé de l'autre côté de la place. Au-dessus des frondaisons des chênes ombrageant la pelouse se découpaient les fenêtres grillagées et barrées de la prison où Wilbur Pickett était enfermé depuis son arrestation, la veille au soir.

Installée dans un fauteuil en peau de daim près de mon bureau, Temple me parlait des gangs d'East L.A. ou de San Antonio. Les stores pendus aux fenêtres striaient d'ombre son visage et sa poitrine.

— Vous m'écoutez ? interrogea-t-elle.

— Bien sûr. Les Purple Hearts.

— Exact. Ils régnaient sur East L.A. dans les années soixante. Maintenant ils sont à San Antonio. Leur caïd s'appelle Cholo Ramirez, un authentique Cro-Magnon latino. Il ne s'est pas pointé à son audience. Le procureur et l'avocat de la défense avaient passé un accord ; il lui suffisait d'être présent, et il serait ressorti libre comme l'air. Je l'ai rattrapé par les bretelles derrière une crack-house d'Austin et je l'ai menotté à l'anneau fixé au plancher de ma voiture ; alors il s'est mis à me raconter qu'il faisait partie d'un gang et qu'il pouvait balancer des têtes d'huile de San Antonio. Je lui ai dit : « Quelque chose comme la Dixie Mafia ? » Il m'a répondu : « Ils arnaquent des types bourrés de fric au poker, puis ils leur mettent des trucs dingues dans la tête pour ne pas qu'ils portent plainte. Ce que je suis en train de vous expliquer, *gringita*, c'est qu'il y a tout un tas de types qui crèvent de trouille et de remords et dont les comptes en banque sont saignés à blanc. Ça vaut bien de passer l'éponge sur mes chefs d'inculpation, sans oublier un petit bakchich pour que je rende visite à ma famille à Guadalajara. » J'ai dit : « Tout ce qu'on vous demandait, c'était de vous présenter à l'audience. Ç'aurait été une affaire réglée. » Il a répliqué : « J'avais passé une mauvaise nuit. J'ai eu une panne d'oreiller. De toute façon, j'ai jamais été payé pour le dernier coup.



Ces types-là méritent de tomber. »

Devant mon silence, Temple s'empara d'une feuille de papier roulée en boule dans la corbeille et me la lança dans le dos.

— Vous m'écoutez ? insista-t-elle.

— Absolument.

— Voilà comment ça fonctionne. Ils amènent le pigeon à l'endroit où la partie de poker est censée se dérouler, dans un chalet quelconque perdu dans les collines. Le pigeon gagne deux ou trois soirs d'affilée et il commence à se prendre pour un fortiche. Il sait même où se trouve le coffre-fort. C'est alors que trois types au visage masqué par des bas en nylon font irruption au milieu d'une partie. Bien sûr, l'un d'eux est l'homme de main du type qui a tout orchestré, Cholo Ramirez. L'un après l'autre, ils emmènent les joueurs à la cave, les torturent et les exécutent. Le pigeon s' imagine être le seul encore en vie. À ce moment-là, il est fou de terreur. Il révèle aux trois types l'emplacement du coffre-fort. Ils le voient et racontent au pigeon qu'il reste un gars encore vivant à la cave, un gars qui s'est bien comporté avec lui durant les parties de poker, en fait. Ils le font descendre à la cave et l'obligent à tirer une balle de 9 mm dans le corps étendu par terre. Ce qui fait que le pigeon est devenu leur complice, et qu'il ne peut raconter à personne ce qu'il a vu. Il s'écoule une semaine ou deux ; le type s' imagine que c'est une histoire classée et que personne n'apprendra jamais ce qu'il a fait. Si ce n'est qu'il reçoit un coup de fil d'une tête d'huile affirmant que le fric qu'il a balancé représentait toutes les économies du gang : alors, soit il rédige un chèque du même montant, soit il passe les pieds devant dans une machine à faire du petit bois. D'après Cholo Ramirez, ils ont soulagé un type de quatre cent mille dollars et ils ont mis son affaire en faillite.

— Les armes étaient chargées à blanc ? Tous les types étaient dans le coup ? dis-je.

— Hé, mais c'est que vous m'avez écoutée du début jusqu'à la fin, ironisa-t-elle.

Je regardais la cime des chênes agités par la brise dans le jardin du palais de justice. L'horloge du clocher indiquait 8 h 51.

— La seule raison pour laquelle je vous ai raconté toute cette histoire, c'est qu'on n'en entendra plus jamais parler, reprit-elle. Le jeune type qui s'est fait poignarder a retiré sa plainte et Cholo est de nouveau libre comme l'air. Vous allez vous charger de la défense de Wilbur Pickett ?

— Je crois que je ferais mieux de ne pas m'occuper de cette affaire.

Dans le silence, je sentis ses yeux rivés à ma nuque.

À 9 heures, je quittai mon bureau, abandonnant la fraîcheur du bâtiment pour le soleil, puis je m'engageai sur le trottoir ombragé et

longeai les bancs métalliques et la pièce d'artillerie de la guerre hispano-américaine trônant sur la pelouse du palais de justice. À l'intérieur du palais, le parquet luisait faiblement dans la pénombre et les vitres dépolies des bureaux scintillaient comme une croûte de sel. Je me dirigeai vers l'ascenseur situé au fond du bâtiment, l'empruntai jusqu'aux quartiers cellulaires et m'engageai dans un couloir en pierre et en fer balayé par le courant d'air circulant entre les fenêtres ouvertes aux deux extrémités.

Wilbur Pickett était allongé sur une couchette en fonte dans une cellule, sa chemise roulée sous sa tête en guise d'oreiller. Son Stetson informe était accroché à la pointe d'une de ses bottes, comme à une patère. Des graffitis avaient été tracés au plafond avec la flamme d'un briquet. Le maton me prêta une chaise que j'emportai à l'intérieur, puis il verrouilla la porte derrière moi.

— J'ai volé la montre, mais je n'ai pas pris ces bons, déclara Wilbur.

— Qu'est-ce que vous avez fait de la montre ?

— Je l'ai déposée dans la boîte aux lettres du Musée historique du comté.

— C'est une idée de génie.

— J'admets que j'ai fait des choses plus intelligentes. (Il se redressa sur son séant et se mit à lancer son chapeau dans les airs avant de le rattraper.) Je ne vais pas me farcir le rodéo de la prison, si ?

— Je ne peux pas me charger de votre défense.

Il hocha la tête et baissa les yeux au sol puis, de son chapeau, il administra une chiquenaude à sa botte.

— Vous ne voulez pas prendre parti contre la femme de Deitrich ? lança-t-il.

— Je vous demande pardon ?

— Son fiancé a été tué au Vietnam. Elle a connu un tas d'hommes avant l'arrivée d'Earl. Y a pas de secrets dans une petite ville.

Je sentis le sang affluer dans ma gorge. Je me levai et, par la fenêtre, fixai du regard le vieux cinéma Rialto qui se dressait de l'autre côté de la place.

— On dirait que vous avez tout pigé. Sauf comment garder vos mains dans vos poches au lieu de tripoter ce qui ne vous appartient pas, dis-je.

Je regrettai aussitôt mes paroles.

— Je ne suis peut-être pas le seul à avoir envie de fourrer mes mains là où elles n'ont rien à faire, rétorqua-t-il.

— Je vous souhaite bonne chance, Wilbur, dis-je.

Puis j'appelai le maton afin qu'il vienne m'ouvrir.

Quand celui-ci eut verrouillé la porte, Wilbur se leva de la couchette et s'approcha des barreaux. De la poche arrière de son pantalon, il tira une feuille de carnet pliée et froissée qu'il me tendit à travers les

barreaux.

— Vous voulez bien donner ça à ma femme ? On n'a pas le téléphone. Elle ne sait pas où je suis, murmura-t-il.

— D'accord, Wilbur.

— Vous ne la connaissez pas, si ?

— Non.

— Il faudra que vous le lui lisiez. Elle est aveugle de naissance.

Lorsque je regagnai le cabinet, Kate, ma secrétaire, m'annonça qu'un homme était entré dans mon bureau, qu'il s'était assis devant mon secrétaire et qu'il avait refusé de décliner son identité ou de s'en aller.

— Est-ce que vous voulez que je passe un coup de fil en face ? s'enquit-elle.

— Ça ira, répondis-je.

Puis j'entraï dans mon bureau.

Mon visiteur avait un crâne chauve, veiné comme du marbre, et son costume en crépon de coton épousait étroitement son corps puissant. Il était légèrement incliné sur le fauteuil, serrant dans son poing le Panama posé sur son genou, comme s'il s'apprêtait à s'élancer derrière un bus. Il se tourna face à moi en faisant décrire un cercle au fauteuil pivotant à l'aide de ses pieds et je m'aperçus que son cou était soudé à son menton et à sa poitrine, de sorte qu'il ne pouvait modifier son angle de vision sans faire pivoter son torse.

— J'm'appelle Skyler Doolittle, mais j'suis pas de la famille de l'aviateur. J'ai vendu des bibles, des encyclopédies et des brosses Fuller. J'ai pas l'intention de vous mentir. J'ai fait de la prison aussi, m'sieur, déclara-t-il.

Il empoigna ma main dans la sienne, me broyant les os.

Ses yeux hésitaient entre le gris et l'incolore et étaient emplis d'une expression interloquée, comme s'il venait de subir un éclair de chaleur. Sa bouche était retroussée aux commissures dans un sourire figé ou une confusion permanente.

— Que puis-je faire pour vous, Mr. Doolittle ? m'enquis-je.

— J'ai vu la photo d'un certain Deitrich dans le journal de San Antonio ce matin. C'est l'homme qui m'a volé ma montre en trichant au *bouree*<sup>[1]</sup>. Je ne connaissais pas son nom avant. Je suis venu récupérer ce qui m'appartient, déclara-t-il.

— Pourquoi vous adresser à moi ?

— J'ai appelé la prison. Ils m'ont dit que vous étiez l'avocat du type qu'a volé la montre.

— Ils se sont trompés.

Il balaya la pièce du regard, comme un hibou perché sur une branche d'arbre.

— Deitrich avait un atout planqué sous la cuisse, reprit-il. Mais je ne

l'ai su que plus tard. Cette montre appartenait à mon arrière-arrière-grand-père. On peut trouver son nom sur la plaque de bronze d'Alamo.

— Je regrette de ne pas pouvoir vous aider, Mr. Doolittle.

— C'est pas juste. La loi punit un homme pauvre. Et le riche n'a pas de comptes à rendre.

— Je ne vous dirai pas le contraire.

J'attendis qu'il s'en aille. Mais il n'en fit rien.

— Pourquoi êtes-vous allé en prison, Mr. Doolittle ? demandai-je.

— J'avais volé de l'argent à mon employeur. Mais j'ai jamais mis le feu à une église. Si j'avais fait quelque chose d'aussi atroce, m'est avis que je m'en souviendrais.

— Je vois. Pouvez-vous m'accompagner jusqu'à ma voiture ? J'ai une course à faire.

— Ça ne m'ennuie pas du tout. Vous m'avez l'air d'être un brave homme, Mr. Holland.

Wilbur Pickett habitait une petite maison de rondins verts égayée de rideaux en mousseline et de zinnias plantés sur la galerie dans des boîtes en fer-blanc à l'écart de la ville, sur une terre argileuse recuite par le soleil. C'était un paysage aride, dépourvu d'arbres, et en été des feux d'herbe y éclataient qui montaient parfois à l'assaut des collines plantées de chênes et voilaient de cendres le soleil du soir. Mais grâce à une éolienne, Wilbur cultivait des légumes, élevait des poulets dans l'arrière-cour, avait planté des mimosas près de sa petite écurie à trois stalles et irriguait un pâturage pour son Appaloosa et ses deux *palominos*.

J'avais entendu dire que Wilbur avait épousé une Indienne originaire de la réserve cheyenne du nord du Montana, mais je ne l'avais jamais rencontrée. Lorsqu'elle vint m'ouvrir, elle portait un jean, des sandales marron et une chemise en jean aux poches ornées de minuscules fleurs brodées. Son visage était étroit, son nez légèrement aplati, ses cheveux attachés en une queue-de-cheval ramenée par-dessus son épaule. Mais ses yeux, surtout, étaient sidérants. Ils étaient dépourvus de pupille et avaient la couleur d'une encre bleue mouchetée de lait.

Je lui dis que Wilbur était incarcéré à la prison du comté et qu'il y resterait jusqu'à ce que le montant de sa caution soit fixé. Planté au milieu du salon, je lus à haute voix la lettre manuscrite.

« Chère Kippy Jo, Earl Deitrich est un fieffé menteur et j'ai pas volé de bons dans son coffre-fort. Demande à Mrs. Titus de t'emmener à l'IGA[2] pour faire des réserves de provisions. Achète-les à crédit si tu peux ; sinon, tu trouveras un billet de cent dollars sous le papier à tapisser de mon tiroir à chaussettes. T'en fais pas pour ce petit souci. J'ai vécu ici toute ma vie. Les gens me connaissent et ils croiront pas

un type comme Earl Deitrich. Range tout le courrier dans un endroit sûr. L'affaire du gisement de pétrole au Venezuela devrait se conclure d'un jour à l'autre. Ou alors celle de l'or en Colombie Britannique, ce qui serait tout aussi bien sauf qu'il y fait beaucoup plus froid. On va y arriver, ma chérie. C'est une garantie signée Wilbur T. Pickett. Quand cette affaire sera terminée, j'ai bien l'intention de coller la tête d'Earl Deitrich dans une cuvette de W.-C.

Ton mari, Wilbur. »

— Vous êtes son avocat ? s'enquit-elle.

— Non, madame, malheureusement pas, répondis-je.

Une pensée ou une question sembla se formuler dans son esprit.

— Je vais vous servir une tasse de café. Il est déjà fait, déclara-t-elle soudain.

Avant que j'aie pu répondre, elle était entrée dans la cuisine, soulevait à l'aide d'un carré d'étoffe molletonné une cafetière bleue tachetée de blanc posée sur le poêle et remplissait une tasse, l'extrémité du doigt glissé à l'intérieur de cette dernière. Elle se dirigea vers le placard et en rapporta un sucrier et une cuillère qu'elle posa sur la table avant de s'asseoir en face de moi, les yeux rivés à mon visage comme s'ils pouvaient voir.

— Cet homme, Deitrich, a des millions de dollars. Pourquoi fait-il une chose pareille à Wilbur ? demanda-t-elle.

— Il prétend que Wilbur a volé ses bons, répliquai-je.

— Si vous êtes l'ami de mon mari, vous savez qu'il ne l'a pas fait.

— Il n'aurait pas dû prendre la montre.

Le visage de Kippy Jo s'assombrit et ses yeux aveugles restèrent fixés aux miens comme si, puisant mon image dans le monde extérieur, elle le transférait dans son esprit où elle pouvait l'observer à sa guise, et que cette vision la troublait. Involontairement, j'essuyai la paume de ma main sur la jambe de mon pantalon.

— L'argent et les gens ne font pas bon mélange, Ms. Pickett. Ce que les hommes sont capables de faire pour s'en procurer ne me surprend jamais. Je ne parle pas nécessairement de votre mari, ajoutai-je.

À l'extérieur, l'éolienne actionnait la pompe déversant de l'eau dans un bassin en tôle ondulée qui débordait sur la terre battue.

La porte-moustiquaire s'ouvrit sous la poussée du vent. Son visage se détourna en direction du bruit, puis se tourna de nouveau vers moi.

— Combien ça coûte, un avocat ? questionna-t-elle.

— Dans une affaire comme celle-là, il vous faudra probablement quelques milliers de dollars. Parfois, vous pouvez payer en plusieurs fois.

Elle hocha de nouveau la tête, puis elle reprit :

— Ms. Titus – la voisine que Wilbur mentionne dans sa lettre – est malade. Pouvez-vous me déposer à l'IGA ? Je trouverai bien quelqu'un

pour me ramener.

— Vous n'avez pas de famille dans la région ?

— Il ne restait que la mère de Wilbur. Elle est morte voici quelques mois.

J'entendais les chevaux hennir doucement dans le pré, l'éolienne changer de direction dans la brise, les pales tourner furieusement.

— Je vais vous dire ce qu'on va faire, Ms. Pickett. Je vais vous conduire à l'épicerie et je vous attendrai ; puis je retournerai à la prison et je parlerai de nouveau à Wilbur.

Le visage de Kippy Jo demeura inexpressif.

— Wilbur s'imagine que parce qu'il a grandi ici, les gens vont accorder plus de valeur à sa parole qu'à celle d'un homme riche. C'est pour cela qu'il échoue dans tous ses projets. C'est Wilbur tout craché. Mais cette fois, c'est différent, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Difficile à dire, mentis-je.

Puis j'allai l'attendre au-dehors, près de l'Avalon.

Des tourbillons de poussière s'élevaient des collines dans le lointain et le vent était brûlant et sec, grésillant de sauterelles.

J'habitais seul dans une demeure victorienne de deux étages en briques mauves à l'ouest du comté. Elle était pourvue d'une vaste galerie close de moustiquaires et d'une véranda au premier étage ; le jardin qui l'entourait était ceint de peupliers et de buissons de myrtes, les parterres plantés d'hortensias et de rosiers jaunes et rouges. Je garai l'Avalon dans l'arrière-cour et me préparai un sandwich au poulet ainsi qu'une assiette d'œufs farcis et de salade de pommes de terre, accompagnés d'un verre de thé glacé, et je déjeunai à la table de la cuisine.

L'intérieur était tout en boiseries de chêne et d'acajou, et le vent semblait remplir chaque pièce de la présence de ceux de mes ancêtres qui avaient vécu en ces lieux. De ma fenêtre, mon regard embrassait l'écurie, l'enclos et mon cheval Morgan, Beau, qui se roulait sur le flanc dans le pré, l'éolienne qui tournoyait au-delà du toit de l'étable, les champs de melons, de maïs, de cantaloups, de haricots et de tomates que cultivait un métayer, ainsi qu'un réservoir d'un hectare – un étang artificiel – rempli par les bons soins de l'État de brèmes et de perches à gueule plate.

À l'extrémité de mon terrain se trouvait un bosquet d'arbres, puis les berges escarpées d'une rivière qui était vert ardoise à la fin de l'été et bouillonnante, gorgée de boue et de fleurs de peupliers de Virginie, au printemps.

Le soleil disparut derrière les nuages ; à l'intérieur le vent était frais, comme si quelque gigantesque ventilateur l'avait happé au travers des fenêtres. Mais je ne pouvais jouir de la splendeur de cette journée ou

de la pensée que le lieu où je vivais avait toujours été, à mes yeux, le plus bel endroit au monde. Je ne cessais de songer à Wilbur Pickett et à une vérité indéniable et troublante : je n'avais jamais regardé en face les sentiments que j'éprouvais toujours pour Peggy Jean – l'épouse d'un autre homme désormais – ni le souvenir de sa main glissant sur mes reins, de ses cuisses enserrant mes hanches, tandis que je jouissais à l'intérieur d'une femme pour la première fois et qu'une senteur fertile de terre humide, d'herbe écrasée et de fleurs se drapait autour de nous et semblait, l'espace d'un instant, fondre l'un dans l'autre la futilité de ma passion et son amour stérile pour un soldat mort.

Je décrochai le téléphone et j'appelai Marvin Pomroy au bureau du procureur.

— Je représente Wilbur Pickett, annonçai-je.

— C'est curieux. Je viens de m'entretenir avec lui et il m'a dit que vous l'aviez envoyé au diable, rétorqua Marvin.

— L'écho devait être mauvais dans la cellule.

— Permettez-moi de vous mettre en garde, Billy Bob. Earl Deitrich veut sa tête.

— Ah oui ? Dites donc, un type à l'allure bizarre du nom de Skyler Doolittle m'a rendu visite au bureau ce matin. Il m'a raconté une histoire concernant une peine de prison et une église incendiée.

— Il est venu m'enquiquiner, moi aussi. Vous ne vous souvenez pas de lui ?

— Non.

— Il s'est saoulé et a embouti un car de ramassage qui emmenait des enfants à l'église dans les environs de Goliad. Le car a pris feu. Quatre ou cinq gamins y sont restés.

— La femme de Wilbur est aveugle et n'a personne pour s'occuper d'elle. Libérez Wilbur sous caution.

— Il s'agit d'un vol de trois cent mille dollars.

— Si l'on en croit Earl Deitrich. Quelqu'un d'autre a-t-il vu ces bons ?

— Oui, sa femme. Ment-elle, elle aussi ?

Devant mon silence, il reprit :

— Vous êtes toujours là ?

— Je vais de ce pas rendre visite à Wilbur. Je ne veux pas qu'on l'interroge en mon absence.

— Vous devriez faire une sieste, vous reposer davantage. Ces sautes d'humeur... Oh, et puis laissez tomber. Passez une bonne journée, lança-t-il avant de raccrocher.

Cette nuit-là, le téléphone se mit à sonner au cours d'un violent orage. La pluie fouettait les vitres, le jardin était inondé d'une nappe

d'eau frémissant à la lueur des éclairs, les portes de l'écurie claquaient violemment contre leur jambage.

— Ce jeune homme, Pickett, il est toujours en prison ? s'enquit une voix.

— Qui est à l'appareil ?

— Je crois qu'il est peut-être victime d'une certaine injustice.

— D'une certaine injustice ? répétais-je.

— Oui.

Alors j'associai la voix à un souvenir, celui d'un petit homme nerveux aux cheveux bruns, au nez busqué et aux épaisses lunettes, vêtu d'un costume bleu dont les épaules étaient blanches de pellicules. Comment s'appelait-il ? Green ? Greenberg ?

— Vous êtes Mr. Greenbaum, dis-je. Le comptable. Vous avez déjeuné chez les Deitrich hier.

La communication fut coupée.

1. Jeu de cartes auquel on joue tout particulièrement en Louisiane. (*N.d.T.*)

2. Chaîne de magasins. (*N.d.T.*)



Le lendemain était un samedi ; les rues de la ville étaient lavées par la pluie, le ciel bleu, l'air vibrant de lumière. Je travaillai quelques heures au bureau, puis j'allai déjeuner chez Val. C'était un restaurant drive-in situé au nord de la ville, à distance égale du West End et de l'East End de Deaf Smith, un territoire neutre où les rejetons des familles riches et ceux des ouvriers du pétrole et de la conserverie mettaient provisoirement de côté l'aversion et la crainte qu'ils éprouvaient les uns envers les autres.

J'entrai dans le restaurant ; je venais juste de passer commande lorsque je vis Jeff Deitrich, le fils d'Earl, s'engager dans le parking au volant d'une décapotable jaune, un couple mexicain assis à ses côtés. Ils se garèrent sous l'auvent puis Jeff, traversant le parking, se dirigea vers la porte du restaurant, sa chemise en soie en partie déboutonnée gonflée par le vent.

À en croire la rumeur, Jeff était le fils d'un premier mariage fort bref qu'Earl avait contracté à l'époque où il était affecté à Fort Polk, en Louisiane. Le jeune homme était plus trapu, plus séduisant et athlétique que son père, pourvu de cheveux bruns naturellement ondulés, d'épaules larges, de longs bras et de mains aux articulations épaisses. Il était intelligent sans excès, sûr de lui, doté de manières débonnaires ; il avait été un étudiant assez brillant durant deux ans à l'université du Texas puis avait abandonné ses études, soit pour s'initier aux affaires de son père, soit simplement par indifférence envers ce qu'il considérait être le domaine obligé d'autres que lui.

Mais j'avais toujours eu le sentiment que l'attitude de Jeff était celle de sa classe sociale et qu'il ne l'adoptait que lorsque la situation l'imposait. Trois ans auparavant, j'avais été témoin d'une scène dans ce même parking, une scène que je m'étais efforcé de chasser de ma mémoire. Mais par la suite, je n'avais plus jamais regardé l'adolescent de la même façon.

C'était une douce nuit d'automne succédant à un match de football, avec une lune jaune aussi grosse qu'une planète suspendue au-dessus de la cime des collines. Le parking était bondé de décapotables, de bolides trafiqués des années cinquante qui brillaient comme du sucre glacé sous les néons, de Harley chromées, de Cherokee, de Land Rover et de Jeep. Puis un ouvrier imbibé de bière, portant des jeans délavés à la Javel, des brodequins coqués de métal et un tee-shirt encore maculé de boue s'était empoigné avec Jeff Deitrich.

Ils s'étaient battus entre les voitures, envoyant des plateaux valser sur le bitume, puis ils avaient poursuivi la rixe dans un espace dégagé, cognant fort, s'administrant des coups qui meurtrissaient leurs visages et faisaient grimacer les spectateurs.

Ils s'étaient retrouvés entre deux véhicules garés au premier rang ; alors Jeff avait brutalement envoyé un crochet dans l'arcade sourcilière de l'ouvrier, lequel avait été projeté contre le mur du bâtiment. L'homme s'était effondré sur un genou, les yeux vitreux, toute agressivité quittant ses traits, un faible sourire de défaite retroussant déjà les commissures de ses lèvres. Quand il avait essayé de se relever, prenant appui du bout des doigts sur l'asphalte, Jeff avait envoyé son poing dans l'articulation de sa mâchoire et en avait fracturé l'os comme une noix de pécan.

Le propriétaire du restaurant avait dû maintenir la mâchoire de l'ouvrier à l'aide d'une serviette trempée de sang jusqu'à l'arrivée de l'ambulance.

— Comment va, Billy Bob ? lança Jeff d'un ton chaleureux en passant devant ma table sur le chemin des toilettes.

Il n'attendit pas ma réponse pour pousser la porte et entrer.

À l'extérieur, le couple mexicain assis dans la décapotable passait commande à une serveuse. Les cheveux du garçon étaient aussi noirs que s'ils étaient enduits de peinture, courts, brillantinés et peignés en arrière. L'adolescente avait la peau caramel et les cheveux rouge sombre, comme s'ils avaient été lavés au Mercurochrome. Elle fumait une cigarette dont elle faisait tomber les cendres d'une chiquenaude par-dessus la portière, balayant d'un regard méfiant les passagers des autres véhicules. Ils étaient assis loin l'un de l'autre, silencieux.

Jeff ressortit des toilettes et s'assit à ma table.

— Ça vous intéresse de savoir qui sont les deux tourtereaux dans ma voiture ? s'enquit-il.

— Je dirais qu'ils font partie d'un gang, dis-je.

— C'est vrai en ce qui concerne le type. Il s'appelle Ronnie Cruise. Également connu sous le nom de Ronnie Cross. C'est le chef des Purple Hearts. Sa poupée, c'est Esmeralda Ramirez.

— Qu'est-ce que tu fabriques avec eux ?

— Mon père sponsorise un programme de réinsertion des jeunes à San Antonio et Houston.

Il me sourit des yeux comme s'il s'agissait d'une plaisanterie dont nous goûtions tous deux la saveur.

— Sais-tu où je pourrais trouver un comptable du nom de Greenbaum ? questionnai-je. C'est un ami de tes parents.

— Max ? Bien sûr. Je l'ai déposé à l'aéroport ce matin et il a pris un avion pour Houston. Que se passe-t-il ?

— Rien d'important.

— C'est drôle comme ils sortent tous du même moule.

— Pardon ?

— Le Peuple élu. C'est à croire que quelqu'un a rédigé le script. Les types comme Max doivent le lire et se glisser directo dans la peau du personnage.

Je posai ma fourchette et le dévisageai. Son sourire resta imperturbable. L'assurance qu'il puisait dans la santé et le physique avenant qu'il semblait avoir hérités en même temps que la fortune familiale était telle que le regard dont je jugeais sa mesquinerie, son insensibilité, ne devait pas le troubler davantage que la présence de la serveuse à ses côtés, prête à prendre sa commande, n'osant l'interrompre.

— Nous avons tout ce qu'il nous faut, dis-je à cette dernière.

— Vous voulez rencontrer Ronnie Cross ? Deux types ont essayé de le buter sur le toit d'un immeuble. Ils sont redescendus plus vite qu'ils n'étaient montés. Cinq étages et *bang*, directement sur le bitume.

— Non, sans façon. Il porte un rosaire autour du cou. Dis-lui de ma part que c'est une marque d'irrespect, répliquai-je.

— Allez le lui dire vous-même. C'est mon père qui veut envoyer ces types à l'université des tortillas. Je me contente de faire le taxi de temps en temps, comme une sorte d'*Operation Outreach*<sup>[1]</sup> ou quelque chose comme ça. (Il m'adressa un clin d'œil, comme son père l'avait fait.) Faut que je file. À un de ces quatre.

Plus tard, la décapotable passa devant la vitre du restaurant en se dirigeant vers la sortie du parking. L'adolescent du nom de Ronnie Cruise tendait une bouteille de Lone Star à Jeff. La petite Mexicaine, Esmeralda, assise du côté passager, avait le regard rivé droit devant elle, le visage empreint de colère.

Lundi matin, je me levai de bonne heure et brossai Beau, mon Morgan, dans son l'enclos ; puis j'emplis sa mangeoire de boulettes d'avoine et de mélasse, arrosai les plates-bandes du jardin, montai à l'étage et me douchai. Par la fenêtre, je voyais se déployer le paysage verdoyant et doucement vallonné, les mouettes entraînées par le vent à l'intérieur des terres, des arpents de jeune maïs sur le flanc d'une colline, des chênes plantés le long d'une grande route tortueuse qui faisait autrefois partie du Chisholm Trail.

Le téléphone se mit à sonner. Je nouai une serviette autour de mes hanches et allai décrocher dans la chambre.

— J'imagine que c'est ridicule de te poser la question, mais pourrions-nous t'inviter à déjeuner après l'audience préliminaire de Wilbur ? demanda Peggy Jean.

— Vous allez y être ?

— Earl est très contrarié. Mais cela ne signifie pas que notre amitié

doive en pâtir.

— Une autre fois, Peggy Jean.

— Je voulais quand même te poser la question.

— Mais bien sûr, dis-je.

Après avoir reposé le combiné sur son socle, j'éprouvai un curieux sentiment de deuil que notre conversation ne semblait pas justifier.

Dans la glace de la penderie, j'aperçus les cicatrices de blessures par balle qui striaient mon pied gauche, mon bras droit et ma poitrine. Ça n'est fini que quand on vous met dans une boîte en sapin, songeai-je.

Mais ce sentiment refusait de disparaître. Je regardai la photographie encadrée qui trônait sur la commode et représentait ma mère, mon père et moi au temps de mon enfance. Sur la photo, j'avais le menton et les cheveux blond-roux de mon père, les mêmes que ceux de mon fils illégitime, Lucas Smothers. À côté de ce portrait de famille se trouvait la photographie de L.Q. Navarro, portant son costume rayé et son Stetson gris cendre, une bouteille de bière mexicaine à la main, son insigne des Texas Rangers clippé à la ceinture, un volcan éteint à l'arrière-plan. L.Q. Navarro, l'homme le plus loyal, le plus séduisant et le plus courageux que j'avais jamais connu, et que j'avais accidentellement abattu lors d'une de nos descentes illégales à Coahuila.

J'exhalai profondément, me frottai le visage avec la serviette et m'habillai près de la fenêtre, concentrant mon attention sur le bleu du ciel et les sombres nuages couleur d'acier amassés au-dessus des collines à l'horizon.

À 10 heures, Wilbur Pickett se vit signifier son acte d'accusation et le montant de la caution fut fixé à cinq mille dollars. Earl et Peggy Jean étaient assis au fond de la salle du tribunal. Earl se leva de son siège et quitta la pièce en repoussant brutalement les portes.

Quand je sortis du tribunal, il était debout près de sa Lincoln bordeaux à l'ombre des chênes, et sa fureur avait laissé place à un sourire dégagé. Peggy Jean était assise à l'intérieur du véhicule, le coude appuyé à la portière, se massant la tempe du bout des doigts.

— Marvin Pomroy vous devait une faveur ? lança Earl.

— Vous faites allusion à la caution ? Ce n'est pas comme cela que ça fonctionne, rétorquai-je.

— Ce type vole une pièce de musée et trois cent mille dollars et il se retrouve dehors après avoir versé une caution de trois fois rien ? Vous allez prétendre que vous ne marchez pas main dans la main ?

— Oui, c'est exactement ce que je prétends. De toute façon, Wilbur ne va pas s'enfuir.

— Est-ce que j'ai dit le contraire ?

Il tendit la main et me pinça au niveau de la cage thoracique.

— Excusez-moi, mais ne refaites pas ça, dis-je.  
— Hé ! dis donc, s'exclama-t-il en grimaçant un sourire.  
— Earl, je vous conseille d'arrêter de faire le clown et de réfléchir sérieusement à ce que vous êtes en train de faire.  
— Je fais le clown ? Parce que j'essaie de récupérer la somme à cinq zéros qu'on m'a volée ?  
— Un homme dénommé Skyler Doolittle raconte que vous vous êtes approprié cette montre en trichant aux cartes. Si nous allons devant la cour, il témoignera pour le compte de la défense. De même que votre comptable, Max Greenbaum.  
— Greenbaum ? Qu'est-ce qu'il vient faire dans cette histoire ?  
— Allez raconter vos salades à quelqu'un d'autre, répliquai-je.  
Je traversai la rue et pris la direction de mon bureau. Lorsque je jetai un coup d'œil derrière moi, je vis Earl et Peggy Jean se disputer par-dessus le toit de leur Lincoln.

Temple Carrol m'attendait dans mon bureau.  
— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.  
Elle portait un jean avec une ceinture en argent, et un pull en coton jaune.  
— Il faut que nous nous penchions sur les finances d'Earl Deitrich. Voyez s'il avait souscrit une assurance, dis-je.  
— Les Deitrich vous ont cherché des noises ?  
— Non.  
— C'est vrai que vous avez eu une liaison avec Peggy Jean ?  
Elle rejeta les épaules en arrière, les mains enfouies dans les poches arrière de son jean, sans tout à fait croiser mon regard.  
— Je le croyais. Je ne savais pas grand-chose en ce temps-là, dis-je.  
— Ne vous laissez pas atteindre par une chiffe molle comme Deitrich.  
— Il ne m'atteint pas.  
— Oh, je vois ça, riposta-t-elle.  
— Je lui ai dit quels témoins j'allais citer à comparaître contre lui. Ce n'est pas très futé, murmurai-je.  
Elle garda une expression neutre et détourna le regard.  
— Pourquoi essaierait-il de m'impliquer dans les problèmes de taxes et de biens immobiliers qu'il doit gérer à Houston ?  
— Il veut acheter votre bonne réputation.  
Je ne répondis pas et elle ajouta :  
— Il accroche les têtes aux murs comme des trophées de chasse. Vous vous êtes envoyé en l'air avec sa femme. Réfléchissez donc cinq secondes.

Deux jours plus tard, le shérif, Hugo Roberts, me téléphona et me demanda de passer dans ses bureaux.

— Pour quoi faire ? questionnai-je.  
— Y a un type ici qu'a une sacrée histoire à raconter. Vous devriez peut-être venir écouter ça, maître.  
— J'ai du travail, Hugo.  
— Vous en aurez beaucoup moins quand ce gars-là aura envoyé à la flotte le système de défense que vous avez manigancé pour Wilbur Pickett.

Lorsqu'il raccrocha, il hennissait toujours de rire.

Situés derrière le palais de justice, les bureaux du shérif étaient installés dans l'ancienne prison de grès et de rondins qui avait été bâtie à l'époque où Deaf Smith était une petite ville érigée à la frontière de l'Ouest sauvage, vers 1870. Hugo Roberts n'avait pas été élu, mais promu à son poste après que son prédécesseur eut été assassiné à coups de hache l'année précédente. Il avait un corps en forme de poire, une bedaine conséquente et fumait en permanence, malgré l'opération qui l'avait déjà amputé d'un poumon. Quand j'entrai dans son bureau, l'air était saturé de fumée et la lumière entrant par les fenêtres d'un jaune bilieux. Hugo était assis derrière un colossal bureau en chêne ; les murs de rondins étaient tapissés de vieux revolvers et des photographies en noir et blanc des condamnés que notre comté avait envoyés à Huntsville pour qu'ils y soient exécutés sur la chaise électrique ou par injection létale.

Hugo se carra dans son fauteuil pivotant, cala l'une de ses bottes sur son bureau et désigna du doigt un homme grand et décharné, avec des favoris et la paupière gauche tombante, assis sur une chaise, un chapeau en paille accroché au bout d'un doigt.

— Lui, c'est Bubba Grimes, déclara Hugo, (Il téta sa cigarette et exhala un panache de fumée dans les airs.) On l'a interpellé parce qu'il fracassait des cannettes de bière contre la façade de chez Shorty hier soir. Qu'est-ce qui a bien pu vous donner une idée pareille, Bubba ?

— Bon Dieu, j'en sais trop rien, répondit le dénommé Grimes. C'était sacrément chiant. La musique que jouait le juke-box aurait donné envie à un macchabée de se boucher les oreilles.

Sa peau au grain rêche et grossier se plissait comme celle d'un lézard lorsqu'il souriait.

— Répétez donc à Billy Bob ce que vous venez de nous raconter, reprit Hugo en posant sur moi un regard attentif.

— Y a pas grand-chose à dire. Jeudi dernier, Wilbur Pickett m'a passé un coup de fil. Y m'a dit qu'il avait tout un tas de bons au porteur dont il voulait se débarrasser. Et qu'il appelait d'une cabine téléphonique de l'IGA près de chez lui, déclara Grimes.

— Pourquoi vous aurait-il appelé, vous en particulier ? dis-je.

— Il m'arrive de gérer des investissements pour des gens, surtout pour des types qui n'ont pas envie de confier leur salaire à des

banques ou des sociétés de courtage. Mais ce n'est pas à ce genre de transactions que pensait Pickett. Et c'est ce que je lui ai dit : d'aller faire ses affaires ailleurs.

— Nous avons déjà vérifié ce qu'il en est auprès de la compagnie du téléphone. Un appel a été passé jeudi après-midi depuis l'IGA à destination du domicile de Mr. Grimes à Austin, précisa Hugo.

Grimes portait des santiags en croco, un pantalon rayé et une chemise bleu sombre brodée de roses. Autour de son œil gauche la peau semblait morte, comme une greffe synthétique, et je n'aurais su dire s'il y voyait ou non.

— J'ai déjà entendu votre nom quelque part, déclarai-je.

— Je suis pilote. Je passe la plupart de mon temps à l'étranger. Je doute que nous nous soyons rencontrés, rétorqua-t-il.

— Ça me reviendra.

— Billy Bob a été Texas Ranger et assistant du procureur. Sa mémoire, c'est un vrai ruban de papier tue-mouches, s'esclaffa Hugo.

Un rayon de soleil jaune sale tombait sur son bureau. Dans l'une de ses mains rondes, petites et de la couleur d'une feuille de tabac séchée posée sur le bureau, il tenait une cigarette dont la fumée s'échappait entre ses doigts. Il m'adressa un sourire, les lèvres violacées dans la pénombre, le regard empli de jubilation.

Je poussai la porte et regagnai la brise et l'ombre mouchetée de soleil du trottoir ; je refermai la porte derrière moi et entendis le pêne se glisser dans la gâche. La sensation du vent léger sur mon visage était merveilleusement plaisante. Puis le nom me revint en mémoire. Je rouvris la porte. L'éclatante lumière s'abattit comme un glaive sur le visage de Grimes.

— Votre nom a été associé à celui d'un prêcheur télévangéliste et des Contrats au Nicaragua, dis-je. Vous avez été abattu alors que vous leur larguiez du matériel.

— Je vous l'avais dit, cet homme est une encyclopédie ambulante de renseignements sans intérêt, lança Hugo.

— Et puis on a de nouveau entendu parler de vous. Vous étiez pilote pour le compte du même prêcheur au Zaïre. Si ce n'est que vous déroutiez ces vols humanitaires à destination de ses mines de diamants, poursuivis-je.

— Je suis sûr que les jurés du coin vont se jeter sur ces informations comme des mouches sur une merde, persifla Hugo.

— Sans aucun doute. C'est de là que provient toute la fortune d'Earl Deitrich.

La cigarette de Hugo s'arrêta à mi-chemin de ses lèvres, les volutes de fumée s'élevant dans les airs tel un serpent blanc.

Le lendemain matin, de bonne heure, l'air était frais pour la saison ;

un brouillard d'un blanc laiteux s'élevait de la rivière avant de se poser, épais comme du coton humide, sur l'étang derrière mon écurie. Tandis que je longeais la digue, je pouvais entendre les perches clapoter à la surface de l'eau dans le brouillard. Debout dans les herbes hautes, j'envoyai un Rapala entre deux saules inondés, l'entendis toucher l'eau, et entrepris de le tirer vers moi. Le soleil ressemblait à une étincelle rouge incandescente derrière les contours grisâtres de l'écurie.

Je sentis une pression vive, répétée, s'exercer sur l'appât. D'un geste brusque, je redressai la canne pour ferrer, mais l'hameçon se détacha de la gueule de la perche, vola dans les airs, retomba en tintant à la surface de l'eau. J'entendis quelqu'un tambouriner à la porte de service, puis le moteur d'une camionnette qui longeait l'écurie et roulait à travers champs jusqu'à l'endroit où je me trouvais.

Wilbur Pickett mit pied à terre et gravit la pente de la digue, vêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise en jean coupée aux aisselles, chaussé de santiags.

— Ça grouille là-dedans, hein ? lança-t-il

— Il y a une canne et une boîte de conserve pleine de vers près du saule.

— Nom d'une pipe, c'est un chouette endroit. J'ai bien l'intention d'en avoir un tout pareil un jour, déclara-t-il en s'accroupissant pour enfiler un ver sur son hameçon.

— Vous allez bien ?

Il lança dans le brouillard le bouchon et la ligne appâtée.

— Ma femme voit des choses en pensée, dit-il. Parfois, ça me flanque la trouille. Elle m'a dit qu'il y a des morts qui vous suivent partout où vous allez.

— Je n'en vois aucun.

— Elle m'a dit que ce sont des hommes que vous avez tués au Mexique. Je lui ai répondu que je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille.

Son regard était braqué droit devant lui et un nerf tressaillait au coin de son œil.

Je ramenai ma ligne et j'appuyai la canne contre le tronc d'un arbre de Judée. J'observai un mocassin d'eau qui nageait dans l'eau peu profonde, son corps ondulant et se redressant tel un ressort.

— Billy Bob ? lança Wilbur.

— C'étaient des passeurs de drogue. Ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient, répliquai-je.

— Ça vous ressemble pas de parler ainsi.

— Il faut que j'aille travailler.

Il se passa la paume sur le front et ses yeux fouillèrent le brouillard, semblant chercher des mots qui n'appartenaient pas à son vocabulaire.



Je le vis déglutir.

— Elle dit que vous apportez la mort. Elle dit que ça va se produire de nouveau.

— Qu'est-ce qui va se produire de nouveau ?

— Elle raconte que des esprits cherchent vengeance. C'est en rapport avec des crânes humains dans un jardin en Afrique. Je n'y comprends rien. Tout ça, c'est pas pour moi. J'ai jamais fait de mal à qui que ce soit. Je veux pas me mêler de ce genre d'affaires, déclara-t-il.

Il posa la canne à pêche contre la branche d'un saule, grimpa dans sa camionnette à la peinture écaillée et tourna la clef de contact.

— Wilbur, revenez ici et discutons un peu, lançai-je.

Le moteur démarra ; Wilbur tourna la tête vers moi tout en faisant pivoter le volant à deux mains.

— Vous avez tué des hommes et vous ne le regrettez pas ? Ça n'est pas le Billy Bob Holland que je connaissais. Pourquoi a-t-il fallu que vous me disiez ça ? jeta-t-il, les yeux humides de larmes.

Il traversa le champ dans un rugissement de moteur, le pied collé à l'accélérateur, les herbes hautes fouettant son pare-chocs, des détritits s'échappant du plateau de son camion.

1. Programme placé sous l'égide du ministère de l'Éducation et destiné à inculquer valeurs et sens des responsabilités aux élèves de tout âge. (N.d.T.)

Le lendemain, en début de soirée, je reçus un coup de téléphone de Kippy Jo Pickett, l'épouse de Wilbur.

— Ils ont mis notre maison à sac. Ils ont arraché le plancher de l'écurie, annonça-t-elle.

— Qui ça ?

— Le shérif et ses hommes.

— Il avait un mandat de perquisition ?

— Il m'a dit que oui. Il agitant bruyamment un papier sous mon nez. Il sentait l'alcool, murmura-t-elle.

— Où est Wilbur ?

— Ils l'ont emmené en voiture dans les collines. Quand ils l'ont reconduit ici, il a refusé d'entrer dans la maison, répondit-elle.

Une demi-heure plus tard, je me garai dans leur allée en terre battue et je contournai la bâtisse, me dirigeant vers l'arrière-cour où Wilbur faisait brûler des ordures dans un tonneau à pétrole. Sa chemise était accrochée à un piquet de clôture et, dans les lueurs rouge et jaune du feu, sa peau ressemblait à du suif tiède. La fenêtre de la cuisine se trouvait derrière moi. Je pivotai sur moi-même et mon regard plongea à travers la moustiquaire dans les yeux aveugles de Kippy Jo.

— Je suis désolé. Je n'avais pas vu que vous étiez là, lançai-je en reprenant mon souffle.

Elle s'éloigna de l'évier sans répondre.

Wilbur leva furtivement les yeux, puis continua à jeter des pelletées d'éclats de bois dans les flammes.

— Hugo Roberts vous a emmené dans les collines ? demandai-je.

Wilbur suçota la commissure de sa lèvre.

— Il m'a montré la carcasse d'un cougar qui s'était fait prendre dans du fil de fer barbelé. Il m'a dit que plus l'animal se débattait, plus il se faisait déchiqueter.

— Il vous a menacé ?

— Il m'a dit qu'on habitait à l'écart de tout. Que des junkies mexicains se baladaient parfois la nuit dans les parages. Qu'il ne voudrait pas que l'un deux tombe sur Kippy Jo quand elle est seule, parce que certains sont presque des animaux.

J'attendis qu'il poursuive, mais il garda le silence. À la lumière des flammes, son visage semblait congestionné.

— Il y a quelque chose dont vous ne me parlez pas, Wilbur.

— Hugo m’a dit qu’il aimerait avoir un brave garçon comme moi dans son équipe d’adjoints. Il a dégainé son 9 mm et l’a fourré dans mon pantalon. Comme ça. (Wilbur glissa ses doigts sous sa boucle de ceinture.) Il l’a enfoncé jusqu’à ce que le canon appuie sur mes parties. Il m’a dit : « Vous êtes un flic-né, Pickett. » Ses adjoints souriaient de toutes leurs dents derrière leurs lunettes de soleil, comme si j’étais une espèce de curiosité dans une fête foraine.

— Hugo redoute les gens courageux, et il les déteste, Wilbur. C’est pour ça qu’il se montre cruel.

Il harponna une latte et la jeta dans les flammes, évitant mon regard.

— Il vous a proposé un marché, pas vrai ? repris-je.

— D’après ce qu’il m’a dit, ça n’a aucune importance que Deitrich récupère ses bons ou non. Je peux raconter que je me suis fait escroquer par un receleur qui a disparu sans me donner un centime. L’assurance couvrira les frais, de toute façon.

— Écoutez Hugo Roberts, et vous vous retrouverez en train de cueillir du coton à Huntsville Farm.

— Il est du côté de la loi.

— Au revoir, Wilbur.

Je rebroussai chemin jusqu’à ma voiture. Les chênes bordant la cime des collines se découpaient comme des cicatrices soulignées à l’encre sur l’or liquide du soleil. Je démarrai, puis je coupai le contact, mis pied à terre et claquai la portière. Je gravis les marches menant à la galerie et ouvris la porte-moustiquaire sans frapper. Kippy Jo était en train d’étendre une couverture à franges sur le canapé. Elle pivota sur elle-même et regarda dans ma direction.

— Est-ce que vous avez dit à votre mari que j’apportais la mort ?

Elle croisa les doigts, ses yeux semblables à des billes bleues piquetées de blanc, sa peau semblant absorber les sons qui résonnaient alentour. Mais elle ne souffla mot.

— Non seulement j’ai tué des passeurs de drogue, mais j’ai aussi abattu mon meilleur ami par accident. Si les gens ont envie d’en discuter, qu’ils ne se gênent pas. Je n’ai aucune envie d’en entendre parler, c’est tout, dis-je.

Je laissai la porte-moustiquaire claquer derrière moi. Mais ces paroles de colère ne m’apportèrent aucun réconfort.

Ce soir-là, j’allai en voiture à l’épicerie pour acheter du pain. J’entendis avant de le voir le véhicule qui surgit derrière moi, le vrombissement de ses pots d’échappement chromés résonnant sur l’asphalte. C’était une Mercury décapotable bricolée datant de 1949 dont la calandre évoquait une mâchoire chromée, dont la carrosserie bordeaux arborait un enchevêtrement de flammes bleues et rouges

semblant s'échapper du capot. Je m'engageai dans le parking de l'épicerie, me garai et franchis le seuil du magasin. La Mercury tourna à ma suite et se gara dans l'ombre, contre la façade latérale du bâtiment.

Quand je ressortis de l'épicerie, j'aperçus deux jeunes coiffés de casquettes de base-ball, visière à l'envers, assis sur la banquette avant de la décapotable. Un troisième, debout sur le bitume, envoyait une balle rebondir contre le mur du magasin.

Il avait un torse massif et une nuque de taureau, les cheveux bruns et courts ; son tee-shirt et le pantalon qu'il portait sans ceinture tombaient comme des haillons sur son corps musculeux. Quand je m'assis au volant de l'Avalon, il projeta sa balle de tennis contre mon pare-brise. J'ouvris la portière et descendis, gardant un pied à l'intérieur de la voiture.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? lançai-je.

— Ouais. Earl Deitrich fait des trucs bien pour un tas de gosses de San Antonio. Pourquoi vous sortez un dingo de derrière les fagots pour lui faire du tort ? répliqua-t-il.

— Un dingo ?

— Ouais, le type qu'a brûlé des gosses dans un car de ramassage, celui qui ressemble à une bite en costard, comment il s'appelle, déjà... (Il fit claquer ses doigts.) Skyler Doolittle, il raconte des bobards sur Earl Deitrich. Nous, ça nous plaît pas, mec.

Il se pencha et ramassa sa balle de tennis, puis il s'approcha en pétrissant la balle dans sa paume comme une éponge. Une tête de mort était tatouée d'un côté de son cou et de l'autre, un couteau représenté de façon à donner l'impression qu'il s'était enfoncé dans la chair et ruisselait de sang. Le vent était tombé et la chaleur qui s'élevait du bitume portait son odeur jusqu'à mes narines, des relents de marijuana, de cheveux sales et d'huile de moteur.

— Mettez-moi ça par écrit, mon petit vieux, et je vous recontacterai, répliquai-je.

— *Mon petit vieux* ? À qui vous croyez parler comme ça, mec ?

— Aucune idée.

— Je m'appelle Cholo Ramirez. Vous avez déjà entendu parler des Purple Hearts ?

— Cholo le grand caïd, c'est ça ? Une fille du nom de Ramirez traînait dans le coin samedi dernier. Avec le fils d'Earl Deitrich et un certain Ronnie Cruise. Vous êtes de la même famille ?

— Esmeralda ? Comment ça, elle traînait dans le coin ? Elle va à Juco<sup>[1]</sup>. Elle n'a rien à voir avec... Hé, mec, essayez pas de jouer au plus fin avec moi. Je pourrais vous arranger le portrait.

Je me rassis au volant. Mais avant que j'aie pu refermer la portière, il avait agrippé le bord de la vitre.

— Vous dites que ma sœur était avec Jeff Deitrich ? lança-t-il.  
— Éloignez-vous de la voiture. Je n'ai pas envie de vous bousculer en faisant marche arrière.

— Vous allez me répondre, bordel de merde !

Je passai la marche arrière, braquai et reculai jusqu'à la zone éclairée des pompes à essence tandis que Cholo Ramirez me suivait du regard, les poings serrés, les veines des bras gonflées de sang.

Le lundi suivant, en tout début de matinée, je cognai de l'index à la vitre dépolie du bureau de Marvin Pomroy, au rez-de-chaussée du palais de justice. Il était assis derrière son bureau, ses lunettes non cerclées sur le nez, portant une chemise amidonnée d'un blanc immaculé et des bretelles bleues, les cheveux soigneusement peignés, les joues roses et rasées de près, le regard aussi serein et confiant que celui d'un théologien puritain.

— Vendredi soir, Hugo Roberts a redécoré la maison de Wilbur Pickett. Il a aussi collé un 9 mm dans sa braguette, déclarai-je.

— Je vois Hugo Roberts cinq fois par jour. Vous n'avez pas besoin de me dire ce dont il est capable.

— Je pense qu'il a plus envie d'obtenir des aveux que de récupérer des bons volés.

— Vous êtes en train de me dire que Hugo est à la solde d'Earl Deitrich, lequel est en train de combiner une arnaque à l'assurance ?

— Ça m'a effleuré l'esprit, vous savez, répliquai-je.

Il posa un regard calme sur mon visage.

— Nous savons tous les deux pourquoi vous n'aimez pas Earl Deitrich. Mais Peggy Jean vous a invité à déjeuner, n'est-ce pas ? Combien de femmes mariées demandent à leurs ex-petits amis d'assister aux déjeuners d'affaires de leur mari ? Cela ne vous semble pas curieux ?

— Pas de la part de Peggy Jean. C'est une femme intègre et honnête.

Marvin se leva de son fauteuil et ouvrit la fenêtre. Il se pencha au-dehors et contempla les chênes sur la pelouse du palais de justice, les oiseaux moqueurs voletant entre le soleil et l'ombre.

— J'entraîne les gosses de l'American Legion cette année, déclara-t-il. Dieu sait pourquoi, je n'arrive pas à leur faire entrer dans la tête qu'il faut attendre avant de frapper quand le lanceur ralentit sa balle. C'est le plus méchant lancer du base-ball. L'autre dissimule la balle au creux de sa main, et on se fait piéger à chaque coup.

À l'heure du déjeuner, je me rendis à pied jusqu'à la brasserie-salle de billard située près du salon de coiffure, où je pris un sandwich et une tasse de café au bar. La brasserie était sombre, pourvue d'un plancher en bois et d'un vieux miroir au-dessus du bar, rafraîchie par des ventilateurs électriques fixés au mur.

Surpassant de l'aveuglante lumière de la rue, Skyler Doolittle entra et s'immobilisa sur le seuil, faisant pivoter son buste dans un sens, puis dans l'autre, son cou et ses épaules basculant d'un seul tenant, jusqu'à ce qu'il m'aperçoive au fond de la salle.

— Ce type, Deitrich, il essaie de m'envoyer à l'asile, déclara-t-il. Je veux vous engager. Dans le coin, personne d'autre que vous n'acceptera de me défendre. Et puis je veux aussi récupérer ma montre.

— Pourquoi Earl voudrait-il vous envoyer à l'asile, Mr. Doolittle ? demandai-je.

— C'est un sale tricheur. Je lui ai fourré le nez dedans. Au beau milieu de la salle à manger du Langtry Hotel. Devant tous ces hommes d'affaires.

— Je suis essentiellement un avocat spécialisé dans les affaires criminelles. Je ne suis pas sûr d'être l'homme qu'il vous faut, monsieur.

Ses yeux parcoururent la brasserie, écarquillés, frénétiques. Les joueurs de billard étaient inclinés sur les tables dans les cônes de lumière.

— J'ai connu votre père voici des années de ça. Vous avez été baptisé dans le fleuve, souffla-t-il. Immergé à la fois dans le reflet du ciel et dans le limon provenant du déluge de Noé. Ça veut dire que vous avez été recueilli entre la terre et les cieux, exactement comme entre les mains de Dieu. Je suis pas fou, Mr. Holland. Par une journée limpide comme celle-ci, je vois les choses exactement telles qu'elles sont. Je suis hanté par le souvenir de ces enfants. Un fou ne se balade pas en enfer.

— Les enfants de l'accident de car ?

— Leurs voix sortent des flammes, monsieur. Je n'ai pas un instant de paix.

Non loin de nous, les joueurs de billard ne regardaient pas dans notre direction mais leurs mouvements semblaient figés à la frontière de la lumière drapée autour des tables.

— Et si nous allions dans mon bureau, Mr. Doolittle ? dis-je.

Il remit son Panama sur son crâne et franchit la porte d'entrée, s'enfonçant dans l'étouffante chaleur comme un homme affrontant un brasier.

Ce soir-là, je travaillai tard au cabinet. L'appareil d'air conditionné était en panne ; j'ouvris la fenêtre et contemplai la place et les rues qu'envahissait la fraîcheur, les tubes de néon rose, violet et vert du cinéma Rialto, les martinets qui tournoyaient autour du toit du palais de justice. Puis j'aperçus la remorqueuse du shérif traînant dans son sillage la Mercury de 1949 de Cholo Ramirez, traversant la place en

direction de la fourrière.

La remorqueuse était suivie de deux voitures de patrouille qui se garèrent contre le flanc du palais de justice. Quatre adjoints du shérif en uniforme mirent pied à terre et escortèrent Esmeralda Ramirez, les poignets menottés derrière le dos, à l'intérieur du bâtiment de grès trapu où se trouvaient les bureaux de Hugo Roberts.

Je retournai m'asseoir à mon bureau et j'essayai de me remettre au travail. Mais je ne parvenais pas à chasser de mon esprit la vision de ces quatre hommes vêtus d'uniformes kaki, leurs chapeaux inclinés sur le front, les bandes grises courant le long des jambes de leurs pantalons se plissant aux genoux, qui entraînaient une jeune femme menottée dans un bâtiment évoquant un blockhaus.

Il commença à tomber une pluie fine alors que le soleil brillait encore. J'enfilai ma veste, posai mon Stetson sur mon crâne et traversai la rue. Puis je contournai la pelouse du palais de justice et me dirigeai vers le bureau de Hugo. Deux adjoints fumaient près de la porte, le visage impénétrable, mon image se reflétant dans leurs lunettes de soleil. Du coin de l'œil, je vis Temple Carrol, un sac de provisions à la main, sortir de l'épicerie mexicaine dans la rue perpendiculaire et se diriger vers sa Cherokee.

— Qu'est-ce que vous reprochez à cette fille ? demandai-je aux adjoints.

— Ça vous regarde ? répliqua l'un d'eux.

— L'autre soir, un gosse du nom de Cholo conduisait la Mercury 1949 que vous remorquiez. Il a essayé de me chercher des noises, déclarai-je.

— Quelqu'un nous a appelés. La fille zigzagait sur la grande route à la hauteur de la villa des Deitrich. On a trouvé une fiole en verre avec deux cailloux sous la banquette.

— Hugo est là-dedans ? interrogeai-je.

— Ouais, mais les bureaux sont fermés.

— J'en ai pour une minute.

Puis je passai entre eux et j'ouvris la lourde porte de chêne.

Hugo Roberts était assis derrière son bureau, penché en avant, accoudé à son sous-main ; il tétait sa cigarette en regardant un adjoint fouiller au corps Esmeralda, qui était plaquée contre le mur.

Les mains de la jeune femme étaient posées en hauteur sur les rondins, ses chevilles écartées, sa taille dénudée au-dessus de la ceinture de son jean. Ses cheveux sombres cascadaient de part et d'autre de son visage. Un adjoint en uniforme faisait courir ses mains le long de ses aisselles et de ses flancs, effleurait de ses doigts les contours de ses seins ; puis il parcourut ses fesses et ses cuisses, jusqu'à ce qu'une de ses mains aille se poser fermement sur son sexe.

— Vous feriez mieux d'appeler une femme adjoint, espèce d'ordure,

lançai-je à Hugo.

— Et vous, vous feriez mieux de vous tirer d'ici.

— Allez vous faire foutre.

— *Quoi ?* Vous lui avez dit *quoi ?* articula l'adjoint qui avait fouillé la jeune femme, se redressant, ouvrant et fermant son poing droit.

Devant mon silence, il me repoussa en m'enfonçant trois doigts dans le sternum.

— Je vais te faire filer droit, moi, siffla-t-il.

Le visage de Hugo était environné de volutes de fumée.

— Kyle ne permettra à personne de s'opposer à un homme de loi dans l'exercice de ses fonctions. Moi non plus, Billy Bob, dit-il.

L'adjoint dénommé Kyle boucla de nouveau les menottes autour des poignets d'Esmeralda Ramirez, puis il glissa la main sous la ceinture de son jean et dans sa culotte, agrippant une poignée d'étoffe, enfonçant les articulations de ses doigts dans ses fesses, et l'entraîna vers une chaise.

J'agrippai son biceps et le fis pivoter vers moi. La peau de son visage se tendit sur l'ossature ; ses dents étaient dénudées, ses yeux étincelaient. Il tira une matraque lestée de plomb de sa poche arrière et enserra la poignée tressée au creux de sa paume. Je lui décochai un crochet du droit qui l'atteignit sous l'œil, projetant sa tête en arrière et l'envoyant heurter le mur.

Alors la vieille malédiction s'empara de moi tel du kérosène s'évaporant sur des charbons ardents et s'enflammant dans un espace clos, une aveuglante lueur jaune et rouge qui m'ôtait toute retenue et me laissait hébété, tremblant, incapable de me souvenir de ce que j'avais fait.

Je sentis mon poing s'enfoncer profondément dans son estomac puis ma botte s'éleva jusqu'à son visage, le talon laboura ses lèvres et son nez, envoyant l'arrière de son crâne se fendre contre un rondin du mur.

Mais à présent trois hommes faisaient pleuvoir sur moi des coups de poing ou de matraque et je sus que j'étais sur le point de glisser au fond d'un puits noir où je serais à l'abri des visages furieux vociférant au-dessus de moi.

Puis, soudain, le silence se fit dans la pièce traversée de rafales de pluie ; le seul bruit était celui que faisait l'adjoint nommé Kyle, à quatre pattes, crachant du sang sur le plancher en chêne. Temple Carrol se tenait dans l'embrasure de la porte, les bras tendus et les épaules arrondies, sa chevelure châtain se découpant sur les dernières vives lueurs du soleil.

— Ah, tous ces gars virils en uniforme qui mêlent l'utile à l'agréable... Hugo, pauvre merde, donnez-moi une excuse pour vous crever l'autre poumon ! jeta-t-elle.



Au moment même où moi, un membre du barreau, je m'empoignais avec des culs-terreux, un homme frêle aux épaisses lunettes nommé Max Greenbaum quittait une synagogue située dans le vieux quartier de Montrose, à Houston. Le rabbin, qui connaissait Greenbaum depuis des années, lui adressa un signe depuis le seuil. Greenbaum fit halte dans un bureau de poste et acheta une enveloppe de courrier prioritaire, puis il se rendit à Herman Park au volant de sa voiture. Il se gara près d'un lac ombragé par des arbres et était en train d'écrire sur un bloc-notes lorsque trois voitures remplies de voyous mexicains déboulèrent dans le parking, se garant de part et d'autre de sa Jeep.

Le crépuscule était tombé et seuls s'attardaient encore au bord du lac un couple de vieux Noirs et leurs petits-enfants qui pique-niquaient sur l'herbe. La stéréo des voyous rugissait à un tel volume que l'eau du lac en frémissait. Un jeune portant un débardeur découpé à l'aide de ciseaux lança une cannette de bière en direction des pique-niqueurs.

— Hé, vous, c'est l'heure de la fermeture, cria-t-il.

Puis ils tirèrent Max Greenbaum hors de sa Jeep, lui prirent son téléphone portable des mains et l'écrasèrent sur l'asphalte.

— Laissez cet homme tranquille. Y vous a rien fait ! cria la vieille Noire.

— C'est l'heure de tirer tes miches noires d'ici, grand-mère, répliqua le jeune au débardeur lacéré.

Le couple âgé fit grimper ses petits-enfants dans sa voiture et recula jusqu'à la route, leurs visages effarés contemplant la scène qui se déroulait sous leurs yeux.

L'un des voyous déchira en lambeaux l'enveloppe de Max Greenbaum et la feuille qui s'y trouvait avant de lui jeter les fragments de papier au visage. Puis ils firent cercle autour de l'homme et se mirent à le bousculer, le poussant de l'un à l'autre comme ils l'auraient fait d'une balle.

Mais la terreur que Max Greenbaum éprouvait sans doute se mua en colère et il commença à se défendre, lançant des coups de poing à l'aveuglette en direction des voyous, ses lunettes brisées sur l'asphalte. Tout d'abord, ils lui rirent au nez, puis il égratigna avec son ongle l'œil de l'un d'eux. Ce dernier recula en chancelant, la paume de sa main pressée contre son orbite comme si une baguette s'y était enfoncée.

Leur cercle se referma sur Greenbaum à la manière de crabes déchiquetant un morceau de viande.

L'inspecteur de la brigade criminelle de Houston qui m'appela le lendemain après-midi était une certaine Janet Valenzuela.

— À en croire les premières constatations du médecin légiste, il s'agirait d'une crise cardiaque, déclara-t-elle.

— Comment avez-vous eu mon nom ? demandai-je.

— Les voyous avaient ramassé presque tous les morceaux de l'enveloppe. Mais il en restait un ou deux sous la Jeep de la victime. Nous avons pu reconstituer votre code postal et les cinq dernières lettres de votre nom. Savez-vous quelle raison il aurait pu avoir de vous écrire ?

— Je crois qu'il était en possession d'informations susceptibles de disculper l'un de mes clients.

— Cela a-t-il un rapport avec un vol de bons au porteur ?

— Comment le savez-vous ?

— Greenbaum a raconté au rabbin de sa synagogue qu'un ouvrier inculte s'était fait piéger dans une arnaque à l'assurance. Ce n'est pas une histoire très claire. Elle implique un type qu'on a humilié au cours d'un déjeuner puis qui a fait main basse sur une montre, et un richard qui affirme s'être aussi fait voler des milliers de dollars en bons au porteur. Les voyous mexicains ont-ils un quelconque rapport avec tout ça ?

— Je n'en sais trop rien.

— Vous avez été flic ici ?

— C'est exact.

— Appelez-moi si vous avez du nouveau.

Une heure plus tard, Cholo Ramirez gara sa Mercury bricolée devant mon bureau, le volume de la stéréo poussé à fond. Sa sœur, Esmeralda, mit pied à terre et pénétra sous le portique du rez-de-chaussée.

Quelques instants plus tard, elle était dans mon bureau, vêtue du jean et du tee-shirt à présent complètement froissés qu'elle portait la veille lors de son arrestation.

— Ils vous ont relâchée ? demandai-je en souriant.

— Ils abandonnent les poursuites.

— Et les cailloux sous la banquette ?

— Le flic avait menti. Qui serait assez bête pour conduire la voiture de Cholo avec du crack à l'intérieur ?

— Ce sont des pourris. Qui les a aiguillés sur vous ?

— Je suis juste venue vous remercier de ce que vous avez fait.  
— Asseyez-vous une minute, d'accord ?  
— Je me sens plutôt patraque. Il y a eu du bruit toute la nuit à la prison.

Elle avait un joli visage, des yeux turquoise. D'une main, elle remonta ses cheveux sur sa nuque. Un paquet de cigarettes dépassait de la poche avant de son jean.

— Vous aviez une raison particulière de vous trouver à proximité de la villa des Deitrich ? m'enquis-je.

— Je veux que Mr. Deitrich laisse mon frère et Ronnie... Ronnie est mon copain... Je veux qu'il les laisse tranquilles.

— C'est ce que vous alliez lui dire ?

Elle laissa échapper un soupir et posa une fesse sur un coin de la chaise.

— Écoutez, ce type, c'est foutaises et compagnie, répliqua-t-elle. Les gens comme lui ne sont pas devenus riches en se souciant de gens qui bouffent des haricots rouges.

— Vous voulez dire qu'il a autre chose en tête ?

— Hé, je suis contente que vous n'ayez pas été trop amoché hier. C'est tout, lança-t-elle.

Puis elle sortit de mon bureau sans un mot d'adieu.

Temple Carrol aurait pu trouver une plume de poulet dans une tempête de neige. Tôt le mercredi matin, nous quittâmes la région vallonnée de Deaf Smith et nous nous dirigeâmes vers San Antonio. Elle avait déjà constitué un dossier sur Cholo Ramirez et Ronnie Cruise, également connu sous le nom de Ronnie Cross.

— Ronnie est une pièce rapportée de Californie, débarqué avec son oncle en 1988. Il est possible que le garage automobile dont ils s'occupent couvre une opération de revente illégale ; ils gonflent les voitures ici et les revendent au Mexique, déclara-t-elle. Quoi qu'il en soit, Ronnie a goûté une fois de la prison pour mineurs à L.A. County, mais son casier se résume à ça.

— Jeff Deitrich m'a raconté qu'il avait balancé deux types du haut d'un toit.

— Un ami qui travaille pour les bureaux de police de San Antonio m'a dit que deux Viscounts s'étaient aplatis sur un quai de chargement il y a environ un an. D'après la rumeur, ce serait l'œuvre de Ronnie. Il semblerait que les Viscounts aient essayé de s'en prendre à la sœur de Cholo dans un cinéma. Ronnie les a invités à faire un petit tour sur le toit parce que Cholo était son chef de gang. Par la suite, Ronnie et Esmeralda se sont mis à en pincer l'un pour l'autre. Une belle histoire d'amour comme on en rêve.

— Je ne saisis toujours pas le lien avec Earl Deitrich.

— Peut-être qu'Earl se contente d'aider des gosses défavorisés, Billy Bob. Peut-être que ce n'est pas une véritable ordure, même si certains aimeraient penser le contraire.

Elle me lança un regard éloquent.

Je gardai les yeux braqués droit devant moi. Le paysage était verdoyant, vallonné, et des Angus rouges paissaient sur une colline. Un moment plus tard, j'entendis Temple tirer des papiers d'une seconde chemise.

— Quant à Cholo, c'est un cauchemar ambulant, reprit-elle. Le copain de sa mère l'a jeté contre un mur quand il était petit et lui a probablement esquiné le cerveau. Il souffre de crises d'épilepsie et refuse de suivre le moindre traitement. Il s'est retrouvé trois fois à la prison pour mineurs et deux fois à l'hôpital psychiatrique. À en croire mon ami des bureaux de police de San Antonio, tous les flics de la ville le traitent avec une extrême prudence.

— Et l'histoire que Cholo vous a racontée concernant les types pleins aux as qui se font arnaquer dans des parties de poker truquées ?

— Personne ne semble savoir quoi que ce soit à ce sujet. Cholo a passé la moitié de sa vie sous l'influence de la cocaïne et de l'acide. Je parie qu'il voit des serpents dans son petit déjeuner.

Le garage où Ronnie Cruise travaillait pour son oncle se trouvait dans un quartier mexicain situé en bordure de la ville, l'un de ces quartiers aux rues balayées par la poussière, aux bananiers et aux palmiers hirsutes, aux maisons en stuc surmontées de toits en fer-blanc, aux allées encombrées de poubelles débordant d'ordures.

Ronnie Cruise était plus grand qu'il ne m'avait semblé l'être au restaurant drive-in de Deaf Smith ; ses bras étaient sillonnés de muscles, son torse nu parfaitement plat, ses muscles dorsaux puissants au-dessus d'une taille étroite. Le garage était rempli de vieilles voitures en voie d'être réparées, ou bricolées et équipées de puissants moteurs chromés. Ronnie Cruise nous suivit au-dehors, à l'ombre et loin du bruit, s'essuyant les mains sur un chiffon. Un bandana rouge était noué autour de son crâne. Une bande de tissu cicatriciel semblable à du mastic sec encerclait son biceps gauche.

— Je m'étais fait tatouer du fil de fer barbelé ici. Un mauvais exemple par les temps qui courent, avec le sida et tout ça. Je l'ai fait enlever par un médecin, dit-il.

Il s'appuya au bâtiment, calant l'une de ses bottes contre le mur de stuc. Il glissa une cigarette éteinte dans sa bouche.

— Ça vous dérange si je fume ? demanda-t-il.

— Allez-y, dit Temple.

Il joua avec son briquet, puis il remit la cigarette dans le paquet et glissa ce dernier dans sa poche.

— Qu'est-ce qu'Earl Deitrich trafique avec les Purple Hearts ?

demandai-je.

— Rien, répondit-il.

Il tourna le regard vers un bananier dont la brise agitait les palmes à l'extrémité de l'allée.

— Vous allez juste à Deaf Smith pour traîner avec Jeff, comme ça ?

— Comment vous savez que j'ai vu Jeff ?

— Je vous ai aperçus chez Val's Drive-In ensemble, Esmeralda, vous et lui.

— Ah, ouais, acquiesça-t-il en hochant distraitemment la tête. Écoutez, mon oncle n'a pas envie que ma pause s'éternise.

— Une bande de voyous a causé la mort d'un comptable à Houston. Cholo et vous n'en auriez pas entendu parler ? interrogea Temple.

— Je vais pas souvent à Houston. De toute façon, j'ai arrêté ces trucs-là. Alors si vous voulez bien m'excuser... et peut-être à un de ces jours, répliqua-t-il.

— Cholo est allé chercher Esmeralda à sa sortie de prison. Et vous, vous n'aviez pas envie d'être là ?

— Ça ne gaze pas vraiment entre nous en ce moment.

Alors je risquai le tout pour le tout.

— C'est Jeff, le prochain ? Elle était vers chez lui quand elle s'est fait interpellé, dis-je.

Le visage indéchiffrable, il scruta le dos de ses mains.

— J'ai entendu dire que vous vous étiez fait bastonner pour elle, dit-il. Sans ça, on serait même pas en train de discuter. Mais quoi qu'il puisse se passer entre Jeff et moi, ce sont nos oignons. Sans vouloir vous offenser.

Il détacha le bandana noué autour de son crâne, le secoua et rebroussa chemin en direction du garage.

Les mains glissées dans les poches arrière de son pantalon, Temple le regarda s'atteler de nouveau au travail sur la carcasse d'une Ford 1941.

— Ce gamin, c'est tout un poème. Vous le voyez en train de balancer deux types d'un toit ?

— Avec à peu près autant d'émotion qu'il en éprouverait à cracher son chewing-gum, répliquai-je.

Cet après-midi-là, je rendis visite à Marvin Pomroy dans son bureau du palais de justice. Sa secrétaire m'annonça qu'il était à l'épicerie mexicaine de l'autre côté de la place. Je traversai la pelouse en direction de la boutique quand j'eus l'impression d'apercevoir Skyler Doolittle dans une rue adjacente, vêtu de son costume en crépon de coton froissé, son Panama enfoncé sur le crâne, le buste incliné en avant, comme s'il voulait arriver à destination plus vite que son corps ne pouvait l'y emmener.

Je trouvais Marvin Pomroy installé devant une table sous un ventilateur en bois, dans l'arrière-salle de l'épicerie, mangeant un taco tout en lisant.

— J'espère que vous voulez discuter de base-ball, dit-il.

— C'est Skyler Doolittle que j'ai vu là-bas ?

— Il est passé me donner un livre. Concernant l'arrière-grand-père d'Earl Deitrich. Apparemment, c'était un Alsacien qui s'occupait du commerce des diamants et des esclaves noirs pour la Belgique.

Un adjoint du shérif en uniforme entra dans l'épicerie et acheta un paquet de Red Man au comptoir. Il nous gratifia d'un regard hostile avant de tourner les talons.

— Esmeralda Ramirez ne poursuivra pas les bureaux de Hugo pour attentat à la pudeur à la condition expresse qu'ils ne portent pas plainte contre vous pour le passage à tabac de l'adjoint. Vous le saviez ?

— Non, je l'ignorais.

Marvin me dévisagea quand je tirai une chaise à moi et m'assis sans y avoir été invité.

— Abandonnez les poursuites contre Wilbur Pickett, dis-je.

— Les bureaux du procureur semblent être d'avis qu'il est coupable. J'ai également reçu quelques coups de fil d'autres personnes.

Il détourna les yeux et regarda dans le vague.

— Dites-leur d'aller au diable, et Earl Deitrich avec eux.

— Oh, bien sûr, ça ne manque jamais de faire battre en retraite les types qui ont du pouvoir et de l'argent, rétorqua-t-il.

Nous nous regardâmes quelques instants en silence. L'air que brassait le ventilateur au-dessus de nos têtes agitait les pages du livre de Marvin. C'était un homme bon, convaincu que le système possédait une intégrité propre à transcender les individus mêmes qui le manipulaient constamment pour leur propre intérêt. Aucune discussion, aussi interminable fût-elle, aucune défaite personnelle n'avaient jamais altéré cette certitude. Rien de ce que j'aurais pu dire, je le savais, n'aurait pu y changer quoi que ce soit.

— Pourquoi Skyler Doolittle vous a-t-il donné ce livre ? demandai-je.

— Aucune idée. J'ai l'impression que l'arrière-grand-père était un authentique salopard. Il a même rédigé à l'attention du gouvernement belge un manuel traitant de la façon de capturer les indigènes affamés la nuit, quand ils se glissaient en douce dans leurs potagers pour manger. Jetez un œil sur cette photo. Il disposait des crânes humains autour de ses plates-bandes pour les décorer... Ça ne va pas ?

— L'épouse de Wilbur Pickett a dit le même truc. Elle a eu une vision. Quelque chose à propos d'esprits qui cherchent à se venger.

Il se pressa gauchement les tempes du bout des doigts puis, d'un

signe, réclama l'addition à la serveuse.

— Je crois que je vais retourner au bureau. Ne vous levez pas. Restez, buvez un verre de thé glacé. Je vous l'offre. C'est de bon cœur, dit-il.

Ce soir-là, je reçus une visite imprévue : mon fils, Lucas Smothers, qui finissait sa première année à l'université d'A & M. Il gara le pick-up de son beau-père dans l'allée et pénétra dans l'écurie où je ratissais le fumier des stalles avant d'en remplir une brouette destinée au tas de compost. Sa chemise à boutons-pressions était ouverte sur son torse, son chapeau de paille incliné sur sa tête. Il s'accroupit sur ses longues jambes, repoussa du pouce la visière de son chapeau et, plissant un œil, contempla le soleil qui se couchait au-dessus de l'étang comme si de grandes considérations philosophiques planaient dans l'air.

— À mon avis, y aurait un tas de choses beaucoup plus amusantes à faire ce soir, déclara-t-il.

— Tu ne devrais pas être à l'université ?

— Je passe des examens la semaine prochaine. Tu veux taquiner le goujon ?

— Et si je t'invitais plutôt à dîner chez Shorty ?

— Ce n'est pas de refus.

Il se releva, s'empara d'un éperon mexicain suspendu à un crochet au mur et fit tourner la mollette avec son doigt. C'était l'un des éperons que portait mon ami L.Q. Navarro la nuit où il était mort à Coahuila.

— J'ai entendu dire que tu t'intéressais de près aux Purple Hearts, reprit-il.

— Qui t'a raconté ça ?

— J'ai croisé Jeff Deitrich chez Val's Drive-In.

— Tu sais pourquoi son père aurait envie de se mêler des affaires d'un gang de Mexicains ?

— En ce qui concerne son père, je n'en ai aucune idée. Mais pour Jeff, c'est différent.

— Ah bon ?

— Il sort avec une fille du nom de Rita Summers. Un jour, je lui ai dit : « C'est vraiment une chouette fille. Elle a tout pour elle, hein ? » Il a répondu : « Même chose que pour la glace à la vanille, Lucas. Mais ça doit pas t'empêcher de goûter celle au chocolat. »

Il fit tourner la mollette de l'éperon, avant de suspendre ce dernier à son crochet.

Nous nous rendîmes chez Shorty en parcourant les collines dans l'ombre fraîcheissante, et nous dînâmes dans la galerie juchée sur des piliers au-dessus de la rivière. L'eau était haute, d'un vert laiteux, elle



contournait le pied d'une colline et se déversait par-dessus d'énormes pierres dans des bassins noyés de la blancheur des graines de peupliers de Virginie.

À présent l'air était frais et embaumait la bruyère et la pierre humide, et lorsque le soleil se coucha, Shorty, le propriétaire des lieux, alluma les projecteurs fixés dans les chênes ombrageant ses tables de pique-nique.

Sur la piste de danse, l'orchestre de country commençait tout juste à s'échauffer.

— Je me suis trouvé du boulot sur un derrick cet été. Et aussi un cacheton de bluegrass à Fredericksburg, annonça Lucas.

— Bien joué, mon petit vieux, dis-je.

Il souriait, mais ne me regardait pas ; il fixait à travers la moustiquaire l'ombre des arbres striant la paroi des falaises de l'autre côté du fleuve.

— Méfie-toi de Deitrich, reprit-il.

— Je ne pense pas qu'Earl soit bien dangereux.

Sa fourchette s'immobilisa à quelques centimètres de ses lèvres ; puis il la reposa dans son assiette.

— Je ne parlais pas d'Earl. À une époque, Jeff allait à Austin agresser des homos. Pas pour leur argent. Juste pour le plaisir de les tabasser. J'ai toujours eu trop honte pour dire à qui que ce soit que je l'avais vu faire.

Quand il s'empara à nouveau de sa fourchette, ses paupières étaient baissées et son visage ressemblait étrangement à celui d'une fille.

Peggy Jean n'avait pas besoin de jouer les séductrices pour attirer les hommes. Curieusement, une expression de lassitude sur son visage, un souci enfoui, un problème qu'elle gardait par-devers elle vous donnaient envie d'entrer dans sa vie et de la suivre jusqu'aux recoins les plus secrets de son cœur. Sa vulnérabilité tissait des toiles où vous vous laissiez prendre sans honte ni prudence.

Le jeudi matin, j'aperçus son pick-up garé près d'une sellerie à la périphérie de la ville. Un employé portait une selle western en direction de son véhicule tandis qu'elle patientait près du hayon ouvert, tenant une carte American Express Platine entre deux doigts.

— Oh, bonjour, Billy Bob, lança-t-elle quand je m'approchai d'elle.

Elle portait une culotte de cheval ajustée, un chemisier à carreaux et des lunettes de soleil ; tout en me souriant, elle pressa plus étroitement ses lunettes sur l'arête de son nez.

— Cette selle est superbe, remarquai-je.

— C'est pour l'anniversaire de Jeff.

Son visage était à moitié tourné, comme si elle attendait que quelqu'un d'autre sorte du magasin.

— Vous avez déjà payé, Ms. Deitrich ? s'enquit l'employé en regardant la carte de crédit qu'elle tenait à la main.

— Non, je suis désolée. Je vais aller m'en occuper à l'intérieur.

— Donnez-moi simplement votre carte et je vous apporterai le reçu à signer. Ça n'est pas un problème, déclara l'employé.

Avant qu'elle ait pu répondre, il lui avait pris la carte des mains.

Gênée, Peggy Jean détourna les yeux en direction de la plate-forme de chargement. L'une de ses pommettes était abondamment fardée de rouge et de poudre.

— Est-ce que ça va, Peggy Jean ? demandai-je.

— Oh, oui. C'est juste un de ces jours où tout semble aller de travers, répondit-elle en se forçant à sourire. Il y a un vent terrible aujourd'hui.

Elle sortit un foulard de la poche arrière de son pantalon, s'en couvrit les cheveux et le noua sous son menton.

— Je suis navré pour ce qui est arrivé à votre comptable, Mr. Greenbaum. Il avait l'air d'un brave type, dis-je.

— De quoi parles-tu ?

— Il est mort. Il a été agressé par des voyous dans Herman Park, à Houston.

— *Max* ? Mais quand ?

— Je suis désolé. Je croyais que tu étais au courant.

— Non... J'ignorais... Tu parles bien de Max Greenbaum ?

Elle jetait des regards fébriles alentour, comme si la réponse au sentiment de confusion qu'elle éprouvait se trouvait dans le vent.

Je me rapprochai, effleurai son coude du bout des doigts.

— Je vais te reconduire chez toi, dis-je.

— Non... Absolument pas... Billy Bob, s'il te plaît, ne...

Elle s'éloigna et s'immobilisa dans l'ombre près de la portière de son pick-up, les bras croisés sur la poitrine, comme si elle créait un sanctuaire où je ne pouvais pénétrer. L'employé revint du magasin avec sa carte de crédit et le reçu fixés par un trombone sur une écritoire. Puis il vit l'expression de Peggy Jean, son visage se fit neutre et il baissa les yeux.

— Si vous voulez bien signer ceci, madame, je m'occuperai de tout et vous pourrez vous en aller, dit-il.

— Peggy Jean..., commençai-je.

— Je suis navrée de perdre mon sang-froid. *Max* ? Non, ça doit être une erreur, fit-elle.

Elle s'assit au volant de son pick-up et démarra en arrachant un panache de poussière rose au parking.

Assis dans la pénombre de mon bureau, je bus une tasse de café. Au mur, dans un râtelier vitré orné d'un carré de feutre bleu, trônaient les

revolvers Navy Colt .36 et la Winchester 73 à levier de chargement et canon octogonal dont mon arrière-grand-père Sam Morgan Holland était armé à l'époque où il était conducteur de bétail sur la piste du Chilshom. Au cours de son existence, il avait également combattu à Little Round Top dans les rangs du 4<sup>e</sup> régiment du Texas, avait été un ivrogne assoiffé de violence qui avait abattu cinq ou six hommes dans des duels au revolver, et enfin un prêcheur itinérant qui avait établi son ministère sur les terres lunaires et impies situées à l'ouest de la Pecos.

Le frottement de l'étui avait depuis longtemps émoussé le miroitement bleuté de ces armes, et à présent le métal luisait de l'éclat terni d'un vieux nickel. Dans son journal, Sam faisait état de ses démêlés avec John Wesley Hardin, Wild Bill Longley et le gang Dalton-Doolin, psychopathes ou culs-terreux qu'il haïssait. Mais rien, dans le récit de leurs déprédations, n'indiquait que le pire d'entre eux ait jamais levé la main sur une femme.

Dans le vieux Sud, brutaliser une femme était aussi condamnable que sodomiser des animaux. Aux yeux de tous, l'homme qui se livrait à de tels actes était physiquement et moralement un lâche et s'il avait de la chance, il s'en tirait avec quelques coups de fouet.

Mais aujourd'hui, une femme qui ne fuyait pas son bourreau et ne faisait pas appel à la justice se voyait généralement abandonnée à son sort ; on jugeait même qu'elle n'avait que ce qu'elle méritait.

Je me demandai ce que mon arrière-grand-père Sam aurait fait à ma place.

Je posai ma tasse vide sur sa soucoupe, ouvris mon Rolodex à la lettre « D » et composai un numéro.

— Earl ? lançai-je.

— Oui ?

— Qui a frappé votre femme ?

— Quoi ?

— Vous m'avez entendu. Sur la pommette droite.

— Vous avez un sacré culot !

— Alors, c'est vous ?

— Vous allez me faire le plaisir d'arrêter de raconter des salades sur ma famille, espèce de bigot à la langue de vipère.

— Posez encore une fois la main sur elle, et je vous casse la figure en public. Tout ce que vous possédez ou pouvez acheter ne vous sera d'aucun secours.

Il raccrocha brutalement. Je restai longtemps immobile dans la pâle lumière filtrant au travers du store, les doigts de ma main droite repliés sur ma paume huileuse et moite.

Ce soir-là, un biplan laqué rouge surgit d'un ciel uniformément bleu,

effectua une boucle au-dessus de la rivière, puis se posa dans le pâturage derrière l'étang. Je montai dans l'Avalon, dépassai le poulailler, l'écurie et l'éolienne, puis continuai à rouler dans l'herbe haute au pied de la digue. Quand j'eus contourné la rangée de saules bordant l'extrémité de l'étang, j'aperçus l'homme du nom de Bubba Grimes qui avait prétendu avoir reçu un appel de Wilbur Pickett concernant les bons au porteur. Il était appuyé contre le fuselage de son avion, versant dans un gobelet en carton le vin d'une bouteille de Cold Duck.

— Vous avez d'étranges façons de vous manifester, Mr. Grimes, lançai-je en sortant de l'Avalon.

Il posa la bouteille sur l'aile inférieure de l'avion et un sourire retroussa le coin de ses lèvres. Sa paupière gauche tombante ressemblait à du caoutchouc gris qui aurait fondu puis refroidi.

— J'ai une proposition à vous faire. Il va arriver un coup dur à Wilbur Pickett. Pour une somme correcte, je peux changer la donne.

— Wilbur est pauvre, Mr. Grimes. Cela signifie que je devrais sortir l'argent de ma poche. Et pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Pour faire tomber Earl Deitrich. On raconte que vous avez culbuté sa femme.

— Je crois qu'il est temps que vous remontiez dans votre avion.

En quelques gorgées, il vida son gobelet en carton et le jeta dans les hautes herbes.

— Son point faible, c'est sa passion pour le jeu. Je vous file mon numéro au cas où vous auriez besoin de mon aide. En s'y mettant à deux, on peut lui régler son compte.

Il glissa dans ma poche de chemise une feuille de carnet griffonnée qu'il tenait entre deux doigts.

— Fichez le camp de chez moi, dis-je.

Il inclina la tête.

— Je ne peux pas vous reprocher d'avoir perdu la tête. Cette femme n'est pas comme les autres. Elle dégage un parfum de roses. En Afrique, un jour, elle est entrée sous la tente après avoir travaillé au soleil ; elle sentait les roses tiédies au soleil. Dommage que ce soient toujours les types friqués qui se retrouvent avec le haut du panier.

Dans les lueurs rouges du crépuscule, son visage était à la fois doux et lubrique. Quand il décolla, il brandit sa bouteille dans les airs en signe de salut. Son avion décapita la cime d'un saule et éparpilla des feuilles dans son sillage, comme une poignée de plumes vertes.

Cinq jours plus tard, Lucas entra dans mon bureau et se laissa tomber dans le fauteuil en peau de daim situé dans l'angle de la pièce. Il ôta son chapeau et regarda par la fenêtre. Il venait de travailler aux

champs avec son beau-père et ses vêtements étaient imprégnés d'une odeur d'herbe et de lait. Il avait hérité des yeux bleus de sa mère, qui semblaient attirer et retenir la lumière à la manière de cristaux teintés. Il affichait une expression volontairement neutre, comme chaque fois qu'il se sentait tiraillé entre le besoin de me mettre en garde et, parallèlement, de me protéger en m'évitant de prendre conscience de la véritable nature de sa génération et de ses mœurs féroces.

— Je connais un type qui traîne avec Jeff... Il m'a raconté une histoire dingue, comme quoi Jeff ne se contrôlerait pas toujours aussi bien qu'il essaie de le faire croire. Ceci dit, c'est un peu tordu.

— J'essaierai de faire la part des choses.

— La Mexicaine qui a été arrêtée sur la route nationale, Esmeralda... C'est Jeff qui a appelé les flics. À en croire son copain, il a couché une fois avec elle. Mais depuis, elle ne le lâche plus et la vérité, c'est qu'il n'a pas envie qu'elle le laisse tranquille, quoi qu'il puisse se raconter et raconter à ses amis.

Je devais être au tribunal vingt minutes plus tard et je m'efforçai de ne pas laisser mon attention vagabonder, ni mon regard dériver jusqu'à ma montre.

— Donc, avant-hier, Jeff a emmené sa copine, Rita Summers, au restaurant mexicain du nord de San Antonio où la fille est serveuse. L'idée était de montrer à Esmeralda qu'il n'y avait rien entre eux, que Rita était sa petite amie et qu'il n'avait pas peur de tout déballer si c'était nécessaire. Tous ses potes étaient là, descendant des tequila sunrise et de la Carta Blanca après avoir fumé du shit sur la route depuis Deaf Smith. Quand Esmeralda est passée près d'eux avec un plateau, un type a lancé : « Jamais j'aurais cru que j'aurais envie de me taper une mangeuse de piments après un de mes potes. » Jeff a eu l'air d'avoir avalé une punaise. Rita Summers n'a pas dit un mot pendant un long moment. Puis elle a appelé Esmeralda et elle a dit : « Excusez-moi, mais ce que j'ai dans mon assiette est absolument dégueulasse. » Esmeralda l'a regardée très sérieusement et elle a répondu : « Je sais. C'est pour ça que je ne dîne jamais ici. »

— C'est assez drôle, dis-je.

Il se carra dans le fauteuil et croisa les mains, le regard fixé sur le tapis.

— Jeff peut être un vrai caïd. Mais fricoter avec la petite amie de Ronnie Cross ? Trois types s'en sont pris à lui après un match de foot. Il les a tellement dérouillés que l'un d'eux s'est mis à genoux et l'a supplié.

— Tu es inquiet pour moi ?

— Esmeralda est venue te voir au bureau. Tu as eu une prise de bec avec Cholo. Ça va mal se terminer. J'ai la même impression que quand j'étais gosse. Je me réveillais le matin et je sentais un truc bizarre du

côté du cœur, comme si quelqu'un le serrait dans son poing.

— Ces gosses n'ont rien à voir avec moi, Lucas, dis-je.

Fermant à demi une paupière, il regarda par la vitre les arbres s'agitant dans le vent.

— Wilbur Pickett a mis tout ça en branle. Et maintenant, il t'entraîne dans cette sale histoire. Vous, les adultes, vous n'avez aucune idée de ce qui se passe dans cette ville. Vous ne le saurez jamais.

Il riva les yeux aux ourlets effilochés de son jean pour dissimuler la colère imprimée sur son visage.

Cette nuit-là, il fit de l'orage. La maison était fraîche, emplie de vent et d'une senteur d'ozone. Par des nuits comme celle-là, il m'arrivait fréquemment d'entendre le tintement des éperons de L.Q. Navarro ; puis soudain il était à mes côtés dans la bibliothèque, tandis qu'à travers la vitre la lueur des éclairs illuminait sa peau grenelée et ses iris noirs et brillants.

L.Q. hantait ma mémoire – de fait, il était toujours présent dans ma vie, d'une manière ou d'une autre –, mais j'avais cessé de me sentir coupable de sa mort et je le voyais rarement autrement qu'en rêve. J'avais rangé son revolver .45 fait sur mesure, d'un noir bleuté, ainsi que son étui et son ceinturon dans le premier tiroir de mon bureau. Parfois je dégainais l'arme, j'ouvrais le barillet et je faisais tourner le cylindre, un cran après l'autre, plongeant mon regard dans les spirales de lumière des chambres vides, enveloppant de ma paume les plaques de crosse en ivoire jauni qui semblaient encore tiédies par le contact de sa main calleuse.

Mais L.Q. me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même. Lors de ses visites, il me sermonnait : « *Ose dire que c'était pas drôle de leur trouser la peau, à ces passeurs de came mexicains !* »

Et lorsque je songeais trop longtemps à nos excursions au Mexique, je devenais pareil à l'alcoolique qui a renoncé au whisky jusqu'à l'instant où, se trahissant, il se met à frotter inconsciemment ses lèvres de ses doigts.

Comme chaque fois que de tels incidents se produisaient, je me rendis en voiture à la petite église en stuc située dans le quartier d'ouvriers agricoles où j'allais à la messe et j'allumai un cierge pour L.Q. Navarro. Pour lui, je m'étais converti au catholicisme après sa mort comme si, d'une certaine manière, je pouvais prolonger son existence en adoptant sa foi.

Puis je poursuivis ma route jusqu'au café tout proche aux murs de bardeaux qui servait des hamburgers à la viande de bison et des milk-shakes à la myrtille. Je m'assis près de la fenêtre et je regardai la foudre danser au-dessus des pins entourant l'église, j'écoutai le

tonnerre s'éloigner, inoffensif, dans les profondeurs des collines.

Lucas s'était efforcé de me mettre en garde contre la culture – si ce terme était approprié – des jeunes du sud du Texas.

Pourquoi en avait-il ne serait-ce qu'éprouvé le besoin ?

La réponse était que Lucas, comme L.Q. Navarro, me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même.

J'aurais dû être capable de passer outre les complexités entourant la défense de Wilbur Pickett.

Mais c'était sans compter avec une certaine fragrance de roses. Bubba Grimes, le pilote à la paupière tombante, l'avait dit. Lorsque Peggy Jean était en nage, il émanait d'elle une senteur de roses tiédies au soleil. Une senteur de roses et d'herbe meurtrie dans un bosquet de chênes, de peau brunie par le soleil, fraîche et brûlante à la fois. Je n'avais qu'à clore les paupières pour me retrouver là-bas et revivre cet instant bouleversant où mon visage était enfoui dans ses cheveux et où j'ignorais que nous étions en train de me créer un souvenir pour lequel je ne trouverais jamais de substitut acceptable.

Le lendemain matin, Hugo Roberts laissa un message sur le répondeur de mon bureau.

— Nous revenons d'une deuxième virée chez Wilbur Pickett. Et devinez quoi ? Ce misérable petit cul-terreux avait caché deux bons au porteur derrière le panneau de la commode de sa femme. Je voulais juste vous tenir au courant. Passez une bonne journée.

Mon fils, Lucas, avait dit que les adultes de Deaf Smith ne savaient rien de ce qui se passait réellement dans notre ville. Il avait raison. Nous parlions des jeunes comme s'ils n'étaient pas différents de ceux des générations précédentes. Pour une quelconque raison, nos regards n'enregistraient pas les gosses planant dès la deuxième heure de cours, les gamines se faisant avorter, les ados contaminés par l'hépatite, l'herpès et la blennorragie, ou ceux qui passaient leurs sacs à dos par une fenêtre du lycée afin de pouvoir y introduire leurs armes en dépit des détecteurs de métal.

Un gamin à genoux devant une cuvette des toilettes, des filets de sang pendant de ses lèvres meurtries, les jambes vêtues de jean de ses agresseurs l'entourant comme autant de barreaux, c'est un triste spectacle. Le fait que les professeurs s'abstiennent sagement d'intervenir est plus triste encore.

Mais si nous avions vu les jeunes tels qu'ils étaient, il nous aurait également fallu nous examiner nous-mêmes. Il nous aurait fallu nous demander pourquoi nous acceptions la présence d'individus comme Hugo Roberts au sein de notre communauté.

Le temps que j'écoute sa voix sur le répondeur et que je me rende à son bureau, il avait autre chose à me révéler. La seule lumière du bâtiment pareil à un blockhaus était celle de sa lampe de bureau ; l'ampoule qui éclairait son visage de bas en haut donnait à ce dernier l'apparence d'un ballon beige, fripé, flottant dans la pénombre.

— Nous avons arrêté ce vieux Skyler Doolittle. Il nous a dit qu'il était votre client, déclara-t-il.

— Pas exactement. Qu'a-t-il fait ?

— Il traînait autour de la cour de récréation de l'école primaire en essayant de refiler des barres chocolatées aux gamins.

— Il existe un arrêté municipal qui interdit de distribuer des barres chocolatées ?

— Vous êtes hilarant, Billy Bob. Mais j'ai retrouvé des gosses enterrés sous des tas de feuilles et dans des décharges. On s'occupe aussi de ça, chez les Rangers ?

— Je suis venu vous voir pour une seule raison, Hugo. C'est vous qui avez planqué ces bons chez Wilbur Pickett. Vous allez regretter d'avoir fait ça.

Il grimaça un sourire, s'empara d'un stylo posé sur son bureau et le déboucha. Il fit aller et venir la pointe du stylo à l'intérieur du



bouchon.

— Vous avez vu cette petite Mexicaine récemment, comment s'appelle-t-elle déjà, Esmeralda machin-chose ? s'enquit-il.

Traversant la pelouse, je gagnai le palais de justice où Skyler Doolittle était assis sur un banc en bois au fond d'une cellule, entre le bureau du maton et la cage d'ascenseur. Avec sa chemise blanche à manches longues et sa large cravate rouge, sa tête chauve rivée à son cou massif ressemblait exactement au dôme partiellement repeint d'une bouche d'incendie.

— Dans une demi-heure, je vous aurai sorti d'ici. Mais je pense que ce serait une sage idée de ne pas retourner rôder autour de la cour de récréation de l'école, dis-je.

— Je ne ferais jamais de mal à ces enfants.

— Je le sais, répondis-je.

Dans ses yeux qui oscillaient entre le gris et l'absence de couleur, je crus lire un sentiment de réconfort.

— À propos, repris-je, mon assistante a mené sa petite enquête et n'a rien découvert qui indique qu'Earl Deitrich essaie de vous envoyer à l'asile. Vous vous êtes donc peut-être injustement inquiété à ce sujet, Mr. Doolittle.

— Les adjoints du shérif m'ont traité de pervers. Il m'ont dit qu'ils me tiendraient à l'œil. Que l'État avait prévu un endroit exprès pour les types comme moi.

Je glissai les doigts dans les mailles du grillage de la cellule. C'était l'être humain le plus isolé, le plus exclu, physiquement et moralement, qu'il m'avait jamais été donné de voir.

— Des voyous mexicains m'ont mentionné votre nom, Mr. Doolittle. Ce sont peut-être eux qui ont causé la mort d'un juif à Houston. Je pense que vous êtes un homme respectable et intègre. Je suis d'avis qu'on peut se fier à votre parole. Dans cet esprit, je vous demande de rester à l'écart d'Earl Deitrich.

Il sembla méditer mes paroles, ses lèvres infléchies aux commissures.

— Si vous me le demandez. Très bien, monsieur, je ne l'importunerai plus, déclara-t-il.

À l'instant où je passais devant la cabine d'ascenseur qui ressemblait à une cellule reliée à des câbles, j'aperçus deux adjoints en uniforme aux prises avec un détenu noir en combinaison blanche enchaîné par la taille. L'œil gauche de l'homme était contusionné et une mousse blanchâtre s'échappait de ses lèvres.

— Qu'est-ce que vous regardez comme ça ? Ce fils de pute a bu le contenu d'un extincteur, déclara l'un des adjoints.

Bloquant au creux de son bras la tête du Noir qui se débattait,

l'autre posa sur moi un regard indiquant qu'il m'avait reconnu.

— Votre client, le malade dans la cage à poules ? Qu'on l'embarque encore une fois pour le même motif et il ressort d'ici sans ses couilles, jeta-t-il.

Ce soir-là, une tornade détruisit toute une communauté au sud de la ville et tua plus de trente personnes. Enfourchant Beau, mon Morgan, je partis chevaucher dans les champs et regardai un voile de poussière se déployer à l'horizon, des nuages chargés de pluie défiler devant le soleil comme la fumée d'une nappe de pétrole en feu. Je tournai bride juste au moment où la pluie commençait à s'avancer rapidement dans les prés et à cribler le fleuve de gouttes d'eau.

Le ciel vira au noir ; la température avait chuté d'environ dix degrés. J'allumai les lumières de l'écurie, nouai un tablier de cuir autour ma taille et entrepris de déclouer un fer mal assujetti au sabot postérieur gauche de Beau. Quittant la route nationale, une voiture s'engagea dans l'allée, fit un bref arrêt près de la galerie latérale, puis roula à petite vitesse jusqu'à la porte de l'écurie.

Elle était en pleins phares et j'avais le faisceau de lumière droit dans les yeux.

Je saisis un marteau posé sur l'enclume et m'approchai des portes ouvertes de l'écurie. Les phares s'éteignirent et je vis une T-Bird 1961 au châssis surbaissé, équipée de jantes chromées et d'un intérieur en cuir rouge où étaient entassés des jeunes Mexicains. Ronnie Cruise coupa le moteur et s'approcha de l'écurie sous la pluie.

Il portait un pantalon noir ample, un tricot de corps moulant, un rosaire de perles mauves autour du cou. Ses épaules étaient hâlées et musculeuses, constellées de gouttes de pluie.

— Sacrée voiture, dis-je.

— On l'a bricolée tous les deux, Cholo et moi. J'ai bossé sur des tas de bagnoles pour des clients dans le coin. (Son regard se posa furtivement sur le marteau que je tenais à la main.) Vous pensez qu'on est venus vous chouer votre Avalon ?

— À vous de me le dire.

— J'avais pas l'intention d'être grossier avec vous au garage. Mais vous savez... (Il leva ses doigts dans les airs et les contempla tout en parlant, comme s'ils détenaient les mots dont il avait besoin.) J'ai entendu ce que la dame a dit dans mon dos à propos des deux mecs qui sont tombés d'un toit. Voyez, c'est l'histoire que quelqu'un vous a racontée. Mais vous n'avez pas eu la politesse de m'en parler. Je trouve pas ça très cool.

— Peut-être que ça ne nous regarde pas.

— Ouais, eh bien, je vais vous mettre les points sur les i. Deux Viscounts ont peloté une fille dans un cinéma. Puis, quand il a fallu

qu'ils rendent des comptes, ils ont eu la frousse et comme les petits branleurs qu'ils étaient, ils ont sorti un 9 mm. Peut-être que le type qu'ils menaçaient leur a piqué le flingue avant de les pourchasser sur les toits. Alors les deux Counts se sont dit qu'ils allaient sauter sur un escalier de secours. Ils ont bien failli réussir. Mais le type, il a jeté personne du toit... (Il balaya mon visage des yeux.) Pourquoi vous me regardez comme ça ?

— Parce que je ne sais absolument pas pourquoi vous êtes là.

Il détourna le regard et soupira par le nez.

— Il y a une tornade là-bas et je n'ai pas pu rentrer chez moi, répliqua-t-il.

— Vous voulez du café ?

Il se gratta la joue avec trois doigts.

— Ouais, ça serait sympa.

Je rentrai dans la maison et en rapportai une cafetière ainsi qu'un sac en papier contenant des tasses en aluminium. Ses amis, deux filles et deux garçons tous coiffés de casquettes la visière à l'envers, s'assirent sur des meules de foin ou se promenèrent entre les stalles, tripotant des selles, des rouleaux de corde, des râdeaux, des binettes, des pioches, des brides, des jambières et des pincettes comme s'il s'agissait de pièces de musée.

Je râpai le sabot de Beau et le ferrai, puis je conduisis mon cheval vers sa stalle. Ronnie Cruise s'avança derrière lui pour atteindre la cafetière et les sabots arrière de Beau se détendirent dans des airs comme des marteaux-piqueurs. Le jeune homme agrippa son tibia, le visage livide de douleur, le plastron de sa chemise trempé de café. Je l'empoignai par un bras et l'aidai à s'asseoir sur une meule de paille.

— Ça va ? demandai-je.

— Bah voyons. J'adore me faire briser les guibolles, répliqua-t-il.

Il se balançait, penché en avant, en serrant son tibia à deux mains.

— Je vais vous montrer quelque chose. Vous pouvez faire ce que vous voulez derrière un cheval tant qu'il sait ce que vous êtes est en train de fabriquer. (Je fis courir ma main et mon bras le long de l'échine de Beau, le frôlai de mon corps en passant derrière ses jambes postérieures.) Un animal est exactement comme un être humain. Il a peur de ce qu'il ne comprend pas. Tenez, venez près de moi, dis-je.

Ronnie Cruise se hissa sur ses pieds puis hésita, humectant sa lèvre inférieure. Je lui saisis le poignet et posai sa main sur la croupe de Beau, puis le tirai vers moi. Le cheval tourna la tête pour nous voir, s'ébroua et fit basculer son poids d'un sabot sur l'autre.

— Vous voyez ? dis-je.

— Ouais.

— Ça ira, votre jambe ?

— Ouais, pas de problème.

Son visage se trouvait à une dizaine de centimètres du mien.

— Vous voulez bien me faire plaisir ?

— Quoi ?

— Ne portez pas un rosaire en guise de bijou.

Des gouttes d'eau de la taille d'une bille rebondissaient bruyamment sur le toit en fer-blanc. Ronnie me retourna mon regard, la bouche ouverte en forme de cône, muet de perplexité.

Le lendemain matin, les journaux de San Antonio, d'Austin et de la région faisaient leurs gros titres de la tornade qui avait rayé une ville entière de la carte. Mais il s'y trouvait également un article concernant l'incendie qui avait ravagé un demi-pâté d'immeubles à Houston au crépuscule de la même journée.

Avant que j'aie pu finir de lire ce qu'en disait le journal, le téléphone près de la table de la cuisine se mit à sonner. Au bout du fil se trouvait Janet Valenzuala, l'inspecteur de la brigade criminelle de Houston.

— Comment se fait-il que des habitants de Deaf Smith n'arrêtent pas de faire surface dans mes dossiers ? commença-t-elle.

— Je ne vous suis pas.

— C'est une sale histoire.

Le feu avait pris au rez-de-chaussée d'un immeuble de bureaux vides dont les locaux hébergeaient autrefois une société de crédit immobilier. Les pièces étaient remplies de meubles de bureau, de rouleaux de moquette arrachée au sol, de bidons de térébenthine et de cartons que les déménageurs n'avaient pas emportés. Le feu s'était propagé sur le parquet mis à nu, avait grimpé le long des murs, s'était temporairement aplati contre le plafond, puis avait fait voler les vitres en éclats en projetant du verre brisé sur le trottoir, et s'était propagé le long de la façade en brique.

Quelques minutes plus tard, le plafond s'était écroulé et les fenêtres du premier et du deuxième étage s'étaient emplies d'une aveuglante lueur dont les marbrures rouges et jaunes évoquaient celles d'une fonderie.

Dans la cage d'escalier menant au troisième étage, un pompier avait utilisé sa radio pour signaler avoir entendu ce qu'il jurait être une voix d'enfant. Trois autres pompiers étaient entrés à l'intérieur de la bâtisse ; ensemble, ils s'étaient frayé un chemin d'une pièce à l'autre au troisième étage, éventrant les portes avec leurs haches, leurs épaisses vestes et l'envers de leurs masques de protection commençant à surchauffer sous l'effet des flammes qui léchaient les murs.

Puis un pompier avait crié dans sa radio : « C'est une poupée ! Une poupée qui parle ! Oh, bon Dieu, le tigre est en train de nous choper... Dites à ma femme que... »

Alimenté par un soudain courant d'air froid, le feu avait mué la carcasse de brique de l'immeuble en une cheminée de flammes tourbillonnantes. Le toit avait explosé comme une chandelle romaine dans la nuit.

— C'était une poupée fonctionnant avec des piles. D'après les premiers éléments de l'enquête, nous pensons qu'une clocharde l'a abandonnée là et que la chaleur l'a actionnée, conclut-elle.

— Comment le feu a-t-il pris ?

— Des poivrots et des clodos crèchent dans le coin. Quelqu'un a vu des gosses hispaniques traîner dans les parages un peu plus tôt. Les locaux étaient bourrés de produits hautement inflammables. Ça pourrait être n'importe quoi.

— Pourquoi m'appellez-vous ?

— Le bâtiment appartenait à une société de crédit immobilier qui a déposé le bilan et a été saisie par le gouvernement. Mais le terrain est la propriété d'un homme du nom d'Earl Deitrich. Celui-là même pour qui Max Greenbaum était comptable. Drôle de coïncidence, non ?

— Passez nous voir un de ces jours. Élargissez votre horizon.

— S'il s'avère que c'est un incendie criminel avec homicide sur une propriété appartenant à l'État, vous aurez l'occasion de nous rencontrer, sans compter le FBI. Dites-moi, est-ce que ce Deitrich connaît des gars à Houston ?

— Vous avez déjà entendu parler des Purple Hearts de San Antonio ?

— Répétez-moi ça ?

À l'heure du déjeuner, je me rendis dans l'unique club de sport de la ville et m'installai dans le sauna, adossé au mur carrelé. Les hématomes que m'avaient laissés les coups de matraque reçus dans le bureau de Hugo Roberts ressemblaient à des carottes jaunâtres et violacées lovées sous la peau. Je plongeai dans un seau d'eau une éponge que je fis ruisseler au-dessus de ma tête, puis je m'étendis sur le dos et j'étirai mes muscles en pressant mes genoux contre ma poitrine.

Quand j'entrai dans la salle de douches, deux des hommes qui m'avaient frappé se savonnaient sous les pommeaux. Leurs corps étaient bronzés, musculeux, tapissés de poils mousseux, leurs regards malveillants et agressifs. Je mis la tête sous le pommeau de douche, tournai les deux robinets et offris mon visage au jet d'eau.

Temple Carroll me rejoignit dans la salle d'audience où l'un de mes clients, un raté absolu de vingt-quatre ans affligé du syndrome alcoolique du fœtus, qui passait pour la quatrième fois devant le juge, était traduit en justice pour avoir braqué l'épicerie où il était employé autrefois. Il ne portait ni masque ni déguisement, et son arme était un

pistolet à air comprimé.

Le juge s'appelait Kirby Jim Baxter. Son visage était pâle et ridé, comme un pruneau décoloré, crispé dans un rictus d'impatience et d'irritabilité chroniques.

— Encore vous ? Bon sang, mais c'est quoi votre problème ? Vous voulez passer le reste de votre vie à vous faire pisser dessus par le canasson d'un garde-chiourme ?

Mon client, Wesley Rhodes, avait un bec-de-lièvre, un nez épaté, un Q.I. de 80 et des yeux largement écartés, verts et reptiliens, où semblaient grouiller des pensées contradictoires. Il bourrait sa braguette de chaussettes, portait des bottes de motard aux semelles surélevées et deux épaisses chemises à manches longues qui faisaient émerger son torse de son Levi's comme une souche d'arbre enrubannée d'étoffe.

Je commençai à débiter le baratin que tous les juges entendent lors de l'audience préliminaire d'individus comme Wesley.

— Monsieur le juge, mon client vient d'entamer une cure de désintoxication et assiste quotidiennement aux réunions des Alcooliques anonymes. Nous aimerions solliciter...

— Je me suis adressé à vous, maître ? rétorqua Kirby Jim.

— Non, monsieur le juge.

— Dans ce cas, taisez-vous. Maintenant, je veux que vous m'écoutiez attentivement, jeune homme...

Cela aurait dû aller comme sur des roulettes. Kirby Jim en voulait à la planète entière, mais ce n'était pas un mauvais bougre. Il compatissait au fait que Wesley Rhodes et ses pairs n'avaient pas la moindre chance de s'en tirer et ce, depuis le jour de leur naissance. Il savait également qu'à l'intérieur du système pénitentiaire, Wesley était le souffre-douleur de tous.

— C'était pas une attaque à main armée, parce qu'y avait pas de plombs dans la carabine, rétorqua le jeune homme. Je suis entré parce que je voulais m'acheter un magazine. Mon père m'a dit de vous dire ça, et aussi d'aller vous faire foutre. J'ai pas peur de retourner en taule. De toute façon, les chevaux pissent pas sur les gens à moins qu'ils se fourrent en dessous. Ça montre bien à quel point vous y connaissez rien.

Puis il tourna vers moi son visage pathétique et hilare, comme si son mot d'esprit avait anéanti à tout jamais le système judiciaire du Texas.

— La caution est fixée à dix mille dollars. Huissier, emmenez-le, jeta Kirby Jim.

Voilà à quoi ça se résume, la plupart du temps.

Une fois dehors, Temple et moi nous assîmes sur un banc métallique près de la pièce d'artillerie de la guerre hispano-américaine, sous les

arbres. À l'ombre il faisait tiède, et les arbres étaient remplis de geais et d'oiseaux-moqueurs.

— Vous n'y êtes pour rien. Ce gamin est né avec un boulet autour du cou, déclara-t-elle.

— J'avais l'esprit ailleurs.

Je lui parlai de la visite de Ronnie Cruise la veille au soir et de l'incendie qui avait réduit en cendres les locaux vides de la société de prêts immobiliers bâtie sur le terrain d'Earl Deitrich, à Houston.

— Vous pensez que ces jeunes Mexicains sont les incendiaires, et que Ronnie Cruise se fabriquait un alibi ?

— Peut-être.

— Et alors ? C'est une bande de voyous. Et ça n'a rien à voir avec le fait de défendre Wilbur Pickett.

— Je n'aime pas qu'on se serve de moi.

Elle se redressa sur le banc, appuyant ses paumes contre le métal. Je sentis sa main se presser contre la mienne.

— Vous voulez vous convaincre que ces gosses ne sont pas tous de la vermine. Mais la vérité, c'est qu'il n'y a pas d'exception, rétorqua-t-elle.

— Vous êtes trop sévère, Temple.

— C'est une habitude que j'ai prise à Ford Bend County, après avoir laissé l'un d'eux voyager sans menottes à l'arrière de ma voiture de patrouille. Pour me remercier, il a enroulé sa ceinture autour de mon cou.

Je contemplai son profil. Elle repoussa une mèche de cheveux châtons de son front, s'éventa le visage à l'aide d'un magazine. Sa bouche était petite et rouge, sa peau moite et rosie par la chaleur. Elle avait les yeux du même vert laiteux que la rivière traversant notre comté et des ombres y passaient souvent, de même que dans l'eau coulant sous les arbres. Avec son menton levé et ses lèvres entrouvertes, elle me faisait penser à une fleur s'ouvrant dans l'ombre.

— Je peux savoir pourquoi vous me regardez comme ça ?

— Désolé. Vous êtes vraiment sympa, Temple.

— Sympa ? Ah oui, répliqua-t-elle en se levant. C'est toujours un plaisir d'être sympa. À plus tard, cow-boy. Ne vous gênez pas la journée à vous tracasser au sujet des Purple Hearts.

Je n'avais toujours pas déjeuné et je me rendis à pied au Langtry Hotel. Ce dernier, bâti en grès au XIX<sup>e</sup> siècle, était pourvu d'une colonnade en bois surplombant un trottoir surélevé auquel étaient toujours rivés des anneaux d'attelage. On disait que Sundance Kid et sa maîtresse et enseignante Etta Place y avaient logé, ainsi que les vaudevillesques Eddie Foy et Will Rogers. À présent, les chambres de l'étage étaient condamnées, mais le vieux bar au sol pavé de carreaux

blancs octogonaux et au plafond de fer-blanc ouvragé était encore ouvert au public, de même que la salle à manger aux panneaux d'acajou et de chêne sculptés, dont les lustres, lorsqu'ils étaient allumés, ressemblaient à des glaçons jaunes.

La Lincoln bordeaux d'Earl Deitrich était garée en épi devant l'entrée, ses jantes chromées et ses enjoliveurs d'un blanc immaculé étincelant au soleil. Les rideaux en velours de la salle à manger étaient ouverts et j'aperçus Earl et Peggy Jean assis à une longue table en compagnie de quelques-uns des hommes d'affaires les plus influents de la ville. Peggy Jean, que je n'avais jamais vue boire d'alcool, avait un verre d'Old-Fashioned à la main.

N'entre pas. Laisse-les tranquilles, me dis-je.

Puis, avec toute la prudence d'un ivrogne fonçant sur un trottoir, je songeai : tu parles si je vais les laisser tranquilles !

Je m'assis à une petite table près d'une fenêtre de l'autre côté de la salle et je passai commande. Earl et ses amis étaient enjoués, volubiles, leurs voix sonores, le rire d'Earl plus cacophonique encore que celui des autres, comme s'il émanait de quelque connaissance du monde, irrévérencieuse et arrogante, que lui seul possédait.

Je l'écoutai cinq minutes, puis je fus incapable de me contenir plus longtemps. Sur la table voisine se trouvait un exemplaire du journal du matin. Je le pliai en deux, m'approchai de la table d'Earl et le posai près du bras de ce dernier, de sorte que la manchette concernant l'incendie de Houston ne puisse échapper à sa vue.

— C'est vraiment regrettable, ces quatre pompiers brûlés vifs dans votre propriété la nuit dernière, dis-je.

L'allégresse s'effaça de son visage comme de l'air s'échappant d'un ballon.

— Oui. C'est terrible. Je me tiens informé par téléphone.

— Les sbires de Hugo Roberts ont embarqué Skyler Doolittle suite à une plainte bidon. Je crois que vous savez à quoi je fais allusion, poursuivis-je.

— Non, pas du tout.

— Vous l'avez battu en trichant aux cartes. Il vous a mis le nez dedans. Alors vous avez envoyé les Chemises brunes de Hugo s'occuper de lui.

Earl arbora un sourire tolérant et secoua la tête. Autour de la table, les hommes donnaient l'impression d'un arrêt sur image, les mains figées sur une serviette ou un verre d'eau, le regard neutre.

— Retournez à votre table, monsieur, lança derrière moi le propriétaire des lieux, un entrepreneur originaire de Californie.

— Non, non, c'est notre invité, répliqua Peggy Jean. Asseyez-vous, Billy Bob.

Sa gorge était empourprée et ses lèvres paraissaient figées et peu



naturelles à cause du whisky et des cerises confites de son Old-Fashioned.

Je m'appuyai d'une main sur la table et me penchai vers le visage d'Earl. Ses cheveux bruns et fins lui retombaient sur le front.

— Vous avez payé Hugo Roberts pour qu'il aille dissimuler des éléments compromettants chez Wilbur Pickett. Puis vous avez rabaissé et humilié un infirme. Je vais vous l'enfoncer dans la gorge jusqu'à ce que vous vous étouffiez avec, sifflai-je.

— Vous avez suivi des cours du soir à l'université, décroché un diplôme de droit et c'est parfaitement méritoire. Mais dans le fond, vous êtes toujours un cul-terreux, Billy Bob. Et c'est la seule raison pour laquelle je ne vais pas vous casser la figure, répliqua-t-il.

Je pivotai sur moi-même et passai devant ma table d'un pas raide, y laissant un dollar de pourboire. Puis je gravis les marches menant au vieux vestibule obscur et longuai le comptoir des réservations, les niches destinées à recevoir le courrier des pensionnaires et les clefs des chambres, le standard téléphonique velouté de poussière. Je me retrouvai dans l'ombre des colonnades et le vent qui soufflait tel un chalumeau sur le bitume.

J'avais parcouru un demi-pâté d'immeubles lorsque j'entendis la voix de Peggy Jean s'élever derrière moi.

— Billy Bob, attends ! Il faut que je te parle. Ne t'en va pas comme ça !

Elle portait des talons hauts ; quand elle s'avança vers moi, elle se tordit la cheville et dut s'agripper à un pilier en bois. Puis soudain, Earl surgit à ses côtés et ils se mirent à se disputer avec la retenue guindée des couples dont le mariage part à vau-l'eau en public. Je restai figé au milieu du trottoir sous l'auvent bariolé de teintes vives d'un coiffeur, comme un spectateur impuissant et ridicule qui ne peut se décider à quitter les lieux ou à participer à la curée.

— Tu es ivre. Va t'asseoir dans le vestibule. Je vais leur demander de te servir du café, dit-il.

— Tu as fait arrêter cet infirme ? À cause d'une partie de cartes ? demanda-t-elle d'un ton incrédule.

— Mais non. C'est un malade. Il est allé en prison parce qu'il avait tué des écoliers, bon Dieu ! (Puis Earl agita ses mains dans les airs et en frappa bruyamment ses hanches en signe d'exaspération.) J'abandonne ! lança-t-il.

Il s'engouffra de nouveau dans l'hôtel.

Mais il n'y resta pas. Il réapparut presque aussitôt sur le trottoir.

— Et puis merde ! Merde ! Retourne manger quelque chose à l'intérieur. J'enverrai Fletcher te prendre avec la limousine.

Il s'installa au volant de la Lincoln et fit marche arrière tandis que Peggy Jean s'appuyait au pilier de la colonnade et ôta son escarpin

cassé.

— Veux-tu du thé glacé ? demandai-je.

— Du thé. De l'aspirine. De l'héroïne. N'importe quoi. J'ai l'impression d'être une épave, soupira-t-elle.

— Va t'asseoir sur le banc. Je vais chercher ma voiture.

Je me répétais que mon geste était innocent. Peut-être l'était-il, en effet. On n'abandonne pas une amie en position de faiblesse dans un endroit public, en proie à la canicule et à la honte, tandis qu'elle attend que son mari irresponsable daigne lui venir en aide.

Oui, je suis certain d'avoir pensé cela.

Nous nous dirigeâmes vers le nord de la ville, où elle habitait, puis elle me demanda de faire halte dans un restaurant bâti sur un à-pic au-dessus d'une longue vallée. Quand elle descendit de voiture, elle prit soin de casser le talon de son autre escarpin sur un rocher faisant office de décoration près de la porte du restaurant. Puis elle enfila de nouveau ses chaussures désormais plates, alla dans les toilettes pour femmes, se lava le visage, se remaquilla, et me rejoignit à une table près de la baie, au fond du restaurant.

Le restaurant était frais et baigné d'une douce lumière, désert à l'exception d'un barman et d'une serveuse. Des nuages voilaient le soleil à présent, la vallée en contrebas était tapissée d'ombre, le vent creusait des sillons dans l'herbe et les fleurs des champs, comme les doigts d'une rivière.

Le juke-box jouait une vieille chanson de Floyd Tillman. L'expression de son visage se fit lointaine ; une pensée secrète semblait lui traverser l'esprit, ou peut-être était-ce encore l'effet des Old-Fashioned. Puis elle posa les yeux sur moi comme si je surgissais d'un rêve.

— Danse avec moi, dit-elle.

— Je ne suis pas très doué.

— S'il te plaît, Billy. Juste une fois.

Et c'est ce que nous avons fait, sur un petit carré de parquet jaune, parmi les bulles colorées s'échappant du caisson de plastique du juke-box. Elle pressa sa joue contre la mienne et je sentis dans son haleine une fragrance de bourbon, de cerises confites, de bitter, de sirop et de quartiers d'orange, comme si tous les arômes mêlés de ce qu'elle avait bu avaient fermenté et s'étaient réchauffés dans son sang avant de s'exhaler en une caresse contre ma peau.

Puis sa tête frôla mon visage et je sentis un parfum de roses dans ses cheveux. Son ventre, lorsqu'il effleurait le mien, était pareil à une pointe de feu brûlant mon corps ; et je sus que je pénétrais dans une contrée d'où les règles qui avaient toujours gouverné ma vie allaient être irrévocablement bannies.

Ce soir-là, au crépuscule, je rendis visite à Wilbur Pickett dans sa petite ferme plantée au milieu de terres arides. Le soleil s'était couché derrière les collines et les dernières lueurs du jour donnaient l'impression que des incendies faisaient rage dans les arbres au sommet des collines.

Wilbur et sa femme, Kippy Jo, avaient installé leur table de cuisine au milieu de l'arrière-cour et mangeaient des épis de maïs grillés au barbecue. Suite à l'orage de la veille, le pré était parsemé de flaques d'eau et il était d'un beau vert émeraude ; l'Appaloosa et les deux *palominos* s'abreuvaient dans le réservoir près de l'éolienne, fouettant leur croupe de leur queue. Un vieux camion au plateau chargé d'une cargaison de melons d'eaux était garé près de l'écurie.

— J'essaie de repousser votre procès autant que possible. Un type comme Earl Deitrich finit toujours par s'emmêler les pinceaux, dis-je.

— M'en fiche. J'ai presque bouclé mon affaire de pipeline au Venezuela. Il n'est pas trop tard pour y accrocher votre wagon.

J'avais l'impression de parler à un enfant.

— Ce sont de sacrément beaux melons, dis-je.

— Je suis allé à Rio Grande City et j'en ai rapporté tout un tas. Cette petite affaire-là va me rapporter un joli paquet.

— Vous êtes allé au Mexique ?

— Ouais, pourquoi pas ?

— Vous êtes en liberté sous caution. On ne se rend pas à l'étranger quand on est en liberté sous caution.

— Vous voulez un épis de maïs ?

— Wilbur, je crois qu'Earl Deitrich manigance un sale coup. Je ne sais pas précisément de quoi il s'agit, mais vous êtes son bouc émissaire. Arrêtez de rentrer dans son jeu.

Par-dessous son chapeau de cow-boy, il me considéra avec une expression ironique, indéchiffrable ; puis il jeta le café emplissant sa tasse en aluminium et essuya cette dernière à l'aide d'une serviette de table.

— Vous alliez dire quelque chose ? demandai-je.

— Pas moi, fiston.

Un moment plus tard, il reprit :

— Kippy Jo, raconte-lui ce que tu as vu dans tes rêves.

Elle tourna vers moi ses yeux aveugles, d'un bleu moucheté de blanc. Le vent qui soufflait dans son dos déployait sa chevelure autour

de son cou.

— Un homme ailé est sur le point d'arriver. Il a les dents rouges. Il a tué des Indiens loin d'ici. Je ne comprends pas ce rêve... C'est un homme profondément mauvais, dit-elle.

Je gardai le silence. Elle tourna légèrement la tête comme si les craquements de l'éolienne, le souffle des chevaux s'ébrouant près de l'abreuvoir avaient une signification. Puis elle posa de nouveau les yeux sur moi et inclina la tête, les lèvres entrouvertes, les joues creusées, emplies d'une pensée qui la déroutait.

— Mais vous le connaissez déjà. Comment pouvez-vous fréquenter un homme aussi mauvais sans le savoir ? reprit-elle.

— Ça vous en bouche un coin, hein ? lança Wilbur.

Tandis que Wilbur me raccompagnait jusqu'à ma voiture, je regrettais d'être venu. J'avais voulu le mettre en garde, mais c'était peine perdue. Wilbur n'était pas né à la bonne époque. Avec leur optimisme indéfectible et leurs cœurs vaillants, lui et ses pairs étaient devenus les instruments des puissances dirigeantes. Quand ils cessaient d'être d'une quelconque utilité, on les mettait au rebut.

Mais Wilbur n'avait pas l'apanage de la naïveté.

— Vous vous apprêtiez à me dire quelque chose, là-bas, insistai-je.

Il ôta son chapeau et lissa les bosselures qui en déformaient le fond. Se dessinant contre les feux du crépuscule, son profil sculpté, réparé par la chirurgie, ressemblait à celui d'un soldat romain.

— Kippy Jo et moi, on a vendu nos melons sur le bas-côté de la route départementale, aujourd'hui. J'ai vu votre Avalon doubler un camion à tombeau ouvert. Je me suis dit : voilà un homme qui a l'air d'avoir bien besoin d'un melon.

Son regard soutenait le mien. Je sentais mon visage brûler.

— Je ne me permettrais pas de parler à un homme de votre milieu de la vache qu'on trait à travers la clôture, mais si ce n'était pas Peggy Jean Deitrich qui était dans votre voiture, alors le vieux Bodacious m'a esquivé encore plus que je le croyais, conclut-il.

Cet après-midi-là, Lucas et son groupe jouaient chez Shorty, au bord de la rivière. Avec ses galeries protégées de moustiquaires et son absence d'air conditionné, Shorty aurait pu être un rade à barbecue délabré rescapé d'un autre temps mais, soit par curiosité, soit par besoin, toutes les catégories sociales du voisinage en franchissaient le seuil.

On s'y adonnait à la dope et à la baise. Les bikers se défonçaient aux amphés ; les épouses esseulées d'ouvriers du pétrole allaient finir la soirée au Super 8 Motel en compagnie d'étudiants ; des culs-terreux se démolissaient mutuellement le portrait entre les arbres ; et les gens du show-biz de Fredericksburg venaient apprécier le spectacle comme des

visiteurs ravis dans un zoo.

La fête d'anniversaire de Jeff Deitrich avait démarré chez lui, puis tous s'étaient rendus chez Shorty dans une caravane de Cherokee, de Jeep et de voitures de sport. Jeff et ses amis occupaient la galerie latérale et arrière du bâtiment. Ils buvaient des daiquiris, des Coronas relevées d'une tranche de citron vert et des B-52. Dans le jour déclinant, les joints qu'ils tэтаient le long des rives luisaient comme des lucioles parmi les arbres qu'envahissait la nuit.

Une Porsche décapotable jaune se gara dans le parking ; deux hommes, l'un jeune, l'autre entre deux ăges, entrèrent dans la salle et s'assirent au bar. Le jeune était trop maigre pour être séduisant mais l'ossature délicate de son visage, ses yeux pétillants et ses manières candides lui conféraient une vulnérabilité et un charme j v niles qui attiraient les hommes plus âgés.

L'homme entre deux  ges portait un pantalon crème au pli bien marqué, une chemise bleu marine et des chaussures blanches. Il avait le visage d'un libertin et d'épais cheveux poivre et sel. Ses hanches et son estomac formaient un léger bourrelet par-dessus sa ceinture et lorsqu'il s'assit, ses fesses molles s' tal rent sur le tabouret. Il croisa les jambes et fuma une cigarette à bout doré, le poignet dans les airs, observant la piste de danse et laissant la fumée s'échapper de ses lèvres entrouvertes.

Lorsque le groupe fit une pause, Lucas se dirigea vers l'extrémité du bar pour boire un soda. Le jeune, un dénommé Leland, ne cessait de se tordre le cou pour apercevoir à travers la porte latérale la galerie où Jeff Deitrich, sa chemise déboutonnée sur son torse h l , était debout à sa table, distrayant ses invités et descendant un B-52 – une dosette de whisky dans un demi de bière.

Puis Jeff croisa son regard. Ses yeux marron étincelaient ; son cou ainsi que la chaîne en or et la médaille de saint Christophe qui y pendaient luisaient de sueur. Il posa son demi sur la table, se dirigea vers le bar et s'immobilisa à un mètre de Leland. Il fit signe au barman de s'éloigner, saisit une poignée de cacahuètes dans une soucoupe et les porta à sa bouche, une par une, contemplant les bouteilles du bar. Puis il soupira bruyamment par le nez.

— Je t'avais dit de ne plus traîner par ici, lança-t-il.

— On passait dans le coin, Jeff, c'est tout. Vu les circonstances, j'imagine qu'un « bon anniversaire » est de rigueur.

— Je vous donne trois minutes pour vous tirer d'ici, toi et la tapette.

L'homme entre deux  ges fit la moue et lança :

— Mais c'est qu'on est nerveux, dis donc !

Leland posa immédiatement la main sur le poignet de son ami.

Mais Jeff ne releva pas la remarque. Il se dirigea vers les toilettes pour hommes et stoppa à l'extrémité du bar, comme si c'était la

première fois qu'il voyait Lucas.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Lucas ? jeta-t-il.

— Je travaille. C'est ma pause. En quoi ça te dérange, Jeff ?

Jeff afficha un large sourire. Son visage luisait dans le reflet des lumières sur les boiseries de pin laqué du bar, et le courant d'air du ventilateur électrique agitait les mèches brunes sur sa nuque.

— Ça ne me dérange pas. Viens t'asseoir avec nous. Il reste du champagne et du gâteau.

Trois minutes plus tard, Leland et son ami étaient partis.

Mais pas assez loin.

Jeff était retourné sur la galerie au fond du restaurant, rejoignant ses invités. Puis quelque chose attira son attention. Immobile devant la moustiquaire, les mains sur les hanches, il regarda Leland et son ami se frayer un chemin entre les voitures vers leur décapotable jaune garée sur le parking. De la paume, il essuya la sueur perlant sur sa poitrine et la malaxa distraitement du bout des doigts sur sa paume. Un nœud de cartilage saillait sur ses maxillaires.

Il rejoignit les deux hommes dans le parking gravillonné. Il glissa un doigt sous le bras du plus âgé des deux et le fit tourner vers lui en une lente pirouette.

— Tout à l'heure, je vous ai traité de tapette, monsieur. Je n'aurais pas dû, déclara-t-il.

— J'ai entendu pire, répliqua l'homme en portant inconsciemment la main à l'endroit humide, sur sa chemise, où Jeff l'avait touché.

— Comment vous appelez-vous, monsieur ?

— Mike.

— Enchanté de faire votre connaissance, Mike. Vous aimez le gâteau ?

— Je suis au régime. Mangez-en une part pour moi.

— Et la glace ? Je veux dire, quand vous l'accompagnez de crème glacée, à quoi vous pensez quand vous en mettez une cuillerée dans votre bouche ?

— J'ai été dans la Marine, fiston. J'en ai entendu de toutes les couleurs. Alors profitez bien de votre petite fête.

— J'ai vraiment essayé de faire un effort, mais je crois que vous vous foutez de moi, Mike. J'en suis même convaincu.

— Absolument pas, fiston. T'as une trique avec laquelle tu pourrais casser des noix. J'espère que quelqu'un t'en débarrassera en guise de cadeau d'anniversaire. Mais ça sera pas moi.

— Vous voyez, vous traitez les gens de haut. Vous ramassez des jeunes types pour qu'ils vous sucent et après ça vous insultez des gens que vous ne connaissez pas. Pour couronner le tout, je parie que vous avez pissé sur le siège des toilettes. Ne me tournez pas le dos quand je vous parle... Mike ? Écoutez-moi... Tenez, donnez-moi des nouvelles

de ça ! lança Jeff.

Il fit pivoter vers lui le dénommé Mike et lui flanqua son poing dans l'estomac.

L'homme s'effondra à genoux, bouche ouverte, luttant pour retrouver son souffle. Jeff lui empoigna les cheveux à deux mains et lui cogna la tête contre une portière, encore et encore, puis il s'essuya les mains sur sa chemise comme si elles étaient souillées de quelque substance obscène.

À présent Mike était à quatre pattes, et il effleura sans le vouloir l'extrémité de la chaussure de Jeff. Ce dernier lui envoya son pied en plein visage ; les lèvres de l'homme s'écrasèrent contre ses dents et son visage se convulsa sous le choc.

Les amis de Jeff le repoussaient, le raisonnaient, le retenaient, faisant cercle autour de lui pour l'empêcher d'atteindre l'homme qui sanglotait à terre. Enfin il se libéra de leur étreinte, gesticulant en tout sens.

— Ça va, ça va ! J'ai rien fait ! jeta-t-il. Ça n'est pas moi qui ai un problème ! Ce type m'a fait du gringue au bar !

— Jeff, trésor, tu as raison. Tout le monde l'a vu. Mais les flics vont arriver. Retourne à l'intérieur. C'est un pédé, rien de plus, répliqua une fille.

Jeff se dirigea d'un pas incertain vers la route, les pans de sa chemise sortis de son pantalon. Les contours de son corps étaient soulignés par les phares des voitures comme s'il avait été découpé au rasoir dans du métal noirci au feu.

— Jeff, éloigne-toi de la route ! cria quelqu'un.

Il s'arrêta, comme s'il se pliait enfin aux avertissements de ses amis. Mais ce n'était pas à eux qu'il pensait en cet instant, pas plus qu'à la route ou aux camions qui passaient en rugissant dans un appel d'air et un tourbillon de cannettes de bière et de gaz d'échappement. Il fixait bêtement la Mercury bordeaux 1949 qui venait de se garer dans le parking, son capot et ses portières ornés d'un entrelacs de flammes bleues et rouges, sa calandre pareille à une mâchoire chromée.

Son unique occupante, Esmeralda Ramirez, coupa le moteur, mit pied à terre et fixa Jeff par-dessus le capot. Elle était maquillée, portait une robe en organdi et des boucles d'oreilles, et la veilleuse de l'habacle semblait baigner son décolleté d'ombre et des teintes chair d'un tableau.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lança Jeff.

— Je t'ai apporté un cadeau. Tu as un air à faire peur. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien. Un type a essayé de me faire du plat. C'était la première fois que je le voyais.

— Monte dans la voiture.

Il resta immobile. Par-dessus son épaule, elle regarda la route où le gyrophare d'un véhicule de patrouille apparaissait au détour d'un virage.

— Tu m'as entendu ? Monte dans la voiture ! répéta-t-elle. Maintenant !

Il s'installa sur le siège côté passager et referma la portière sans un seul regard en direction de ses amis. Lorsque Esmeralda démarra et que la Mercury regagna l'asphalte en dérapant sur les gravillons, son corps se plaqua contre le siège de cuir comme un mannequin de polystyrène.



Le dimanche matin, je cirai mes bottes et mis un costume, puis je sellai Beau, l'enfourchai et gravis une pente tapissée de mûriers. Je pénétrai dans un bosquet de pins moucheté de soleil où ses sabots foulaient le tapis humide d'aiguilles en produisant un bruit étouffé. Un moment plus tard, j'émergeai dans la cour de terre battue d'un petit métis mexicain dénommé Pete qui m'accompagnait à la messe tous les week-ends.

Pete avait onze ans et une coupe de cheveux évoquant une brosse à chaussures aux poils tournés vers le ciel. Bien que sa mère fût alcoolique et qu'il n'eût pas de père, il avait déjà sauté une classe et réfléchissait davantage que bien des adultes. Sans descendre de selle, je me penchai et le hissai en croupe.

— J'en ai une bien bonne à vous raconter, s'écria-t-il. C'est un vieux monsieur qui joue aux échecs devant sa boutique avec un cocker spaniel. Y a un Californien qui se gare pour faire le plein, et qui lui dit : « M'sieur, ça doit être le chien le plus malin de la planète. » Alors le vieux monsieur, il répond : « Je le trouve pas si malin que ça. J'ai gagné trois parties sur cinq. »

Sa propre plaisanterie le fit glapir de rire.

Nous chevauchâmes le long de la crête bordant ma propriété, nos ombres glissant horizontalement à terre parmi celles, verticales, des arbres. Puis nous débouchâmes dans la rue poussiéreuse où se trouvaient l'église et l'école primaire catholique au toit couvert de tuiles. Derrière les pins plantés dans le jardin de l'église, je voyais le petit café aux murs blancs où Pete et moi avions l'habitude de prendre le petit déjeuner après la messe. La T-Bird de Ronnie Cruise était garée dans le parking, sa portière avant ouverte pour laisser entrer la brise. Ronnie avait baissé le dossier du siège et s'y prélassait, l'avant-bras posé en travers des yeux.

— Emmène Beau à l'ombre, dis-je à Pete. Je te rejoins dans un instant.

— Vous connaissez ce type ? demanda-t-il.

— Je le crains.

— C'est un voyou, Billy Bob. Il a rien à faire ici.

— Il veut sûrement aller à confesse, répliquai-je avec un clin d'œil.

Mais il ne vit aucun humour dans ma remarque. Il s'éloigna en direction des pins avec Beau et la longe pour l'entraver, me jetant plusieurs coups d'œil par-dessus son épaule, comme si j'avais conclu

en quelque sorte un pacte avec l'ennemi.

— Vous me cherchiez ? demandai-je à Ronnie.

— Ouais. La dame qui est venue avec vous au garage est passée devant votre maison en faisant son jogging ; elle m'a dit que je vous trouverais ici. Esmeralda n'est pas rentrée hier soir.

— Je suis censé savoir où elle est ?

Il se gratta le visage.

— Vous le savez ?

— Non.

— Je suis allé chez Jeff Deitrich. Un type du nom de Fletcher m'a intercepté à la grille. Il m'a dit que si la place de jardinier m'intéressait, je devais revenir demain. Il m'a demandé de ne pas frapper à la porte principale.

Il saisit les lunettes posées sur le tableau de bord et cogna leurs branches métalliques l'une contre l'autre.

— Autre chose ? lançai-je.

Il me décocha un regard perplexe.

— Vous êtes mal luné, ou quoi ?

— Quatre pompiers ont brûlé vifs sur un terrain appartenant à Earl Deitrich. Je crois que vous êtes passé chez moi l'autre soir pour vous couvrir.

Il mit pied à terre et chaussa ses lunettes.

— Vous êtes en train de me dire que je suis un bouffon, c'est ça ?

— Non, simplement que c'est dimanche matin et que je ne suis pas d'humeur à me faire entuber. Si ça vous hérisse le poil, allez vous faire foutre.

Quittant le soleil pour l'ombre, je m'éloignai sur la pelouse de l'église et m'enfonçai sous les pins où Pete m'attendait. J'entendis Ronnie démarrer, faire marche arrière jusqu'à la ruelle de terre battue et prendre la direction de la départementale. Puis il freina et fit un demi-tour complet à travers le portique d'une station d'essence Pure désaffectée, le rugissement de ses pots d'échappement amplifié par l'asphalte. Il se gara dans la rue devant l'église en laissant le moteur tourner. Il sauta par-dessus la rigole d'écoulement des eaux et attrapa la manche de ma chemise entre deux doigts, indifférent aux regards appuyés des gens qui entraient dans l'église.

— J'ai pas fait cramer de pompiers, mec. Et personne me parle comme ça. J'ai bien dit *personne*.

À mon retour, je menai Beau dans l'écurie, le dessellai et le lâchai dans l'enclos. Je me dirigeais vers la maison quand je vis Temple Carrol passer à petites foulées devant l'allée, puis suspendre sa course et me retourner mon regard, comme si elle hésitait sur la conduite à tenir.

Elle s'engagea dans l'allée, les cheveux prisonniers d'une casquette de base-ball.

— Vous avez l'air d'avoir mis la gomme, dis-je.

— Vous savez quoi ? J'ai un problème. L'un de mes amis se comporte comme un abruti fini, mais je ne sais vraiment pas comment le lui dire, rétorqua-t-elle.

Elle portait un short rose délavé, et les pans de son chemisier étaient noués sous ses seins. Sa peau luisait de sueur et le sel qui coulait dans ses yeux lui faisait cligner des paupières. Elle s'épongea le visage avec son chemisier.

— Qu'y a-t-il, Temple ?

— Si vous avez envie de faire le con dans votre vie privée, ça vous regarde. Mais je suis impliquée dans la défense de Wilbur Pickett. Vous n'avez pas le droit de faire ce que vous faites.

— C'est-à-dire ?

Elle avait les mains enfoncées dans ses poches arrière, le visage levé vers le mien, et la cornée de ses yeux était brillante et injectée de sang. Ses seins se soulevaient et retombaient sous l'étoffe de son chemisier.

— C'est une petite ville. Peggy Jean s'est disputée avec son mari devant le Langtry Hotel ; puis vous vous êtes éclipsés tous les deux.

— Elle s'était tordu la cheville. Je l'ai reconduite chez elle.

— Ah ouais ? Eh bien, écoutez ça, espèce de tordu. Vous avez réussi l'exploit de vous afficher en public avec l'épouse de l'homme qui a porté plainte contre votre client. Vous m'énerviez tellement que j'ai envie de vous en coller une.

Elle plaqua sa main sur ma poitrine et me poussa brutalement. Puis elle me poussa de nouveau, le visage empourpré, ses yeux s'emplissant de larmes.

— Il ne s'est rien passé, Temple. Je vous le promets.

Elle pivota sur elle-même et s'éloigna, puis elle arracha sa casquette et secoua ses cheveux pour les libérer. L'arrière de son short était maculé de terre.

— Revenez, Temple ! lançai-je.

Mais elle poursuivit sa route.

Je rentrai chez moi et j'allumai la télévision afin d'emplir la maison d'autant de bruit que possible pour noyer les mots de Temple.

Un télévangéliste de Houston était assis sur un plateau avec deux autres animateurs, une blonde entre deux âges et un Noir aux cheveux blancs qui ressemblait davantage à un comédien de carnaval qu'à une véritable personne de couleur. Tous les trois se tenaient par la main et étaient censés recevoir des suppliques de leur congrégation électronique. Leurs paupières étaient étroitement fermées, leurs

visages crispés par l'effort, comme s'ils étaient constipés.

Incrédule, je vis le pilote Bubba Grimes s'asseoir sous la treille de fleurs en plastique. Il parla de vols d'aide humanitaire destinée aux réfugiés du Rwanda, ou de missionnaires risquant leur vie dans des jungles grouillant de bêtes sauvages et de maladies tropicales. Lorsque Grimes souriait, son visage se plissait en milliers de ridules, comme les nervures d'une feuille de tabac. Le télévangéliste était penché sur sa chaise, dirigeant de sa voix onctueuse la description de cul-terreux que faisait Grimes de la charité occidentale à l'œuvre en Afrique centrale.

La blonde et le Noir dont la peau semblait enduite de cirage et dont les cheveux étaient aussi blancs que de la neige fraîchement tombée opinaient de la tête avec déférence.

Grimes s'empara d'une carafe remplie de Kool-Aid et de glaçons, s'en versa un verre et le but jusqu'à la dernière goutte.

— Bubba adore le Kool-Aid, plaisanta le télévangéliste.

Grimes adressa un grand sourire à la caméra, les lèvres aussi rouges qu'une fraise humide.

C'était un spectacle répugnant.

J'allai m'asseoir devant le bureau de ma bibliothèque et je composai le numéro d'Earl Deitrich.

— Quoi encore ? jeta-t-il quand il reconnut ma voix.

— J'ai reconduit votre femme chez vous l'autre jour parce que vous l'avez abandonnée en pleine rue avec une cheville foulée. Rien de plus. J'espère que c'est clair.

— Mais bien sûr. Et c'est pour ça que vous avez dansé ensemble dans un bar un peu plus tard... Vous êtes toujours là ? Vous ne faites pas de remarque futée ?

Par la fenêtre, je contemplai bêtement les pales de l'éolienne qui tournoyaient par-delà le toit de l'écurie.

— Votre femme n'a rien fait de mal, Earl. Si quelqu'un est à blâmer, c'est moi, répliquai-je enfin.

— Je ne vous le fais pas dire.

Je faillis raccrocher, ravalant l'orgueil et la colère qui bouillonnaient en moi depuis que j'étais tombé sur Ronnie Cruise près de l'église. Mais je ne cessais de revoir le sourire rouge de Bubba Grimes sur l'écran du téléviseur.

— Ce pilote sociopathe, dis-je, le type que vous avez payé pour qu'il raconte des salades au sujet de Wilbur Pickett... Il s'est posé en avion dans mon pré. Il voulait pendre votre carcasse à un crochet à viande. À votre place, je choisirais un salopard de meilleure facture, Earl.

Puis je raccrochai.

J'allai me planter sur les rives escarpées surplombant la rivière et je criblai de pierres un peuplier de Virginie échoué sur la berge et rongé

par les vers jusqu'à ce que le sang batte dans mon bras.

Jeff Deitrich ne rentra pas chez lui ce matin-là, ni même dans l'après-midi. Hugo Roberts et ses adjoints entreprirent de sillonner le comté à la recherche de la Mercury 1949 de Cholo Ramirez, questionnant les employés des aires de repos, des stations d'essence et des motels, parcourant Val's Drive-In et les terrains de camping, ainsi que les promontoires boisés surplombant la rivière – baptisés les Cliffs – où les adolescents venaient fumer des joints et s'envoyer en l'air.

De toute évidence, ils étaient à la solde d'Earl Deitrich, prêts à faire tampon en cas de pépin ; malheureusement pour Earl, ce n'était pas le cas de la sécurité routière du Texas. Quand l'homosexuel que Jeff avait tabassé chez Shorty porta plainte, la description de la voiture de Cholo et son numéro de plaque d'immatriculation furent communiqués à la police de la route.

Ce même dimanche, au crépuscule, Jeff était endormi sur le siège côté passager de la Mercury quand un policier garé sur une aire de pique-nique vit Esmeralda débouler sur la nationale à deux voies. Le policier actionna sirène et gyrophare et pourchassa la Mercury sur huit kilomètres à travers des collines et une ville pourvue d'un seul feu de circulation, les deux véhicules mordant sur le bas-côté pour doubler par la droite un camion de volailles, décrivant un cercle sur un vaste terre-plein gravillonné au bord de la rivière en envoyant des silex crever la surface de l'eau comme de la chevrotine.

Esmeralda traversa à cent quarante kilomètres à l'heure un étroit pont de ciment où l'appel d'air fit s'envoler comme des confettis des gobelets d'appâts et des journaux tachés de sang de poisson. À partir de là, la route longeait la rivière et la jeune femme passa à la vitesse supérieure. Animé d'une vie nouvelle, le moteur de la Mercury rugit et repoussa la carcasse du véhicule sur ses amortisseurs. Les pierres giclant sous ses roues brisèrent les vitres des véhicules roulant sur l'autre voie et résonnèrent comme autant de coups de marteau sur les panneaux de signalisation.

La voiture de police ralentit, mais elle ne capitulait pas pour autant. Plus loin, à la limite du comté, Hugo Roberts et ses adjoints avaient déployé à la sortie d'un virage un barrage routier masqué par des buissons et une pancarte, de sorte qu'un conducteur approchant à vive allure ne puisse le voir avant d'avoir le nez dessus.

Esmeralda braqua violemment, mordant sur le bas-côté, et s'envola littéralement au-dessus d'un fossé d'irrigation avant d'atterrir dans un champ de tomates. La Mercury dérapa de biais sur une trentaine de mètres dans un nuage de poussière couleur cannelle, creusant dans les plants de tomates une tranchée semblable à celle qu'aurait labourée la

queue d'une tornade.

Le moteur cala et le capot se mit à grésiller sous l'effet de la chaleur. Dès qu'Esmeralda ouvrit la portière, les adjoints de Hugo se jetèrent sur elle, la clouèrent au capot, écrasant sa joue sur le métal brûlant, faisant courir leurs mains comme des araignées le long de ses flancs, de ses hanches et de ses cuisses.

L'un des adjoints approcha sa bouche de son oreille.

— Tu viens de graver nos noms sur ton cul, souffla-t-il.

Aucun d'eux ne prêta attention à Jeff Deitrich.

Jusqu'à l'instant où il contourna le capot de la voiture et se jeta sur eux, brandissant les poings, frappant l'un des adjoints à l'œil et en jetant un autre à terre, le nez ensanglanté.

Les hommes de Hugo, assistés par deux agents de la police de la route, le plaquèrent contre la calandre, l'envoyèrent rouler au sol d'un coup de pied dans les chevilles et relevèrent son menton à l'aide d'une matraque.

— On essaie de t'aider, espèce de petit con, siffla Hugo. Bon Dieu, cette fille a failli tuer des gens !

— C'est ma femme. Que l'un de vous pose encore la main sur elle et mon père vous enverra nettoyer les caisses à litière de la fourrière ! cria Jeff.

— Ta femme ? répéta Hugo.

— On s'est mariés au Mexique !

Hugo Roberts éclata de rire et alluma une cigarette. Il ôta un brin de tabac de sa langue, y jeta un coup d'œil et se remit à rire.

— Relevez-le et voyez si vous pouvez joindre son père à la radio. Et qu'on ne vienne pas me raconter que ce boulot n'est pas tordant, s'esclaffa-t-il.

Lundi matin, peu avant 10 heures, Ronnie Cruise et Cholo Ramirez franchirent la porte du cabinet. Ronnie jeta sur mon bureau une enveloppe blanche entourée d'un élastique.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je.

— Un acompte, une provision. Appelez ça comme vous voudrez. Mille dollars. On veut que vous défendiez Esmeralda, déclara-t-il.

— Hier, vous me menaciez devant une église, répliquai-je.

Puis je lui lançai l'enveloppe à la poitrine.

— Ça n'a rien à voir avec moi. Jeff Deitrich l'a bourrée d'amphés et lui a passé la bague au doigt dans un poulailler à Piedras Negras.

— Ce n'est pas ce qu'elle m'a dit.

La peau se tendit sur l'ossature de son visage.

— Vous lui avez déjà parlé ? Elle raconte qu'elle voulait épouser Jeff ? demanda-t-il, bouche bée.

— Je suis allé la voir parce que je crois qu'elle est dans de sales draps, Ronnie. Voici la carte d'un prêteur de caution qui se trouve de l'autre côté de la place. J'assisterai à l'audience préliminaire d'Esmeralda cet après-midi. Utilisez cet argent pour trouver un arrangement concernant la caution.

— Pourquoi vous vous préoccupez du sort d'Esmeralda ? lança Cholo.

— Parce que c'est une fille honnête.

Ses yeux se plissèrent comme si mes mots dissimulaient un piège. Il portait un débardeur blanc et ses épaules ainsi que ses biceps étaient gonflés comme ceux des accros aux stéroïdes. Il se tenait devant le râtelier vitré contenant les revolvers et la Winchester de mon arrière-grand-père sans paraître les remarquer. Son reflet frémissait entre la vitre et le rectangle de feutre bleu comme un homme prisonnier sous la glace d'un lac.

J'attendis qu'il prenne la parole, mais en vain.

— Un pilote dénommé Bubba Grimes m'a dit qu'Earl Deitrich avait un faible pour les jeux d'argent. À ce que je sais, vous avez raconté à Temple Carrol une histoire de parties de poker truquées. Y a-t-il un rapport, Cholo ? demandai-je.

— Non.

Mais à présent, Ronnie scrutait le profil de Cholo.

— J'ai dit non, répéta ce dernier.

— Tous les deux, vous fabriquez des voitures qui mériteraient de

figurer sur des couvertures de magazine. Pourquoi gaspiller votre énergie avec un gang ?

Ronnie Cruise pointa dans ma direction l'index et l'auriculaire de sa main droite, comme les cornes d'un diable.

— On n'est un Purple Heart qu'une seule fois, mon pote. Quand on a un tatouage comme celui de Cholo sur la gorge, ça veut dire qu'on a des couilles et tout le monde le sait dans la rue. Vous avez été Texas Ranger ?

— C'est exact.

— Alors vous devriez comprendre.

Après leur départ, je téléphonai à Temple et lui demandai de se rendre dans la section de la prison réservée aux femmes afin de s'assurer qu'il n'arrivait rien de fâcheux à Esmeralda Ramirez.

— Je croyais que vous y étiez déjà allé, répliqua-t-elle.

— On n'est jamais trop prudent.

— C'est la raison de votre appel ?

— Non. Dînez avec moi.

— Je vais y réfléchir, dit-elle.

Puis elle raccrocha.

Je m'approchai de la fenêtre et contemplai la place, l'aveuglante réverbération blanche du soleil sur le ciment, le feuillage vert sombre des chênes s'agitant dans un vent brûlant. J'essayais de garder la tête froide, mais ça m'était impossible. Je ne cessais de penser tout à la fois à Temple et à Peggy Jean Deitrich, et je me demandais comment il était possible d'éprouver un sentiment d'agitation, de culpabilité et d'attirance chaque fois que le nom de l'une ou l'autre me traversait l'esprit. Puis j'entendis la voix de ma secrétaire, et la porte de mon bureau s'ouvrir en glissant sur la moquette.

Ronnie Cruise s'immobilisa sur le seuil, l'enveloppe bourrée de billets glissée entre sa ceinture et sa peau.

— Elle vous a dit qu'elle s'était mariée parce qu'elle en avait envie ? Elle ne planait pas quand elle a fait ça ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas son confesseur, Ronnie.

— Je voulais en être sûr, c'est tout. Je serai à l'audience préliminaire. Il n'y a pas de malaise, rétorqua-t-il.

Tu parles, songeai-je.

Esmeralda fut libérée sous caution à 16 heures cet après-midi-là. Temple Carrol, son frère et moi l'accompagnâmes jusqu'à la Mercury encore maculée de la boue séchée du champ de tomates. Le soleil ressemblait à une flamme jaune dans les frondaisons. S'abritant les yeux de sa main en visière, Esmeralda balayait du regard les véhicules garés d'une extrémité à l'autre de la rue.

— Ronnie est resté dans la voiture. Il était pas sûr que tu aies envie



qu'il assiste à l'audience, dit Cholo.

— Pourquoi l'as-tu amené ? Ce ne sont pas ses oignons. Ne te mêle pas de ma vie, Cholo ! répliqua-t-elle.

— Nous traite pas comme ça, Esmeralda. On est ta famille. C'est toi qu'as rien à faire par ici, riposta Cholo. (Puis son visage s'assombrit tandis que son métabolisme semblait passer à un registre supérieur.) Je pige rien à tout ça.

Mais elle ne l'écoutait pas. Son regard parcourut encore une fois la rue. Puis elle virevolta sur le trottoir et planta ses yeux dans les miens.

— Jeff est en prison ? À cause de l'homo, chez Shorty ? demanda-t-elle.

— Le type que Jeff a tabassé a changé d'avis. Il a retiré sa plainte et a décidé de partir en vacances à Cancun, dis-je.

Mais rien, sur son visage, n'indiqua qu'elle avait compris mon insinuation quant à la façon dont le père de Jeff gérait ses affaires.

— Où est Jeff, alors ? insista-t-elle.

Une limousine gris acier aux vitres teintées vint se garer parallèlement à la voiture de Cholo, sur une zone de stationnement interdit, et Earl Deitrich descendit de l'arrière du véhicule, portant un jean bleu foncé, une chemise à boutons-pressions et une paire de bottes en cuir souple. Peggy Jean resta à l'intérieur de la limousine, le visage noyé dans l'ombre, sa robe blanche illuminée par un rayon de soleil. Le chauffeur, un drôle de type du nom de Fletcher, qui semblait n'avoir ni passé ni origines, se planta de l'autre côté du véhicule, accoudé au toit, un sourire figé sur les lèvres.

Les traits d'Earl exprimaient une compassion chaleureuse et ses mains étaient tendues, paumes offertes, comme s'il s'apprêtait à consoler un survivant lors d'un enterrement.

— Dieu merci, vous n'êtes pas encore partie ! lança-t-il à Esmeralda. Mon avocat entrera en contact avec vous demain. Nous allons arranger tout ça. Croyez-moi, Jeff a l'intention de faire son devoir. D'ici là, passez-moi un coup de fil si vous avez le moindre problème.

— De quoi est-ce que vous parlez ? lança-t-elle.

— Il arrive que les jeunes gens agissent à la hâte. Ça ne veut pas dire que toute leur vie doit en être gâchée. Nous sommes là pour vous aider. Nous allons gérer tout ça ensemble, répondit-il.

— Où est Jeff ?

— Il a certaines choses à régler. Mais il va devoir les régler seul. C'est important pour nous que vous compreniez cela, Esmeralda.

— Il épouse ma sœur, mais il a des trucs à régler seul ? Elle n'a plus rien à vous dire. Envoyez votre avocat et c'est à moi qu'il causera en premier, rétorqua Cholo.

Le chauffeur contourna la calandre de la limousine et se planta à quelques centimètres de Cholo, un vague sourire aux lèvres, la brise

soulevant légèrement les cheveux noirs rabattus de part et d'autre de sa calvitie. Il portait un pantalon noir, des chaussures bien cirées et une chemise blanche au col ouvert, à manches longues, dont les boutons de manchettes étaient incrustés de pierres rouges.

Les yeux d'Earl croisèrent ceux du chauffeur. Le regard de celui-ci se détourna jusqu'à un point situé de l'autre côté de la rue et l'homme recula comme si une main invisible s'était posée sur sa poitrine.

— Vous avez raison, Cholo, approuva Earl. Il faut que chacun soit pris en compte dans cette affaire, tenu au courant de ce qui se passe. Absolument.

— Vous croyez que j'ai épousé votre fils pour vous piquer votre argent ? Vous êtes pathétique, Mr. Deitrich, siffla Esmeralda.

— Je comprends que vous vous sentiez blessée. Je veux juste..., commença Earl.

Ronnie Cruise, assis au volant de la Mercury, leva les yeux et les posa sur le visage d'Earl. Ils étaient d'un noir absolu, sans éclat, morts, dénués de tout sens moral.

— Cholo vous l'a dit, ça n'est pas la peine de continuer à discuter. Le prenez pas mal, mais si vous pouviez dire à votre larbin, là, Fletcher, d'enlever ses putains de mains de la carrosserie de Cholo...

Quelques minutes plus tard, Temple Carrol et moi regardâmes la limousine et la Mercury s'éloigner dans des directions opposées à travers les rues qu'envahissait la fraîcheur du soir. Peggy Jean n'avait pas prononcé un seul mot. Ni à mon intention ni pour manifester – par courtoisie, par loyauté ou par principe – un peu de gentillesse à une jeune Mexicaine sur le point de s'apercevoir qu'on ne quittait pas les bas-quartiers de San Antonio simplement parce qu'un jeune Blanc ivre vous avait épousée à Piedras Negras.

— Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ? s'enquit Temple, décollant son chemisier de sa peau moite et agitant l'étoffe.

Je fus incapable de répondre. Je ne pouvais chasser de mon esprit Peggy Jean, le jeu d'ombre et de lumière sur sa peau et sa robe blanche, sa participation muette aux bassesses de son mari.

— Vous êtes toujours là ? insista-t-elle.

— Ce que je pense ? dis-je. Je pense que Jeff Deitrich est un dépravé sexuel. Je pense qu'il est violent, dangereux et qu'il est mû par des instincts racistes. J'espère qu'Esmeralda s'éloignera autant que possible de la famille Deitrich.

— Qui vous a mis dans cet état-là ? lança Temple.

Cette nuit-là, le ciel était d'un noir bleuté, veiné d'éclairs de chaleur. Des feux de broussaille éclatèrent dans les collines à l'ouest de la maison de Wilbur Pickett. Des cerfs brisèrent la clôture de fils de fer à l'extrémité du pré et l'Appaloosa, ainsi que les deux palominos s'en

furent vagabonder dans la nuit.

Immobile devant la fenêtre de la cuisine, le visage caressé par la brise, Kippy Jo écouta Wilbur amarrer le van à son pick-up, et ce dernier s'enfoncer en cahotant dans les champs derrière l'écurie. Puis elle se prépara du café et le but à la table de la cuisine. Une heure plus tard, constatant que Wilbur n'était pas rentré comme il l'avait promis, elle s'aventura dans le jardin, regarda en direction des collines et prêta l'oreille au vent, sa chevelure noire voltigeant dans son cou.

Elle entendit des chevaux s'ébrouer dans un arroyo, le vent malmener les pales de l'éolienne verrouillée à l'aide d'une chaîne, l'eau déborder du réservoir des chevaux et ruisseler sur la terre battue. En pensée, elle vit un champ d'alfalfa dont il émanait une senteur verte et féconde lorsqu'un éclair jaillissait du ciel ; un train franchissant un pont sur chevalets entre les collines, et dans son sillage des flammèches s'enroulant tels des serpents autour des buissons d'archose. Elle entendit le cliquetis des roues du train retentir sur le flanc des collines, puis l'écho du sifflet se répercuter sur le capot des voitures.

Une fois le train disparu, elle aurait dû ne plus entendre que le vent et son murmure liquide dans le champ d'alfalfa que Wilbur avait inondé en ouvrant les vannes pour irriguer les pâturages. Mais à présent elle entendait autre chose – un moteur tout d'abord, puis le vent fouettant une surface en mouvement ; et elle sut que l'homme ailé était arrivé.

Elle éteignit toutes les lampes de la maison, gagna l'écurie et, du bout des doigts, effleura l'ampoule suspendue derrière la porte pour sentir si elle était tiède. Elle tira la chaîne qui y était reliée, entendit un cliquetis et demeura figée, la main posée sur le bord d'une stalle, aux aguets. Suspendue à une patère en bois, une cuvette dans laquelle Wilbur écosait le maïs heurtait un poteau en oscillant dans le vent. Elle se dirigea vers l'autre extrémité de l'écurie, regarda l'obscurité et le ciel strié d'éclairs de chaleur, entendit le tonnerre rouler sur la terre dure et sèche comme des pommes cascading le long du toboggan de bois menant au pressoir à cidre.

Des chevaux gravirent la pente de la ravine, les flancs palpitant et les yeux hagards, foulant l'herbe de leurs sabots avec un bruit sourd, fuyant une présence qui surgissait de la nuit et se dirigeait vers la maison.

Kippy Jo revint sur ses pas, effleura la porte-moustiquaire, l'ouvrit et pénétra dans la cuisine, ses yeux aveugles éclairés par le ciel. Elle mit le loquet de la porte-moustiquaire, se cogna contre la table, et le grincement des pieds en bois sur le lino lui donna l'impression que son cœur s'arrêtait.

Elle entendit l'homme ailé défaire la chaîne de l'éolienne, les pales

reprendre vie en cliquetant et l'eau froide et vive du puits ruisseler du tuyau surplombant l'abreuvoir. Ses cheveux ondulaient comme des plumes autour de son crâne. Il mit sa main en coupe sous le tuyau et aspergea son visage, puis essuya sa peau et ses cheveux avec sa manche et porta une lourde bouteille à ses lèvres. Quand il s'éloigna de l'abreuvoir, ses pieds laissèrent des empreintes fourchues dans la boue.

Kippy Jo respirait profondément par la bouche. Le paysage qu'elle voyait en pensée avait changé, elle distinguait l'homme dans un endroit étranger, un lieu de pluie et de fournaise, des têtes de poisson jonchant une route de terre battue qui zigzaguait entre des baraques en parpaings aux toits de tôle ondulée. L'homme ailé, aidé de soldats en uniforme coiffés de casques métalliques, repoussait des Indiens dans un fossé.

À présent, l'homme ailé se trouvait juste de l'autre côté de la porte-moustiquaire, un pied sur la plus basse marche. Le vent souleva les rideaux, ouvrit d'une rafale la porte d'entrée. Tâtonnant le long du mur, Kippy Jo se dirigea vers la chambre et effleura l'une des pointes du râtelier en bois de cerf que Wilbur avait cloué au-dessus de la commode.

Qu'avait-il dit au sujet de l'arme ? Elle ne parvenait pas à s'en souvenir clairement. *Il n'y a pas une arme à feu qui ne soit pas chargée dans cette maison, Kippy Jo. Quand on garde ça en mémoire, il n'arrive jamais d'accident.*

Était-ce cela ?

Elle n'en était pas sûre.

Elle s'empara de la Savage .308 à levier d'armement posée sur les bois de cerf, puis ouvrit le tiroir de la table de nuit et en tira un Magnum .22 glissé dans un étui dépourvu de ceinturon. Elle s'assit sur le lit et attendit, la carabine posée en travers des genoux.

De la lame d'un couteau, l'homme ailé fendit la moustiquaire, puis il souleva le loquet avec un doigt et s'introduisit dans la cuisine. Il hésita, l'oreille tendue dans les ténèbres, tâtant du bout des doigts la chaleur de la cafetière posée sur le poêle.

Puis il poussa la porte-moustiquaire et la laissa retomber contre le jambage ; mais Kippy Jo savait qu'il était toujours là. Elle glissa les doigts dans le levier d'armement mais elle ignorait si des balles se trouvaient dans le magasin ou si, de fait, il y en avait déjà une dans la chambre.

*Il n'y a pas une arme à feu qui ne soit pas chargée dans cette maison.*

Qu'avait-il voulu dire ?

Elle resta immobile sur le lit et laissa le levier en place. Puis, à tâtons, elle chercha le cran de sûreté, l'ôta, recourba son doigt autour de la détente.

À présent les yeux de l'homme ailé s'étaient accoutumés à la pénombre et il n'eut pas besoin d'allumer la lumière quand il entra dans la chambre. Dans l'esprit de Kippy Jo, la pièce était baignée de clair de lune et l'homme ailé se tenait devant elle, les yeux rivés à la carabine, ne sachant trop si le crissement de son prochain pas allait le muer en cible.

Elle braqua le canon de l'arme sur son torse et appuya sur la détente.

Rien.

L'homme ailé exhala une bouffée fétide d'air alcoolisé qui effleura la peau de Kippy Jo comme de la laine mouillée.

— Tu m'as fait prendre dix ans d'un coup, ma chérie, dit-il.

Puis il lui ôta doucement la carabine des mains et s'assit sur le lit à ses côtés.

Il posa la bouteille par terre, à ses pieds, et dissocia le levier d'armement de la culasse.

— Le magasin est plein. Tu aurais pu me faire sauter la cervelle, remarqua-t-il.

Devant son silence, il se rapprocha et glissa son bras autour de sa taille.

— Wilbur est censé revenir bientôt ?

Elle regardait droit devant elle, la main glissée sous un oreiller.

— Je suis pas un mauvais bougre, ma chérie. J'fais toujours un effort pour arranger les choses. Tous ceux qui me connaissent te le diront. Je porte pas Earl Deitrich dans mon cœur, moi non plus, reprit-il.

Les paupières closes, il se pencha vers elle et pressa ses lèvres contre sa joue, sa langue frémissant contre sa peau, attirant de l'avant-bras sa taille vers lui.

Kippy Jo referma les doigts sur la crosse du revolver. Elle tira ce dernier de l'étui dissimulé sous l'oreiller et releva le chien avec son pouce, verrouillant le barillet. Quand elle appuya sur la détente, le canon se trouvait à cinq centimètres de l'œil de l'homme ailé.

Son corps s'effondra lourdement à terre. Mais il était encore vivant, une main plaquée sur la plaie anguleuse de son orbite déchiquetée. De ses bottes pointues au bout ferré, il frappait les montants du lit et s'efforçait d'agripper de l'autre main la cheville de Kippy Jo.

Elle se leva, braqua le revolver vers le sol et tira une deuxième fois. Elle entendit son corps s'aplatir sur le sol, l'une des bottes vibrer brièvement contre le mur comme le bec d'un pic-vert.

Puis elle se rassit sur le lit et attendit.

Une heure plus tard, quand Wilbur déboula à l'intérieur, allumant les lampes de toutes les pièces, criant : « Kippy Jo, que se passe-t-il ? Il y a un avion dans le pré... Oh, mon Dieu, que s'est-il passé ? Qu'est-ce

que ce type a essayé de faire ? », elle était toujours assise sur le lit, le revolver posé sur l'oreiller, ses pantoufles en tissu blanc patinées de sang.

Il s'assit auprès d'elle et la serra contre sa poitrine. Il sembla s'écouler une éternité avant qu'il ne reprenne la parole.

— Il t'a fait du mal ? souffla-t-il.

— Non.

— C'est ce type, Bubba Grimes.

— Je sais.

Wilbur inspira profondément, comme un homme se résignant au fait que le monde dépasse son entendement.

— Les manches de son manteau ont des franges en peau de daim. Ses dents ont l'air d'avoir été trempées dans du Cold Duck. C'est lui, l'homme ailé, hein ? demanda-t-il.

— Oui.

— Tu lui as tiré une balle dans chaque œil, Kippy Jo. C'est ce que font les Indiens quand ils ne veulent pas que l'esprit d'un mort trouve le Chemin des Esprits. On va dire que tu l'as assassiné.

Elle s'empara de sa main, puis elle remonta ses pieds nus et les glissa sous elle afin qu'ils ne touchent pas le sol.

Le lendemain matin, assis dans le bureau de Marvin Pomroy, je regardais celui-ci lire le rapport qu'avait rédigé l'un des enquêteurs de la scène du crime de Hugo Roberts. C'était la troisième fois qu'il le parcourait, accoudé à la table, soutenant son front de ses doigts.

Il laissa échapper un soupir et tapota son bureau à l'aide d'un stylo.

— Selon Hugo, c'est un meurtre, Billy Bob. Le shérif bosse comme un cochon, mais je ne peux qu'être d'accord avec lui sur cette affaire-là, déclara-t-il.

— Elle est aveugle. Il s'est introduit chez elle par effraction. Il avait un .38. Il s'apprêtait sans doute à la violer, puis à la tuer, de même que son mari.

— Pourquoi Grimes aurait-il voulu les tuer ?

— Parce que Wilbur refuse de plaider coupable et de laisser Earl Deitrich toucher le pactole de la compagnie d'assurances.

— Kippy Jo a plombé les deux yeux de la victime. Vous ne pensez pas que ça pourrait indiquer un acte réfléchi ?

— Je le répète : elle est aveugle. De naissance.

— Vous m'avez dit qu'elle voyait des choses dans sa tête.

— Vous allez raconter ça à un jury ?

— Quand on tire une fois, ça peut être de la légitime défense. Une seconde fois, à bout portant et en pleine tête, c'est une exécution.

— Ça vous plairait de savoir Grimes dans la chambre de votre femme avec un revolver ? demandai-je.

— Fichez-moi le camp d'ici, vous voulez bien ?

Je me rendis à la buvette située au pied de l'escalier, bus une *root beer*, utilisai la cabine téléphonique, puis regagnai le bureau de Marvin. Il parlait coléreusement au téléphone, le visage enflammé, ses cheveux coupés en brosse luisant sous la lumière du plafonnier.

— Avec qui parliez-vous ? demandai-je quand il eut raccroché.

— Hugo Roberts, qui d'autre ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'ai appelé le FBI et un inspecteur de la Crim' à Houston. J'ai pensé qu'ils devaient savoir qu'un autre associé d'Earl Deitrich venait de trouver la mort, cette fois en s'introduisant par effraction chez un homme qu'Earl accuse de vol.

— Vous avez fait ça ?

— Exactement.

— Les passeurs de came que vous descendiez traquer à Coahuila... Est-ce que ça vous arrivait de faire des prisonniers ?

— Tout le monde allait au plus simple, Marvin. Les vainqueurs voyaient le soleil se lever.

Je pensais qu'il voulait en venir quelque part, mais je me trompais. Il s'appuya au dossier du fauteuil, le menton posé sur les doigts, et me considéra d'un air songeur.

— Nous allons demander un mandat pour l'arrestation de Kippy Jo Pickett, déclara-t-il.

— Pourquoi vous êtes-vous engueulé avec Hugo Roberts ?

— Ça ne vous regarde pas. Mais je vais vous dire quelque chose. Kippy Jo avait des traces du sang de Grimes sur les doigts de la main gauche. Je pense qu'elle a palpé son visage à tâtons avant de lui coller la seconde balle dans l'œil. Laissez tomber la stratégie de défense de la pauvre fille aveugle. Billy Bob.

— Vous me cachez quelque chose, répliquai-je.

Ce soir-là, mon petit ami Pete traversa à pied le terrain séparant sa maison de chez moi et gravit les marches permettant d'accéder à la galerie de derrière. Il portait un énorme panier d'osier rempli de fruits, de chocolats enveloppés d'aluminium doré, de sachets de *cactus candy* et de pralines mexicaines<sup>[1]</sup>. La lanière d'un gant noir flambant neuf en toile cousue de lanières de cuir blanc était boutonnée autour de l'anse du panier.

— Qu'est-ce que tu as là, mon petit vieux ? dis-je en ouvrant la porte-moustiquaire.

— Ms. Deitrich a déposé ça chez nous cet après-midi. Maman m'a dit de l'apporter ici et de le laisser. Elle va pas laisser des gens riches nous regarder de haut, qu'elle a dit.

— Je ne te suis pas.

— Elle a dit que Ms. Deitrich se fichait pas mal de nous. Que c'était juste quelque chose en rapport avec vous.

Il déposa le panier sur la table, puis il s'assit sur un banc et observa ses chaussures de tennis. La cellophane jaune et le ruban rouge enveloppant le panier étaient encore intacts. Une enveloppe dont une carte était à moitié sortie était scotchée à l'anse du panier. Il y était écrit :

*Cher Pete, je ne sais pas si tu te souviens m'avoir vue à l'église ou non. Mais je sais que tu es un ami de Billy Bob et qu'il est très fier de toi. Je voudrais que tu acceptes ce cadeau en guise de félicitations pour tes bonnes notes à l'école et tes excellentes performances dans ton équipe de base-ball.*

*Ton amie,  
Peggy Jean Deitrich*

— Je suis sûre que Ms. Deitrich a beaucoup d'estime pour toi, Pete, dis-je.



— Et alors ? Je peux rien rapporter à la maison. Maman le jetterait à la poubelle.

Ses yeux s'attardèrent sur le gant, puis il plissa les lèvres et regarda dans le vague comme si rien de tout ça n'avait d'importance.

— Tu veux harnacher Beau ? dis-je.

— Non. Faut que je désherbe le jardin. Ça va pas très fort à la maison en ce moment.

Je hochai la tête, puis je le suivis du regard tandis qu'il passait devant le poulailler et longeait le fossé d'irrigation, s'arrêtant pour jeter des mottes de terre dans l'eau. Enfin, il franchit le petit pont en bois enjambant le fossé et gravit la colline avant de disparaître au milieu des pins qui cachaient la cour en terre battue et la maison en bardeaux où il vivait.

Il arrivait parfois à Peggy Jean de travailler bénévolement en soirée à la bibliothèque. Quand je me garai en ville, des nuages de pluie s'amoncelaient dans le ciel et le soleil donnait l'illusion qu'un feu orange se consumait entre deux collines. La bibliothèque se trouvait dans une bâtisse de plain-pied au toit pointu, pourvue des hautes fenêtres cintrées caractéristiques des bâtiments publics du début du siècle dernier. Les lumières brillaient derrière les vitres et, dans l'ombre, les chênes plantés sur la pelouse étaient d'un vert presque noir.

Peggy Jean était assise derrière le bureau de prêt, vêtue d'une robe à fleurs, des lunettes à monture d'écaille sur le nez. Je déposai le panier de friandises et de fruits sur le bureau. La bibliothèque était presque déserte.

— La mère de Pete a refusé d'accepter ça. Il n'a pas le droit de garder le gant non plus, dis-je.

— Elle est fâchée contre lui ?

— C'est une poivrôte. Elle est tout le temps en rogne.

— Je suis navrée. Après la scène qui a eu lieu au tribunal – je veux parler de la façon dont la jeune Mexicaine a été traitée –, je voulais m'excuser d'une façon ou d'une autre.

— Tu ne me dois pas d'excuses.

— Je n'ai pas dit que je t'en devais. Que crois-tu que j'ai ressenti en la voyant se faire traiter avec cette condescendance, ce mépris ? Mais je ne pouvais rien y faire, pas sans provoquer une dispute en pleine rue, répliqua-t-elle. (Elle ôta ses lunettes et les laissa pendre sur sa poitrine à l'extrémité d'une cordelette de velours.) Je crois que je vais quitter Earl.

Je sentis ma main s'ouvrir et se fermer contre mon flanc et, dans ma gorge, un chatouillis que je ne compris pas.

— Je sais que tu prendras la meilleure décision, dis-je.

— Il y a vingt ans que je n'ai pas pris la meilleure décision, Billy Bob.

Puis je reconnus l'homme assis à l'une des tables de lecture au fond de la pièce, les mains refermées comme des serres sur la couverture d'une immense rétrospective illustrée de *Life* ; le livre plongeait le bas de son visage dans l'ombre, de sorte qu'il ressemblait au personnage de Kilroy, la bande dessinée de la Seconde Guerre mondiale.

— C'est Skyler Doolittle, murmurai-je.

— L'homme qui prétend qu'Earl lui a volé sa montre ?

— Skyler sait-il qui tu es ?

— Non, il passe tout son temps ici. Le pauvre, il me fait de la peine.

Les néons clignotèrent pour indiquer que la bibliothèque allait fermer dans cinq minutes.

— J'imagine que quelqu'un va te raccompagner, dis-je.

— Earl passe me prendre.

— Je vois. Eh bien, bonsoir, Peggy Jean.

— Bonsoir, murmura-t-elle.

Un instant plus tard, dans la rue, sous les nuages striés de veines de lumière, j'assistai à l'un de ces incidents improbables dont vous savez qu'un innocent va profondément souffrir, un innocent dont l'existence semble vouée à être gouvernée par les lois de la malchance. Skyler Doolittle, dans son costume en crépon de coton défraîchi, descendit l'escalier de la bibliothèque sur les talons de Peggy Jean à l'instant précis où la Lincoln bordeaux d'Earl Deitrich se garait le long du trottoir et où ce dernier ouvrait la portière côté passager pour sa femme.

Les lumières du tableau de bord teintaient son visage des couleurs de l'arc-en-ciel.

— Je n'y crois pas. Vous suivez ma femme ! siffla-t-il.

— J'ai rien fait de tel, protesta Skyler.

Peggy Jean monta et referma la portière. Mais Earl ne s'éloigna pas. Il fit un demi-tour complet dans la rue et ralentit en longeant le trottoir, descendant sa vitre afin de pouvoir plonger son regard dans celui de Skyler.

— Espèce de difformité malfaisante, tu viens de commettre la pire erreur de ta vie, cracha-t-il.

J'étais immobile dans l'ombre au coin du bâtiment, et Earl ne me vit pas. Pour une raison que je ne saurais expliquer, j'éprouvai le sentiment d'être obscène.

De bonne heure le lendemain matin, avant d'aller au bureau, je me rendis en voiture dans un magasin d'articles de sport situé dans le centre commercial au bord de la nationale ; puis je regagnai l'ouest du comté et je m'engageai dans la ruelle de terre battue conduisant chez

Pete. Personne ne répondit à mon coup de sonnette et je fis le tour de la maison. Pieds nus dans un carré de tomates, Pete arrachait les mauvaises herbes, les bretelles de sa salopette rayée s'enfonçant dans l'étoffe de son tee-shirt Astros.

— C'est l'heure de la pause, mon petit vieux, dis-je.

Puis je m'assis sur une chaise métallique pliante. Je posai mon Stetson sur le crâne de l'enfant, arrachai les agrafes fermant le sac en plastique et plongeai la main à l'intérieur de ce dernier.

— Où c'est que vous avez trouvé ce gant ? demanda-t-il.

— Un client me l'a donné il y a deux ou trois ans. Je l'avais rangé au fond d'un placard et je l'avais complètement oublié.

Il détourna le regard, surveilla la porte et les fenêtres de la maison.

— C'est pour ça qu'il est toujours dans un sac en plastique ?

— Exactement, parce que je n'ai jamais l'occasion de m'en servir. Mais tu passes à côté de l'essentiel. N'importe qui peut avoir un gant. Tout l'art consiste à donner une bonne forme à la paume. (Ouvrant une boîte en carton, je fis rouler à l'extérieur une balle de base-ball d'un blanc immaculé et couturée de fil rouge.) Tu vois, tu enduis la paume de graisse, puis tu niches la balle à l'intérieur et tu refermes les doigts par-dessus à l'aide d'une cordelette en cuir. Regarde bien.

Derrière nous, j'entendis sa mère ouvrir la porte-moustiquaire et je sentis la fumée d'une cigarette s'élever dans la vivacité de l'air matinal.

— Qu'est-ce vous faites ? lança-t-elle.

— J'avais un vieux gant qui traînait chez moi. Je me suis dit que Pete en aurait peut-être l'usage, répondis-je.

— Il a pas encore pris son petit déjeuner.

— Il arrive dans une minute. Comment ça va, Wilma ?

Mais elle referma la porte sans répondre. Je clignai de l'œil à l'intention de Pete, lui tendis le gant et ôtai mon Stetson de son crâne.

— Les avocats, ils sont censés mentir, Billy Bob ? demanda-t-il.

— En aucun cas.

— Eh ben, vous êtes drôlement doué pour ça.

— Mouais, mais ne le répète à personne.

— Juré.

Il souriait avec une telle vigueur que ses yeux se plissèrent jusqu'à disparaître.

Deux jours plus tard, la caution de Kippy Jo Pickett fut fixée à 75 000 dollars. Après que la détenue eut été reconduite dans le quartier de la prison réservé aux femmes, je rattrapai Marvin Pomroy dans le couloir menant à la salle d'audience.

— Ils sont en train d'hypothéquer leur maison pour rassembler l'argent de la caution, dis-je.

Je vis ses yeux se détourner derrière ses verres de lunettes.

— J'en suis navré.

— Tout ça découle de l'orgueil et de l'avarice d'un seul homme.

— Oh, mais bien sûr, riposta-t-il.

Il posa son attaché-case sur l'accoudoir d'un banc et l'ouvrit avec un cliquetis. Il en tira un cliché médico-légal de quinze centimètres sur vingt qu'il me tendit sans prendre la peine de me regarder. Les yeux crevés de Bubba Grimes étaient scellés par le sang désormais coagulé qui s'était écoulé des blessures.

— Je vous la laisse. J'en ai une dizaine de copies couleur pour le jury, jeta-t-il.

Ce soir-là, Pete et moi achetâmes une barquette de poulet frit et nous nous installâmes sous un saule pleureur, sur la berge de la rivière, pour pêcher à la ligne. À l'ouest, le soleil était d'un rouge terne, comme s'il livrait sa chaleur aux ténèbres tapies sous l'horizon ; quand le vent soufflait de la rivière, l'herbe des champs pâlisait sous la lumière oblique filtrant au travers des nuages et les fleurs semblaient changer de couleur.

— Wilbur Pickett et sa femme, ils vont aller en prison ? demanda Pete.

— Pas si je peux l'empêcher.

Le visage de l'enfant était pensif, comme chaque fois qu'il soumettait le monde des adultes à un examen attentif.

— Les gens racontent qu'elle a tué cet homme parce que tous les deux, ils ont volé Mr. Deitrich.

— Les gens se trompent.

Il fronça les sourcils tandis qu'une autre question virevoltait devant ses yeux, comme un papillon sur lequel son regard ne parvenait pas à accommoder.

— Si Mr. Deitrich essaie d'envoyer vos clients en prison, comment ça se fait que Ms. Deitrich et vous, vous soyez si bons amis ? demanda-t-il.

— Ton flotteur vient de s'enfoncer sous l'eau.

D'un geste vif, il releva sa canne à pêche ; le flotteur, le plomb et l'hameçon s'envolèrent de la surface et atterrirent sur l'herbe.

— Il a dû se dégager, dis-je.

— Bon sang, j'savais bien que vous alliez dire ça !

Puis, par-dessus mon épaule, il avisa la Mercury qui se dirigeait vers nous à travers champs. Dans la faible lumière, ses couleurs mêlées avaient la teinte rouge violacé d'une ecchymose.

— Je rentre à la maison, murmura-t-il.

— Non, reste ici. Tu es chez toi. Il ne faut jamais te sentir obligé de t'en aller, quelle qu'en soit la raison.

— Ces types-là, ceux des gangs, ils ne valent rien de bon, Billy Bob. Vous ne voyez pas ce qu'ils font quand y a pas des gens comme vous dans les parages.

Je posai ma canne à pêche par terre et me dirigeai vers la Mercury avant qu'elle n'atteigne la rive. Cholo Ramirez coupa le moteur et descendit, son ample pantalon de toile pendant bas sur ses hanches, son torse moulé par un maillot de corps blanc à grosses côtes. Ses épaules bronzées semblaient luire sous les feux du soleil.

— Quel genre de trucs je peux vous dire en étant sûr que ça restera entre nous ? demanda-t-il.

— Vous voulez parler de l'obligation de confidentialité entre client et avocat ?

— Ouais, un truc comme ça.

— Vous n'êtes pas mon client. Et je n'ai pas l'intention d'en prendre de nouveaux.

Son regard erra sur la rivière tandis qu'il serrait et desserrait les poings.

— Esmeralda s'est marié avec un *maricón*, mec. Il bastonne des pédés parce qu'il est comme eux. Elle m'a raconté comment ils avaient baisé sur des matelas d'air à la Comal River. Ça m'a donné envie de gerber.

— Je ne sais pas si vous vous adressez à la bonne personne, Cholo.

— Je sais des trucs sur Earl Deitrich. Je peux le faire tomber. Mais faut que j'aie des garanties.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

— Ce qu'il fait à Esmeralda, vous voulez dire ! Elle fait pas partie d'un gang, elle. Elle a que des bonnes notes à l'université. Deitrich a envoyé son avocat chez nous. Cinq mille dollars pour qu'elle disparaisse.

— Vous voulez davantage ?

Cholo se rapprocha. Je sentis l'odeur qui se dégageait de sa peau brûlante. Pour la première fois depuis des mois, j'aperçus la silhouette de L.Q. Navarro à la périphérie de mon regard, son chapeau gris cendre ombrageant son visage, sa chemise d'un blanc éclatant contrastant avec son costume sombre, qui remuait l'index en guise d'avertissement.

— Esmeralda, c'est pas des côtes de porc qu'on achète au kilo. Elle s'imagine que Jeff est amoureux d'elle. S'il est amoureux d'elle, comment ça se fait qu'il laisse son vieux la traiter comme si c'était la dernière des traînées ?

— Comment saviez-vous que j'étais ici ?

— J'ai fait le tour de votre baraque, j'ai regardé dans l'écurie. J'veus ai vu venir à cheval jusqu'ici avec le gosse.

— Vous avez fait le tour de chez moi ?

— Vous êtes sourd ou quoi ? Je suis en train de vous parler de ma sœur. *Quoi*, je n'avais pas la permission de faire le tour de votre putain de baraque ?

— Venez à mon bureau, Cholo. On reparlera de tout ça. Je peux peut-être vous aider.

Des bourrelets de chair plissaient son front et ses yeux paraissaient aussi rapprochés que les canons d'un fusil BB.

— Je sais plus où j'en suis, marmonna-t-il. J'arrive pas à réfléchir. Ça me donne mal au crâne.

Je me détournai, ramassai ma canne à pêche et lançai le flotteur au milieu du courant. Je gardai le dos tourné jusqu'à ce que j'entende le moteur de la Mercury démarrer en rugissant et les herbes du champ en cingler le pare-chocs.

Appuyé de l'épaule au tronc du saule pleureur, L.Q. Navarro se roula une cigarette. Il embrasa une allumette sur l'ongle de son pouce et l'approcha de sa cigarette, la protégeant de sa main en coupe. Je vis la flamme éclairer sa moustache, ses yeux noirs et sa peau grenelée.

« *Ce type va te faire rôtir le foie au bout d'une pique* », déclara-t-il.

De temps à autre, vous entendez parler de sévices particulièrement cruels au sein du système pénitentiaire : en Californie, les membres de gangs rivaux, latinos et noirs, sont confinés dans la même aire de promenade entourée de murs de béton tandis qu'un maton attend qu'une bagarre éclate pour descendre un détendu particulièrement difficile. En Louisiane, un prisonnier est maintenu durant des années en isolement, jusqu'à ce qu'il s'inflige des lésions cérébrales irréversibles en se tapant le crâne contre une cloison d'acier. Un immigrant haïtien subit des tortures de nature sexuelle avec une ventouse dans les toilettes d'un commissariat de New York.

Vous espérez que ce ne sont que des rumeurs. Ou que, si elles sont fondées, les coupables ont été saqués ou jetés en prison.

C'est ce que vous espérez.

Dimanche matin, Skyler Doolittle se rendit dans une église fondamentaliste Holly Roller<sup>[2]</sup> du West End, une église auréolée de légendes évoquant des serpents manipulés à main nue, des breuvages empoisonnés et une langue comprise par tous, qui avaient traversé les montagnes du sud du pays avant de parvenir aux collines du Texas.

À la sortie de l'église, il déjeuna dans un restaurant routier et regagna la chambre où il logeait dans un hôtel de grès sans climatisation et dont les fenêtres, surplombant de vieilles colonnades en bois, laissaient entrer la poussière d'un enclos voisin.

Il tourna la clef dans la serrure et franchit le seuil de la pièce. Sur le lit, le plancher et la table de chevet étaient éparpillées des photographies d'enfants. Le courant d'air s'engouffrant par la porte les

fit s'envoler en un tourbillon d'images qui firent s'embuer ses yeux.

Deux adjoints du shérif en uniforme, des lunettes de soleil sur le nez, entrèrent sur ses talons. Le plus grand des deux s'appelait Kyle Rose ; on distinguait encore une parcelle de peau rose et nue à l'arrière de son crâne, là où j'avais cogné sa tête contre le mur de rondins de Hugo Roberts. Il ôta ses lunettes et pinça entre le pouce et l'index les marques rouges imprimées sur l'arête de son nez. Sa bouche n'était qu'un trait fin aux commissures incurvées vers le bas. Il descendit les stores.

— Enfin seuls ! lança-t-il.

Je reçus l'appel dimanche soir, chez moi ; ce n'était pas Skyler Doolittle en personne qui était au bout du fil mais un gardien du service carcéral de l'hôpital du comté.

— Ça s'est passé dans le parking. J'ai tout vu par la fenêtre de l'étage. Ils l'avaient coincé entre deux voitures et le flic avait une sorte de fusil électrique à la main, déclara-t-il.

— C'est Skyler qui vous a demandé de m'appeler ?

— Oui, monsieur.

— Comment vous appelez-vous ?

Un bref instant il sembla sur le point de parler, puis il raccrocha.

Une demi-heure plus tard, un garçon de salle de l'hôpital ouvrait une porte métallique fermée à clef donnant sur une pièce au plancher et aux murs capitonnés de matelas. Skyler Doolittle était planté dans un coin, vêtu d'un caleçon imprimé de lunes bleues souriantes. Son corps était strié d'écorchures rougeâtres pareilles aux brûlures infligées par la friction d'une corde.

— Ils vous ont frappé ?

— À l'hôtel, avant de me conduire à leur voiture. Et dans le parking, un homme m'a brûlé avec un aiguillon à bétail. Il s'appelle Kyle Rose. Il m'a fait mal sur tout le dos.

— Je vais demander qu'on vous transfère dans un lit. Mon enquêtrice vous rendra visite dans la soirée et je reviendrai vous voir demain matin.

Puis je remarquai un changement dans ses yeux. Ils avaient pris une couleur qu'ils ne possédaient pas auparavant, comme du plomb soumis à la chaleur du feu. Sa posture, sa tonicité musculaire même paraissaient différentes ; le long de son cou épais, les tendons étaient pareils à des cordes, son torse était bombé, ses biceps gonflés de fluides glandulaires.

— Cet homme, Deitrich, et l'homme avec l'aiguillon à bétail...

— Oui ?

— Je reconnais plus mes pensées. J'ai jamais fait de mal exprès à personne. J'ai été baptisé dans le fleuve. J'ai peur qu'un mal terrible

s'empare de moi. Je sais plus vers quoi me tourner, souffla-t-il.

1. Il s'agit de confiseries faites respectivement avec le jus de figues de Barbarie et avec des noix de pécan. *(N.d.T.)*
2. Chrétiens évangélistes qui, durant les services religieux, entrent en transe et se roulent sur le sol. *(N.d.T.)*



Je n'allais pas être d'une grande aide à Skyler Doolittle. Cinq jours plus tard, je le regardai quitter Deaf Smith dans un fourgon municipal bleu aux fenêtres grillagées, à destination d'un hôpital psychiatrique d'Austin. À ce moment-là, je songeai même que c'était mieux ainsi ; il serait à l'abri des sévices que lui infligeaient les adjoints de Hugo Roberts.

Je ne prêtais pas grande attention à l'homme aux épaïs favoris qui se trouvait à côté de lui, les pieds et les mains enchaînés.

Ce soir-là, Lucas me demanda de venir voir la ferme qu'il avait louée à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de la ville. Il m'annonça qu'il s'y était installé pour être plus proche du derrick où il travaillait, mais la fierté qu'il éprouvait à habiter seul et à subvenir à ses besoins était manifeste.

Plantés dans le jardin, nous considérâmes les vitres criblées de balles, la peinture blanche écaillée, les gouttières bouchées par les aiguilles de pin et, derrière la bâtisse, les cabinets en ruine et l'éolienne envahie de plantes grimpantes. Sur le côté, les branches d'un pacanier mort se découpaient comme des doigts noueux contre le soleil à l'horizon.

— J'ai la possibilité de l'acheter. Avec un peu de bricolage, ce serait une maison drôlement chouette dit-il.

— Oui, il y a un gros potentiel, acquiesçai-je en m'efforçant de garder une expression neutre. (J'entendais s'élever à l'intérieur un titre d'un CD d'Elmore James, *My time ain't long*.) Quelqu'un habite dans la caravane, là-bas, derrière ?

— Oh, pas en permanence.

Le visage inexpressif, il parcourut le jardin du regard.

— Pas en permanence ?

— Je veux dire qu'un ou deux amis pourraient y passer quelques jours. Entre, je vais te monter ma nouvelle contrebasse.

Il avait récuré toutes les pièces à l'eau savonneuse, disposé des boîtes de conserve plantées de pétunias sur l'appui des fenêtres et accroché aux murs du salon ses douze cordes, ses guitares slide, sa mandoline, son banjo et son violon, à des crochets tapissés de feutre. Son talent de musicien était immense. Il évoquait les chanteurs de country, de blues et de rock par leur prénom ou leur surnom, qu'ils soient vivants ou morts, comme si son interlocuteur et lui-même les

connaissaient intimement : Hank et Lefty, Melissa, Lester et Earl, Janice, Kitty, Emmylou, Stevie Ray, Woody et Cisco. L'ironie de la chose était que, tout à sa vénération aveugle, il n'avait nullement conscience d'être aussi doué – ou davantage – que la plupart d'entre eux.

J'entendis une voiture quitter la départementale et s'engager dans l'allée.

— Écoute-moi un peu le prochain morceau de ce CD ! C'est *Rocket 88* de Jackie Brenston. Le premier véritable disque de R & B[1] jamais enregistré, s'exclama Lucas.

Par la fenêtre latérale, je vis une décapotable jaune se garer devant la caravane couleur argent, cabossée et affaissée, juchée sur des parpaings. Le conducteur portait un chapeau et une chemise en jean maculée de taches de boue. D'une main, la Mexicaine assise à ses côtés remonta ses cheveux sur sa nuque. Ils étaient longs, sombres, et semblaient avoir été trempés dans du Mercurochrome.

— Jeff Deitrich et Esmeralda Ramirez habitent ici ? demandai-je.

— Je lui ai trouvé du boulot sur le derrick. Il essaie de remettre sa vie sur les rails. Ça ne va pas être facile pour eux deux.

— Il te met dans une situation dangereuse.

— Et si tu t'étais conduit comme ça quand j'ai eu des ennuis ? Je serais en train de cueillir du coton à Huntsville Pen, répliqua-t-il.

Je regardai Jeff entrer dans la caravane, un bras autour des épaules d'Esmeralda, une boîte à sandwiches à la main. Je laissai échapper un soupir et cherchai des mots qui sembleraient raisonnables et masqueraient la peur qui me serrait le cœur. Le vent rabattit la porte de la caravane contre le jambage avec un claquement pareil à une détonation.

L'homme assis aux côtés de Skyler Doolittle, pieds et mains enchaînés, s'appelait Jessie Stump ; c'était un adepte des braquages à main armée et des amphétamines, un psychopathe qui avait abattu un juge en plein tribunal et s'était échappé en se jetant à travers la vitre d'une fenêtre du premier étage avant de se réfugier dans les bas-fonds de Mexico. C'était aussi l'un de mes anciens clients. Quand je l'avais fait acquitter alors qu'il était accusé de contrefaçon, il avait réglé mes honoraires avec un chèque en bois.

Cinq prisonniers en combinaison orange étaient assis sur les banquettes à l'arrière du fourgon et deux adjoints en uniforme se trouvaient à l'avant, protégés par une séparation grillagée. Jessie était le seul détenu dont les poignets mais aussi les chevilles étaient menottés. Dans un tintement de chaînes, il se pencha et extirpa de sa chaussure un outil de cordonnier dont l'extrémité consistait en un mince crochet d'acier aussi pointu qu'une aiguille. Il glissa celui-ci

dans la serrure du bracelet métallique enserrant son poignet gauche et lui imprima une rotation, comme s'il rectifiait le mécanisme à l'arrière d'une pendule.

Quand le pêne d'acier de la menotte céda avec un léger cliquetis, Jessie glissa une petite savonnette dans sa bouche et s'attaqua aux chaînes qui entravaient ses pieds. La main de son voisin se referma sur la sienne comme une grosse boule de pâte à pain.

— Si tu pars, je pars aussi, souffla Skyler.

Les cheveux de Jessie étaient noirs comme du charbon, son étroit visage criblé de cicatrices d'acné, ses yeux sombres et fous. Il pinçait les lèvres pour retenir la savonnette qui fondait dans sa bouche. Une pensée, un ressentiement fugitif, l'examen d'autres alternatives, peut-être, sembla flotter devant ses yeux, puis disparaître. Il inséra l'outil dans la serrure du bracelet métallique emprisonnant le poignet gauche de Skyler. Ses doigts étaient noirs de crasse, ses ongles aussi épais que de l'écaille de tortue, mais il manipulait la tige de l'outil aussi délicatement qu'un chirurgien.

Un instant plus tard, il fit rouler un flacon débouché de Liquid-plumr dans l'allée centrale du véhicule et s'effondra sur le plancher, secoué de convulsions, les jambes agitées de mouvements spasmodiques, les lèvres blanches de bave.

L'adjoint assis à la place du mort jeta un coup d'œil à travers le grillage par-dessus son épaule.

— Gare-toi sur le côté. Stump a avalé du détergent, dit-il au conducteur.

Le fourgon se rangea sur l'accotement. Le garde assis près de la porte intérieure se leva, dégaina son revolver et le posa sur le tableau de bord. Puis il déverrouilla la porte grillagée permettant d'accéder à l'allée centrale.

Il était proche de la retraite, avec un visage congestionné par l'emphysème et une bedaine pendant comme un sac de grain par-dessus sa ceinture. Il effleura l'épaule de Stump.

— Tiens le coup, fiston, dit-il. On va appeler les toubibs. Ils te feront un bon lavage d'estomac.

Mais brusquement Jessie fut sur pied, pressant une lame entourée de ruban adhésif contre la jugulaire du garde.

— Touche à cette radio et je lui tranche la gorge, jeta-t-il au conducteur.

Ce dernier était jeune, en poste depuis deux ans seulement, et il réalisait brusquement combien il allait lui en coûter d'avoir sous-estimé le potentiel des hommes qu'il convoyait chaque jour entre une demi-douzaine d'établissements.

Jessie fit avancer le garde devant lui dans l'allée et lui fit franchir la porte grillagée, puis il s'empara du revolver posé sur le tableau de

bord. Il le braqua sur la tempe du conducteur, dont il dégaina l'arme.

— Prends la petite route qui s'enfonce entre les pins, là-bas, ordonna-t-il.

Le fourgon s'engagea en cahotant dans un chemin en terre battue, à l'ombre des branchages, et longea une mare verte de lichen et ridée par la course des insectes et des libellules. Jessie tendit la main par-dessus le volant et coupa le contact.

— Sortez d'ici, ordonna-t-il.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Jessie ? souffla le conducteur.

— Y a des jours comme ça où un mec se lève du mauvais pied, répliqua-t-il.

— Les toubibs vont te déclarer irresponsable. Tu n'iras pas en taule, dit le garde le plus âgé.

— Ils vont me faire des électrochocs, boss. La dernière fois, j'ai déchiré avec les dents la lanière en caoutchouc qu'ils m'avaient fourrée dans la bouche. Bon sang, plus jamais ça.

Il fit descendre les deux gardes et les poussa en direction de la mare qui irradiait une lueur d'un jaune verdâtre. Les autres détenus contemplaient la scène à travers les fenêtres du fourgon et certains se détournaient déjà, comme si on les forçait à regarder un film qu'ils n'avaient aucune envie de voir.

— Regardez ailleurs et mettez-vous à genoux. Regardez l'eau. Y a plein de grenouilles là-dedans. Elles sautent de tous les côtés. Vous les voyez ? lança Jessie.

— Ma légitime n'a que mon salaire pour vivre. Tu as bien dû fréquenter l'église à une époque, fiston. Aucun d'entre vous n'est complètement mauvais, bafouilla le plus âgé.

Puis sa voix se brisa dans sa gorge et mourut, et ses poumons se gonflèrent pour inspirer un filet d'air.

— Non seulement je suis allé à l'église, mais mon paternel était un prêcheur, rétorqua Jessie. Il me brûlait avec des cigarettes et il est mort étouffé par l'œil de verre d'une bonne femme dans une chambre de motel. Regardez donc ces grenouilles. Y en a une là-bas qu'est aussi grosse qu'un ballon de foot.

Il recula de quelques pas, resserrant et relâchant son étreinte autour des plaques de crosse, sa paume émettant un léger bruit de ventouse, comme si sa peau était enduite d'une substance adhésive.

Puis, soudain, Skyler Doolittle surgit derrière lui, une poignée de chaînes et de menottes cascading hors de sa main.

— Ils t'ont fait quelque chose de mal ? lança-t-il.

— Pas eux, non. En taule, y en a deux qui m'ont embarqué pour une petite séance de catéchisme nocturne. Ils sont tous de la même trempe.

— Tu as l'intention de te balader dans la forêt avec ces

combinaisons orange ?

— Quoi ?

— Enlève-leur leur uniforme et menotte-les. Et ne t'avise pas de leur faire de mal.

— D'où tu tiens que c'est toi le chef ? Eh, reste là. Tu m'écoutes ?... (Puis il contempla la peau dénudée de Skyler.) Bon sang, ils t'ont fait la même chose, hein ?

Skyler avait baissé la fermeture Éclair de sa combinaison orange et l'avait ôtée avant de gravir les marches du fourgon. Son corps était marbré d'hématomes dont les teintes étaient celles d'un fruit pourri. Il glissa les deux mains sous le tableau de bord et arracha la radio avant de la jeter au-dehors tel un animal mort.

— Comment s'appellent les deux gars qui t'ont donné cette petite séance de catéchisme nocturne ?

Peu avant l'aube, le lendemain matin, je me rendis en voiture chez Wilbur Pickett. Le soleil était encore caché sous la ligne d'horizon, l'air d'un bleu dense et les silhouettes imprécises. Quand je descendis de voiture, je humai la senteur froide et riche de l'eau de puits, ainsi que l'arôme du café bouilli et du porc rissolant dans la cuisine. Puis, venant de l'ouest, je vis Wilbur se diriger vers moi en chevauchant son Appaloosa dans les hautes herbes, le visage baigné d'ombre sous son chapeau, maintenant d'un bras un agneau contre son ventre. Il mit pied à terre près de l'écurie, déposa l'animal sur un établi à l'intérieur et lui caressa le crâne.

— Vous voulez bien me passer cette trousse de premiers soins ? lança-t-il.

— Que s'est-il passé ?

— Un fumier a posé un piège en acier dans les collines. J'aimerais bien lui coincer la main dans une portière de voiture et voir s'il aime ça.

Une incision rouge vif encerclait la patte droite de l'agneau. Wilbur versa du désinfectant sur la plaie, nettoya celle-ci, y appliqua du baume, puis découpa des lanières de gaze et de bande adhésive à l'aide d'un ciseau tandis que je maintenais l'animal.

— Vous avez laissé un message sur mon répondeur. Quelque chose en rapport avec Fletcher, le type employé par Earl Deitrich ? repris-je.

Wilbur tourna la tête et jeta un coup d'œil vers la maison. Le vent agitant la blancheur des rideaux à la fenêtre de la cuisine.

— Quand je suis rentré, hier, Fletcher était garé dans l'allée, appuyé contre la limousine, et il regardait Kippy Jo étendre la lessive dans l'arrière-cour, déclara-t-il.

— Que voulait-il ?

— Attendez un instant.

Il banda la plaie de l'agneau et déposa ce dernier dans une stalle, sur une litière de paille. Il s'empara d'un bocal en verre de trois litres posé sur une planche faisant office d'étagère. Le bocal était rempli d'une terre brun-rouge riche en terreau et marbrée de striures noires. Il dévissa le couvercle et me tendit le bocal.

— Sentez-moi ça !

Il attendit un instant, et reprit :

— Une odeur d'eau salée, d'humus et d'œufs pourris, hein ?

— Du pétrole ?

— Du brut, pur et noir, le meilleur. Ou pourrait en manger à la petite cuillère. Kippy Jo a hérité de son grand-père un terrain de cent hectares dans le Wyoming, et voilà la carotte de ce qui va devenir le *Kippy Jo Numéro Un*. Personne n'est au courant. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que ce Fletcher pointe son nez. Je lui ai demandé ce qu'il fichait dans mon allée. Il a dit : « Il paraît que vous avez un derrick dans le Wyoming. Si vous voulez vendre, on peut vous mettre en contact avec les gens qu'il faut. » J'ai répondu : « Même si je savais à quoi vous faites allusion, pourquoi est-ce que j'aurais envie de traiter avec quelqu'un de l'entourage d'Earl Deitrich ? » Il a répondu : « Pour mettre fin à vos ennuis, Mr. Pickett. » J'ai dit : « Ma femme est accusée de meurtre. Vous pouvez mettre fin à ça aussi ? » Il a répondu : « Il suffirait d'un seul coup de fil, mon ami. » Et puis il a regardé Kippy Jo dans l'arrière-cour, un sourire aux lèvres, comme s'il pensait à quelque chose de drôle qu'il était seul à piger.

Wilbur regardait l'agneau essayer de se hisser sur ses pattes dans la stalle. Des rais de lumière bleutée striaient l'intérieur de l'écurie.

— Comment Earl Deitrich pourrait-il être au courant en ce qui concerne votre terrain ? demandai-je.

— Il a d'excellentes relations dans les industries d'extraction. J'ai fait analyser la carotte dans un laboratoire de Denver. Ils sont tous cul et chemise, répliqua-t-il. Cette affaire au Venezuela.... On investit chaque dollar que ça nous rapporte dans notre compagnie de forage. Billy Bob, je vous parle d'un dôme de pétrole et de gaz naturel aussi important que celui de Tuscaloosa dans les années soixante-dix.

— C'est donc de ça qu'il s'agit, hein ? Deitrich veut mettre la main sur votre gisement. Qu'est-ce que vous avez répondu à Fletcher ?

— D'arrêter de regarder ma femme. De dégager sa caisse de mon allée.

— Bien joué.

Il ôta la selle du dos de l'Appaloosa et la déposa sur un chevalet.

— C'est du bluff, tout ça. Si je dois liquider le terrain pour tirer Kippy Jo d'affaires, c'est ce que je ferai. (Il reposa le bocal de terre pétrolifère sur l'étagère.) C'est marrant, tout ce qui peut arriver quand on s'assoit à la table d'un type qu'on aurait dû éviter, hein ?

Il ôta son chapeau et s'essuya le front de la manche ; puis un vaste sourire s'imprima sur son visage en lame de couteau qu'éclairaient les premières lueurs roses du soleil.

Il se produisit alors quelque chose que je ne parviendrai jamais à chasser de ma mémoire. L'innocence de son caractère, la dévotion qu'il vouait à sa femme, l'attention qu'il portait à un animal blessé semblèrent se fondre magnifiquement dans l'instant jusqu'à ce que je lui retourne son sourire et que je plonge mon regard dans ses yeux. Alors il baissa la tête et entreprit de boutonner sa poche de chemise, comme s'il ne voulait pas que je voie au-delà d'une apparence qui m'inspirait une admiration manifeste.

1. Abréviation de *rythm 'n' blues*. (N.d.T.)

Lundi après-midi, Temple Carrol entra dans mon bureau et s'assit devant l'une des souffleries du climatiseur, le corps balayé par le courant d'air froid. Son chemisier était constellé de taches de sueur.

— Fait chaud là-dehors ? lançai-je.

— Je viens de passer deux heures au sous-sol du palais de justice pour traquer la liste des objets personnels retrouvés sur le corps de Bubba Grimes. Elle se trouvait au fond d'un carton posé tout en haut d'une étagère, à deux centimètres du plafond.

Elle me tendit une enveloppe en papier kraft contenant plusieurs formulaires et des feuilles de calepin jaunes manuscrites. À la mort de leur propriétaire, les poches de Bubba Grimes contenaient des clefs de voiture, un rouleau de pastilles à la menthe, un portefeuille et cinquante-trois dollars, un peigne, un coupe-ongles, un tire-bouchon, un peso mexicain et trois dîmes.

— Vous avez examiné le sac contenant les effets personnels ?

— Mouais, il correspond précisément à ce qui est écrit là.

Elle avait les yeux rivés à mon visage.

La liste des effets personnels était raturée, certains mots gribouillés ou effacés. Je décrochai le téléphone et composai le numéro de Marvin Pomroy.

— J'ai sous les yeux de la paperasserie magistralement remplie par les adjoints de Hugo Roberts. Dieu sait pourquoi, elle était classée au sous-sol avec des documents vieux d'un siècle.

— Parlez-en à Hugo.

— Vous savez ce qui manque sur la liste des effets personnels ?

— Non.

— Un canif. Mais en bas du formulaire, on a effacé un mot. On l'a effacé avec tant de soin que le papier est troué, ajoutai-je.

Marvin demeura un instant silencieux, puis il répliqua :

— Ce qui signifie que les hommes d'Hugo méritent un zéro en calligraphie et en application. L'enquêteur de la scène du crime a spécifié que Grimes n'avait rien d'autre sur lui que ce qui figure sur cette liste.

— Il a découpé la moustiquaire à l'arrière de la maison. Pour faire ça, il devait bien avoir un couteau. Le laboratoire médico-légal nous aurait fourni des preuves permettant de disculper Kippy Jo. Il y avait forcément des fragments de moustiquaire sur la lame du canif. Je crois que c'est pour ça que vous vous êtes accroché avec Hugo au



téléphone. Vous savez qu'il a détruit des preuves.

— Non, je n'en sais absolument rien.

— Tout ça pue, Marvin. Ne les laissez pas vous tirer vers le bas.

— Vous avez quitté le bureau du Procureur des États-Unis et vous vous êtes mis au service de crapules, Billy Bob. Je n'apprécie peut-être pas toujours le système qui m'emploie, mais ce comté est un endroit plus décent grâce à mon travail. N'y voyez rien de désobligeant. Vous aimez peut-être regarder des sociopathes mettre leurs pieds sur votre bureau, répliqua-t-il avant de raccrocher.

Lucas me raconta qu'en fait, la dispute entre Jeff et Esmeralda trouvait son origine à la plate-forme de forage sur la tourelle de veille où le jeune homme était arrivé en retard, avait eu des mots avec le foreur et, un peu plus tard, s'était montré négligent, ce qui avait failli coûter la vie à un manoeuvre.

Imaginez le tintamarre autour de vous, la turbine du trépan qui gronde, les câbles qui vous sifflent aux oreilles, les chaînes de levage qui claquent comme des coups de fouet en libérant les tiges du train, les palans et les énormes pinces d'acier qui se balancent dans les airs, tandis que les boues de forage dégoulinent à flot sur vos brodequins coqués de métal et que la fournaise des projecteurs brûle votre peau. Le ciel nocturne est strié d'éclairs de chaleur et le bruit constant, assourdissant, ravage vos sens. C'est un environnement dangereux ; mais il est également monotone et abrutissant. L'espace d'un bref moment, on se prend à rêvasser.

Les pinces de treuillage frappèrent l'homme qui se trouvait près de Jeff et l'envoyèrent rouler à l'autre extrémité de la plate-forme. Son casque orange vif tournoya comme une toupie dans l'obscurité. Le foreur éteignit le moteur ; quand le blessé se redressa sur son séant, son bras pendait mollement à partir de l'épaule et son poignet tressaillait de façon incontrôlable sur le sol. Il considéra les autres manoeuvres d'un œil idiot, comme s'il ne savait plus qui il était. Un pan de toile claquait dans le silence.

Après que l'ouvrier blessé eut été conduit à l'hôpital, Jeff renfila ses gants cloutés et attendit que le monteur, installé sur la tour de forage, dégage une longueur de tige et la fasse descendre par le palan. Puis il s'aperçut que le foreur et les hommes de l'équipe l'observaient, dans l'expectative.

— Tu as fait trois erreurs en l'espace d'une nuit, Jeff. Va chercher ton chèque chez le contremaître, commanda le foreur.

— Je m'excuse d'avoir cafouillé. Je ne suis pas dans mon assiette, c'est tout, répondit Jeff.

— Tout le monde n'est pas fait pour ce boulot. Hé, si j'étais aussi beau gosse que toi, j'irais à Hollywood. Enfin, bon vent, fiston, lança

le foreur.

Un instant plus tard, Jeff était planté dans l'obscurité au-delà du cercle de lumière et de vacarme que les ouvriers du pétrole appellent la tourelle de veille, regardant ceux qui étaient à présent ses ex-collègues batailler avec le trépan, nettoyer au jet le plancher boueux de la plate-forme, et reprendre leurs activités comme s'il n'avait jamais été là.

Tout en prenant le petit déjeuner avec Esmeralda et Lucas dans la cuisine de la ferme, Jeff repassa inlassablement en revue l'incident survenu sur la plate-forme, analysant ce qui avait foiré, évaluant après coup ce qu'il aurait dû répondre au foreur, se demandant si l'accident était bel et bien arrivé par sa faute ou s'il avait simplement fait office de bouc émissaire parce qu'il s'était montré insolent un peu plus tôt.

— Les manœuvres se font tout le temps virer. Ça fait partie de leur vie, Jeffro. Ne te bile pas pour ça, déclara Lucas.

— C'est vrai, Jeff. Il y a beaucoup d'offres de travail à San Antonio en ce moment, renchérit Esmeralda.

— Comme quoi, par exemple ?

— Comme le restaurant où je travaille. Ils ont besoin d'un assistant-manager.

Le visage de Jeff était hébété par la fatigue, mais un sentiment d'irritation sembla luire dans son œil, pareil à un insecte noir.

— On peut y aller ce matin, reprit-elle. De toute façon, je dois faire un saut à la laverie et passer chez Wall-Mart. Cholo a besoin que je lui achète des slips.

— Tu crois que je vais passer la matinée à faire les courses pour acheter des slips à ton frère ? rétorqua-t-il.

— Tu as passé une mauvaise nuit, chéri. Maintenant, arrête de faire la tête, murmura-t-elle.

Il détourna les yeux d'Esmeralda et de Lucas et, à travers la moustiquaire rouillée, fixa du regard le jardin tapissé de pissenlits et un bout de gouttière se balançant au vent.

Plus tard dans la matinée, Lucas mit en marche le ventilateur électrique de sa chambre et s'endormit. Des voix querelleuses s'élevant à l'intérieur de la caravane le réveillèrent dans la chaleur dense et jaune de l'après-midi, des injures lancées comme des gifles, une table renversée, peut-être, des assiettes se brisant à terre.

— Le problème, ça n'est pas une connerie de boulot sur une tour de forage ! Tu m'emmènes dans des bars où il fait sombre ! On va dans des restaurants où personne ne te connaît ! Tu n'aimes pas être avec moi quand il fait jour, criait Esmeralda.

Déboulant de la caravane, Jeff fit irruption dans le jardin, pieds et torse nus, et s'assit au volant de sa décapotable. Puis il se rendit

compte qu'il avait laissé ses clefs à l'intérieur. Il enfouit sa tête au creux de ses bras et se mit à sangloter. Esmeralda sortit à son tour, portant des jeans coupés aux genoux et une brassière, les traits soudain emplis de pitié, et caressa ses cheveux et sa nuque. Puis ils regagnèrent la caravane, enlacés, et y restèrent jusqu'au crépuscule.

Cette nuit-là, Lucas était de repos et avait prévu de sortir en ville. Mais Jeff et Esmeralda frappèrent à sa porte, tout excités par les promesses d'une soirée estivale, comme si les incidents de la journée n'avaient aucune importance. Jeff tira la dernière bouffée d'un joint, retint la fumée dans ses poumons, puis la laissa s'échapper paresseusement entre ses lèvres et se dissiper dans le vent. Il était vêtu d'une veste sport beige et d'un pantalon bleu sombre. Esmeralda portait une robe en organdi rose, des anneaux aux oreilles, des escarpins lavande et un rouge à lèvres cerise. La cravate de Jeff pendait hors de la poche de sa veste, presque comme s'il souhaitait démontrer ostensiblement son indifférence envers le décorum.

— Tu viens dîner avec nous au Post Oaks Country Club, déclara-t-il.

— Merci, mais leur cuisine est un peu trop riche pour mon estomac, répondit Lucas. Dis-moi, ne le prends pas mal, mais si tu as de la came, je te demanderai de ne pas la garder ici.

— C'était mon dernier joint, Lucas, mon garçon. Hé, tu ne vas pas nous faire de la peine, hein ?

Aux yeux des membres du country club de Deaf Smith, Post Oaks ne représentait pas seulement une oasis de richesse enchâssée au cœur du sud du Texas : c'était l'expression architecturale d'un idéal culturel dans une époque soumise à la vulgarité, au délabrement des villes et aux libéraux de l'Est qui supprimaient les systèmes de classe et affranchissaient une sous-classe de Wisigoths modernes.

Le parc et l'allée circulaire plantés de chênes, le porche flanqué de colonnes d'une blancheur aveuglante, la piscine turquoise en forme d'immense trèfle traversée de soleil, la terrasse dallée avec ici et là des palmiers en pot, tout cela était agréable à l'œil, mais représentait le seul symbole du luxe et du sectarisme du club. Ce que ce dernier avait d'unique était son attachement à la tradition, une tradition qui remontait au début des années quarante, à l'époque où des orchestres de danse jouaient des morceaux de Glenn Miller sur la terrasse et où l'inquiétude provoquée par les tickets de rationnement, la guerre en Europe et dans le sud du Pacifique, était aussi ténue que le lointain ronronnement d'un Flying Fortress effectuant un vol d'entraînement dans un ciel magenta.

Certes, au mois d'octobre les arbres exhalaient les relents de décomposition de l'automne, et en hiver la piscine en forme de trèfle était vidée, récurée à la Javel et recouverte d'une bâche, mais la mort

et les changements semblaient perdre leur pouvoir une fois franchies les frontières géographiques du club, qui s'étendait des haies impénétrables longeant la route jusqu'aux berges escarpées surplombant l'anse verte et paresseuse du fleuve, en passant par les fairways que l'on aspergeait chaque semaine d'hydrogène liquide. Les bals, les fêtes de fin d'études, la convivialité du bar et du club de jeux érigés au neuvième trou, les dîners aux chandelles sur la terrasse faisaient partie intégrante de la grandeur du monde ; ils représentaient le dû de tous ceux qui avaient œuvré pour eux et les avaient mérités, et n'avaient pas à être défendus. Que le vent dépouille un arbre de ses feuilles rouges en novembre n'était pas plus un signe de mortalité que le vieillissement et la disparition des membres du personnel ; lorsque ces derniers s'en allaient, ils étaient promptement remplacés par d'autres dont la similitude avec leurs prédécesseurs indiquait à peine qu'une transition avait eu lieu.

Assis sur le siège avant de la décapotable jaune, les cheveux flottant au vent, Lucas, Jeff et Esmeralda se dirigèrent vers l'est du comté, traversant les collines verdoyantes parmi les ombres du soir. Mais Jeff n'avait pas envie d'aller directement à Post Oaks Country Club. Il se gara près d'un bar surplombant le fleuve, un bar fréquenté par la classe ouvrière et doté de guichets destinés aux plats à emporter, d'une piste de danse en plein air et d'un juke-box au fond de la salle.

— Je n'ai pas envie d'aller là, Jeff, protesta Esmeralda.

— Pourquoi pas ?

— On s'est mis sur notre trente et un pour aller dans un rade à bière ? J'ai faim. Je n'ai pas envie de boire l'estomac vide.

— Tu n'es pas sur ton trente et un, riposta-t-il.

Elle scruta son profil, posa une main sur la sienne.

— Qu'est-ce qui ne va pas, chéri ?

— Rien. Tu pourrais arrêter de me tripoter la main quand je conduis ? (Puis il se força à grimacer un sourire.) J'ai envie de boire un verre, voilà tout. Je me suis fait virer de mon boulot hier soir. Au club, les tables sont bondées jusqu'à 20 heures. On peut commander des nachos. Pas vrai, Lucas ?

Mais Lucas garda le silence.

Ils burent deux tournées de vodka collins en contemplant le fleuve, sous la fumée du barbecue d'une bande de bikers accompagnés de leurs copines. Jeff tirait le lobe de son oreille, se mordillait les lèvres et jetait des regards irrités aux bikers, presque comme s'il avait envie de les provoquer.

— D'accord, d'accord, on y va. Change de disque, jeta-t-il à Esmeralda, bien qu'elle ne lui ait rien dit.

Quand la décapotable jaune s'engagea dans l'allée du country club

et se gara devant la véranda à colonnades, Jeff descendit et s'empara du ticket de parking que lui tendait le voiturier comme s'il était en transe. Précédant Lucas et Esmeralda, il franchit les portes vitrées en les laissant glisser de ses doigts derrière lui. Il était presque 21 heures ; la salle à manger aurait dû être vide, les serveurs occupés à ramasser les couverts et les nappes sales, à jeter les fleurs fanées dans des sacs en plastique. Mais de fait, les lustres emplissaient la pièce de leur éclat doré ; sur les tables, des œillets et des roses flottaient dans des coupes de cristal, et une quarantaine de personnes se trouvait au beau milieu de la répétition d'un dîner de noces.

L'une des invitées était Rita Summers, l'ex-petite amie de Jeff. Ses cheveux étaient aussi dorés que le lustre surplombant sa tête, ses yeux bleus aussi perçants que ceux d'un faucon. Sans prendre la peine de demander, elle piocha une cigarette dans l'étui d'une femme plus âgée, l'alluma et souffla un jet de fumée du coin des lèvres. Jeff conduisit Esmeralda et Lucas jusqu'à une table située dans l'angle du restaurant et s'assit en tournant le dos au banquet.

— C'est vraiment un bel endroit, déclara Lucas.

— Un bel endroit ? Mouais, c'est bien vu. Bien vu, vraiment. Un bel endroit, répéta Jeff, comme si ces mots avaient une profondeur sibylline dont lui seul saisissait la portée.

— La fille qui nous regarde, là-bas... C'est elle qui m'a dit que son plat avait un goût de merde de chien, murmura Esmeralda.

— Elle est myope. Elle est mal lunée. Qu'est-ce que ça peut foutre ? Ne la regarde pas, voilà tout, rétorqua-t-il. Tu m'as entendu ? Regarde le menu.

— Jeff, ça commence à craindre, intervint Lucas.

— À qui le dis-tu, riposta l'autre. (Il fit claquer ses doigts pour attirer l'attention d'un serveur.) André, apportez-nous trois steaks, trois demis, trois salades vertes. Des cocktails de crevettes pour eux deux, rien pour moi. Et apportez-moi un Jack-Coca.

— Très bien, Mr. Deitrich, acquiesça le serveur, qui s'inclina légèrement sans gratifier Lucas ou Esmeralda d'un regard.

Jeff prit le menu des mains d'Esmeralda et le tendit au serveur.

— Quelle autorité, dis donc ! lança la jeune femme.

— À cette heure et dans ce club, soit tu commandes un steak, soit on te sert des restes réchauffés. Je le sais, toi pas. Je nous ai fait gagner du temps à tous les quatre.

— Je crois que je ferais mieux d'aller repérer les toilettes. Tu sais, pour le cas où j'aurais besoin de vomir plus tard, jeta-t-elle.

— Tu as vraiment envie d'aller te balader ? C'est un club. Tu ne pourrais pas simplement...

— Quoi ?

— Arrête de tout compliquer. Contentons-nous de dîner et foutons le

camp d'ici. Oh, et puis laisse tomber, jeta-t-il.

Il lança dans les airs une minuscule cuillère en argent qui rebondit sur la nappe.

Mais avant qu'Esmeralda ait pu se lever de sa chaise, Rita Summers s'approcha d'eux en foulant la moquette et se planta près de leur table, fumant sa cigarette.

— Félicitations pour ton mariage, Jeff. Je regrette de ne pas avoir été prévenue plus tôt. Je vous aurais envoyé un cadeau, je t'assure, dit-elle.

Elle avait un teint de pêche, des ombres ruisselaient dans les plis de sa robe de satin bleu et une lueur jouait sur la courbe de ses seins.

— Ouais, c'est sympa d'être passée, rétorqua Jeff, un bras pendant par-dessus le dossier de sa chaise, en contemplant à travers les portes-fenêtres l'éclat des projecteurs allumés au fond de la piscine.

Rita tira une bouffée, imprimant une trace de rouge à lèvres au bout de sa cigarette.

— Je suppose que tu as résolu tes petits problèmes sexuels. Ça me fait tellement plaisir quand deux personnes faites l'une pour l'autre se rencontrent, reprit-elle.

Le serveur apporta le Jack Daniel's-Coca de Jeff sur un plateau. Ce dernier but la moitié de son verre et ses yeux adoptèrent un bleu plus profond. Puis il fit osciller une cerise d'avant en arrière, en la tenant par la tige et en la regardant fixement.

— Tu veux bien clarifier cette remarque ? demanda Esmeralda.

Rita adressa un sourire au jeune homme, puis elle se pencha et chuchota quelques mots à l'oreille d'Esmeralda tout en plongeant malicieusement ses yeux dans ceux de Jeff. Le visage de la jeune femme se pinça, se plissa comme une pomme exposée à une chaleur intense.

Rita se redressa et regarda Esmeralda.

— Avant, il allait faire ça dans des bordels mexicains. Mais pour finir, le seul endroit où on l'a encore laissé entrer, c'est un bouge tenu par une vieille Noire dans la Valley, conclut-elle.

Esmeralda s'empara de son sac à main orné de paillettes et de franges roses et se dirigea vers les toilettes. Elle passa devant la table du banquet, le menton fier, accentuant le mouvement de ses hanches. Mais elle ne pouvait masquer l'expression de son regard.

— Si on n'était pas dans cette salle de restaurant, je te botterais les fesses, grogna Jeff.

— Oh, j'en suis sûr. Tu es tellement, tellement... *chaud*, rétorqua Rita.

Puis elle émit un roucoulement de passion feinte et lui envoya un baiser avant de rejoindre sa tablée. Elle se pencha et raconta sur le ton de la confidence une histoire à six personnes qui arboraient toutes un

vaste sourire.

— Va chercher Esmeralda aux chiottes, marmonna Jeff. On se tire d'ici.

— Moi ? dit Lucas.

— Tu n'es pas membre de ce club. Personne ne s'intéresse à ce que tu fais. Va la chercher.

— Tu sais quoi ? Je vais plutôt rejoindre la nationale à pied et rentrer en stop. En attendant, pourquoi t'arrêtera-t-on de t'imaginer que t'es à cent coudées au-dessus des autres ?

— D'accord, d'accord, je suis désolé. Assieds-toi. Je vais m'en occuper. Bon Dieu, pourquoi est-ce que je me fourre toujours dans des situations pareilles ? siffla Jeff.

Il but les dernières gorgées de son verre et se leva, blêmissant légèrement alors que son estomac vide accusait soudain le choc du whisky et de la vodka.

Il longea le couloir menant aux toilettes pour femmes et entra sans frapper. Un instant plus tard, il réapparut en compagnie d'Esmeralda, sa main posée sur ses reins. Elle avait les joues humides et tenait son sac à deux mains.

— Elle raconte des foutaises. Elle a taillé des pipes à tous les arrières du SMU. Elle te traite comme si tu étais une crétine de péon, lui disait-il.

Le serveur avait roulé le chariot à victuailles jusqu'à leur table et disposait des chopes à la droite de chaque assiette.

— Rapportez tout ça aux cuisines pour les plongeurs, André. On fiche le camp au Dog'n'Shake. C'est là-bas que ça bouge, lança Jeff.

Puis il signa la note posée sur le chariot.

À cet instant, il s'aperçut que Rita Summers et ses amis étaient en train de rire, non pas ouvertement, comme ils l'auraient fait d'une plaisanterie ; c'était un rire étouffé, collectif, qui semblait se répandre comme un crissement de cellophane autour de leur tablée. Il se retourna et s'aperçut qu'ils avaient tous les yeux fixés sur l'escarpin d'Esmeralda et sur le long ruban de papier toilette humide collé à sa semelle.

Il empoigna avec force l'avant-bras de la jeune femme, posa un pied sur le papier toilette et essaya de la libérer. Mais il ne réussit qu'à déchirer le papier et à le coller à son propre mocassin. Sa fureur s'imprima sur son visage ; il se pencha, arracha l'escarpin d'Esmeralda et le jeta sous une table, puis il poussa la jeune Mexicaine à l'extérieur du restaurant.

— Tout ce que tu avais à faire, c'était de t'asseoir et de dîner ! C'était aussi simple que ça ! Toi et ta famille, vous êtes une pub vivante pour le Ku Klux Klan. Et arrête de faire ce bruit, lança-t-il tandis qu'elle s'appuyait contre l'une des colonnades blanches et

cachait son visage dans ses mains.



Je savais que c'était une mauvaise idée. De même qu'un ancien alcoolique s'accorde une virée inoffensive dans un bar, ou qu'un chasseur bredouille fait un carton au crépuscule dans les vitres d'une bâtisse de pierre abandonnée avant de tourner le dos au fracas qui retentit à l'intérieur.

Peggy Jean m'avait dit que le pique-nique organisé au cottage de la Comal River était destiné aux enfants d'un orphelinat, et que Pete adorerait sans doute dévaler les rapides dans une chambre à air en compagnie des autres gamins.

Elle ne se trompait pas sur ce point. Dès que je garai l'Avalon au milieu d'un bosquet de pins surplombant la rivière, il sortit à grand-peine sa chambre à air du coffre et s'élança dans un sentier de terre battue bordé de rochers ; ce dernier menait à une plage sablonneuse que longeait une coulée d'eau tumultueuse provenant d'une digue en bois bâtie sur une demi-largeur de rivière. Les os de son torse et son dos saillaient comme des baguettes de bois sous la peau. À travers les arbres, je le vis entrer dans l'eau froide, verte et opaque.

— Ne t'inquiète pas pour lui. J'ai engagé deux maîtres nageurs pour les surveiller, dit Peggy Jean.

Elle se tenait près du cottage, sous une tonnelle dallée qu'escaladaient des rosiers grimpants. Sur l'arrière-plan des pins, la maison était couleur de craie, des stores à lattes bleues pendaient à ses fenêtres et les carillons à vent de la galerie tournoyaient dans la brise. Elle déploya une nappe à carreaux sur une table et entreprit d'y disposer des fourchettes, des cuillères et des tasses décorées de têtes de cochons souriants. Elle était arrivée en avion de Padre Island ce matin-là et son front ainsi que sa nuque étaient rougis de coups de soleil.

— Nous ne pouvons pas rester trop longtemps. Sa mère veut qu'il soit rentré avant la nuit, dis-je.

— As-tu apporté ton maillot de bain ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

— Je vais nager. Tu peux te changer à l'intérieur. J'irai dans la cabine de bains derrière la maison, déclara-t-elle. (Elle scruta mon visage.) Quelque chose ne va pas ?

— Non.

— Tu as le sentiment que tu ne devrais pas être là ?

— Je ne me pose pas vraiment la question de savoir ce qui est bien

et mal, ces temps-ci.

Elle repoussa une mèche de son front.

— Ernest Hemingway disait que si, au matin, on éprouve du remords à l'idée d'avoir fait quelque chose, c'est mal et on devrait s'abstenir de recommencer. Si l'on n'éprouve pas de remords, on devrait en savourer le souvenir.

Devant mon silence, elle se détourna et se dirigea vers la petite cabine de bains, une serviette sous le bras. Elle s'était coupé les cheveux et ceux-ci étaient épais, éclairés de reflets dorés sur la nuque. Le soleil disparut derrière un banc de nuages, et soudain le vent qui soufflait dans les pins sembla froid et tannique. Je contemplai la fermeté de ses mollets et le balancement de ses hanches sous l'étoffe de sa robe. Près de la cabine de bains, une vieille pompe à eau métallique était constellée de gouttes d'eau qui se détachaient de sa poignée et chutaient à terre. La bouche sèche, le visage moite dans la brise comme si j'avais la fièvre, je gardai les yeux rivés à la porte de la cabine bien après que Peggy Jean en eut fermé la porte.

Je me changeai à l'intérieur du cottage. Quelques instants plus tard, elle ressortit de la cabine, portant un maillot de bain une pièce bleu foncé et des sandales en raphia.

— Tu as gardé ta chemise, remarqua-t-elle.

— Le temps s'est rafraîchi.

— Je vais te servir un verre.

— Tu me connais ; je suis encore aux trois quarts baptiste.

— Oh, arrête avec ça, répliqua-t-elle.

Puis elle m'entoura le poignet de l'index et du pouce et m'entraîna avec douceur à l'intérieur du cottage.

Elle servit deux vodka collins au bar séparant la cuisine du salon. La porte de la chambre à coucher était entrouverte ; le lit était fait avec un édredon blanc, d'épais oreillers à volants et une couverture bleu marine à l'emplacement des pieds. Peggy Jean glissa un verre au creux de ma paume puis approcha le sien de ses lèvres, le visage à quelques centimètres seulement du mien.

— Je n'aurais pas cru que tu aimais l'alcool, dis-je.

— Avec le temps, on apprend à aimer toutes sortes de choses, répondit-elle. (Son haleine dégageait un arôme de glace et de feuilles de menthe, pourtant elle était tiède sur ma joue.) Veux-tu t'asseoir dehors ?

Je ne répondis pas. Sa main était posée sur le bar et ses doigts effleuraient les miens. Elle les plaça sur ma main, puis elle posa son verre, renversa son visage et plongea son regard dans mes yeux. Je l'embrassai sur les lèvres et je sentis son corps se presser contre moi tandis qu'elle se haussait sur un pied, les muscles de son dos se tendant sous ma main.

Ses cheveux embaumaient le vent salé et le soleil, et son souffle me chatouillait le cou comme une plume. À travers la porte entrouverte de la chambre, la blancheur de l'édredon et les oreillers trônant à la tête du lit me paraissaient représenter le rectangle de lumière, de symétrie et de confort le plus attrayant du monde. Elle frotta le haut de son crâne contre ma bouche et pressa son ventre contre le mien, glissant sa main sur mes reins. En pensée je me sentais déjà attiré au creux de ses cuisses, dans la splendeur et la chaleur de son corps, sa bouche réduite à un murmure rauque dans mon oreille.

Mais alors je regardai par la fenêtre et j'aperçus L.Q. Navarro dans le jardin, adossé à un tronc d'arbre, les bras croisés, une botte appuyée sur l'autre, le visage obscurci par son chapeau.

« *Mais qu'est-ce que tu fabriques, bon dieu, fiston ?* » lança sa voix.

Je me sentis m'éloigner de Peggy Jean, de ses seins voluptueux, du mystère de ses yeux.

— Pourquoi regardes-tu par la fenêtre ? souffla-t-elle.

— Parce qu'on n'entend plus rien.

— On n'entend...

— Les gosses criaient dans les rapides. À présent, il n'y a plus un bruit. Pourquoi ont-ils cessé de crier ?

— Qu'est-ce qui t'arrive, Billy Bob ? soupira-t-elle. Parfois, tu te comportes comme si tu n'avais pas toute ta tête.

Mais je ne l'écoutais plus. Je sortis dans le jardin où le vent était plus froid qu'il n'aurait dû l'être, où flottait une senteur évoquant les bois à l'automne, les aiguilles de pin plongées dans l'ombre et les vapeurs délétères se dégageant des fleurs mortes. Me dirigeant vers l'extrémité du promontoire, je distinguai la surface verte et opaque de la rivière, l'eau bouillonnant à la hauteur des rapides, le flot écumeux qui tourbillonnait et enflait jusqu'à former une longue coulée cascadeant par-dessus les rochers gris, les ombres du soir qui semblaient figer la ravine dans le silence.

Les deux maîtres nageurs aux torses gonflés d'haltérophiles étaient plantés sur la rive, encerclés par les enfants, balayant l'eau du regard en amont et en aval. L'un d'eux se mit à se presser nerveusement le front avec les doigts ; l'autre arpentait la berge, interrogeant les enfants, son visage s'empourprant d'exaspération, comme s'ils lui refusaient délibérément de lui livrer la solution de son problème.

Puis, à travers les pins, j'aperçus Pete à quarante mètres en aval des rapides ; il se débattait dans un tourbillon qui s'était formé contre le flanc d'un rocher. Sa chambre à air se trouvait à l'extérieur du vortex, à un mètre ou un mètre cinquante de sa main, mais elle aurait aussi bien pu se trouver à un océan de distance.

Il battait l'eau de ses bras, s'efforçait de se rapprocher de la rive à grands coups de pied ; puis ses épaules étroites tournèrent au cœur

du tourbillon et il sombra.

Je dévalai la pente, pieds nus, bondissant par-dessus des rocs et des racines dénudées, me frayai un chemin à travers un roncier et parvins sur la plage. De l'autre côté de la rivière, je distinguai son visage sous la surface, ses yeux étroitement fermés, ses cheveux flottant au-dessus du crâne, ses lèvres pincées pour résister au désir d'inspirer sous l'eau. Je me précipitai jusqu'à l'extrémité d'une roche plate et plongeai la tête la première dans la rivière. Le froid heurta mes os comme une enclume, je fis deux brasses vigoureuses puis disparus sous l'eau, agrippai l'enfant par la taille et le ramenai à la surface avant de le projeter aussi loin que possible en direction de la rive.

Puis je sentis mes pieds toucher le lit de galets de la rivière ; je pris Pete dans mes bras, le soulevai contre ma poitrine et regagnai le banc de graviers, le sable et tes hautes touffes d'herbe poussant sur la berge.

Je l'allongeai, lui caressai les cheveux, lui frottai le dos et sentis la chaleur de son souffle sur ma peau.

Quand il ouvrit les yeux et me regarda, son visage était pâle d'épuisement et constellé de gouttes d'eau.

— J'savais bien que vous alliez venir, souffla-t-il.

— J'ai failli ne pas arriver à temps, mon petit vieux.

— Pas la peine de me raconter des craques, Billy Bob. J'ai même pas eu peur.

Je le nichai sur mon épaule et gravis le sentier menant au sommet du promontoire. Peggy Jean était dans le jardin du cottage, la bouche entrouverte, la peau hérissée de chair de poule par le vent.

— Les maîtres nageurs étaient censés les surveiller. Je leur ai dit précisément combien d'enfants seraient présents. Ils ne pouvaient pas avoir le moindre doute, dit-elle.

— Je vais chercher mes affaires dans le cottage.

— Je les ai payés pour surveiller chacun de ces enfants, Billy Bob.

— Je sais. Le problème ne vient pas de toi.

— Dans ce cas, ôte cette expression de ton visage.

— Ernest Hemingway est mon auteur préféré. J'admire son grand courage. Mais en fin de compte, il s'est fait sauter la cervelle avec une carabine. Au revoir, Peggy Jean, dis-je.

Kyle Rose avait un problème. Depuis toujours, il aimait les uniformes ; les treillis de la garde nationale qu'il revêtait lors des réunions mensuelles, les chemises brun-vert à manches courtes et les pantalons à bande grise des adjoints du shérif, semblables aux tenues tropicales des Marines, et même le chapeau de paille délavé jusqu'à en être blanc, les lunettes noires et le pantalon de toile amidonné qu'il portait à l'époque où il surveillait le travail d'ouvriers agricoles émigrés employés à la cueillette dans les champs de haricots.

Sa coupe en brosse, le nœud de cartilage de ses maxillaires, son regard capable de contraindre les détenus et les clochards à fixer leurs chaussures, tout cela n'était qu'une partie de l'apparence qu'il cultivait et qui annonçait à autrui qui il était et ce qu'il était. Il lui fallait également être impeccablement mis, portant bottes et chapeau, les tendons de son corps dessinant un réseau de puissance géométriquement parfait à l'intérieur d'un uniforme très ajusté. Il fallait que l'opacité de son visage et le pli serré de ses lèvres les forcent à déglutir.

Mais tout cela lui faisait défaut désormais, et il ignorait pourquoi, tout comme il ignorait comment expliquer ses sentiments à quiconque.

Jessie Stump et Skyler Doolittle étaient en liberté quelque part sur l'autre rive de la rivière, dans les collines où ils s'étaient échappés du fourgon cellulaire. Mais en quoi cela aurait-il dû le perturber ? Stump était de la racaille de petit Blanc, un détraqué ; les électrochocs avaient transformé son cerveau en bouillie de maïs calcinée. Doolittle était un assassin d'enfant, un pervers difforme qui ressemblait à un godemiché et aurait eu sa place dans une roulotte de cirque. Kyle Rose avait sorti des Noirs des clubs de Nigger Town en les traînant par les cheveux sans que leurs amis osent broncher. Un jour, il avait escaladé un réservoir d'eau et assommé un sniper à coups de crosse. Un récidiviste que l'on avait transféré de Huntsville afin qu'il témoigne lors d'un procès avait balancé son plateau de déjeuner contre les murs de la cellule de dégrisement et fait déguerpir les détenus de confiance. Kyle Rose l'avait obligé à nettoyer les dégâts avec son tee-shirt, puis à ramper comme un ver sur le sol de ciment.

Pourquoi, à la pensée que Skyler Doolittle et Jessie Slump étaient en liberté, sa voix s'étranglait-elle dans sa gorge, pourquoi essayait-il involontairement ses paumes sur son pantalon ?

Parce que ces deux-là n'avaient pas peur de lui. Stump était trop cinglé, quant à Doolittle... Kyle Rose ne pouvait analyser ce qui rendait Doolittle différent. Ce n'était pas seulement ce cou verrouillé à son torse. Le regard de cet homme semblait accepter la souffrance comme s'il s'agissait de la seule condition qu'il eût jamais connue, tel un homme nu qui a cheminé sa vie durant sur un sentier louvoyant sans fin entre des buissons d'épines. Il n'y avait aucun moyen de faire pression sur un tel homme.

Kyle Rose acheta un deuxième revolver, un calibre .25 dont l'étui se bouclait confortablement autour de la cheville. Mais un fil métallique tremblait en lui et ni le revolver de cheville, ni les dosettes de tequila qu'il buvait au déjeuner, ni même sa rhétorique agressive dans la salle de repos des adjoints ne lui apportaient un instant de soulagement.

— Je crois qu'on devrait fouiller les berges au-dessus du fleuve, déclara-t-il à Hugo Roberts.

— Et pourquoi ça ? Ils n'ont pas blessé les gardes du fourgon. Je ne crois pas qu'ils soient bien dangereux, rétorqua le shérif.

Il était assis dans la pénombre derrière son bureau, la fumée de sa cigarette s'élevant jusqu'à son visage.

— Ce sont des prisonniers en fuite. Voilà pourquoi. L'un devrait être castré, l'autre devrait retourner moisir dans le ventre de sa mère, riposta Kyle.

Hugo appuya ses coudes sur le bureau, tira sur sa cigarette et exhala la fumée sur ses mains. Il regarda par la fenêtre d'un œil indifférent.

— Ils sortiront du bois quand ils auront faim, si tant est qu'ils ne soient pas déjà au Mexique. D'ici là, trouvez-vous une poule, Kyle. Ou bien mettez-vous au paddleball. Qu'est-ce que vous aviez besoin de les chauffer à l'aiguillon à bétail, d'ailleurs ? La dernière chose dont on aurait besoin, ce serait que le département de la Justice nous envoie encore une fois des agents doubles.

Kyle Rose sortit du bâtiment en grès et en claqua la porte derrière lui d'un coup de pied. Les autres adjoints du shérif gardèrent les yeux fixés sur un endroit neutre ; l'odeur réfrigérée de fumée, de testostérone et de crachats de Red Man enveloppait leur corps comme de la cellophane.

— Il faut qu'on commence à établir des concours d'entrée dans la fonction publique, à faire une meilleure sélection. Je crois que ce type a de sérieux problèmes nerveux. J'en suis même convaincu, dit Hugo.

Il tira sur sa cigarette et exhala la fumée d'un air philosophique.

Kyle Rose prit trois jours de congé sans solde et se rendit à la caravane dont il était propriétaire près de la rivière. La pelouse était rase, tondue par des chèvres, et les pins largement espacés, de sorte que Kyle jouissait d'une vue dégagée des environs. Mais il ne prit aucun risque. Le premier soir, il déroula autour des troncs d'arbre du jardin, à hauteur de cheville, des fils de fer auxquels il avait suspendu des boîtes de conserve, puis il chargea sa carabine et l'appuya au chambranle de la porte. Enfin, il s'installa dans une chaise longue sur sa véranda protégée d'une moustiquaire, une bouteille fraîche de Carta Blanca à la main, et contempla les lumières des embarcations sur le fleuve, les flammes grésillant sous le morceau de viande que son voisin faisait cuire au barbecue, l'étoile du berger s'élevant au-dessus des collines dans un ciel mauve.

Il dormit tard, s'éveilla reposé et but une tasse de café avec son voisin, un militaire à la retraite. Puis il fendit du bois sur un billot près de la berge, bien qu'il n'en ait pas besoin avant l'automne.

C'était stupéfiant de voir ce qu'une bonne nuit de sommeil pouvait accomplir. À présent, ses inquiétudes au sujet de Skyler Doolittle et de Jessie Stump lui semblaient puérides et sans importance. En outre, ils

n'avaient pas volé ce qui leur était arrivé. Parfois il fallait truquer un peu les cartes, sans quoi personne ne plongeait. C'est ce qu'affirmait Hugo. Skyler Doolittle avait tué des enfants alors qu'il conduisait en état d'ivresse, puis il avait été interpellé près d'une cour d'école. Combien de fois un type comme lui pouvait-il se glisser entre les mailles du filet ? Alors ils avaient mis des photos pédophiles dans sa chambre. La belle affaire. Mieux valait ça que voir ce type foutre en l'air une autre flopée de gamins. Pas vrai ?

Quant à Stump... En voilà un autre qu'on aurait dû passer à la tronçonneuse. Depuis des générations, les siens vivaient dans une anse boueuse et broussailleuse de la rivière, se reproduisant entre membres de la même famille, chassant le cerf au projecteur et se branchant illégalement sur le réseau électrique du comté. Ils allumaient une flopée de feux de forêt lorsque la scierie refusait de les embaucher et criblaient de balles les citernes d'eau des Job Corps.

Non, une tronçonneuse ne suffirait pas, songea Kyle. Il faudrait du napalm. Que des avions de combat viennent arroser de napalm toute la surface de la terre, stériliser le sol qu'ils avaient foulé, afin que le virus n'infecte pas davantage le patrimoine génétique.

De fait, au fil de la journée, Kyle en vint à souhaiter que Doolittle ou Stump tentent de s'en prendre à lui. Ils clamaient tous haut et fort qu'une fois libérés, ils reviendraient se venger. Ça leur dirait de prendre une balle de sa carabine en pleine poire ? *Bang*. Comme l'arrière d'une pastèque qui explose.

Ce soir-là, il sortit dans le jardin avec son arc et son carquois de flèches et fixa une cible en papier neuve aux bottes de paille qu'il empilait le long du cabanon à outils. Quand il déroula la cible et l'aplatit contre la botte de foin, le papier était luisant et doux comme de la toile cirée, et l'image du daim à queue blanche semblait frissonner de vie dans la lumière qui allait s'affaiblissant. À une distance de trente-cinq mètres, il planta dans le cou et le flanc de l'animal une demi-douzaine de flèches dont les hampes frémissaient au moment de l'impact.

C'était une belle soirée. Au-dessus des collines, le ciel était mauve et les ombres semblaient draper les arbres d'un halo moussu, comme les cyprès d'une forêt amazonienne. Kyle sortit une bouteille de tequila d'un seau à glace posé sur sa table de tir, but deux doigts d'alcool dans un verre et se rinça le gosier à la Carta Blanca. C'était la belle vie. Ça serait peut-être même mieux encore quand Hugo aurait saboté son autre poumon à coups de cigarettes. Quel meilleur candidat à sa succession pouvait-on imaginer que Kyle Rose ?

Il posa son arc sur la table, se dirigea vers la cible en papier criblée de trous et entreprit de retirer les hampes des flèches des bottes de paille. La pluie approchait, venant du sud, estompant les champs dans

le lointain, cliquetant à présent sur la roule départementale bitumée passant au pied de son terrain. L'air était dense et frais comme celui d'une cave et les pins s'agitaient dans la brise, éparpillant leurs aiguilles sur le toit de la caravane. L'espace d'un bref instant, Kyle crut entendre une boîte de conserve tinter sur un fil de fer.

La foudre s'abattit dans un champ de l'autre côté de la route, illumina les arbres, dissipant toutes les ombres noyant la clairière, et Kyle comprit que le tintement métallique n'était que le vent lui jouant des tours. Une goutte d'eau solitaire heurta son crâne, durement, comme une bille, et il acheva d'extraire toutes les flèches de la botte de paille.

Quand il se retourna, il aperçut près de la table de tir un homme portant un imperméable jaune et un feutre informe. Le visage de l'homme était plongé dans l'ombre, mais il n'y avait aucun doute sur ce qu'il était en train de faire. Il avait encoché une flèche – une flèche à la pointe acérée et garnie de barbillons – sur la corde et bandait l'arc avec la puissance d'un homme doué d'une force apparemment surhumaine.

Kyle entendit la flèche s'élancer en sifflant vers lui comme si l'air se fendait en deux. Il leva vivement les mains devant son visage et essaya de pivoter sur lui-même pour éviter l'impact, mais ne réussit qu'à prendre la pointe de la flèche sous l'aisselle. Il sentit la hampe traverser ses poumons, sentit le souffle et l'oxygène s'échapper de lui aussi rapidement que de l'enveloppe trouée d'un ballon de foot s'affaissant sous la semelle d'une chaussure à pointes.

À présent il sentait un flot de sang remonter dans sa gorge et sa poitrine s'embraser tandis que la hampe de la flèche entravait son bras droit chaque fois qu'il essayait de s'emparer du calibre .25 dans son étui de cheville.

L'homme portant l'imperméable jaune et le feutre se dirigea vers lui sous la pluie, encochant une autre flèche sur la corde de l'arc. Les doigts de Kyle effleurèrent la crosse de son automatique .25, puis il parvint à le libérer de son étui et essaya de l'élever devant lui. D'un coup de pied, l'homme au chapeau l'envoya valdinguer comme si c'était un champignon vénéneux.

La seconde flèche transperça la mâchoire de Kyle et se planta dans la terre molle où était posée sa joue. En esprit, il se vit tel un poisson jeté hors de l'eau, des fleurs rouges s'écoulant de sa bouche, leur pollen balayant une paire de brodequins de prisonnier.

Il respirait laborieusement par la bouche, les joues clouées au sol, et son regard essayait d'absorber un dernier reflet doré jouant à la surface du fleuve.



Le lundi suivant, planté à la fenêtre de mon bureau, je regardai Marvin Pomroy traverser la rue, les lueurs du soleil jouant sur sa chemise blanche amidonnée. Il disparut dans le renfoncement au rez-de-chaussée de mon immeuble et, bien que je ne puisse le voir, je savais qu'il montait les marches trois par trois, comme à son habitude. Quelques instants plus tard, il s'assit devant mon bureau et essuya ses lunettes à l'aide d'un Kleenex. Son visage en forme d'œuf était rosi par la chaleur, mais pas un seul de ses cheveux n'était décoiffé.

— Fait sacrément chaud dehors, hein ? dis-je.

Il tamponna son front de sa manche et ignore ma question.

— Les empreintes relevées sur les lieux du crime proviennent de brodequins de prisonnier, ceux-là mêmes que nous fournissons à la prison. Doolittle et Stump en portaient tous les deux quand ils se sont échappés du fourgon. Ils font tous les deux du 42, c'est-à-dire la même taille que les empreintes relevées, déclara-t-il.

— Doolittle n'est pas un assassin, Marvin.

— C'était un arc de quarante kilos. Doolittle a la force nécessaire pour le bander. Pas Stump.

— Stump a le cerveau rongé par la cocaïne. Il a détruit La maison de son beau-frère en se précipitant contre ses murs. À Snooker's Big Eight, il a plongé la tête d'un Mexicain dans un tuyau d'écoulement.

Mais je voyais l'attention de Marvin commencer à vagabonder.

— D'après un auxiliaire médical de l'hôpital du comté, vous avez conduit un petit métis aux urgences. Vous vouliez qu'on examine ses poumons pour éviter une pneumonie après qu'il eut failli se noyer, dit-il.

— C'est exact.

Il se leva de sa chaise, se dirigea vers la fenêtre et balaya la rue du regard.

— C'est arrivé du côté de New Braunfels ? Au cours d'un pique-nique organisé pour un groupe d'orphelins ou quelque chose dans ce genre ? reprit-il.

— C'est pour ça que vous êtes venu ?

— Peggy Jean et Earl Deitrich ont un cottage là-bas. Deux ou trois fois par an, ils parrainent une journée de baignade pour des orphelins.

— Où voulez-vous en venir, Marvin ?

— Trois de vos clients – Wilbur et Kippy Jo Pickett, ainsi que Skyler Doolittle – ont des relations conflictuelles avec Earl Deitrich. Vous

fricotez avec sa femme, et vous me demandez où je veux en venir ?

— Je n'aime pas votre façon de parler, répliquai-je.

Marvin se détourna de la fenêtre, le regard empli de pitié et de déception, et referma son poing autour de mon bras en retroussant la manche de ma chemise.

— Vous pourriez être radié du barreau à cause d'un truc de ce genre. Vous êtes un emmerdeur, mais vous êtes un homme honnête. Faites un faux pas et je vous brise, Billy Bob, siffla-t-il.

Ce soir-là, Kippy Jo Pickett puisa cinq seaux d'eau dans l'abreuvoir à chevaux et fit du feu avec des lattes de bois sous une marmite en fonte calée sur des pierres, à l'abri de l'écurie. Elle s'assit à l'ombre, sous le vent, et sentit la chaleur commencer à traverser la fonte et à s'élever de la surface de l'eau. Le sol était jonché des poulets que Wilbur avait décapités sur un billot avant de se rendre au boulot temporaire qu'il avait trouvé sur un derrick dans les collines ; leurs corps étaient parcourus de soubresauts sur la terre battue, leurs plumes poudrées de poussière. Quand les premiers chapelets de bulles s'élevèrent jusqu'à la surface de la marmite, elle souleva deux poulets par les pattes et les plongea dans l'eau, puis elle se rassit sur sa chaise et entreprit d'arracher de leur peau des poignées de plumes mouillées qu'elle enfouissait dans un sac en papier. C'est alors qu'elle entendit la voiture s'engager dans l'allée et se garer, le grondement de ses doubles pots d'échappement se répercutant contre le flanc de la bâtisse.

Elle s'essuya les mains sur un torchon et referma ses doigts sur le manche de la hachette avec laquelle Wilbur avait tué les poulets ; puis elle écouta les pas d'un homme remonter l'allée et s'avancer dans l'arrière-cour.

Elle plongea son regard dans la brume mauve et la poussière que le vent chassait de la terre piétinée par les sabots autour de l'abreuvoir ; en pensée, elle distingua un homme trapu au front plissé, à l'épais cou de verrat, qui l'observait. Le vent soufflait du nord, repoussait les cheveux de la jeune femme derrière ses épaules, soulevait sa robe autour de ses genoux. L'homme s'approcha prudemment d'elle, les pieds en canard, balayant du regard le jardin, le pré où les chevaux hennissaient, le brasier du soleil sur les collines à l'ouest, tandis que ses narines se dilataient comme celles d'un animal émergeant d'une caverne.

Il suspendit ses pas lorsqu'il aperçut la hachette posée derrière son mollet. Les yeux aveugles de Kippy Jo semblaient fouiller son visage et y détecter des pensées et des sentiments que lui-même ne comprenait pas. Il déglutit, se sentit bête et lâche, et s'essuya la bouche de la main. Puis elle fit une chose à laquelle il ne s'attendait pas. Elle posa le fer de la hachette près de son pied, puis lâcha le manche et le laissa

tomber de biais dans la poussière.

— Je cherche Wilbur Pickett, lança-t-il.

— Il est au travail. Sur le derrick. Il ne sera pas là avant demain matin, répondit-elle.

Il agita une main devant ses yeux, sa paume sale à une trentaine de centimètres seulement de son visage.

— Ne faites pas ça, dit-elle.

Il recula, à nouveau saisi de frayeur. Il essaya de réfléchir avant de reprendre la parole. Sa langue émit un cliquetis dans sa bouche.

— Comment vous savez que j'ai fait quelque chose ? Comment ça se fait qu'une aveugle raconte à un inconnu qu'elle est toute seule ? C'est pas bien malin, lança-t-il.

— Vous êtes peut-être violent. Mais c'est parce qu'on vous a fait du mal, répondit-elle.

Le visage de Cholo se crispa comme si des mouches bourdonnaient sur sa peau. Il serra et desserra les poings, s'entendit respirer lourdement. Il scruta les mouchetures blanches des yeux bleus de Kippy Jo, la rougeur de sa bouche, ses cheveux noirs dont le vent cinglait ses joues. Elle rabattit sa jupe sur ses genoux et attendit qu'il reprenne la parole.

— Je sais des trucs sur Earl Deitrich que tout le monde ignore. Je peux le faire tomber, affirma-t-il.

— Ce que vous pouvez faire ne nous intéresse pas.

— Me parlez pas comme ça. Je suis venu vous aider. Vous et moi, on a des... comment on dit... des intérêts communs.

— Non.

— Écoutez, m'dame, vous avez quelque chose dont il a envie, sinon il n'essaierait pas d'envoyer votre bonhomme en taule. Votre mari a fait des forages de prospection au Mexique. Tout ça, c'est en rapport avec le pétrole, pas vrai ?

— Ça ne vous regarde pas. Il y a un plat de lapin et de la salade de pommes de terre sur la table de la cuisine. Apportez-les dehors.

— Que j'apporte de la bouffe dehors ? Je suis pas venu ici pour manger. Écoutez, m'dame...

— Vous détestez Earl Deitrich parce qu'il ne vous montre aucun respect, à vous et à quelqu'un qui vous est proche. Il a une dette envers vous, mais il vous donne l'impression d'être un moins-que-rien. Vous vous mesurez avec lui dans votre tête mais c'est toujours lui qui gagne.

Il recula, ouvrit la bouche pour répondre. Ces mots étaient pareils à des toiles d'araignée qu'il aurait voulu essuyer de son visage. Elle se leva de sa chaise, déploya un journal sur le billot maculé de sang séché et de fragments de plumes de poulet. Elle posa des pierres aux quatre coins du journal afin que le vent ne l'emporte pas.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle.

— Cholo Ramirez.

— Vous êtes à moitié indien, Cholo. L'esprit de votre peuple veille sur vous. N'ayez pas peur. Allez chercher le dîner, répéta-t-elle.

Il se dirigea vers la maison, gardant la tête tournée vers elle, ses yeux rapprochés semblables à ceux d'un loup tournant autour d'un piège en acier. Il entra dans la cuisine et appuya ses paumes contre ses tempes, ouvrant et fermant la bouche jusqu'à ce que le bourdonnement du sang dans ses oreilles ait cessé. La lueur du soleil se déversant par les fenêtres côté ouest peignait de feu l'intérieur de la pièce. Cholo frappa plusieurs fois son crâne de ses paumes, mais son esprit ne s'éclaircit pas. L'espace d'un instant, il eut l'impression de se trouver profondément enfoui sous la surface de la terre, dans une boîte de flammes créée tout spécialement pour lui et dont il ne s'échapperait jamais.

Le coucher de soleil était strié de pluie quand Pete et moi entrâmes dans l'église catholique en stuc où nous allions à la messe. Les ventilateurs électriques oscillant sur les murs rafraîchissaient l'atmosphère et l'air sentait la pierre et l'eau de la rigole à l'extérieur. J'allumai un cierge pour L.Q. Navarro dans la rangée de photophores brûlant devant la statue de la mère de Jésus, puis j'allai m'asseoir dans le confessionnal.

Le prêtre était plus jeune que moi d'une dizaine d'années ; c'était un jeune franciscain mexicain du nom de père Paul qui était autrefois à la tête du syndicat des ouvriers agricoles. Il m'écouta lui raconter la façon dont je m'étais conduit au cottage de Peggy Jean Deitrich, l'aveuglement qui m'avait conduit là-bas, la compromission possible de l'intérêt de mes clients.

Puis je revécus le moment qui se consumait en moi tel un charbon ardent.

— Un petit garçon que j'aurais dû surveiller a failli se noyer. Une minute de plus et il serait mort, murmurai-je.

— Je vois, dit le prêtre. (À travers le grillage, je distinguais son profil, son menton reposant sur deux doigts, son regard plongé dans la pénombre.) Y a-t-il autre chose ?

— Non.

— J'ai l'impression que vous avez omis de mentionner quelque chose. Je crois que cela concerne un sentiment de colère.

— Je ne vois pas le rapport, mon père.

— Vous n'êtes pas obligé de répondre à cette question si vous n'avez pas envie... Mais regrettez-vous le mal causé à la tierce personne, au mari ?

J'entendais la pluie ruisseler sur le toit de tuiles au-dessus du

confessionnal, quelqu'un s'agenouiller entre deux bancs, une voiture passer dans la rue humide.

— C'est un homme mauvais, répliquai-je.

L'espace d'un bref instant, le profil du père Paul se tourna vers moi ; puis il regarda de nouveau droit devant lui, comme s'il se résignait à quelque savoir très ancien concernant les comportements humains.

— Par les pouvoirs qui me sont conférés, je vous absous de vos péchés. Que la paix du Seigneur soit avec vous, Billy Bob, murmura-t-il.

Lorsque Pete et moi sortîmes de l'église, la lumière emplissant le ciel était verte et des gouttes de pluie tombaient dans l'ombre des pins. Pete enfonça son chapeau en paille jusqu'aux yeux et inspira l'air humide comme s'il prenait la mesure du monde.

— On va toujours les manger, ces steaks de bison ? demanda-t-il.

— Tu parles, qu'on va les manger ! répliquai-je.

— Y a la voiture de Temple Carrol devant le café.

— En effet.

— Pourquoi vous vous arrêtez ?

— Pour rien.

— Vous racontez des tas de craques, Billy Bob. Dès que j'comprends comment vous fonctionnez, vous vous comportez d'une autre façon que je comprends pas.

— Fais-moi plaisir, Pete...

— Quoi ?

— Ne t'occupe pas de ce que je pense.

— J'étais sûr qu'vous alliez dire ça !

La salle du café était brillamment éclairée, la baie principale constellée de gouttes d'eau, et les ventilateurs soulevaient les nappes de toile cirée recouvrant les tables. Je n'avais pas revu Temple depuis l'incident survenu au cottage de Peggy Jean, près de la Comal River, et quand nous nous assîmes à sa table, ma voix me donna l'impression de s'enrayer dans ma gorge. Son visage était teinté de rose par le coucher de soleil et strié d'ombre par les gouttes de pluie dévalant la vitre. Elle ne cessait de scruter attentivement mes yeux.

— Vous allez à l'église les soirs de semaine ? demanda-t-elle.

— Billy Bob est allé à confesse, claironna Pete.

— Ah ? Est-ce qu'on aurait fait quelque chose de mal ? dit-elle en me regardant étrangement.

— J'ai été aspiré par un tourbillon. Billy Bob m'a sauvé la vie mais il croit que c'est de sa faute si je me suis retrouvé là-dedans. C'est pas une raison pour aller à confesse, déclara l'enfant avant de se mettre à mâchouiller un gressin.

— Tu t'es baigné dans la rivière ? Elle est plutôt haute pour y nager

à cette époque de l'année, Pete.

— On est allés chez Mrs. Deitrich, à New Braunfels. C'est ce que je viens de vous dire. Billy Bob et Ms. Deitrich étaient occupés à se changer dans le cottage quand le tourbillon m'a aspiré.

— Oh, vous étiez chez Ms. Deitrich ! La bonne Samaritaine du sud du Texas... J'aurais dû m'en douter. Vous vous êtes bien amusé, Billy Bob ? jeta Temple en me foudroyant du regard.

— Non, je ne me suis pas bien amusé. Et c'est la dernière fois que je fais quelque chose comme ça, répliquai-je.

— Comment se fait-il que je ne vous croie pas ? Comment cela se fait-il, dites-moi ? rétorqua-t-elle.

Elle reposa sa tasse dans la soucoupe, rafla son addition et se leva de table.

— Mais de quoi vous parlez ? lança Pete, le visage empli de perplexité.

Tôt le mercredi matin, j'allai chercher la bouteille de lait que le livreur avait posée sur la galerie, ramassai une demi-douzaine d'œufs éparpillés autour du poulailler et sous le tracteur et battis une omelette à la cuisine. Beau buvait dans l'abreuvoir en aluminium près de la clôture de son enclos et je le vis lever la tête au bruit d'un moteur dans mon allée.

Marvin Pomroy fit le tour de la maison et frappa à la portemoustiquaire donnant sur la galerie. Il portait un costume de crêpe de coton, une chemise blanche et d'étroites bretelles marron. Je crus qu'il était venu s'excuser d'avoir menacé de me botter le train. Je me trompais. Il s'assit à la table de la cuisine sans y avoir été invité et se mit à frapper distraitemment sa paume de son poing.

— Oui ? dis-je.

— Je suis convaincu que Wilbur et Kippy Jo Pickett, sans même parler de Skyler Doolittle, sont tous coupables de crimes divers et variés. Je suis convaincu que les coupables viennent automatiquement vous trouver parce que vous avez un faible pour les mordus de télé qui calquent leur vie sur des feuilletons à l'eau de rose. Ma présence ici n'a donc rien à voir avec un quelconque revirement d'opinion concernant vos clients, déclara-t-il.

— Merci pour l'info, Marvin.

— Mais le fait que vos clients aient les mains sales ne signifie pas que celles d'Earl Deitrich ne le soient pas.

— Vous avez un problème de conscience ?

— Non. En revanche, j'ai un problème avec cet individu, Fletcher Grinnel, le chauffeur de Deitrich. Il y a une semaine, je l'ai vu me fixer au tribunal avec un sourire narquois aux lèvres. Je lui ai demandé : « Je peux vous aider ? » Il à répondu : « J'admire vos bretelles, c'est

tout. J'ai servi aux côtés d'un homme, un ancien banquier d'ailleurs, qui portait toujours des bretelles pareilles aux vôtres quand on était en permission. Sur le terrain, il était impitoyable. On ne l'aurait jamais cru à le voir. » Alors, je lui ai demandé : « Vous étiez dans l'armée ? – Ici et là, a-t-il répondu. Essentiellement dans les rangs d'une milice privée. Des anciens légionnaires, des mercenaires d'Amérique du Sud, des gars virés avec perte et fracas de l'armée britannique, des types comme ça. Mais on a sauvé un tas d'Européens des gniaquoués et des nègres. »

Marvin s'interrompit en clignant des paupières.

— Quel rapport avec mes clients ? demandai-je.

— Toute une flopée de politicards d'Austin n'arrête pas de m'appeler à propos de Wilbur et de Kippy Jo Pickett, comme si je ne prenais pas la situation suffisamment à cœur. Puis je tombe sur Fletcher Grinnel qui semble s'imaginer qu'il peut tenir des propos racistes avec moi comme si nous faisions partie de la même communauté aryenne. Alors j'ai téléphoné à un agent fédéral de Washington qui me devait une faveur et je lui ai demandé de faire des recherches sur ce type. Grinnel est originaire de Nouvelle-Zélande et naturalisé américain. Il a bossé pour de vraies ordures en Afrique du Sud et au Congo belge. Il pense qu'amputer des corps est parfaitement hilarant.

— Ça figure dans son casier ?

— Non. Mais il m'a raconté que son ami – l'ancien banquier qui portait des bretelles comme les miennes – faisait des colliers d'oreilles et de doigts humains et qu'il les échangeait contre de l'ivoire et des cornes de rhino. D'après lui, son ami a mis un pneu enflammé autour d'un homme et a obligé toute sa famille à regarder le spectacle. (Marvin était figé sur sa chaise, le visage teinté de perplexité par l'étrangeté de ses paroles, une mèche de cheveux pendant au milieu de ses lunettes.) Je crois que parfois, il nous est donné de regarder au fond des yeux d'un homme – un homme qui, un instant plus tôt, nous semblait parfaitement normal – et de voir jusqu'au plus profond de l'enfer, ajouta-t-il. Mais c'est peut-être à cause de mon éducation fondamentaliste.

Il plongeait gravement son regard dans le mien, comme s'il s'attendait à ce que je lui donne mon avis.

Ce soir-là, Wilbur Pickett se gara au volant d'un camion à plateau dans mon arrière-cour et descendit de l'habitacle en tenant à la main une bouteille d'un quart de litre de whisky. Une pellicule de poussière recouvrait sa peau, sa chemise en jean délavée était déboutonnée sur sa poitrine et son chapeau cabossé maculé de graisse.

— Vous avez l'air drôlement cuité, mon vieux, dis-je.

— J'ai été viré de deux boulots en une seule journée. Le foreur m'a renvoyé du derrick et le contremaître du puits m'a dit qu'il aurait honte d'embaucher un champion de rodéo pour faire du boulot de nègre. Il m'a raconté qu'il me virait par respect ! Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Vous étiez ivre ?

— Non. Mais j'y travaille sérieusement.

— Pourquoi vous ont-ils renvoyé ?

Il porta la bouteille à ses lèvres et but maladroitement, peut-être guère plus que la valeur d'un bouchon, le soleil illuminant par transparence le whisky à l'intérieur du verre.

— Quelqu'un les a contactés. Quelqu'un du nom d'Earl Deitrich, j'imagine.

— Il y a moyen de changer ça, dis-je.

— Non. Il a le fric et le pouvoir. Je croyais que les gens du coin soutiendraient l'un des leurs. C'était raisonner comme un imbécile, mon pote.

— Entrez un instant.

— Nan. Je jette l'éponge. Concluez un accord avec Pomroy.

— Quoi ?

— Je vais filer à Earl Deitrich une participation sur le site de forage du Wyoming. Il n'est pas question que Kippy Jo ou moi allions en prison.

Il s'efforça de soutenir mon regard, puis ses yeux se dérobèrent et il porta de nouveau la bouteille à ses lèvres.

— Je me fiche de ce que Deitrich ou ses sbires vous ont dit. Marvin Pomroy n'acceptera pas de marcher dans une combine comme celle-là. Pour être franc, moi non plus, dis-je.

— Dans ce cas, je trouverai un autre avocat.

— À vous de voir, monsieur.

— Je ne suis pas un « monsieur ». Je ne suis rien du tout. Mais moi, au moins, je ne m'envoie pas en l'air avec la femme du type qui essaie de jeter mes amis en prison.

Son expression était tout à la fois renfrognée, gênée et accusatrice, comme celle d'un enfant. Je tournai les talons et rentrai chez moi. Je l'entendis envoyer sa bouteille de whisky valdinguer dans le crépuscule, puis faire démarrer son camion et regagner la rue en marche arrière, arrachant au passage un éclat de bois du tronc d'un peuplier.

Que pouvais-je faire pour Wilbur ? La réponse était : rien. Le lendemain matin, je me rendis en voiture chez lui. Alors que j'approchais de la maison, une Mercury de 1949 allant dans la direction opposée me croisa en trombe.



Quand j'entrai dans le jardin, je trouvai Kippy Jo Pickett assise sur les marches du perron, à l'ombre, épluchant des haricots au-dessus d'un récipient.

— C'était la voiture de Cholo Ramirez, remarquai-je.

— Oui, il vient juste de partir.

— Que faisait-il ici ?

— Il est venu me rendre visite. Il m'a parlé de sa vie, de ses voitures, des choses qui l'inquiètent.

— Ce gamin souffre de troubles neurologiques. À votre place, je garderais mes distances.

— Le petit ami de sa mère lui a fracturé le crâne quand il était bébé. Doit-on aussi se débarrasser de ce qui n'a pas été abîmé en lui ? C'est ce que vous voulez dire ?

Au loin, dans l'air vibrant de chaleur au-dessus des champs, je vis Cholo brûler un stop avant d'éviter un camion-citerne d'une brusque embardée.

— Où est Wilbur ? m'enquis-je.

— Il est allé à l'agence pour l'emploi.

— Earl Deitrich essaie de vous manipuler. Si vous êtes à court d'argent, je peux vous en prêter. Ne lui cédez pas.

Ses yeux se posèrent sur mon visage et s'y attardèrent. Un beagle marron et blanc était couché dans un creux de terrain contre la galerie, agitant la queue dans le silence.

— Vous feriez ça ? murmura-t-elle.

— Vous me rembourserez quand vous forcerez votre première nappe de pétrole.

— Wilbur est terrifié. Il reste assis tout seul dans la cuisine au beau milieu de la nuit. Il croit que je vais aller en prison.

— Écoutez-moi, Kippy Jo. Les hommes comme Earl Deitrich volent les rêves d'autrui. Ils n'ont aucune vision créative qui leur soit propre, aucun amour, aucun courage. Ils jalourent les gens comme Wilbur et vous. C'est pour ça qu'ils doivent vous détruire.

La jeune femme resta un long moment silencieuse. Le soleil était chaud et lumineux au milieu du ciel, et dans le champ d'alfalfa les flaques de pluie scintillaient tel du mercure. Kippy Jo posa à terre le récipient en fer-blanc rempli de haricots et caressa les épais plis de peau sur le cou du beagle. Le vent chassa ses cheveux en travers de ses yeux à la manière d'un écheveau noir.

— Il n'écouterà pas, dit-elle.

Earl Deitrich était de ces hommes convaincus que si l'on n'obtient pas ce qu'on veut par la force, le pouvoir et l'arrogance, il suffit de redoubler d'efforts.

Cette nuit-là, la lune était basse, des nuages voilaient le ciel et des

éclairs de chaleur dansaient à l'ouest dans les collines. Wilbur et Kippy dormaient sous un ventilateur électrique dont le ronronnement et la vibration métallique peuplaient leur sommeil tandis qu'il oscillait sur son axe. À 2 heures, Wilbur entendit un crissement pareil à celui des pneus d'une voiture roulant lentement sur du gravier. Il se leva, simplement vêtu de son slip, empoigna la Savage .308 à levier d'armement calée sur le râtelier et se glissa jusqu'au salon, pieds nus. Il fouilla des yeux l'allée et la route passant devant la ferme et ne vit rien. Il s'accouda à l'appui de la fenêtre, la peau effleurée par les rideaux voltigeant dans le vent. Il fixa les ténèbres du regard jusqu'à ce que ses paupières brûlent et qu'il s'imagine distinguer des formes qu'il savait ne pas être là.

Il se rendit dans la cuisine, prit un litre de lait dans le frigo et porta la brique à ses lèvres. Alors il entendit de nouveau des pneus crisser sur le gravier, roulant plus rapidement cette fois, et il comprit que le bruit qu'il avait perçu la première fois provenait de l'arrière et non de l'avant de la maison.

Il ouvrit la porte-moustiquaire et s'avança dans la cour à l'instant précis où trois hommes poussaient son pick-up sur la route, mettaient le contact et sautaient dans le véhicule. Il se précipita vers le flanc de la maison, épaula son arme et fit monter une balle dans la chambre.

Il positionna le guidon juste en amont de la vitre du conducteur, distingua la silhouette d'un homme qui se découpait contre la lumière d'une écurie voisine et sentit son doigt se raidir sur la détente. Puis il laissa échapper son souffle et leva le canon à la verticale, calant la crosse de la carabine à la saignée de son bras gauche. Il regarda le pick-up disparaître sur la route, prenant la direction des collines du côté de l'ouest. Il entendit la voix de Kippy Jo s'élever derrière lui.

— Je vais appeler la police, dit-elle.

— Pas la peine. Ça ne servirait qu'à rameuter Hugo Roberts et ses gros bras.

— Rentre, murmura-t-elle en le tirant par la main.

— Non. Ils ont quitté la route principale et ils se dirigent vers les collines. Ils doivent avoir une bonne raison d'aller là-bas. Je vais leur filer le train, à ces salopards.

— C'est ce qu'ils veulent que tu fasses.

— Alors ils auraient dû y réfléchir à deux fois. C'est une garantie Wilbur T. Pickett.

Il enfila une chemise en coton, un jean et une paire de bottes et pendit une lampe torche à l'extrémité d'un cordon autour de son cou. Puis il brida l'un des *palominos* et le chevaucha à cru en direction des collines, la Savage posée sur le garrot de sa monture. Il franchit des ravines et une anse sablonneuse parsemée de flaques d'une eau rouge. Il gravit une côte raide tapissée de mesquites et de buissons calcinés

par des feux de broussailles, puis pénétra dans des bosquets de feuillus. Il poursuivit son chemin sur un terrain rocailleux et déboucha sur un plateau surplombant le pont à chevalets du chemin de fer.

Des éclairs de chaleur fusaient entre les nuages et il aperçut son pick-up garé en contrebas, sous les montants du pont.

Il enfonça le talon de ses bottes dans les flancs du *palomino*, bascula tout son poids vers la croupe, tenant la carabine à la verticale dans sa main droite, et descendit la pente menant à la ravine.

Le vent tourna ; l'odeur qui le frappa en plein visage était chimique et aigre, pareille à la puanteur d'une rivière en décrue abandonnant derrière elle des cadavres de vaches noyées.

Les deux portières du pick-up étaient ouvertes et il entendait des mouches vertes bourdonner dans les ténèbres. Il fit passer le cordon de la lampe torche par-dessus sa tête, descendit de cheval et contourna le pick-up, se dirigeant vers l'habitable.

Une silhouette immobile était assise au volant, les mains posées, figées, de chaque côté du klaxon. Le vent brûlant soulevait des mèches de cheveux gris de part et d'autre d'un visage qui semblait dénué de traits, aussi noir qu'un lambeau de cuir moisi en pleine terre.

Quand Wilbur alluma la lampe torche, il aperçut sa mère vêtue des habits dans lesquels elle avait été enterrée, maculés d'eau à présent, son menton et la commissure de ses lèvres plaqués sur l'os en une grimace éternelle, ses yeux fendus rivés sur lui, aussi brillants que des écailles de poisson.

Wilbur me raconta tout cela dans mon bureau le lendemain matin en faisant tournoyer son chapeau à l'extrémité de son index.

— Ils ont violé la sépulture de votre mère ? répétais-je d'un ton incrédule.

— Eh ouais. Je parierais que c'est Fletcher. De toute façon, j'ai déjà appelé Earl Deitrich.

— Vous allez le laisser s'en tirer....

Il saisit son chapeau par le bord et s'en coiffa d'un geste vif.

— Ma mère était chrétienne et elle avait la patience d'une sainte. Je le sais parce qu'il ne se passait pas un jour sans qu'elle me le dise. Elle l'a si souvent répété à mon père qu'il se baladait dans la maison avec des boulettes de papier vissées dans les oreilles. Il affirmait même qu'elle se relèverait de la tombe pour nous dire à quel point on valait pas tripette. C'est ce que j'ai dit à Earl Deitrich. Cette femme a été le moteur de mon existence. Deitrich n'est qu'un vieux résidu de capote et il ne restera pas un seul rade à bière au Texas le jour où Kippy Jo et moi, on lui filera une participation dans notre affaire. Croyez-moi, à entendre le bonhomme raccrocher son combiné, je crois bien qu'il a fracassé son téléphone !

Apparemment, la vie ne souriait pas à Jeff Deitrich. C'est du moins ce qu'il raconta à Lucas après avoir rendu visite à son père et s'être entendu dire qu'il avait le choix : il pouvait soit renoncer à Esmeralda Ramirez et à sa famille de basanés, soit s'habituer à vivre comme les ouvriers minables des pipelines.

— Il a fait rayer mon nom de la liste des membres du club, ajouta Jeff. Et il a annulé toutes mes cartes de crédit.

— Tu parles d'une affaire, le club, répliqua Lucas.

— Luke, mon pote, des joueurs de basket noirs aux cheveux orange, avec un petit pois à la place du cerveau, empochent vingt millions de dollars en une saison. Demande-toi où en sera ton salaire actuel dans dix ans.

Jeff avait manœuvré des yachts et pêché en pleine mer depuis son enfance. Il se rendit à Aranda Pass dans l'espoir d'être embauché comme pilote d'un des bateaux convoyant de l'équipement jusqu'aux plates-formes pétrolières. Le propriétaire de la base maritime l'écouta avec attention en mâchouillant une allumette, puis il lui dit de revenir le lendemain matin, qu'il pourrait peut-être lui trouver quelque chose. Jeff et Esmeralda louèrent une chambre à vingt dollars dans un motel derrière une aire d'autoroute et le jeune homme retourna à la base maritime à 5 heures du matin. Le propriétaire avait chargé le contremaître de lui dire qu'il pouvait commencer immédiatement sa période d'essai en nettoyant le filtre à graisse des canalisations derrière le bureau et en vidant les soutes d'un chalutier de pêche à la crevette.

Le contremaître dut se barricader dans les toilettes.

Sur le chemin du retour, Jeff fit halte à San Antonio et acheta quatre sachets de *rainbows* et de *blues*, et un autre de shit afghan.

— Pourquoi as-tu besoin de toute cette came ? demanda Esmeralda.

— Essaie de faire attention à ce que je vais te dire. On n'a pas d'argent, répliqua-t-il en détachant soigneusement ses mots. Comment est-ce qu'on se fait du blé ? En achetant un truc bon marché, puis en le revendant à des crétins pour beaucoup plus que ça ne vaut. Tu as compris pourquoi les Mexicains ne sortent jamais du *barrio*.

Mais ce soir-là, deux dealers jamaïcains originaires de Dallas vinrent au rendez-vous que Jeff leur avait donné dans une aire de pique-nique abandonnée non loin de chez Shorty ; au lieu de lui tendre une enveloppe pleine de billets de banque, ils lui collèrent un

Magnum .357 sous le nez, prirent les quatre sachets Ziplock dans le coffre et les enfouirent dans un sac.

— Je sais où vous habitez. Attendez-vous à recevoir de la visite, les menaça Jeff.

— Hé, mec, pourquoi on la jouerait pas comme ça ? On te coupe les pouces et on les embarque avec nous, ça t'évitera de gaspiller de l'essence, répliqua le type qui tenait le flingue.

Jeff regarda les feux arrière de leur voiture s'éloigner dans la nuit tandis que la poussière soulevée par leurs pneus se déposait dans ses cheveux.

Il faisait étouffant dans la caravane en aluminium quand Jeff s'éveilla le lendemain matin avec la gueule de bois et un sentiment de rage naissante à l'idée de s'être fait rouler par deux rastaquouères que son père n'aurait pas laissés se désaltérer au tuyau d'arrosage du jardin. Il pénétra chez Lucas par la porte de la cuisine et passa quelques appels longue distance sans demander la permission, arpentant la pièce de long en large, pieds nus, son haleine rance sur le combiné du téléphone.

— Je vais les choper, moi, lança-t-il. Va chercher Hammie et deux ou trois autres pour me couvrir... Non, je suis sérieux. Je vais leur briser les doigts, et les poignets après ça. Tu veux que tout le monde sache qu'on se fait baiser par le premier venu ? La prochaine fois qu'ils boufferont, ça sera dans une gamelle pour chien... Tu as un trou de mémoire, Warren ? Tu te souviens de cet accident avec délit de fuite à Austin ?

Dix minutes plus tard, Lucas entendit le couple se disputer dans la caravane.

— Parce que j'en ai besoin. Parce que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Parce que tu ronfles. Parce que j'ai la tête dans le cul. Dis-moi où tu l'as mise ! criait Jeff.

— Tu sais combien tu en as déjà fumé ? Regarde tes yeux. Ils sont tout injectés de sang. Tu pues comme un clodo.

— Je vais te le demander une dernière fois, Esmeralda. Où est ma came ?

— Je l'ai brûlée.

— Tu parles que tu l'as brûlée ! C'est pour ça que les oiseaux se cassent la gueule du ciel !

Ouvrant la porte de la penderie, il entreprit d'arracher les vêtements d'Esmeralda de leurs cintres et de les jeter par la porte ouverte. Puis, brandissant au-dessus de sa tête le coffre où elle rangeait ses affaires, il sortit sur les marches de la caravane et l'envoya valdinguer dans le jardin. Le couvercle s'ouvrit et il fouilla à l'intérieur comme un blaireau creusant un trou, lançant les bijoux, les escarpins, les carnets

et les sous-vêtements en rayonne rose et mauve dans les airs. Son visage était pâle et moite de sueur, ses mâchoires crispées.

— Il faut que tu le fasses désintoxiquer, Jeff. Tu es malade ! cria-t-elle.

— Ce qui me rend malade, ce sont les haleines qui puent la salsa et l'oignon, la tronche de demeuré de ton frère et l'idée que je balance ma purée dans le même trou que Ronnie Cruise. Ça me donne envie de me désinfecter à l'eau oxygénée !

— *Maricón*, jeta-t-elle.

Il se redressa lentement.

— Tu m'as traité de pédé ? C'est ce que tu viens de dire ? Un pédé ? Répète un peu pour voir.

— *Maricón ! Cabrón ! Cobarde ! Maricón ! Maricón ! Maricón !*

— T'as une drôle de tête quand tu dis ça. Toute déformée. Drôle et débile, dit-il avec un étrange sourire aux lèvres. Je connais un restauroute où tu pourrais te faire embaucher pour faire des branlettes. Je vais prendre une douche et je te conduirai là-bas. Tu pourras leur parler de tes antécédents au Juco. Ils seront impressionnés. Je ne sais pas pourquoi, Esmeralda, mais je me sens vraiment au top de ma forme.

Lucas me raconta cette histoire dimanche, tôt dans la matinée, tandis que j'étrillais Beau dans son enclos. Nous étions à l'ombre de l'écurie, il faisait encore frais et le vent soufflant de la rivière était chargé d'une senteur d'arbres humides, de fleurs des champs et du bétail broutant dans le pré de mon voisin.

— Jeff est parti ? demandai-je.

— En brûlant le caoutchouc de ses pneus sur une centaine de mètres. Au moment où il passait devant moi, il m'a fait signe d'aller me faire foutre. Tu parles d'un type !

— Où est Esmeralda ?

— Dans la caravane.

Je me redressai et m'arrêtai un instant, les bras reposant sur la courbe tiède de l'échine de Beau. Lucas baissa les yeux et donna un coup de pied dans la poussière. Le rebord de son chapeau de paille s'enroulait sur lui-même en dessinant une pointe sur son front.

— Elle a perdu son boulot de serveuse. Elle n'a nulle part où aller.

— Elle a de la famille.

— Rien que Cholo. Et il est cinglé.

— C'est exactement ce que je veux dire. Reste à l'écart de ces gens-là.

— Qu'entends-tu par « ces gens-là » ?

— N'en fais pas une histoire de racisme. Tu sais très bien de quoi je parle.

— Tu veux que je la jette dehors ? Que je la traite comme Jeff l'a fait ?

J'ouvris la barrière de l'enclos et lâchai Beau dans le pré.

— Je suppose que la vie était beaucoup plus simple quand j'avais ton âge, dis-je.

— Bien sûr, et c'est comme ça que je me suis retrouvé là, je suppose, rétorqua-t-il.

Dimanche matin, je reçus un appel de la prison du comté. Mon client-catastrophe au bec de lièvre et au nez épaté, Wesley Rhodes, était sorti de prison depuis trois jours lorsqu'il avait été arrêté à 4 heures du matin pour détention de drogue, conduite sans permis et attentat à la pudeur.

J'attendis que le maton, un gros type en sueur dont le pantalon en toile dévoilait la raie des fesses, ouvre la porte de la cellule d'isolement où était enfermé Wesley, au dernier étage du palais de justice.

— Comment se fait-il qu'il ne soit pas dans la cellule de dégrisement, L.J. ? demandai-je.

— Le samedi soir, elle est pleine à craquer. Le juge fédéral passe son temps à nous casser les pieds à cause de ça, répliqua-t-il.

Je m'assis en face de Wesley sur une couchette en fonte suspendue au mur à l'aide de chaînes métalliques. Dehors, le soleil s'était levé entre les arbres et la lumière filtrant entre les barreaux projetait des ombres irrégulières sur son visage. Il portait un tee-shirt transparent bleu foncé, un jean délavé taille basse et un collier clouté autour du cou. Il me regardait de ses yeux verts très écartés aussi fixes que ceux d'un lézard.

— Quel genre de came avais-tu sur toi, Wesley ?

— Des *blues*. Ça fait deux ou trois jours qu'on en trouve dans la rue.

— Du dilaudide ?

— C'était pas pour moi. C'était pour un type que je vois de temps en temps. Il les fait chauffer. C'est moins dangereux que le goudron qui vient de la Valley.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'attentat à la pudeur ?

— Je pissais un coup dans le parc.

— Est-ce que tu tapines, Wesley ?

Il baissa les yeux, agrippa le bord de sa couchette et se balança en prenant appui sur ses bras tendus.

— Il m'invite au restaurant et m'achète des sapes, c'est tout. Faut que je sorte de là. Ils me fichent la trouille.

— Comment ça ?

— Deux rastas, vous savez, des dreads, des Jamaïcains... Ils ont mis en circulation un tas de *blues* et de *rainbows*. On raconte qu'ils les ont

piqués à Jeff Deitrich.

— Et alors ?

— J'étais menotté dans la voiture de patrouille avec un pote pendant que l'adjoint mettait à sac la bagnole de mon vieux. Je racontais à mon copain comment Jeff s'était fait gruger par ces deux types ; alors l'adjoint est revenu dans la voiture et il a pris un magnétophone qui était posé sur le siège avant. Il a rembobiné la bande et il a écouté chacun des mots que j'avais dits en me regardant comme si j'avais vraiment merdé. Je lui ai dit : « C'est un enregistrement illégal. » Il a répondu : « Tu ferais mieux de rester le micheton d'un junky bourré de thune, espèce de sous-merde. » Et après ça, il ne m'a pas mis dans la cage à poivrots. Pourquoi est-ce qu'ils sont en pétard, Mr. Holland ? C'est parce que je leur ai dit qu'ils n'avaient pas le droit d'utiliser cette cassette ?

— Tu ne peux pas t'attendre à avoir beaucoup d'intimité sur la banquette arrière d'une voiture de patrouille, Wesley. Mais le problème n'est pas là. Tant que tu es ici, tu ne dis pas un mot au sujet des Jamaïcains qui ont grugé Jeff Deitrich. C'est bien compris ?

Wesley se hissa sur ses pieds et leva les yeux vers la fenêtre à barreaux au-dessus de sa tête. Un petit déjeuner auquel il n'avait pas touché, composé d'une omelette d'œufs en poudre, de tranches de pain blanc et de jambon sous plastique, était posé sur le réservoir des toilettes.

— J'ai l'estomac retourné, murmura-t-il. Je les avais jamais mis en pétard avant. Y a tout qui va de travers.

— Donne-moi ta ceinture et ton collier, demandai-je.

— Hein ?

De retour au rez-de-chaussée, je flanquai le collier et l'épais ceinturon de cuir à grosse boucle métallique de Wesley sur le bureau du geôlier.

— N'espérez pas vous en tirer avec quelque chose comme ça, L.J., lançai-je.

Il plongeait les doigts dans une bourse en cuir et se cala une carotte de tabac à chiquer dans la joue, sans me quitter des yeux un instant.

Plus tard, après la messe, je fis halte à un supermarché en ville, puis je me rendis en voiture chez Temple Carrol. Je l'entendis s'entraîner sur un lourd punching-ball dans l'arrière-cour, le martelant de ses poings, l'envoyant tourner à l'extrémité de la chaîne accrochée à une poutre dans l'atelier de soudure de son père.

Elle ne me vit pas approcher. Elle portait un pantalon de survêtement, une brassière de sport et des tennis rouges ; elle envoyait une gauche dans le punching-ball, puis un crochet du droit et enchaînait avec un coup de pied. Sa peau était colorée, ses épaules et



ses hanches potelées luisaient de transpiration.

— Venez pique-niquer avec moi, dis-je.

Elle se retourna et baissa ses gants. Elle mâchait du chewing-gum, le visage dénué d'expression, le punching-ball crissant à l'extrémité de sa chaîne.

— Vous avez besoin que je vous rende un service ? dit-elle.

— C'est une belle journée. Je n'ai pas envie de la passer seul.

Elle ôta ses gants, l'un après l'autre. Ils étaient d'un rouge mat, capitonnés, renforcés de plaques métalliques de la largeur de la paume.

— Je n'aime pas être la cinquième roue du carrosse, Billy Bob, répliqua-t-elle.

— J'aurai tenté ma chance. Sans rancune. J'aurai sans doute l'occasion de vous voir demain.

— Vous avez couché avec Peggy Jean ?

— Non. (Je ramassai une capsule de bouteille posée sur un établi et, d'une chiquenaude, l'envoyai valser contre le tronc d'un pacanier.) Ça ne veut pas dire pour autant que mon comportement était acceptable.

Elle me regarda un long moment, ses cheveux châains humides plaqués sur ses joues. Puis elle me lança l'un de ses gants au visage.

— Je vais prendre une douche. Attendez-moi ici, dit-elle.

Nous traversâmes en voiture le champ situé derrière chez moi pour gagner le bosquet de peupliers de Virginie surplombant la rivière. Le ciel était gris de nuages et des feuilles se détachaient des branchages, allaient se poser en tourbillonnant à la surface de l'eau. À l'ombre, l'herbe était haute et verte, et je déployai une nappe par terre avant d'y disposer des barquettes de poulet froid, de haricots et de salade de fruits.

— Je vous ai vu passer devant chez moi de bonne heure ce matin, dit-elle.

— Wesley Rhodes a mentionné le nom de Jeff Deitrich au sujet d'une affaire de trafic de drogue, et la conversation a été enregistrée. Le maton l'a collé dans une cellule d'isolement sans lui retirer son ceinturon ni son collier

Tout en m'écoutant, elle se frottait la nuque, ses cheveux flottant dans le vent.

— Vous croyez qu'ils risquent d'essayer de le pendre à un tuyau ?

— Peut-être.

— Je suis supposée veiller sur lui ?

— Non. J'y retourne cet après-midi. Je le ferai libérer sous caution demain matin.

Elle hocha la tête tout en balayant mon visage d'un regard curieux. Puis elle s'accroupit près de la nappe, se servit sur une assiette en

carton et commença à manger, debout, les yeux tournés vers le fleuve.

Je saisis son coude au creux d'une main.

— Asseyez-vous avec moi, Temple, dis-je.

— D'accord.

Je m'assis à ses côtés et nous déjeunâmes en silence. Ses cheveux ne cessaient de glisser devant ses yeux ; je repoussai l'une de ses mèches et la lissai sur sa tête. Elle plongea son regard dans le mien, puis son visage s'enflamma. Elle reposa son assiette, se dirigea vers la voiture et s'y appuya, me cachant son expression.

Quand je posai la main sur son bras, elle eut un mouvement de recul, comme si un glaçon l'avait effleurée.

— Je dois rentrer maintenant. Merci pour le déjeuner. Non, ne dites rien, Billy Bob. Vous croyez que je suis forte. Vous vous trompez. Je ne suis pas faite pour ce genre de conneries, lança-t-elle.

Cette nuit-là, un orage éclata. J'eus de la température et j'éprouvai une sensation de vertige qui semblait dénuée de cause ; je me fis un thé au citron brûlant et je le bus à la table de la bibliothèque tandis que la pluie tourbillonnait dans la lueur des fenêtres du premier étage.

La pluie faiblit. J'avais les yeux brûlants de fatigue et je me sentis glisser dans le sommeil. Je fus réveillé à minuit par la musique incongrue d'un orchestre de mariachis, la voix de mon fils qui chantait, L.Q. Navarro prononçant des mots que je pouvais voir frémir sur ses lèvres comme des papillons de nuit mais que je ne pouvais entendre, le rugissement de l'eau s'engouffrant dans un vortex prêt à se refermer sur la tête d'un enfant.

Un éclair stria les nuages derrière l'écurie et je vis une silhouette surgir en courant des champs, traverser l'enclos et s'engouffrer dans l'écurie, et j'eus la certitude que L.Q. Navarro avait élu domicile dans mes songes pour la nuit.

Puis je vis la lumière s'allumer près de la stalle de Beau.

Je pris une lampe torche dans un tiroir de la cuisine, me frayai un chemin parmi les flaques d'eau de l'arrière-cour et ouvris la porte de l'écurie. Je me retrouvai nez à nez avec Skyler Doolittle, dont le crâne chauve était sillonné de filets de sueur. Il portait un costume bleu pâle de mauvaise qualité beaucoup trop petit pour lui, une chemise rayée à boutons-pressions, une cravate tout de travers, des chaussettes de sport blanches et des brodequins de prisonnier. Son corps exhalait une odeur âpre de moiteur nocturne, de glaise humide et d'ozone.

— J'ai du sang sur les mains, Mr. Holland, souffla-t-il.

— Vous avez tué Kyle Rose ?

— L'adjoint qui maniait l'aiguillon à bétail ? Quelqu'un l'a tué ?

— Avec son propre arc et ses flèches.

Le visage de Skyler se déforma, pareil à du caoutchouc blanc,

cependant que des pensées se bousculaient dans ses yeux.

— Ce n'est pas vous ? demandai-je.

— Non, m'sieur.

— Dans ce cas, c'est Jessie Stump.

— Je me suis occupé de lui. Cet homme peut être sauvé. Il a connu une existence terrible.

— Pourquoi êtes-vous ici, Mr. Doolittle ?

— J'ai besoin d'aide. Simplement, je ne sais pas de quel genre d'aide. J'ai du sang sur les mains maintenant.

— Je ne vous suis pas.

Il essuya ses paumes sur le plastron de sa chemise et j'aperçus des traînées sombres sur l'étoffe.

— Un adjoint du shérif a essayé de m'arrêter à un carrefour. Il était en train de dégainer ; je l'ai frappé jusqu'à ce qu'il ne se relève plus.

Je m'assis sur un établi et sentis ma vue se troubler, toute mon énergie quitter mon corps. Des vers semblaient grouiller dans mon champ de vision.

— Je peux vous faire placer dans une prison fédérale, dis-je.

— Earl Deitrich sort tout droit de l'enfer. Je suis capable de sentir Satan sur un homme de la même façon qu'on sent du soufre dans un orage. Vous, vous êtes devenu un autre homme le jour où un prêcheur vous a couché dans la rivière et qu'il a laissé l'eau emplir vos yeux de ciel et d'arbres. Je ne serai pas là pour arrêter Deitrich. C'est vous qui devrez le faire.

— Mr. Doolittle, je ne suis pas un théologien. Je ne suis sans doute même pas un bon avocat. Mais le baptême n'est qu'un simple rituel des Esséniens. Juste une façon d'accueillir un nouveau membre dans la communauté chrétienne.

Il essuya ses mains ensanglantées sur les manches de sa veste, les yeux aussi ronds que des pièces de monnaie. Puis j'entendis des chiens aboyer au loin, en meute, leurs voix retentissant de plus en plus fort dans le vent.

— Entrez avec moi. Je ne les laisserai pas vous faire de mal, promis-je.

— Sûr qu'ils vont tuer Jessie Stump. Vous ne les avez pas vus à l'œuvre.

Je sortis de mon portefeuille tous les billets qui s'y trouvaient – deux cents dollars – et les glissai dans sa main.

— Au revoir, Mr. Doolittle, dis-je.

— Au revoir, m'sieur, répondit-il.

Le lendemain, je me levai de bonne heure, me douchai et sortis dans la fraîcheur de l'aube. Je versai de l'avoine dans la mangeoire de Beau et ramassai les débris que l'orage avait éparpillés dans le jardin. La fièvre de la nuit passée semblait s'être écoulée de mon corps comme de l'eau. Je faillis appeler Marvin Pomroy pour lui parler de la visite de Skyler Doolittle et m'enquérir de la santé de l'adjoint que Skyler avait frappé ; mais la journée était décidément trop belle pour affronter les incohérences d'un système judiciaire qui n'avait jamais eu d'autre ambition que d'être purement symbolique.

À la place, je parcourus soixante kilomètres en voiture pour me rendre à la ferme que louait Lucas à l'ouest de la ville, où je fus témoin d'une autre forme d'incohérence – celle de mon fils.

Nous étions en train de bavarder dans le jardin quand la T-Bird 1961 de Ronnie Cruise s'engagea dans l'allée, son propriétaire au volant et Cholo sur le siège du passager.

— Ma sœur est derrière la baraque ? demanda Cholo par la vitre baissée.

— Qu'est-ce que vous voulez ? répliqua Lucas.

— À ton avis ? Voir ma sœur, mon pote !

La voiture longea le flanc de la bâtisse et se gara devant la caravane. Je scrutai le visage de Lucas.

— Ne t'en mêle pas, dis-je.

— Je suis chez moi, bon Dieu. Qu'est-ce que Ronnie Cross vient foutre ici ? Ça fait longtemps qu'elle l'a plaqué.

— Lucas...

Il se dirigea vers l'arrière du bâtiment et posa les yeux sur la caravane, les poings calés sur les hanches, son chapeau de paille au bord conique rabattu sur les yeux. À présent Esmeralda était sortie et tous trois se trouvaient dans la cour de terre battue.

— J'ai trouvé du boulot dans un restaurant ici. Je n'ai pas l'intention de retourner à San Antonio, Cholo, déclara Esmeralda.

— Je suis ton frère. Tu vas faire ce que je te dis, rétorqua Cholo.

— C'est pas ta famille, ces gens-là. Ma mère m'a dit que tu pouvais habiter chez elle. Je te laisserai tranquille, Essie, intervint Ronnie.

Il portait un bandana rouge dans les cheveux et les pointes de l'étoffe se soulevaient dans le vent.

— Alors respecte ce que je te dis, répliqua-t-elle.

— Il se passe quelque chose entre toi et ce mec, Smothers ?

— Il a été gentil avec moi. Laisse-le tranquille.

— Tu vois, un tas de gens se foutent de notre gueule, reprit Cholo. Le paternel de Jeff vient de faire annuler votre mariage. Il n'existe plus. Ça veut dire que Jeff s'est servi de toi pour s'astiquer la bite et qu'il t'a balancée comme un morceau de papier chiotte.

Lucas s'approcha davantage et lança :

— Vous l'avez entendue ? Elle ne veut pas de vous ici.

Il avait glissé les mains dans les poches arrière de son pantalon et sa peau épousait étroitement l'ossature de son visage.

— Je ne vais pas le répéter deux fois : c'est une conversation privée, répliqua Ronnie.

— Va te faire foutre, Ronnie. Ici, c'est chez moi, dit Lucas.

Ronnie inspira lentement par les narines et se cura les ongles. D'un signe de tête, il désigna Lucas, puis moi.

— On est venus ici pour régler un truc qui vous regarde ni l'un ni l'autre. Mais vous nous traitez comme si on était un crachat sous la semelle de vos pompes. Pareil que Mr. Deitrich. Tu crois que tu peux nous envoyer balader, mec ? Tu crois vraiment ça ?

— Nous n'avons rien à voir avec vos histoires. Comprenez-le bien, dis-je.

Le regard plongé dans le vide, Ronnie s'essuya le nez du revers de la main.

— Téléphone-moi, Essie, dit-il à Esmeralda.

— C'est fini, Ronnie.

Il se frotta plusieurs fois le front avec le gras du pouce puis se dirigea vers sa voiture, une expression lointaine sur le visage, soudain indifférent à notre présence.

Lucas et moi regardâmes la T-Bird s'éloigner sur la route.

— Qu'est-ce que tu dis de ça ? demanda Lucas.

— N'humilie jamais un type comme Ronnie Cruise devant ses potes.

— Ouais, eh bien, il n'est pas question qu'il se pointe chez moi et qu'il traite les gens comme des serpillières, répliqua-t-il.

Je scrutai son profil qui se découpait contre le soleil du matin, ses joues enflammées, l'ardeur virile emplissant ses yeux, et j'eus l'impression que mon cœur sombrait comme une pierre au fond d'un puits.

Il est étrange de voir à quel point les gens s'épanouissent, serait-ce sur un sol empoisonné, une fois qu'ils s'autorisent à devenir ce qu'ils ont toujours été.

Jeff Deitrich s'était rebellé contre son père, avait épousé une petite Mexicaine et essayé de trouver sa place sur une plate-forme pétrolière. Mais il se rendit vite compte qu'en cédant aux sirènes de l'univers paternel, il ne s'attirait aucune sanction, que son retour, bien au contraire, était célébré comme celui du fils prodigue et qu'il avait été

bien bête de rivaliser avec des gens qui convoitaient secrètement ce qui lui revenait de droit.

À la fin de la semaine, je dus me rendre au Post Oaks Country Club afin d'y rencontrer un client, un nabab du pétrole obèse, dénué de conscience et profondément corrompu, qui était sur le point d'entrer au pénitencier de Huntsville.

Nous nous assîmes dans l'ombre fraîche de la terrasse, non loin des joueurs de golf qui envoyaient leurs balles dans un immense filet blanc sur le practice.

Les traits de mon client s'adoucirent, puis adoptèrent une expression de lubricité non déguisée tandis que son regard s'égarait par-dessus mon épaule.

— Je suis chrétien évangéliste mais bon sang, une belle femme comme ça ne peut pas laisser un homme de bois, déclara-t-il.

Je me retournai sur ma chaise et vis Peggy Jean et Jeff Deitrich en tenue blanche de tennis, côte à côte devant le tee, envoyant des balles dans le filet. Jeff avait l'air en pleine forme, sa peau bronzée aussi sombre que le bois poli de son club de golf. Peggy Jean avait posé une main sur son épaule et inclinait la tête en s'esclaffant tandis que tous deux plaisantaient ensemble, plus comme des amis ou des amants que comme un fils et sa belle-mère.

— C'est vraiment dommage qu'Earl ne passe pas plus de temps au coin du feu et moins devant une table de poker, reprit mon client. À un moment, j'ai bien cru qu'il allait devoir brader ses meubles sur la place publique. J'imagine qu'il a dû tomber sur un filon.

— Je vous demande pardon ?

— Ah, ne faites pas attention à ce que je raconte. Si je n'étais pas marié, j'aurais sans doute la langue qui traîne par terre.

— Et Jeff ?

— Jeff ? Il aurait mieux valu que sa mère le jette à la naissance et qu'elle élève le placenta. Vous traitez avec ce petit branleur ? Pas étonnant que je me retrouve en taule !

Je pris congé de mon client et je me dirigeai vers ma voiture, passant non loin de Jeff et de Peggy Jean. Puis je m'arrêtai et je les fixai jusqu'à ce qu'ils sentent tous deux le poids de mon regard dans leur dos.

— Tiens donc, Billy Bob ! Viens boire un verre avec nous, s'exclama Peggy Jean.

Et ses paroles semblaient empreintes d'une réelle chaleur.

— J'aimerais toucher deux mots à Jeff, répliquai-je.

Le sourire de Peggy Jean s'évanouit.

— Je te demande pardon ?

— Voudrais-tu venir par ici, Jeff, s'il te plaît ?

Il sourit d'un air débonnaire, comme s'il tolérât de bonne grâce un

caprice aberrant quoique inoffensif, et s'approcha de moi en calant son club sur son épaule.

— C'est à quel sujet, Billy Bob ? lança-t-il.

— Tu as abusé de l'amitié de mon fils. Tu t'es installé chez lui, puis tu lui as laissé ta femme sur les bras. Maintenant, c'est Lucas qui paie tes pots cassés auprès de Ronnie Cruise.

— Je ne suis pas responsable de ce que font les autres. Vous êtes sûr que vous n'avez pas envie de frapper quelques balles, ou de boire un verre ?

— Tu es impayable.

Il m'adressa un clin d'œil, le regard empli de moquerie, puis regagna son tee. Peggy Jean n'avait pas esquissé un geste ; son visage reflétait l'humiliation qu'elle éprouvait à avoir essuyé une rebuffade dans son propre club.

Elle attendit que je lui adresse la parole ou que je lui dise au revoir. Mais je n'en fis rien. Dans mon dos, j'entendis l'air siffler au moment où Jeff frappait violemment une balle à l'aide de son club de golf.

Sur le chemin du retour, je sentis soudain mon estomac se crispier et se contracter comme si une agrafeuse en perforait la muqueuse. J'eus le souffle coupé et ma poitrine heurta brutalement le volant. À quelque distance, j'aperçus Temple Carrol occupée à jardiner, arrachant de mauvaises herbes d'un parterre d'hortensias et les jetant sur le gazon derrière elle. Je m'engageai clans son allée et demeurai immobile derrière le volant, le visage inondé de sueur.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et continua à travailler. J'essuyai mon visage sur ma manche, ouvris la portière et descendis. Puis je dus me rasseoir.

Temple se dirigea vers moi, s'essuyant les mains sur son short, chassant une mèche de cheveux qui lui tombait devant les yeux.

— Ça ne va pas ? demanda-t-elle.

— J'ai dû manger quelque chose qui ne m'a pas réussi.

Elle posa la main sur mon front.

— Vous êtes brûlant. Je vais vous reconduire chez vous, déclara-t-elle.

— Je vais bien. (J'essayai de sourire.) J'ai croisé Jeff Deitrich au country club. Ce garçon est né avec un club de golf à la main.

— Rien de nouveau sous le soleil.

— Vous avez entendu dire qu'Earl Deitrich avait eu une grosse rentrée d'argent en affaires ?

— Ôtez-vous de là et arrêtez de vous torturer au sujet des Deitrich, fit-elle.

Puis elle me poussa légèrement afin que j'aie m'asseoir sur le siège du passager.

Quelques minutes plus tard, elle m'accompagnait jusqu'à ma porte en me soutenant d'une main glissée sous mon bras.

— Mettez-vous au lit ; je reviendrai dans une heure ou deux voir comment vous allez, dit-elle.

— Et ma voiture ?

— Je vous la rapporterai. Faites ce que je vous dis.

Je montai jusqu'à la chambre du deuxième étage, mis en marche les ventilateurs sur pied et au plafond, ouvris grand les fenêtres et m'allongeai en slip au-dessus des draps. Quelques minutes plus tard, mon oreiller était trempé de sueur. Dehors, dans la clarté du soleil couchant, je voyais un vaste paysage de collines verdoyantes se déployer à l'ouest et il me semblait contempler l'immensité du monde lui-même avec ses ombres, ses mystères et ses fascinants précipices teintés de rouge dont les profondeurs n'étaient que ténèbres.

Je gagnai la salle de bains, pris une douche et m'allongeai de nouveau, mais je ne trouvai aucun apaisement. À présent il faisait nuit, et en esprit je voyais les fulgurantes lueurs des coups de feu dans la ravine où L.Q. était mort, je revivais les instants où les balles avaient transpercé mon propre corps comme des tisonniers chauffés à blanc, je flottais une fois encore dans les eaux tièdes que Morphée réserve aux siens.

Kippy Jo m'avait traité de messenger de la mort. Ces mots étaient pareils à un crachat en plein visage et je ne pouvais les ignorer ni les oublier. L.Q. et moi avions tué des passeurs de came sous prétexte que dans le cas contraire, ils n'auraient jamais répondu de leurs crimes ; mais en vérité, nous les tuions parce que nous haïssions ce qu'ils étaient et ce qu'ils faisaient, et que nous tirions une immense jouissance de les abandonner où ils s'effondraient, une carte à jouer entre les dents, pour que leurs amis les trouvent ainsi.

Puis j'aperçus L.Q. au pied de mon lit à baldaquin, son chapeau et son costume à fines rayures maculés de poussière, sa chemise blanche luisant d'un vif éclat dans l'obscurité. Il glissa un cure-dents en or à la commissure de ses lèvres.

*« Ôte-toi ces pensées de la tête. C'est moi qui t'ai entraîné là-bas, mon vieux, déclara-t-il.*

*— J'ai chopé un sale truc, L.Q. C'est exactement comme la fois où j'ai pris une balle dans la poitrine.*

*— C'est pas si difficile que ça de passer de l'autre côté. C'est comme quand on traversait le Rio Grande à toute bringue au petit matin, toi et moi. T'as juste le temps de cligner des paupières, et il y a le vieil œil rouge qui se lève à l'ouest.*

*— J'ai peur.*

*— Tu ne dois pas. Ça se fera tout seul. C'est le seul moment que t'as pas besoin de programmer », répliqua-t-il.*



Puis il se retourna comme si quelque chose avait attiré son attention, une lueur se reflétant sur son cure-dents en or.

Temple Carrol franchit le seuil de la chambre et passa tout droit au travers de L.Q., de sorte qu'il n'était plus à présent qu'une silhouette d'un noir violacé se profilant autour du corps de la jeune femme.

Elle s'assit au bord du lit, prit mes deux mains dans les siennes et scruta mon visage.

— Je n'aurais pas dû vous laisser, murmura-t-elle.

Je voulus répondre, mais j'en fus incapable. J'entendais mes dents s'entrechoquer. Elle m'essuya le front de la main et appuya son poignet sur ma joue.

— Je vais chercher de l'eau et des serviettes humides, dit-elle.

Elle fit mine de se lever du lit. Mais je serrai étroitement ses mains dans les miennes, et comme un enfant je l'attirai vers moi, j'enfouis mon visage contre ses seins et je glissai mes bras autour de sa taille. Je la sentis hésiter un instant, puis elle s'allongea contre moi et enveloppa de sa main ma nuque et l'arrière de mon crâne, un genou replié contre ma cuisse.

À l'extérieur j'entendais une cacophonie d'immenses oiseaux aux corps trapus, et le claquement de leurs ailes aussi larges que les bras d'un homme.

La poitrine de Temple était emplie d'une rumeur pareille à l'intérieur d'un coquillage, au vent et aux flot salés s'échouant sur une plage. Je la serrai contre moi tandis que, derrière mes paupières, les vautours évoluaient dans un ciel rougeâtre.

Je me réveillai à l'hôpital le lendemain après-midi. La chambre était emplie d'une lumière jaune et dure qui paraissait émailler les murs et les meubles avec une sévérité et une froideur hors de saison. Ma gorge était à vif, comme si on l'avait raclée avec un instrument métallique, et la tête me tourna quand j'allai à la salle de bains.

Je me recouchai, écrasai un oreiller sur mes yeux et tentai de me rendormir, mais en vain. Une demi-heure plus tard un médecin, un homme de grande taille dénommé Tobin Voss, vêtu d'une blouse et d'un pantalon verts, entra dans la chambre et s'assit au pied du lit. Une barbe naissante tapissait ses joues et ses épais cheveux grisonnants étaient décoiffés. Il avait été pilote d'hélicoptère au Vietnam mais il n'évoquait jamais – sinon de façon détournée – les expériences qu'il avait vécues là-bas.

— Vous avez l'impression qu'on vous a passé à tabac avec un maillet à glace ? demanda-t-il.

— Que m'est-il arrivé ?

— Peut-être une intoxication alimentaire. On vous a fait un lavage d'estomac. Vous ne vous en souvenez pas ?

— Non.

— On a été un peu inquiets pendant un moment. Votre petite amie, celle qui vous a conduit ici... C'est une sacrée bonne femme.

— Il s'agit d'une enquêtrice privée qui travaille pour moi.

— Ah, j'ai pigé. À 2 heures du matin, votre enquêtrice se trouve chez vous. Désolé d'avoir mal interprété la situation, répliqua-t-il. Quelqu'un aurait-il une dent contre vous ?

— Qu'est-ce que vous êtes en train de me dire, doc ?

— Dans le Tiers Monde, j'ai vu des paysans qui avaient mangé du riz provenant de dépôts de nourriture empoisonnés par nos soins. Votre cas m'a rappelé certains souvenirs.

Il se leva du lit et regarda par la fenêtre les arbres en contrebas. Ses bras étaient tapissés de poils poivre et sel. Quand il pivota sur lui-même, il souriait.

— Votre enquêtrice privée... Elle a poussé elle-même votre brancard jusqu'au service des urgences et elle a flanqué une frousse de tous les diables à deux ou trois personnes. Elle ne serait pas à la recherche d'un poste de directrice adjointe, par hasard ? lança-t-il.

Je rentrai chez moi en fin d'après-midi, souffrant de vertiges,

déshydraté, l'intérieur des paupières rugueux comme du papier de verre. J'allai dans l'écurie, je retirai des poubelles les deux sacs de plastique remplis d'ordures, je déversai leur contenu sur un large pan de contreplaqué et j'entrepris de séparer à l'aide d'un râteau les emballages et les boîtes de conserve des aliments qu'on aurait pu trafiquer.

Mêlés aux détritres d'une demi-douzaine de restaurants et d'épiceries se trouvaient les pelures des melons d'eau, des cantaloups, des fraises et des bananes que j'avais achetés à des étals au bord de la route. Mais les épiciers du coin et les vendeurs de fruits n'avaient généralement pas pour habitude d'empoisonner leurs clients.

Peut-être le Vietnam a-t-il embrumé la tête de doc Voss, songeai-je.

La voiture de Temple Carrol s'engagea dans l'allée et se gara. Je ratissai les restes d'aliments décomposés achetés dans les supermarchés et les remis dans un sac ; puis je me penchai et ramassai une brique de lait vide.

— Je suis allée à l'hôpital cet après-midi, et vous dormiez. Quand j'y suis retournée, vous aviez déjà filé, déclara-t-elle.

— J'ai entendu dire que vous leur aviez drôlement secoué les puces, dis-je.

Pris de vertige, je me laissai tomber sur le banc en fer forgé sous le lilas de Chine.

Temple portait un jean couleur rouille, une chemise à carreaux beige et une paire de bottes en cuir souple. Elle soutint mon regard tout en glissant un chewing-gum dans sa bouche.

— Vous vous souvenez de beaucoup de choses ? demanda-t-elle.

— C'est le trou noir.

Elle hocha la tête en mâchonnant lentement.

— D'après le toubib, il est possible que vous m'ayez sauvé la vie.

— C'était une nuit un peu morne. Faut bien qu'une fille trouve de quoi s'amuser.

Derrière sa tête, le ciel était lavande, strié de coulées de feu. Elle enfonça ses mains dans les poches arrière de son jean et leva légèrement le menton.

— Je crois que je me souviens de trucs par-ci par-là, dis-je.

— Des *trucs* ? Bien vu, répliqua-t-elle.

Je détournai les yeux. Mon visage était froid et moite dans la brise. Je sentais des veines battre dans mon crâne, ma vision se brouiller et s'éclaircir tour à tour.

— Vous étiez à mes côtés. C'est ce dont je me souviens, Temple, dis-je.

— À vos côtés ? Eh bien ! lança-t-elle tandis que son visage rosissait.

Je ne sus trouver les mots appropriés. Je passai une main dans mes cheveux et rivai mon regard à mes bottes.

— Enfin bref, qu'est-ce que vous trafiquez avec cette brique de lait ? s'enquit-elle d'un ton irrité.

Je caressai du pouce une minuscule éraflure sur le flanc de la brique, puis en écartai les rabats afin que Temple puisse jeter un œil à l'intérieur.

— Je me fais livrer mon lait. Le carton est perforé. Comme il aurait pu l'être par une aiguille hypodermique, dis-je.

\*

\* \*

Lundi matin, je rendis visite à Tobin Voss dans son cabinet près de la grande route. Une demi-douzaine de livres étaient ouverts sur son bureau. Derrière son fauteuil, sur l'une des étagères de la bibliothèque vitrée, trônait une photographie couleur encadrée le représentant aux côtés d'une équipe de pilotes devant un hélicoptère Huey.

— Voici une copie du rapport du labo. Vous avez déjà entendu parler d'un groupe japonais de la Seconde Guerre mondiale baptisé Unité 731 ?

— Non.

— Ils ont mené des expérimentations sur des prisonniers chinois en Mandchourie. Je doute que ce sujet soit fréquemment abordé durant nos négociations commerciales avec Tokyo. On a trouvé dans vos prélèvements des éléments présentant des similitudes avec certaines des toxines qu'ils cultivaient.

— Vous en êtes sûr ?

— Voici comment je vois les choses : je ne peux pas vous dire avec certitude ce qu'était l'élément toxique dans votre organisme. Mais je peux vous dire ce qu'il n'était pas. Cela crée un champ de spéculation. Je n'ai rien trouvé de plus probable que cette anecdote historique.

Puis il esquissa un sourire et demanda :

— Vous n'êtes pas allé en Afrique récemment, si ?

— Pourquoi ?

— À en croire ce chouette petit livre qui traite des assassinats et des intrigues politiques, la contribution de l'Unité 731 à la guerre biologique a servi à supprimer plusieurs leaders démocratiques en Afrique, principalement parce que ses symptômes sont les mêmes que ceux d'un grand nombre de virus mortels propagés par les animaux malades.

— Par exemple en Afrique centrale, dans l'ancien Congo belge ?

Il posa les yeux sur la page à laquelle l'un de ses livres était ouvert, puis me regarda de nouveau.

Son cynisme teinté d'humour avait disparu.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il.

Dans la journée de mardi, Wesley se présenta à mon bureau, défoncé, parcouru de tremblements, si serré dans ses vêtements que ses yeux saillaient hors de sa tête. En dépit de la température extérieure, il portait deux chemises à manches longues destinées à donner du volume à son torse, et des bottes de motard auxquelles il avait collé des semelles de cinq centimètres d'épaisseur.

— Vous carburez aux amphés, Wes, dis-je.

— La coke me suffit même plus à oublier mes emmerdes, murmura-t-il en agrippant l'un de ses poignets, puis l'autre, avant de passer sa paume sur le dos de sa main comme s'il essayait d'essuyer de l'eau de pluie. Y a tout qui fout le camp. J'ai piqué à droite et à gauche, j'ai vendu mon cul, j'ai cambriolé une boîte de croque-morts. Mais j'ai jamais rien fait de vraiment moche.

— Et vous avez toujours payé la note. C'est réglo, mon vieux. Et si on calmait un peu le jeu ?

Alors il me parla de son week-end en compagnie des East Enders.

Hammie Wocheck, un type avec qui Jeff Deitrich avait sympathisé à l'université du Texas, s'était garé devant la maison rongée par les termites, à la peinture écaillée, où habitait Wesley. Il était resté au volant de son pick-up, le moteur tournant au ralenti, jusqu'à ce que le jeune homme descende de la galerie et s'approche de la chaussée. Les cheveux blonds de Hammie étaient humides de gel, son visage hâlé, et sur son cou trapu se devinaient encore les croûtes d'un tatouage violine et orange représentant un papillon. Son torse colossal paraissait emplir entièrement la vitre de la voiture, comme un éléphant une cabine téléphonique.

— Wes, mon pote, on a besoin que tu viennes avec nous à Big Dee<sup>[1]</sup> et que t'appelles deux rastas sur leur portable. Je veux parler des Jamaïcains qui ont arnaqué Jeff Deitrich. C'est là que t'habites, non ? lança Hammie.

— J'ai rien à faire à Dallas.

— Question d'honneur, Wes. Y a des grimpeurs de cocotiers qui sèment la merde dans cette ville, qui dealent de la mauvaise came et foutent des gamins en l'air. Problème numéro deux, t'as craché le nom de Jeff. Crois-moi, ça lui est resté en travers de la gorge. Faut que t'arranges ça, mon petit pote. Donne ce pack de bière à ton paternel. Dis-lui que tu vas accomplir une bonne action pour la ville. Il comprendra.

Ils se rendirent en voiture chez Val's Drive-In et retrouvèrent Jeff Deitrich, Warren Costen et deux autres jeunes ; l'un d'eux était un gros type du nom du Chug Rollins qui avait dû s'emmêler les pinceaux quelque part car il était sapé comme s'il souhaitait rameuter toute la population homo de la ville. Puis ils se dirigèrent en convoi de trois voitures vers une petite ville au sud de Fort Worth.

Wesley n'avait jamais aimé Chug ; comme la plupart des gros types costauds, il dissimulait au fond de toute cette graisse un alter ego vicieux qui prenait plaisir à torturer les plus petits que lui. Quant à Warren, c'était une autre histoire. Hormis son long torse, il ressemblait à un surfeur ou à une star de cinéma avec ses bras musclés, ses pectoraux d'acier et ses cheveux blonds. Tout au long du trajet, il tira des Budweiser décapsulées de la glacière et les tendit à Wes, lui proposant un joint, allant jusqu'à lui dire qu'ils feraient mieux de laisser tomber cette descente chez les rastas. Mais comment discuter avec un type comme Jeff quand il était remonté comme une pendule ?

— Je croyais qu'on allait à Dallas, dit Wesley.

— Jeff connaît un endroit bien particulier où il veut retrouver ces types. Quand tu les auras au bout du fil, tu leur liras les instructions notées sur ce bout de papier.

— Dans une carrière de pierre ? Ils ne viendront jamais.

— Ça vaudrait mieux pour toi, Wes. Jeff est de mauvaise humeur. Je déteste le contrarier quand il est comme ça, rétorqua Warren.

Il secoua la tête d'un air réfléchi.

Wesley avala deux cachetons de speed et les fit descendre d'une rasade de bière.

Il téléphona d'une cabine publique située sur la façade latérale d'une station d'essence désaffectée tandis que les autres l'observaient depuis les ténèbres. Des insectes s'écrasaient contre l'ampoule du plafonnier. Il avait l'impression que sa peau était enveloppée de lainages humides.

Le rasta qu'il avait bipé le rappela, mais réagit comme s'il lui pleuvait tous les jours du fric qu'il gagnait en claquant des doigts.

— Où c'est que t'as trouvé quatre mille billets, mec ?

— C'est le blé d'une tante, le type pour qui j'avais acheté les *blues*.

— On va y réfléchir. On te retrouve sur la nationale. Tu ferais mieux de changer de vie, d'arrêter de traîner avec tous ces mecs qu'ont le sida.

Le rasta lui indiqua le chemin jusqu'à un Dairy Queen et raccrocha avant qu'il ait pu protester. Wesley fut terrifié lorsqu'il aperçut le visage de Jeff derrière la vitre de la cabine téléphonique.

— Je t'avais bien dit qu'ils ne voudraient pas aller à la carrière. Ce n'est pas ma faute, souffla-t-il.

— Tu t'en es très bien tiré. Ils vont te croire sur parole, mon petit pote, répliqua Hammie.

Tout ça n'avait aucun sens. Qu'est-ce qu'ils voulaient dire ? Le sang battait dans le crâne de Wesley.

Ils lui souriaient tous à présent, mais de manière tolérante, familière, comme s'ils l'avaient accepté parmi eux.

— Vous avez une autre bière ? lança-t-il.

Une demi-heure plus tard, il était au volant de la voiture de Chug. Ce dernier se trouvait sur le siège côté passager, dévorant une banana split, la bouche barbouillée de glace, de coulis de fraise et de chocolat. Wesley ouvrit la bouche pour lui demander pourquoi il était sapé comme une tantouze, puis il se souvint des dégâts que Chug faisait à ses adversaires à l'époque où il était première ligne de l'équipe universitaire.

Il se contenta donc de dire :

— Jeff veut simplement récupérer sa came... Il ne va rien se passer de vraiment moche, hein, Chug ?

Chug ajusta son chapeau de tweed et lui adressa un clin d'œil.

— Tu savais que Jerry Lee Lewis s'était fait virer de l'école de théologie ici ? demanda-t-il.

Les deux rastas s'engagèrent sur le parking du Dairy Queen dans une Mercedes noire, mirent pied à terre et s'accoudèrent aux vitres baissées de la voiture de Chug. Ils empestaient l'oignon, le poisson et les tresses de cheveux sales enduits d'aloès.

— On n'ira nulle part tant qu'on n'a pas vu la couleur du fric, déclara celui qui se trouvait du côté de Chug.

Ce dernier souleva une serviette posée sur ses cuisses, dévoilant un rouleau de billets de cent dollars maintenu par un élastique. Il sourit et passa sa langue sur ses dents. Une minuscule pierre verte scintillait à son oreille.

— Le voilà, dur comme un concombre. Vous voulez le toucher ? lança-t-il.

— Vous pouvez nous suivre. On a un endroit pour traiter nos affaires. Mais arrête de me parler comme ça, mec. Y a pas ce genre de problèmes dans les îles, répliqua le Jamaïcain, ses dreadlocks se balançant comme des serpents poussiéreux sur ses joues.

— Comment on peut être sûrs que vous n'allez pas nous tabasser ? demanda Chug dont l'expression était soudain devenue douce et vulnérable.

— Parce que toi, t'es trop mignon et que le petit mec, là, il est trop méchant, répliqua l'homme accoudé à sa vitre.

Ainsi, les rastas étaient des rigolos en plus d'être des arnaqueurs, se dit Wesley en suivant la Mercedes sur la nationale. Comme les autres, ils se fichaient de lui parce qu'il était petit, lent à la détente et qu'il se faisait entretenir par une ou deux tantouzes. Ma foi, ça ne leur ferait peut-être pas de mal de se faire amocher le portrait. Question d'honneur, comme l'avait dit Hammie. Il éprouva un sentiment de satisfaction à songer qu'il était sur la même longueur d'onde que des types comme Hammie et Warren.

La Mercedes quitta la nationale, s'engagea dans une route

gravillonnée sans issue et roula quelques instants entre des champs vallonnés. Puis elle se gara près des ruines d'une ferme prisonnière d'un bosquet de chênes.

Les rastas éteignirent leurs phares et s'approchèrent du véhicule de Chug. L'un d'eux ouvrit la portière côté passager.

— Sors de là, mec. Faut qu'on compte le fric, déclara-t-il.

— Ah, vraiment ? lança Chug en se redressant de toute sa taille, tandis que le Jamaïcain réalisait enfin combien il était imposant.

— Ouais, parce que c'est trop de fric pour toi. On s'est dit qu'il valait mieux que tu nous le files, poursuivit le rasta en tendant la main vers l'automatique .25 glissé à l'arrière de son pantalon.

Ce fut à cet instant que Chug le frappa à l'estomac, plus violemment que Wesley n'avait jamais vu un homme en frapper un autre. À cet instant également, Wesley actionna le levier d'ouverture du coffre et entendit Hammie s'en extraire et sauter sur le gravier, puis il vit Warren et Jeff arriver en trombe sur la route dans deux véhicules, leurs phares si lumineux qu'ils firent larmoyer ses yeux.

Il se détourna pour ne pas voir ce qui se produisit alors. Les coups de poing, de genou et de pied finirent par s'arrêter ; le voile de poussière dériva vers les arbres, se déchira en lambeaux dans le vent, et il s'imagina que tout était fini, qu'ils allaient reprendre la route de Deaf Smith dans quelques minutes et qu'à l'aube il serait rentré chez son père.

Mais Hammie contempla les rastas qui gisaient à ses pieds et lança :

— Dis donc, les gars, faut vraiment que vous alliez jeter un œil à cette carrière. C'est joli comme tout. Je suis sûr que ça va vous plaire.

La carrière ressemblait à un vaste cratère de météore rempli d'eau verte dont les parois d'argile se dressaient vers un ciel criblé d'étoiles. Les Jamaïcains étaient maintenus par leur ceinture de sécurité sur la banquette arrière de la Mercedes aux portières ouvertes, et leurs poignets étaient attachés dans leur dos avec des menottes de plastique. Dans l'obscurité, leurs visages étaient d'une teinte aubergine, contusionnés et luisants de sang.

Mais ils n'avaient pas peur, se dit Wesley. Ils l'avaient prouvé quand ils s'étaient fait tabasser sans broncher. L'un d'eux avait même dit à Chug qu'il lui ferait une remise sur des pilules de régime.

Mais à présent, Jeff sortait de son véhicule un bidon de pétrole et une fusée de détresse. Oh, bon sang, c'est un cauchemar, songea Wesley.

Hammie, Warren, Chug et leur pote étaient assis sur un monticule de terre tapissé d'herbe et dévoraient du poulet frit dans des barquettes en plastique, l'accompagnant de cannettes de bière. Comment peut-on manger après avoir bastonné deux types comme



ça ? s'interrogea Wesley. Ces East Enders étaient plus vicieux, plus imprévisibles et plus dangereux que tous les gars qu'il avait connus en taule. Une lueur démente emplissait le regard de Jeff, comme s'il était défoncé aux amphés dilués dans de l'alcool. Il s'était accroupi et grignotait un pilon de poulet à moins d'un mètre cinquante de la Mercedes, le bidon d'essence posé à ses pieds, puis il cessa de mastiquer et jeta l'os de poulet au Jamaïcain le plus proche de lui.

— À ton avis, qu'est-ce que va devenir ta petite vie merdique ? demanda-t-il.

— Ma mère, elle m'a confié aux esprits quand je suis né, mon pote. Je me mêle pas de ce qu'ils font, répliqua l'autre.

Jeff se leva et dévissa le bouchon en plastique du tuyau flexible relié au bidon d'essence. Il brandit la fusée de détresse sous le nez du Jamaïcain, comme le bâton d'un policier, et lui repoussa la tête en arrière.

— Tu as lu Néron ? lança-t-il. Il se servait des chrétiens comme de bougies. Vous êtes chrétiens, les gars ?

Devant le silence du rasta, Jeff le frappa sur l'arête du nez avec la fusée de détresse, puis il balança nonchalamment le bidon dont l'essence clapotait contre les parois de métal.

Warren et les autres avaient cessé de bavarder et leurs visages s'étaient soudain faits attentifs aux paroles de Jeff. Warren se leva sans hâte, essuyant ses doigts grasseyés sur l'arrière de son jean. Il empoigna un cric dont l'extrémité pointue était fichée dans le sable.

— On a déjà empoché leur came, Jeff. Peut-être que ça suffirait de redécorer un peu leur bagnole. Histoire de leur laisser un petit souvenir de l'aventure.

Il fit le tour de la voiture, brisant les phares avant et arrière comme s'il cassait des coquilles d'œufs durs à l'aide d'une petite cuillère.

— Qu'est-ce que tu t'imaginais que j'allais faire ? ricana Jeff.

— Qu'est-ce que j'en sais ?

— Vous êtes pas croyables, les mecs.

Puis Jeff se dirigea vers sa décapotable jaune, dévissa le bouchon du réservoir d'essence et plongeait le tuyau du bidon à l'intérieur.

Un vent chargé d'une odeur de pluie lointaine et de champs de melons se leva soudain, semblant souffler de nulle part. Hammie, Warren, Chug et leur acolyte se remirent brusquement à parler et à s'esclaffer, plongeant la main dans la glace fondue de la glacière à la recherche de cannettes de Budweiser.

Le Jamaïcain assis derrière le siège du conducteur murmura quelque chose à son ami, puis tous deux grimacèrent un sourire, leurs dents roses de sang à la lueur des étoiles.

— Répétez un peu ça ? lança Jeff.

Il inclina le bidon vers le haut, le vidant jusqu'aux dernières gouttes,

et le posa à terre.

— Hé, mec, t'avais une jolie femme mexicaine. La sœur de Cholo, c'est ça ? Elle aime pas la viande blanche, c'est tout.

— Alors répète ce que tu viens de dire.

— T'adorais porter ses sous-vêtements. C'est Cholo qui l'a dit. C'est pas moi, mec.

Jeff enfonça ses mains dans les poches arrière de son pantalon. Il considéra le sol pendant un long moment, raclant la terre et les graviers de la semelle de son mocassin. Il se peigna les cheveux avec les doigts. Il se dégagea le nez en soufflant violemment par les narines. Il aspira ses joues et cracha dans les ténèbres.

Les rastas regardaient droit devant eux avec indifférence, chassant parfois un moustique d'un coup de tête.

Jeff fit le tour de la Mercedes et ferma la portière arrière côté passager. Puis il revint du côté conducteur et ferma cette portière-là aussi.

— Jeff ? lança Hammie.

Mais le jeune homme ne répondit pas. La Mercedes était garée, capot tourné vers le bas, sur une pente où se dressaient ça et là d'énormes monticules de cailloux et de terre hérissés d'herbe. À l'aide d'une serviette de plage, il essuya la portière du véhicule, son volant, son tableau de bord, puis la clef de contact après avoir fait démarrer le moteur.

— Dis donc, on n'est pas tout seuls, lança Warren en désignant Wesley d'un signe de tête. Écoute-moi, mon pote. J'ai un bel avenir devant moi. Je n'ai aucune envie de lui dire adieu ce soir.

— Ne t'avise pas de poser la main sur moi, Warren, siffla Jeff.

Puis il empoigna le levier de vitesse de la Mercedes et passa la première.

Les Jamaïcains se tordaient frénétiquement le cou et s'arc-boutaient pour se libérer des ceintures de sécurité, comme des passagers voyageant contre leur gré à l'arrière d'un taxi sans destination. La Mercedes se mit à rouler sur la pente en direction de l'eau, prenant de la vitesse, sa suspension s'ajustant aux ondulations du terrain. L'espace d'un instant, Wesley crut qu'elle allait heurter un tas de pierres, dévier de sa route et s'échouer sur une petite colline avant de caler, mais ce ne fut pas le cas.

Les rastas tournèrent la tête et le regardèrent à travers le pare-brise arrière au moment précis où le véhicule franchissait une bosse dans un violent cahot, ce qui fit s'ouvrir le coffre, puis disparaissait entre deux monticules de terre et de sable.

Alors que le capot de la voiture s'enfonçait dans l'eau, Wesley entendit le moteur siffler comme un fer à cheval chauffé à blanc plongé dans un baquet.

Jeff embrasa la fusée de détresse, alla se jucher au sommet d'une butte et brandit la fusée à bout de bras, éclairant d'une lumière rouge le cratère, ses parois jaunâtres et les roseaux le long de la rive. À dix mètres du bord, l'eau tournoyait et se déversait comme les courants d'une rivière à travers les vitres baissées du véhicule ; puis elle recouvrit le toit, voilant de son limon vert les silhouettes que l'on voyait lutter désespérément à travers le pare-brise arrière.

Alors la voiture disparut aux regards ; et soudain Wesley se retrouva en train de courir dans les ténèbres, seul, fuyant le cratère et les énormes bulles d'air qui venaient crever la surface de l'eau et étaient emplies, il en était absolument sûr, de voix d'hommes criant son nom.

1. Big Dee : diminutif de Dallas. (N.d.T.)

— Qu'est-ce que tu as fait après ça ? demandai-je à Wesley.

— Je suis retourné en courant jusqu'à la nationale. Je faisais du stop quand Jeff Deitrich s'est arrêté pour me prendre.

Son visage était grisâtre, ses cheveux trempés de sueur, comme un homme en proie à une terreur mortelle.

— On peut arranger ça, Wes.

— En traversant la rue et en allant raconter à votre pote Marvin Pomroy ce que je viens de vous dire, par exemple ?

— On prendra une longueur d'avance. Que les autres se tirent tout seuls de leur merdier.

— Vous êtes vieux. Vous n'avez pas à vous inquiéter de types comme Jeff Deitrich et Chug Rollins. Je déteste cette ville. Je déteste être con, pas avoir de fric et pas savoir quand les autres se foutent de moi. Je me came pour tenir le coup, marmonna-t-il.

— Oublie ça. Juste pour aujourd'hui. On va t'inscrire en cure de désintoxication, dis-je.

Mais il se dirigea vers la porte. À voir le dos de sa chemise, on aurait cru que quelqu'un avait appliqué une serviette humide entre ses omoplates et son large ceinturon en cuir.

Cet après-midi-là, assis dans le bureau de Marvin Pomroy, je contemplais la pelouse du palais de justice à travers la vitre.

— Vous voulez bien me dire ce que vous faites ici ? s'enquit-il.

— La journée a été calme.

— Avec vos clients ? Non, je retire ce que je viens de dire. Vous n'avez pas de clients. Vous supervisez une vague de crimes.

Mais il était évident que je ne trouvais pas sa remarque drôle. Il ôta ses lunettes non cerclées et scruta leurs verres comme s'il y cherchait des défauts.

— Tout à l'heure, je vous ai vu entrer au drugstore et acheter quatre journaux différents, reprit-il. Je me demande ce qui pourrait pousser un substitut du procureur à faire une chose pareille.

— Vous me posez une colle.

— L'un de vos clients vous a avoué avoir commis un crime particulièrement atroce, ou vous a raconté quelque chose qui vous tracasse vraiment. Étant donné que la majorité de vos clients souffrent de troubles mentaux, vous voulez vous convaincre qu'il divague et rien de plus. Dites-moi que je me trompe.

J'inclinai la tête de façon évasive.

— Vous pouvez retourner le problème dans tous les sens, mais au fond, vous détestez ces crapules encore plus que moi, reprit-il.

— Vous avez un programme de la Junior League sous la main ?

— La saison est finie, répliqua-t-il.

Mais je n'en avais pas encore terminé avec Marvin Pomroy ce jour-là. Peu avant 17 heures, alors que je regardais par la fenêtre de mon bureau un autre après-midi de canicule tirer à sa fin, je vis deux voitures des bureaux du shérif et une fourgonnette bondée d'adjoints armés de carabines se garer à l'ombre de la façade nord du palais de justice. Les hommes descendirent, fourbus et accablés de chaleur, leurs uniformes et leurs chapeaux saupoudrés de poussière.

Je passai un coup de fil à Marvin.

— Qu'est-ce que les gros bras de Hugo font là ?

— Ravi que vous me posiez la question. Vos clients, Skyler Doolittle et Jessie Stump... Ils se cachent quelque part dans les collines au-dessus de chez Deitrich. Comment est-ce qu'on le sait ? Parce que cet après-midi, Jessie Stump a envoyé une flèche à pointe métallique à cinq centimètres de la tête de Deitrich.

— Pourquoi Jessie aurait-il une dent contre lui ?

— Peut-être parce que Doolittle s'imagine qu'Earl est l'Antéchrist ? Peut-être que Doolittle est derrière tout ça ? À votre avis ?

— Peut-être aussi qu'Earl et Jessie sont faits l'un pour l'autre.

— Quelle église fréquentez-vous, Billy Bob ? Je ne vous pose cette question que parce que je voudrais l'éviter, répliqua-t-il.

Mardi soir, Wilbur Pickett commit une erreur. Il alla dîner chez Shorty, puis il laissa Kippy Jo sur place le temps d'aller vendre un poste de soudage dans le quartier.

Assise à une table en bois sur la galerie protégée de moustiquaires, la jeune femme sentit la brise se lever, les ombres s'allonger sur la rivière, le soleil nimer les berges escarpées d'une aveuglante lumière jaune avant de se coucher dans une brume mauve indistincte, à l'ouest, loin derrière les pâturages.

Autour d'elle s'élevaient les voix de jeunes gens qui parlaient trop fort, passaient commande à la serveuse comme ils se seraient adressés à un poteau de clôture et se montraient négligemment grossiers, comme s'ils ne pouvaient affirmer leur pouvoir qu'en blessant la sensibilité d'autrui.

Mais en pensée, elle voyait le pick-up de Wilbur s'engager sur le parking de l'atelier de soudure et elle sut qu'il serait de retour quinze minutes plus tard, comme il l'avait promis. Elle dîna, prêtant l'oreille au murmure du vent et de la rivière dont les flots louvoyaient parmi les rochers, sans s'intéresser aux voix qui résonnaient à la table

voisine.

Puis elle entendit un moteur trop puissant pour la carrosserie du véhicule sur lequel il était monté, le conducteur ralentir en débrayant à deux reprises pour s'engager dans le parking, le rugissement rauque des deux silencieux se répercutant sur la façade du bâtiment comme un gant jeté en plein visage.

Quand le conducteur franchit la porte, les voix s'éteignirent à la table voisine.

Il aperçut Kippy Jo mais ne lui adressa pas la parole. Il semblait observer les dîneurs assis à l'autre table. Son corps vacillait, les planches du parquet ployaient sous ses bottes cloutées et ses vêtements dégageaient un relent de fumée, d'alcool et de sécrétions corporelles.

Il se dirigea vers le bar et revint en tenant une chope givrée de bière pression à la main. Il heurta le chambranle de l'épaule et la bière gicla par-dessus le bord du verre avant d'éclabousser le sol.

À présent il se tenait derrière sa chaise et l'air que brassait le ventilateur envoyait l'odeur âpre de son corps jusqu'à Kippy Jo. Il assura son équilibre en agrippant d'une main le dossier de la chaise ; les muscles de son biceps se gonflèrent de sang, les articulations de ses doigts effleurèrent les omoplates de la jeune femme.

— Où est passé votre mari ? demanda-t-il.

— Cet endroit n'est pas bon pour vous. Vous ne devriez pas venir ici, répondit-elle.

— Qu'une seule personne s'en prenne à moi, et les Purple Hearts sortiront tous ces types d'ici un par un. Ils couperont les lignes de téléphone. Personne ne pourra rien faire pour eux.

— Vous facilitez la tâche de vos ennemis.

— Je vais faire tomber Deitrich. Il doit payer pour ce qu'il vous a fait.

— Asseyez-vous. Donnez-moi vos mains.

Mais il ne l'écoutait plus. Il se retourna vivement en entendant un ricanement, une remarque sur les Mexicains, et son coude heurta l'arrière d'un crâne. Puis il envoya valdinguer à terre un plat où s'empilaient des côtes de porc, jeta le contenu de sa bière au visage d'un homme et cracha dans les cheveux d'une femme.

Il n'avait aucune chance. D'autres hommes se joignirent à ceux qu'il avait agressés, des hommes aux accents frustes et aux vêtements maculés de boue de forage. Ils se ruèrent sur lui, le poussèrent au-dehors, lui firent dévaler la pente jonchée de feuilles menant à la rive.

Dans l'esprit de Kippy Jo, les arbres et les berges n'étaient plus un vaste pan d'ombre mais étaient éclairés par une lumière cinétique jaune et noir semblable à celle du soleil de minuit.

Elle s'était hissée sur ses pieds et, immobile sur la galerie, elle

écoutait les sons qui lui parvenaient de la berge. Les hommes avaient formé un cercle, mais toutes leurs différences physiologiques avaient disparu. Ils n'avaient plus qu'un seul et unique visage et ce dernier, ainsi que leurs corps, semblait pétri dans de l'argile cuite. Avec l'extrémité pointue de leurs bâtons, ils harcelaient l'homme planté au milieu de leur cercle, comme un ours dans une fosse.

Des faisceaux de lumière rouge s'échappaient de ses plaies. Des rugissements jaillissaient de sa gorge, ses mains déchiraient l'air comme des griffes. Puis son visage se tourna vers Kippy Jo ; l'un de ses yeux était clos, bosselé comme un chou-fleur. Elle sentit les bâtons acérés lacérer son propre buste, sa propre poitrine, comme ils lacéraient les siens. Elle se fraya un chemin à tâtons parmi les tables et franchit le seuil du restaurant, puis elle descendit le sentier menant à la berge, frôlant les buissons de ses mains tendues, des toiles d'araignée se prenant dans ses cheveux.

Elle sentit les relents des corps chauffés et stoppa. Elle devina une silhouette devant elle, tendit la main, toucha les muscles bandés du dos d'un homme qui sursauta comme si l'extrémité de ses doigts lui avait brûlé la peau.

Tous les visages se tournèrent lentement vers elle.

— Vous n'avez rien à faire ici, m'dame, lança un homme.

Mais l'assurance dont était empreinte sa voix s'évanouit avant même qu'il n'ait fini sa phrase.

Elle s'avança jusqu'au milieu du cercle et effleura le visage de l'homme qui se trouvait-là, la moiteur s'écoulant de ses cheveux, la paupière tremblotant sous ses doigts. Puis elle fit courir sa main jusqu'à son épaule et la glissa sous son aisselle.

— Vous allez me conduire au bord de la route et attendre avec moi le retour de Wilbur, fit-elle.

Elle s'attendait à ce qu'il proteste, mais il garda le silence. Ils se dirigèrent côte à côte vers le sentier tandis que tous s'écartaient devant Kippy Jo, plongeant le regard dans ses yeux aveugles comme si la force qu'ils redoutaient depuis toujours y était tapie. Le vent soufflait par bourrasques en provenance de la rivière, éparpillant des aiguilles de pin sur la rive ; puis le soleil qui brillait d'un éclat aveuglant au zénith disparut, les berges de la rivière s'obscurcirent de nouveau, et la seule chaleur que Kippy Jo sentit fut l'éclat de deux phares puissants braqués sur les récifs de l'autre côté de l'eau.

Ils demeurèrent immobiles à l'entrée du parking, comme deux statues de bronze soudées l'une à l'autre, jusqu'à ce que le pick-up freine et s'arrête dans un panache de poussière derrière eux. Le regard de Wilbur alla se poser sur le groupe d'hommes toujours plantés à l'extérieur de la galerie, à quelque distance.

— Bon Dieu, qu'est-ce que tu fous avec ma femme, mon gars ?

lança-t-il.

— Elle dit que je suis injuste envers lui. Moi, je dis qu'il aurait pu la faire tuer, déclara Wilbur le lendemain dans mon bureau.

— Vous n'aimez pas ce gamin ?

— Je n'aime pas qu'il vienne traîner autour de Kippy Jo. C'est un criminel, point barre. En plus, il ressemble à un crapaud qu'on aurait fourré à l'intérieur d'un bocal trop petit pour lui.

— Pourquoi est-ce que vous me dites tout ça ? demandai-je.

— Earl Deitrich n'est pas le seul à figurer sur la liste des gens à qui il cherche des noises. Votre fils ne fricoterait pas avec une petite Mexicaine du nom d'Esmeralda ?

Ce soir-là, assis sur un tabouret en bois dans l'arrière-cour de la ferme que louait Lucas, je le regardais arroser à l'aide d'un bidon les tomates plantées dans le carré de terrain rocailleux qu'il appelait son potager. L'air était brûlant, immobile et rempli d'oiseaux ; sur la nationale, j'entendis un semi-remorque passer dans un rugissement, chassant une buse qui s'éleva en quelques coups d'aile d'une carcasse d'animal écrasé au bord de l'asphalte. Tandis qu'il aspergeait et dépoussiérait ses plants, Lucas jetait d'incessants coups d'œil en direction de la caravane où logeait Esmeralda, comme si elle risquait de l'entendre.

— Cholo ne me fait pas peur, affirma-t-il. Ronnie Cross non plus.

— D'après moi, tu as tort de dire ça.

— Eh bien, tu n'es pas à ma place.

— L.Q. Navarro disait qu'il y a deux sortes d'amis que tu peux trouver à la pelle ; ceux qui se pointent quand tu as le vent en poupe, et ceux qui se pointent quand ils ont des emmerdes.

— Bon sang, j'aimerais être assez futé pour avoir pigé tout ça.

— Tu sais ce qu'est le bois de cœur ?

— Bien sûr... Qu'est-ce que c'est ?

— Chez certains arbres, un nouveau cerne de bois se développe sous l'écorce tous les ans. Le cœur de l'arbre durcit de plus en plus jusqu'à devenir presque aussi costaud que du fer. Les anciens racontaient que leurs haches se brisaient dessus.

— Ah oui ? murmura Lucas, dont le regard s'était détourné.

Esmeralda accrochait sa lessive sur le fil d'étendage, une serviette enroulée autour des cheveux.

— Quel rapport avec ce dont on était en train de parler ?

— Je ne sais pas. Je vais y réfléchir et je te le dirai, répliquai-je.

— Tu fais bien des mystères, Billy Bob.

Je me dirigeai sans répondre vers ma voiture.

Mon père avait été soudeur par point et au cordon sur des pipelines



dans tout l'État du Texas. Quand j'avais neuf ans, il m'avait emmené ainsi que ma mère sur le pipeline des Winding Stair Mountains, dans l'est de l'Oklahoma. C'était le début de l'automne et les frondaisons avaient déjà commencé à se teinter de rouge et d'or jusqu'aux crêtes massives des Ozarks. Mon père n'était pas un homme excessivement pieux, mais il s'efforçait de s'acquitter de la dîme et ne buvait généralement pas, sauf à Noël et pour le 4 Juillet. Par chance, le pipeline était fermé le dernier dimanche que nous passâmes aux Winding Stairs et il m'emmena prendre part à un rassemblement religieux sur les berges d'une rivière dont le lit était jonché de galets et l'eau de la couleur du Jell-O vert clair.

Le chœur était composé d'un orchestre à cordes et le prêcheur était un homme sec comme un coup de trique qui ouvrait sa bible, donnant l'impression qu'il s'apprêtait à lire, puis fermait les paupières et levait les yeux au ciel sans jamais pourtant se tromper d'un mot. La congrégation tout entière vibrait, tremblait et parlait le langage du Seigneur, puis aussitôt après dînait assise à même le sol et sur le hayon des camions de ferme. Mais ces images n'étaient pas celles qui incarnaient, à mes yeux, cet inoubliable après-midi de mon enfance.

Une décrue de printemps ayant transformé la rivière en torrent avait fortement érodé les berges, et l'écheveau de racines des arbres flottait au fil de l'eau telle une toile d'araignée brune. Chaque tronc paraissait gonflé et dur, son écorce luisante, parcourue de striures, comme si les racines avaient attiré la froideur de l'eau dans le bois et rendu celui-ci si dur que des clous s'y seraient brisés.

Le prêcheur, plongé jusqu'à la taille dans la rivière, avait allongé une femme corpulente sur le dos. L'eau ruisselait sur les paupières closes de celle-ci et sa robe blanche était nouée à l'aide d'un ruban bleu autour de ses genoux pour éviter qu'elle ne remonte sur ses cuisses.

— Tu t'en sens capable ? avait demandé mon père.

— Ça me fout pas les jetons, avais-je répliqué.

— Que ta mère ne t'entende pas parler comme ça. L'eau est glacée, mon petit vieux.

— J'ai d'jà connu pire.

J'avais senti sa large main se poser sur mon crâne.

Quelques minutes plus tard, j'étais pieds nus sur les galets, la froideur de la rivière se refermant comme un étau sur mes cuisses et mes parties génitales, ma main serrée dans celle du prêcheur. Ce dernier m'avait allongé dans l'eau et une immense lumière verte avait paru recouvrir mon visage, vidant mes poumons, s'infiltrant dans mes vêtements et me brûlant la peau.

Puis, à l'instant précis où le prêcheur sortait mon visage de l'eau, j'avais ouvert les paupières et aperçu au-dessus de moi la voûte des

arbres et leurs frondaisons jaunes et vertes se découpant contre le ciel ; et, sans connaître les mots pouvant définir cette pensée, j'avais su que je venais de pénétrer dans un lieu unique et inviolable, une cathédrale secrète baignée d'une lumière colorée où je retournerais en pensée chaque fois que j'aurais le sentiment d'être indigne de ce monde.

Tandis que mon père me séchait près d'un feu de bois et m'enfilait sa vieille chemise de l'armée, celle où trônaient l'écusson de la division Indianhead et les galons de sergent sur la manche, j'avais regardé en direction de la rivière ; elle semblait ordinaire à présent, détachée de moi, parsemée de gens à demi immergés que je ne connaissais pas.

— Quelle espèce d'arbres est-ce que c'est ? avais-je demandé à mon père.

— Des arbres à bois de cœur, avait-il répondu. Ils se développent par anneaux concentriques, comme notre esprit. Du moins, c'est ce que disait mon grand-père Sam. Il suffit de tremper les racines dans un ruisseau clair et de s'assurer que personne ne viendra en polluer l'eau.

Il venait de mordre dans un sandwich au jambon ; lorsqu'il avait souri, sa joue avait gonflé, grosse comme une balle de softball.

Chaque été, le temps d'une soirée, la ville organisait une fête dans un petit parc d'attractions où se trouvait également une brasserie à ciel ouvert, sur les berges de la rivière. Au crépuscule, un orchestre de cuivres composé de musiciens portant des vestes à rayures de couleur vive et coiffés de chapeaux de paille entonnait *San Antonio Rose*, et on allumait les lanternes japonaises pendues dans les arbres ; alors les haies, les allées de gravier, les baraques et les attractions foraines adoptaient l'aspect bucolique et brumeux d'une peinture de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les signes de distinctions sociales de la ville étaient oubliés et ouvriers, étudiants, fermiers, hommes d'affaires, le maire et sa famille, jusqu'à Hugo Roberts et ses adjoints, tous se mêlaient comme si le lendemain offrait les mêmes promesses et les mêmes opportunités à chacun.

Temple, Pete et moi fîmes un tour de Tilt-a-Whirl et d'auto-tamponneuses et nous achetâmes de la barbe à papa ; puis nous nous dirigeâmes en flânant vers le pavillon de danse surplombant la rivière. Nous nous assîmes tous les trois sur un banc de bois peint en vert, au sommet d'une pente tapissée de cannas, d'hibiscus et de rosiers, non loin d'un bassin bordé de pierres dont les poissons rouges arboraient les décolorations albinos des carpes. Ce fut Pete qui remarqua le premier Peggy Jean sur la piste de danse en compagnie de son mari, Earl ; alors il agita la main.

— C'est Ms. Deitrich, Billy Bob ! lança-t-il d'un ton plein d'attente.

— Oui, en effet, dis-je en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Vous ne lui faites pas coucou ?

— Elle est occupée, répliquai-je.

Il fronça les sourcils et regarda quelques instants dans le vague ; puis il agita de nouveau la main, comme si cela pouvait rattraper le fait que nous l'ayons ignorée.

Je pivotai sur moi-même et regardai à nouveau en direction du pavillon de danse. À présent Peggy Jean se trouvait avec son mari près du comptoir où l'on servait le punch, mais elle avait les yeux fixés sur mon visage. Ses traits étaient défaits comme si je l'avais trahie et blessée sans même lui faire la grâce de lui expliquer pourquoi. Ses lèvres étaient entrouvertes, paraissant former les mots qu'elle désirait me tirer des lèvres.

Je me retournai vers la rivière et contemplai le parc et les poissons

rouges qui montaient à la surface du bassin pour gober les miettes de pain que leur jetait un enfant, nimbés de brume électrique.

— Je crois que je vais emmener Pete boire un soda, annonça Temple.

— Je vous accompagne.

— Ça ira. Restez plutôt ici pour vous occuper de vos petites affaires, rétorqua-t-elle.

Puis elle rebroussa chemin entre les arbres en direction des baraques.

— Temple ? appelai-je.

Mais Peter et elle avaient déjà disparu dans l'ombre du chemin.

Je détachai le dernier long fragment de barbe à papa du cône de papier et jetai ce dernier dans une poubelle. J'essayai d'essuyer mes mains poisseuses sur une serviette en papier, puis je renonçai et la jetai aussi à la poubelle.

J'entendis des pas légers crisser sur le gravier derrière moi, puis je sentis le parfum de Peggy Jean.

— Sais-tu ce qu'on éprouve à voir quelqu'un vous regarder, puis se détourner quand on lui fait signe ? lança-t-elle.

— Comment vas-tu ?

— Qu'est-ce qui te donne le droit de me snober en public ? Peux-tu me dire ce que je t'ai fait ?

— Tu es mariée. Je me refusais à l'admettre. Tout est de ma faute.

— Nous avons partagé beaucoup de choses au temps de notre jeunesse. (Elle soutenait mon regard.) Et je ne fais pas seulement allusion à un après-midi. Vas-tu prétendre tout à coup que nous ne nous connaissons pas ? Je trouve ça complètement pervers, si tu veux mon avis.

Je me penchai en avant, les coudes sur les genoux, tournai mon chapeau entre mes mains et en tapotai l'extrémité de ma botte. Puis je ne pus m'empêcher de prononcer les mots que j'aurais dû taire.

— Que t'est-il arrivé, Peggy Jean ? Tu étais comme nous autrefois. Qu'est-ce que tu es allée faire avec un type comme Earl ? C'était pour son argent ?

Du coin de l'œil, je vis son poing se serrer et se desserrer contre sa robe en organdi, j'entendis sa respiration saccadée sur le point de se muer en sanglots.

— Je suis désolé, je n'aurais pas dû dire ça, murmurai-je.

Mais c'était trop tard. Elle se dirigea d'un pas rapide vers le pavillon, ses cheveux voltigeant sur ses épaules. J'ignore à quoi ressemblait son visage, s'il était sillonné de larmes ou contrarié, livide d'humiliation ou empreint de détresse à l'idée de ce qu'elle avait perdu ; mais son fils et son mari s'étaient détournés de leurs amis et la fixaient tous les deux, puis ils tournèrent un regard noir vers moi,

comme s'ils avaient vu un homme commettre un acte lâche et violent à l'encontre d'une femme ou d'un enfant.

— Vous voulez coincer Earl Deitrich avant qu'il vous coince ? demanda une voix près de moi.

Cholo Ramirez portait un pantalon gris et une chemise de soirée à l'étoffe noire et brillante, ainsi qu'une cravate imprimée rouge grenade. Un carré de gaze blanche recouvrait son œil gauche. Ronnie Cruise était planté derrière lui, dans l'ombre, un bâton de sucette fiché à la commissure des lèvres.

— Demandez-lui de vous parler du jour où il s'est tiré une balle dans la tête au Red Pine Lodge. Demandez-lui ce qui est arrivé à ses amis dans ce club de ball-trap entre Houston et Conroe, ajouta Cholo.

— De quoi veut-il parler ? demandai-je à Ronnie.

— Vous êtes croyant, hein ? Vous vous souciez de trucs comme le fait qu'on porte un rosaire autour du cou ? Écoutez Cholo et vous vous rendrez peut-être compte que la façon dont on se sape n'est pas le problème majeur de votre ville. (Les yeux sombres de Ronnie, qui semblaient insensibles à tout plaisir que le monde était susceptible de lui offrir, balayèrent les poussettes sur les allées de gravier et les cascades de feux d'artifice rose et blanc au-dessus de la rivière.) Bon Dieu, ce trou à rat ne va donc jamais changer ? marmonna-t-il.

Lorsque Cholo franchit le seuil de mon bureau à midi, le lendemain, sa peau luisait de sueur. Il glissa un doigt dans le col de son tee-shirt, écarta l'étoffe de sa poitrine et huma l'odeur de son propre corps.

— Ce trottoir vous brûlerait les semelles, dis-je.

— Une voiture de patrouille me file le train depuis le sud de la ville. Le flic ne m'a pas lâché jusqu'à votre bureau, déclara-t-il.

Il mordilla une peau au coin d'un de ses ongles.

— Ils ne voient pas beaucoup de voitures comme la vôtre. À votre place, je ne me bilerais pas pour ça.

— À côté du flic, il y avait cet enfoiré de Fletcher, l'ancien mercenaire ou je ne sais quoi qui fait le sale boulot de Deitrich.

— Pourquoi voulez-vous balancer Earl Deitrich maintenant, Cholo ?

— Parce que Kippy Jo Pickett m'a dit que je devais soulager ma conscience. Elle a dit que j'allais peut-être prendre le Chemin des Esprits.

Ses épaules se voûtèrent et il essaya de tousser, mais ne parvint pas à s'éclaircir la gorge.

— Le quoi ? dis-je.

— Quand les Indiens meurent, ils disparaissent à l'extrémité d'un chemin. La lumière commence à passer à travers leur corps, ils deviennent pâles et gris, comme du lait tourné, et pour finir on ne les voit plus. C'est ce que m'a dit Kippy Jo.

— Vous pensez que vous allez mourir ?

— Vous avez quelque chose de frais à boire ? J'ai besoin de descendre une bière. Peut-être un coup de rhum. Vous auriez ça ?

— Non.

Il s'essuya les cheveux et le front avec un mouchoir. Puis il pressa ses deux poings sur ses tempes et baissa les paupières.

— Quand il fait chaud, j'arrive pas à réfléchir, marmonna-t-il. L'oncle de Ronnie est en cheville avec des culs-terreux près de Houston. Mais Ronnie, il n'a jamais été mêlé à ça. Ils avaient monté une arnaque à Kerr County, dans un chalet. Le Red Pine Lodge. Un complice se ramenait avec des gros pontes du pétrole et on débarquait au milieu du jeu, on leur flanquait une frousse du diable avec nos flingues et on faisait semblant de torturer et d'abattre des gars au sous-sol.

— Rien de nouveau sous le soleil, Cholo. Vous avez déjà raconté tout ça à Temple Carrol le jour où elle vous a arrêté parce que vous ne vous étiez pas présenté à l'audience.

— Ah ouais ? Eh bien, un jour, le complice s'est pointé avec Earl Deitrich. Nous, on a fait irruption là-dedans avec des collants en nylon sur la figure, on a jeté les types par terre, on a fracassé des verres et des bouteilles de whisky, on leur a balancé des jetons de poker et des cartes à jouer à la tronche, en gueulant sur Deitrich, en lui flanquant des claques, en lui collant le flingue dans les noix. Puis on a conduit tous les mecs au sous-sol, un par un. Les cris qu'on entendait par la cage d'escalier, ils faisaient si vrai que ça me flanquait les jetons. On a tiré une flopée de balles calibre 12 dans un tonneau, on a balancé du sang de poulet partout. Ça avait vraiment de la gueule. Alors une bonne femme, celle qui distribuait les cartes, s'est allongée au milieu de tous les corps. Elle portait une jupe et un chemisier blancs et ils étaient barbouillés de sang de poulet aussi. Cette fille avait tourné dans des films porno et elle jouait carrément bien. Elle arrivait à se convulser, les yeux fermés, comme si elle allait se vider de son sang à moins qu'on l'amène rapidos à l'hôpital. Alors on a fait descendre Earl Deitrich au sous-sol et on lui a dit : « Écoute, mec, un de nos types a perdu les pédales. Et on sait toujours pas où est la banque. Tas une chance de t'en tirer. Qu'est-ce que tu décides ? » Il a réfléchi une minute. Vous y croyez, à un truc pareil ? Y avait des corps partout par terre et il restait planté là à réfléchir. Et puis il a dit : « Le coffre est sous les caillebotis, derrière le bar. » Un de nos types est remonté et il a rappliqué avec des poignées de biffetons, comme si c'était la surprise de l'année. Alors on a dit à Deitrich : « Écoute, mon gars, on n'a rien contre toi. Mais t'en as trop vu. La bonne femme est encore vivante. Colle-lui une balle dans la peau, comme ça on sera tous du même côté de la barrière. » Le type qui venait de dire ça a retiré le chargeur d'un

Beretta 9 mm pour que Deitrich sache qu'il n'y avait qu'une balle à l'intérieur. Il lui a tendu le flingue et il a attendu qu'il descende la fille. Deitrich a réfléchi un moment, le Beretta à la main, un sourire aux lèvres. Le type a fait : « Hé !, t'as les oreilles bouchées ? » Alors Deitrich a répondu : « Vous savez quoi, les gars, c'est vraiment le bouquet. Cette année a été complètement pourrie. Qu'est-ce que vous diriez d'aller plutôt vous faire foutre ? » Et il s'est tiré une balle dans la tempe. On n'y croyait pas. Lui non plus d'ailleurs. De la fumée lui sortait des cheveux et il nous souriait. Il a ouvert et fermé la bouche comme s'il allait être sourd pendant un bon mois, puis il a dit : « Chargé à blanc, hein ? Plutôt futé comme combine, je dois dire. Mais vous êtes des amateurs. » Et puis il a balancé le flingue au type qui le lui avait collé dans les mains et il a dit : « Allez vous nettoyer un peu, et après ça je veux qu'on ait une petite conversation, vous et moi. »

Cholo essuya des doigts la sueur qui lui coulait dans les yeux, puis il se dirigea vers l'appareil d'air conditionné et lui assena un coup violent.

— Pourquoi vous faites pas installer la clim', mec ? lança-t-il. C'est un vrai four, là-dedans.

À travers les lamelles du store, il regarda la rue en contrebas.

— Continuez votre histoire, dis-je.

— L'adjoint est toujours là avec cette sous-merde d'ancien mercenaire. Vous avez raconté à quelqu'un que je venais vous voir aujourd'hui ?

— Non.

— Kippy Jo vous fait confiance. Mais moi, c'est une autre affaire.

— Dommage.

— Peut-être que vous essayez de me piéger. Vous êtes un ancien Texas Ranger. Ça veut dire que vous avez toujours ça dans la peau.

Je sentais la colère enfler dans ma poitrine et me nouer la gorge, mais je gardai les yeux fixés dans le vague. À l'autre extrémité de la pièce, dans un coin, il me sembla voir L.Q. Navarro adossé aux boiseries, son Stetson gris cendre rabattu en arrière, les yeux emplis de dérision.

— Fichez le camp d'ici, dis-je.

— Que...

— Apprenez à respecter les autres. J'ai eu ma dose de conneries et de grossièreté pour aujourd'hui.

— J'y crois pas, mec.

— Il semblerait que ce soit un état d'esprit chronique chez vous, Cholo. Adios. N'y voyez pas un mauvais jeu de mots ethnique, dis-je.

Une fois Cholo parti, alors que la porte et le carreau vibraient encore d'avoir été violemment rabattus contre le mur, L.Q. se laissa tomber dans le fauteuil en peau de daim, sortit son jeu de cartes et

commença une partie de solitaire sur le fond d'une corbeille en cuir posée à l'envers.

*« Tu as bien fait. Il ne t'aurait pas donné le reste. Ce gosse a passé le plus clair de son temps à la prison pour mineurs depuis qu'il est haut comme trois pommes, déclara-t-il.*

*— Tu penses qu'il va revenir ?*

*— Peu importe. Faut les choper par les tripes. Tu sais qui a dit ça ? Wyatt Earp.*

*— Je vais aller déjeuner.*

*— Offre-toi une deuxième part pour moi », dit-il.*

Il resta concentré sur sa partie de cartes et ne leva pas les yeux.

Le lendemain matin, je tombai sur Temple dans l'allée menant au palais de justice et je la mis au courant de la visite de Cholo.

*— Vous l'avez jeté dehors ? s'étonna-t-elle.*

*— Il me racontait des choses dont il n'existe aucune preuve. Il veut que je fasse plonger Earl Deitrich sans se mouiller. Je pense qu'il a mis le feu à la société de crédit immobilier pour le compte d'Earl et qu'il a causé la mort des pompiers de Houston. Il est peut-être même responsable de la crise cardiaque du comptable.*

*— Earl Deitrich s'est collé le canon d'un revolver contre la tempe et a fait feu ?*

*— Ça vous impressionne ?*

*— Je n'aurais pas cru qu'il aurait assez de tripes pour ça.*

Je secouai la tête et entrai dans le palais de justice. Deux heures plus tard, elle m'appela au cabinet.

*— Cholo vient de me passer un coup de fil. Il m'a raconté que vous l'aviez traité comme un clébard. Qu'il me déballerait toute l'histoire si j'allais le voir dans un club de sport de San Antonio. Et qu'il avait pris part à l'incendie de Houston.*

*— Faites en sorte que ce soit lui qui vienne vous voir.*

*— Je vais là-bas à dix heures demain matin, répliqua-t-elle.*

*— Ça vous arrive d'écouter ce que je vous dis ?*

*— Pas vraiment.*

*— Comment il s'appelle, ce club de sport ? demandai-je.*

Il était situé dans un bâtiment d'un étage en parpaings blanc sale, en bordure du quartier des entrepôts. Les pièces étaient climatisées mais les relents de sueur, de testostérone, de maillots et de chaussettes sales mis à sécher sur les ventilateurs posés à même le sol étaient suffocants. Temple et moi traversâmes un terrain de basket où des gamins disputaient une partie, une salle de muscu, et entrâmes dans une annexe contenant plusieurs punching-balls et un ring. Le vacarme des punching-balls rebondissant contre les cloisons était assourdissant

Cholo portait un short noir Everlast et un maillot aux manches



coupées à la hauteur des aisselles, et il martelait un punching-ball de ses poings gantés. Chaque coup faisait gicler la sueur de ses cheveux.

Il nous aperçut, immobilisa le punching-ball et me considéra par-dessus l'épaule de Temple. Il avait ôté la bande de gaze de son œil gauche et sa cornée était striée de veinules violacées.

— Qu'est-ce qu'il fiche ici ? lança-t-il.

— On a un emploi du temps chargé, Cholo. Si vous avez l'intention de tourner autour du pot, on met les voiles, répliquai-je.

— Votre tête me revient pas, mec.

— Tenez-moi le punching-ball, ordonna Temple.

— Que je quoi ?

Elle tournoya sur elle-même et frappa le punching-ball d'un coup de pied de karaté.

— Vous savez faire ça ? s'étonna-t-il.

— Qu'est-ce que vous pouvez nous dire sur Earl Deitrich et le club de ball-trap ? répliqua-t-elle.

— Je vais prendre une douche, et on se tire d'ici, dit-il. Mais d'abord... y a un type qu'arrête pas de me chercher. Faut que je m'occupe un peu de lui.

— Quel type ? demanda-t-elle.

— Vous en faites pas. Asseyez-vous. Les types comme ça sont... comment on dit... prévisibles.

Assis sur un banc contre le mur, nous regardâmes Cholo continuer à marteler le punching-ball. Il ne fallut pas longtemps pour que le scénario se mette en place. Un homme blond aux cheveux enduits de brillantine sautait à la corde près du ring, croisant les poignets et cinglant le sol sous ses chaussures à semelle plate ; un sourire indolent aux lèvres, il observait le visage de Cholo.

— Vous reconnaissez ce type ? murmurai-je à l'intention de Temple.

— Il passait de la came pour Sammy Mace, non ? Il a fait la peau à une balance du côté de Houston, je croyais qu'il était à Huntsville....

— Johnny Krause.

— C'est lui, oui. En appel, il a été blanchi de l'accusation de meurtre. Qu'est-ce qu'il fiche ici ?

L'homme dénommé Johnny Krause cessa de sauter à la corde, s'empara d'une paire de gants bleu pâle posés sur le tablier du ring et se dirigea vers Cholo. Il s'arrêta à moins de quarante centimètres de ce dernier et entreprit d'enfiler ses gants, ses muscles abdominaux saillant légèrement au-dessus de l'élastique de son short, sans paraître craindre d'être frappé par les coudes de Cholo ou le punching-ball qui oscillait à l'extrémité de la chaîne.

— Tapons-nous trois petits rounds. J'irai doucement, lança-t-il.

— Quand je voudrai m'en taper trois, je le demanderai. Et va te

faire foutre avec ton « doucement », rétorqua Cholo.

Une expression débonnaire sur le visage, Krause détourna la tête et regarda dans le vague. Son short bleu à rayures blanches descendait presque jusqu'à ses genoux et collait à sa peau comme un Kleenex humide.

— Comme tu voudras. T'as passé toute la matinée à me reluquer. Je pensais que tu voulais qu'on se fasse un petit match.

— Moi, je te reluquais ?

— Te bile pas pour ça. Désolé de t'avoir ennuyé, Paco, lança Krause, puis il caressa le crâne emperlé de sueur de Cholo avec la paume de son gant.

Cholo repoussa son bras d'un geste brusque.

— Qui c'est que t'appelles Paco, mec ? cracha-t-il.

— C'est pas ton nom ?

Sans cesser de sourire, Krause lui cogna légèrement l'oreille, cligna de l'œil et leva sa garde, baissant la tête derrière ses gants comme s'il redoutait d'être frappé.

— J'ai entendu dire que t'étais un putain de gros dur. Me fais pas mal, putain de gros dur, chantonna-t-il.

Cholo s'écarta du punching-ball et balança un crochet en direction de Krause, mais son gant n'atteignit que le vide et il perdit l'équilibre.

— Le courant d'air a failli me flanquer par terre ! Faudrait que je me balade avec une ancre. Sortez-moi d'ici ! lança Krause.

À présent quelques boxeurs avaient arrêté leur entraînement et les observaient en riant, échangeant des commentaires derrière leurs gants.

— Allez chercher un chronométrateur. Et on porte pas de casque, cracha Cholo.

Johnny Krause bondit sur le ring, boxa l'air d'un crochet du droit puis du gauche, les lèvres pincées, le menton plaqué sur la poitrine. Puis il s'adossa au tirant des cordes, les bras étendus de part et d'autre, et regarda Cholo, en contrebas, qui enfilait l'autre paire de gants bleus avec les dents.

Je m'interposai entre Cholo et le ring.

— Je ne sais pas ce qu'il y a là-dessous, mais il est en train de vous piéger. N'y allez pas, murmurai-je.

— Allez vous faire foutre, répliqua Cholo.

Puis il grimpa sur le ring, le couteau dégoulinant de sang et la tête de mort tatouée sur sa gorge ruisselant de sueur.

Un vieil homme à la peau blafarde et ridée, aux cheveux pareils à une meringue, lança le chronomètre et fit retentir la cloche. Johnny Krause avait dû boxer soit en professionnel, soit en prison, car il prit le contrôle absolu de la situation dès qu'il se retrouva au centre du ring.

Il s'écartait, plongeait ou battait en retraite si rapidement que Cholo

ne pouvait le toucher, tout en feignant la retenue, comme si le jeune Mexicain était l'attaquant dans ce qui aurait dû être un simple combat d'entraînement.

— Ouah ! T'essaies de m'exploser la tête ? On n'est pas à Mexico, ici ! Dis donc, y a pas de toubib. J'suis peut-être hémophile. Au secours ! lançait Krause en sautillant de droite et de gauche, ses gants bleu ciel contre ses flancs.

Cholo me rappelait de vieux extraits de film où Two-Ton Tony Galento s'avavançait pas à pas avec toute la force massive d'un porteur de charbon, décochant un puissant crochet après l'autre.

Si ce n'est que ses poings ne parvenaient pas à trouver son adversaire, ni le sourire qui le tournait en dérision.

Puis Krause matraqua le visage de Cholo avec son gauche, *bang, bang, bang*, à toute allure. Les traits du jeune homme se convulsèrent et ses yeux s'emplirent de larmes comme s'il avait reçu un jet de bombe lacrymogène. Quand il essaya d'empoigner Krause à bras-le-corps, ce dernier frappa son œil blessé et le cogna de nouveau, cette fois-ci en plein sur la bouche.

Le chronométréur tirait sur la corde, agitait une main dans les airs pour intimer à Krause l'ordre de s'arrêter.

Celui-ci prit son élan et envoya son poing droit s'écraser sur le visage de Cholo, projetant celui-ci dans les cordes, le nez et le menton sillonnés de filets de sang. Le jeune Mexicain roula sur le sol, désorienté, et bascula du ring avant de s'effondrer sur le sol de ciment, renversant le crachoir dans sa chute.

— On se bat à la loyale, ici. C'est quoi, votre problème ? cria le chronométréur.

— Hé, confondez pas. C'est lui qu'essayait de m'écraser les couilles ! répliqua Krause.

Il se glissa entre les cordes et sauta à terre, évitant la flaque répandue par le seau.

— Ça va, mon pote ? T'y allais pas de main morte. Tu m'as pas laissé le choix, dit-il.

Cholo se hissa sur ses pieds en louchant et ôta ses gants, l'un après l'autre, en les coinçant entre son bras et sa poitrine. Il les jeta à terre et, d'une main, se remonta les testicules.

— Tu perds rien pour attendre, marmonna-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Le Mexicain se dirigea vers les vestiaires d'un pas incertain, pressant une serviette contre sa bouche et son nez.

— Y a des dingues ici. Qu'est-ce que c'est que ce club de merde ? lança Krause.

Quelqu'un ramassa les gants de Cholo et fit mine de les ranger dans un coffre de matériel situé sous le ring.

— Ils sont à moi, répliqua Krause, et il ouvrit un sachet en papier pour que l'homme les mette à l'intérieur.

Mais si le destin de Cholo Ramirez était bel et bien d'emprunter le Chemin des Esprits de ses ancêtres indiens, il n'y fit pas son entrée sous les peupliers de Virginie longeant la berge d'une rivière, dans une plaine verdoyante balayée par les vents. Pour lui, le Chemin des Esprits se matérialisa dans l'interminable hurlement d'un avertisseur de voiture court-circuité et des relents d'acier chauffé, de gaz d'échappement et d'asphalte, à un pâté d'immeubles à peine de l'Alamo. C'est là que les infirmiers détachèrent de force ses mains du volant de sa Mercury 1949 et essayèrent de maîtriser les convulsions de son corps et l'hémorragie qui ravageait son cerveau.

Tandis qu'ils attachaient son corps sur un brancard à l'aide de lanières, un policier excédé souleva le capot de la Mercury et arracha le fil électrique relié à l'avertisseur comme s'il décapitait un serpent.

Les obsèques de Cholo se déroulèrent trois jours plus tard dans une église de stuc blanc à la toiture de tuiles rouges entourée d'un petit jardin coquet, non loin de l'école élémentaire qu'il avait fréquentée un jour, seuls bâtiments correctement entretenus d'un quartier où les maisons de plain-pied délabrées évoquaient des bunkers. Les membres de son gang essayèrent de récupérer les funérailles pour leur propre gloire, se vêtant de capes noires aux doublures écarlates et postant des guetteurs aux visages sombres et aux regards perçants dans le vestibule de l'église et sur le parking. Mais d'une manière générale, ce furent des obsèques pathétiques. Seuls les premiers bancs de l'église étaient occupés. Les membres du gang transpiraient dans leurs capes et empestaient la sueur, des femmes obèses en noir sanglotaient de façon si théâtrale que leur entourage soupirait et haussait les sourcils avec lassitude ; et le corps de Cholo reposait dans un cercueil en bois bon marché, vêtu d'un costume à l'étoffe brillante qui paraissait avoir été loué pour une cérémonie de remise des diplômes, une rose au revers du veston. Ses cheveux raides de brillantine reposaient sur un oreiller en rayonne et un rosaire était enroulé autour de ses doigts aux ongles encore crasseux.

Si deux personnes donnaient l'impression d'être sincèrement tristes, c'étaient Ronnie Cruise et Esmeralda Ramirez. Ils étaient assis aussi loin que possible l'un de l'autre. Ils n'échangèrent pas un regard, pas plus qu'ils ne regardaient les autres autour d'eux.

Après la messe, je rattrapai Ronnie sur les marches de l'église.

— C'est à vous, lançai-je.

— Vous parlez toujours en code. Je pige rien à ce que vous me racontez. Et je crois que vous êtes complètement timbré d'être venu ici, répliqua-t-il.

Il monta dans sa voiture et démarra. Je le suivis jusqu'au cimetière où eut lieu le service, puis jusqu'aux quartiers pauvres où il habitait. Il tourna dans son allée de terre battue, fixant son rétroviseur du regard quand je m'y engageai derrière lui. Mais il franchit le seuil de sa maison comme si je n'étais pas là.

Elle avait sans doute été construite à partir d'un mobile home, puis modifiée et agrandie au fil des années. Elle avait une baie en façade et un auvent sur le côté ; la partie inférieure des cloisons avait été recouverte de briques afin d'imiter un pavillon de banlieue des années cinquante. Un mimosa solitaire se dressait tel un énorme éventail vert

dans la cour de terre battue et derrière, par-delà l'auvent, j'apercevais des bananiers inclinés dans la brise le long d'une rigole d'écoulement.

Une femme dont les seins étaient pareils à des pastèques, ses cheveux noirs coiffés en chignon, apparut sur le seuil et me considéra avec une expression neutre, puis referma la porte. Un moment plus tard, Ronnie surgit de l'arrière-cour, pieds nus à présent et vêtu d'un jean et d'un tee-shirt, un chiot trotinant sur ses talons.

— Pourquoi vous avez dit que c'était à moi ? s'enquit-il.

— Parce que Cholo est mort. Ce qui signifie que vous irez témoigner.

— Pour quoi faire ?

— Pour raconter quels rapports Earl Deitrich entretenait avec Cholo.

— C'est juste du oui-dire. Même moi, je sais ça.

— C'est une injonction à comparaître. Vous témoignerez devant la cour de votre plein gré ou les menottes aux poignets, Ronnie.

— J'ai déjà entendu ça. Comme quoi j'irai ramasser le savon en taule, et tout ça. Ça ne prend pas avec moi.

— Cholo a été assassiné, dis-je.

— Vous voulez dire que le type a fait péter une veine dans son crâne ?

— L'un de mes amis, doc Voss, connaît bien le médecin légiste qui a pratiqué l'autopsie de Cholo. Le médecin légiste pense qu'on a appliqué une substance toxique sur le visage de Cholo. Quelque chose qui aurait eu le même effet que du cyanure.

— Il croit ça ?

— L'ancien mercenaire, Johnny Krause, le type qui a fait monter Cholo sur le ring... Il a collé des grolles en plomb à une balance et l'a jetée dans la San Jacinto River pour le compte de Sammy Mace.

Ronnie tirailla le lobe d'une de ses oreilles, puis il s'empara d'un chiffon posé sur un établi sous l'auvent et en frotta le capot de sa T-Bird.

— Sammy Mace est mort, répliqua-t-il. Il s'est fait descendre par un flic il y a un ou deux ans.

— Je crois que Johnny Krause s'est dégoté un nouveau boss. J'aimerais lui poser la question, mais personne ne peut lui mettre la main dessus. Vous avez les mêmes informations que Cholo concernant Earl Deitrich. Quelle conclusion vous en tirez, Ronnie ? Vous voulez attendre que Johnny Krause vienne vous chercher ?

De son ongle, il taquina une callosité sur sa paume en la fixant du regard comme si elle détenait une signification particulière. Puis il glissa ses pouces dans les poches de son jean, sembla fixer un point à dix centimètres de mon visage et s'éclaircit la gorge avant de prendre la parole.

— Votre fils, le gamin qui couche avec Esmeralda ? Il ne se cavale

pas parce qu'il a la trouille. Mais vous croyez que moi, je vais m'écraser. C'est parce que je suis mexicain et que vous me prenez pour un crétin, ou alors parce que j'ai un casier, que je vau pas tripette et que vous pouvez m'embobiner ? Je crois que vous devriez ficher le camp, Mr. Holland. Et je ne veux plus que vous vous pointiez chez ma mère.

Plus tard, cet après-midi-là, je regardai par la galerie de derrière et j'aperçus Pete, juché sur la barre supérieure de la clôture de Beau. Je pris un verre de thé glacé, sortis une cannette de Pepsi du frigo et me dirigeai vers l'enclos. La brise était empreinte de l'odeur de la pluie tombant dans les collines ; l'éolienne avait viré au nord et ses pales tournoyaient furieusement.

— Qu'est-ce que tu fais tout seul ici, mon petit vieux ? demandai-je.

— Vous m'aviez dit qu'on irait chercher des pointes de flèche.

Il fit mine de ne pas voir la cannette de Pepsi que je posai en équilibre sur la barre de clôture.

— Je suis désolé, j'avais oublié. Allons chercher Beau et accrochons son van au pick-up.

Mais son visage restait soucieux. Il pressait une pièce d'un demi-dollar au creux de sa paume et examinait les lignes rouges que cette dernière imprimait sur sa peau.

— J'ai vu Ms. Deitrich en ville, annonça-t-il.

— Ah oui, Ms. Deitrich ?

— Elle sortait de l'épicerie. Elle avait deux gros sacs dans les bras. Il y en avait un qu'était sur le point de se déchirer, alors j'ai essayé de le lui prendre des mains avant que la bouteille de lait se casse sur le trottoir.

Il s'interrompit et regarda Beau qui traversait le pré, se dirigeant vers l'enclos.

— Continue, dis-je.

— Elle m'a dit que j'allais lui faire tout lâcher. Elle m'a dit : « Tu me gênes. Enlève tes mains de ce sac. »

— Elle ne le pensait pas vraiment.

— Vous n'étiez pas là. Elle était très fâchée. Le sac s'est déchiré et tout s'est renversé sur son capot. Alors elle a dit : « Regarde ce que tu m'as fait faire ! »

— Elle avait dû passer une mauvaise journée, Pete.

— Elle a rentré toutes ses courses dans la voiture, et puis elle a pris une pièce d'un demi-dollar dans son sac à main et elle m'a dit : « Va t'acheter une glace ou autre chose. Allez, file. Et la prochaine fois, laisse les grandes personnes se débrouiller toutes seules. Tu te mêles un peu trop de ce qui ne te regarde pas. »

Il se laissa glisser au bas de la clôture et fixa le soleil à l'horizon

comme si ce dernier contenait une injure.

— J'en veux pas, de son fichu argent. J'me suis arrêté pour l'aider parce qu'elle était embêtée, lança-t-il.

— Je ne la fréquente plus, Pete, alors je ne sais pas quoi te dire.

Il passa son index sur la tranche de la pièce et jeta celle-ci en direction de l'étang. Il la regarda décrire un arc-de-cercle dans la lumière, puis disparaître dans l'herbe. Son visage était brûlant et poussiéreux et des traces humides avaient séché sur ses joues.

— Où vas-tu ? lança-t-il.

— Chez moi.

— Beau sera déçu si on ne l'emmène pas faire une promenade.

— Pourquoi elle a fait ça ? Je croyais qu'elle était gentille. Elle est pareille que tous ces gens avec qui ma mère, elle traîne dans les bars. Ils sont gentils tant qu'y a quelqu'un qui les regarde.

Je n'avais aucune envie de réfléchir à une possible réponse à sa question.

Le crépuscule était presque tombé quand Pete et moi gravîmes le lit d'un ruisseau encastré entre les flancs escarpés de collines baignées d'ombre et sillonnées de sources qui suintaient de la roche. Les sabots de Beau émettaient un raclement sur les pierres plates longeant le cours d'eau et je sentais le poids de l'enfant osciller à l'arrière de la selle.

— Vous pensez pas que c'étaient des Apaches qui vivaient ici ? demanda-t-il.

— Trop à l'est, répliquai-je.

— Peut-être que c'étaient des Comanches.

— Trop au sud.

— C'étaient quoi, alors ?

— Sans doute des Tonkawas.

— Ceux qu'ont laissé les Texans les chasser jusque dans l'Oklahoma ?

— Ceux-là, oui.

— Ils m'ont pas l'air bien intéressants, décréta-t-il.

Nous mîmes pied à terre, puis je détachai mon sac du pommeau et nous nous frayâmes un chemin à travers les broussailles jusqu'à une sente presque invisible cheminant à flanc de colline parmi les pins, sur un terrain que l'humidité rendait vert et spongieux. Des buissons et des arbres de Judée tapissaient la muraille et en regardant attentivement, on distinguait une brèche derrière les feuillages.

— J'ai entendu des gens dire que la femme de Wilbur Pickett était folle, déclara-t-il.

— Tu crois ça ? demandai-je.

— Non. Elle me fait de la peine.



- Parce qu'elle est aveugle ?
- Non, parce qu'elle leur fait peur. Et quand les gens ont peur, ils vous font du mal.
- Tu es un gamin futé, Pete.
- Je voudrais qu'on puisse rester tout le temps ici. C'est un endroit génial. Y a personne à part nous.

Le sentier se mit à courir à l'horizontale et nous nous faufilemes entre les buissons et la muraille jusqu'à une brèche entaillant la roche, proche du sol, qui ne faisait pas plus d'un mètre de largeur et semblait avoir été creusée dans l'argile préhistorique par un pouce gigantesque. À l'intérieur, il faisait noir et nous sentions la fraîcheur de l'air sur nos visages, l'humidité de la pierre et l'odeur des mulots qui nichaient sur les saillies proches du plafond de la grotte, bien au-dessus de la brèche.

Les derniers rayons du soleil teintaient de rose le sommet de la ravine et j'entendais Beau s'ébrouer en contrebas. J'ouvris mon sac à dos, dépliai la lame de mon canif et entrepris de découper sur une pierre un oignon rouge, du salami et une baguette de pain. Pete tira ma lampe torche du sac et se mit à jouer avec le bouton, l'éteignant et l'allumant. Puis il s'accroupit et braqua le faisceau de lumière dans la caverne.

— Il y a quelqu'un qui habite ici, Billy Bob ! s'exclama-t-il.

Je m'accroupis à côté de lui et regardai par l'ouverture. Quelqu'un avait déchiré des sacs-poubelle et en avait recouvert le sol limoneux de la grotte, et une large feuille de toile était déployée dans ce qui semblait être un coin-couche. Près de l'ouverture, on avait creusé un trou peu profond destiné à un feu de camp dont la fumée avait noirci une paroi de la caverne et une partie du surplomb. Des os de gibier dépassaient comme des crocs de la cendre, et la graisse qui avait ruisselé de la viande donnait aux pierres un éclat semblable à celui de la glycérine.

Des conserves de Spam, de sardines et de saucisses, des boîtes de biscuits et de crackers étaient empilés sur une planche calée contre le mur. Un bidon en fer-blanc de trois litres plein d'eau était protégé de la poussière par un voile d'étamine. Deux sacs de couchage étaient étroitement roulés et attachés avec une corde à linge, comme si leurs propriétaires s'apprêtaient en permanence à évacuer rapidement les lieux. Une paire de brodequins élimés, aux lacets en cuir et à la languette munie d'œillets métalliques, étaient appuyés contre la paroi à l'extrémité de bâtons.

— Vous croyez que ce sont des clochards qui viennent du chemin de fer ? s'enquit Pete.

Je m'emparai d'un des brodequins et le tournai entre mes mains.

— Ça, ça vient de la prison, Pete. Ne nous en mêlons pas.

— Vous voulez dire que ce sont peut-être des prisonniers évadés ?  
— Peut-être.  
— On va appeler les bureaux du shérif ?  
— À mon avis, ça ne nous regarde pas.  
— Ils sont dans notre grotte. Ils mettent du désordre partout. Sûr qu'ils vont aux toilettes où ça leur chante. Je parie qu'ils puent des pieds !  
— Pete ?  
— Quoi ?  
— Chut. Allons récupérer Beau et partons sans faire de bruit. Oublie ce que tu as vu ici.  
Il me considéra d'un air perplexe, plissant l'une de ses paupières.

Chevauchant Beau, nous gagnâmes l'extrémité de la ravine où l'ombre laissait place aux dernières lueurs jaunes du soleil. Nous traversâmes une clairière fleurie d'où nous vîmes se déployer en contrebas la vallée appartenant à Peggy Jean et Earl Deitrich et, juste en dessous, leur villa blanche enchâssée telle une molaire géante et striée d'or sur le flanc de la colline.

J'entendis le ronflement d'un moteur s'emballant sur une route entre les pins, au-dessus de nous. Puis je vis une Jeep noire quitter la route et se diriger vers nous à travers la clairière, écrasant l'herbe et les fleurs sous ses pneus cloutés.

Quatre jeunes hommes étaient assis à l'intérieur, des lunettes fumées sur le nez, portant des tee-shirts et des pantalons de treillis. Ils avaient les bras et le front rougis de coups de soleil et des carabines étaient posées près d'eux. Je sentis les mains de Pete se resserrer involontairement autour de ma taille.

Le conducteur, Jeff Deitrich, vint garer la Jeep devant nous et mit la transmission au point mort. Il m'adressa un sourire paresseux, les yeux masqués par ses lunettes noires.

— Comment va, Billy Bob ? lança-t-il.

— Ça va. Vous ne seriez pas en train de chasser en dehors de la période d'ouverture, non ? dis-je en lui retournant son sourire.

— Les flics n'ont pas été foutus de trouver votre copain, Doolittle. On a pensé qu'on leur filerait un coup de main.

— Voyons si je remets vos amis, dis-je. Vous, vous vous appelez Hammie, vous êtes Warren et vous, vous êtes Chug, dis-je, déplaçant mon doigt de l'un à l'autre.

— Pas mal du tout. Qu'est-ce que vous faites sur notre propriété, Billy Bob ?

— Cet endroit ne vous appartient pas. L'État a un droit de passage par ici.

— N'essayez jamais d'avoir le dernier mot avec un avocat, plaisanta-

t-il.

— Skyler Doolittle est plutôt inoffensif, poursuivis-je.

— Il sera encore beaucoup plus inoffensif si on le retrouve, lança Chug.

Il porta une bouteille de lait à ses lèvres et but, son visage rond congestionné par la chaleur, sa pomme d'Adam montant et redescendant avec régularité.

Je cinglai négligemment mon poignet avec l'extrémité des rênes de Beau.

— Quant à Jessie, c'est une autre histoire. C'est pour moitié un cul-terreux et pour moitié un Indien comanche. Il vous attacherait aux barreaux de votre lit, vous fourrerait une chaussette dans la bouche et vous dépècerait comme un cerf. Demandez donc au shérif, Chug.

Les trois passagers de la Jeep échangèrent un regard. Celui qui s'appelait Warren glissa une cigarette éteinte entre ses lèvres, puis l'en retira et la fit rouler entre ses doigts.

— Les toubibs de l'hôpital psychiatrique s'étaient dit que des électrochocs viendraient à bout de son agressivité. Il a déchiqueté la lanière en caoutchouc, puis il a libéré une de ses mains et il a arraché le doigt d'un technicien d'un coup de dents.

— À une époque, mon oncle employait Jessie Stump pour décoller le chewing-gum des sièges du Rialto, rétorqua Jeff. Plus tard, il s'est retrouvé coincé dans la cheminée de la quincaillerie qu'il voulait cambrioler. Et la prison de Llano a refusé de l'incarcérer parce qu'il se pissait dessus. Bien joué, maître.

Il se mit à rire, puis il démarra et regagna la route. Mais les passagers de la Jeep étaient silencieux, leur visage dénué d'expression, soit parce qu'ils étaient fatigués, soit parce qu'ils réfléchissaient à deux fois au bien-fondé de leur traque.

Le vent creusa des sillons dans l'herbe et les fleurs de la clairière, et une goutte de pluie me cribla l'œil comme un grain de chevrotine.

— Les hommes qu'ils cherchent, ils vivent dans notre caverne, hein ? lança Pete.

— C'est ce que je dirais.

— Elles sont vraies, les histoires que vous avez racontées sur Jessie Stump ?

J'humectai mes lèvres.

— Je les ai plus ou moins inventées.

— J'aime pas entendre des choses comme ça, Billy Bob. Je préfère ne plus revenir par ici pendant un bout de temps. Et puis aussi, me racontez pas des craques sur Jessie Stump. Ça veut dire que vous n'avez aucun respect pour moi.

Je pivotai sur la selle et le regardai. Mais il garda les yeux rivés au sol qui défilait, comme si nos ombres se connaissaient mieux que

nous-mêmes. Il ôta les mains de ma taille et les appuya sur le troussequin.

Le lendemain matin, je me rendis de bonne heure chez Marvin Pomroy, avant qu'il ne parte pour le bureau. Je le trouvai dans le patio de sa villa blanche à l'architecture tarabiscotée ; une tranche de pain grillée à la main, son journal appuyé contre un verre de jus d'orange, il parcourait les résultats des matchs de boxe à la page des sports.

Son jardin était spacieux, empli d'arbres et d'arbustes à fleurs, et des geais et des colibris voletaient au soleil. Plantée au seuil des portes-fenêtres donnant sur le salon, sa femme m'adressa un signe et leva une tasse de café dans les airs, une expression interrogative sur le visage.

— Non merci, Gretchen, lançai-je.

Puis je m'assis à la table de Marvin sans y être invité.

— Ça ne peut pas attendre que j'arrive au bureau ? soupira-t-il.

— Vous avez parlé au médecin légiste de San Antonio ?

— Ouais. Il m'a dit que Cholo Ramirez avait sniffé de la colle juste avant sa mort. On en a retrouvé une pleine chaussette sur le siège à côté de lui.

— Ce n'est pas ça qui l'a tué.

— Peut-être pas. Mais le médecin légiste n'est pas certain de la cause du décès. Des gants de boxe enduits de poison ? On se croirait dans une pièce de théâtre élisabéthaine.

— Réveillez-vous, Marvin. Earl Deitrich vous traite comme si vous étiez à sa solde.

Il plia son journal et le posa à côté de son assiette. Sa chemise paraissait aussi lisse et blanche que de la porcelaine neuve.

— En tant que représentant du ministère public, je dois accepter toutes sortes d'outrages au tribunal. Ça ne s'applique pas à mon domicile, répliqua-t-il.

— Quelqu'un a fourré une bombe chimique dans le crâne de ce gosse mexicain.

— Pas dans ce comté, non.

— Rien de plus génial que la cartographie pour compartimenter le mal, persiflai-je.

Marvin se leva, s'empara de son journal et de son verre de jus d'orange, regagna le salon et referma gauchement les portes-fenêtres avec le pied.

Le lendemain était un samedi. Lucas s'éveilla avant l'aube et but une

tasse de café, assis sur les marches à l'arrière de sa ferme, en regardant le soleil se lever sur les champs et illuminer la caravane où Esmeralda Ramirez continuait d'habiter. La veille au soir, elle avait lavé ses sous-vêtements à la main et les avait pendus sur le fil d'étendage dans l'arrière-cour ; à présent ils oscillaient dans la brise, et le jeune homme se sentit vaguement honteux quand il s'aperçut qu'il les fixait du regard.

Il s'était persuadé qu'il n'éprouvait pas de sentiments pour elle, qu'il ne pouvait pas davantage lui demander de déménager qu'il n'aurait pu refuser son aide à un blessé sur la route. Mais lorsqu'elle avait fait le ménage chez lui et avait accroché des rideaux aux tringles des fenêtres, il s'était surpris à la suivre d'une pièce à l'autre, évoquant les orchestres dans lesquels il avait joué, l'écoutant lui parler des cours qu'elle avait suivis au Juco, sans cesser de contempler ses yeux et sa bouche, gêné de l'ampleur du désir qu'ils suscitaient en lui.

Il voulait trouver une excuse pour la toucher. Elle avait attaché ses cheveux et lorsqu'elle levait les bras pour accrocher un rideau, juchée sur une chaise, il voyait son dos ferme et musclé, ses hanches évasées que dénudait son corsage, ses cuisses durcies comme si elle portait des escarpins à talons. Quand les pieds de la chaise avaient vacillé, il lui avait attrapé la taille, mais elle s'était appuyée d'une main au mur et avait lancé : « Ne t'inquiète pas, je ne vais pas tomber. »

À la mort de Cholo, Lucas avait cru qu'Esmeralda allait se tourner vers lui. Mais elle ne l'avait pas fait. Elle était revenue de l'enterrement les yeux secs, plongée en elle-même, comme quelqu'un qui a été soumis à un vent glacé et qui est assis seul près d'un poêle, le visage profondément marqué par le souvenir du froid. Ce soir-là, il avait cogné de l'index à sa porte-moustiquaire. Quand elle était apparue sur le seuil, la lumière du plafonnier déversant une pluie d'aiguilles dorées sur ses épaules et ses cheveux brun rouge, il lui avait dit :

— Si t'as pas encore mangé, je suis en train de préparer à dîner. Ou je peux t'apporter quelque chose à grignoter. Si tu as faim, je veux dire. Ou peut-être que tu as juste envie d'aller faire un tour...

Puis il avait inspiré profondément et avait lâché :

— Je suis pas bien doué avec les mots. Je suis désolé pour ce qui est arrivé à ton frère.

— C'est gentil, Lucas. Mais il faut que j'aille travailler, avait-elle répliqué.

— Travailler ? Cette ordure du Dog 'n' Shake t'oblige à venir travailler le jour de l'enterrement de ton frère ?

— À plus tard, Lucas, avait-elle dit.

Puis elle lui avait doucement refermé la porte au visage.

Elle ne lui avait même pas demandé de la déposer. Elle s'était

contentée d'enfiler son uniforme rose et avait attendu au bord de la route le bus qui la déposerait devant le petit restaurant drive-in situé non loin du Post Oak Country Club.

À présent, Lucas était assis sur les marches dans la fraîcheur de l'aube, contemplant les sous-vêtements sur le fil d'étendage et se demandant s'il s'agissait de désir ou simplement d'idiotie. Aucun bruit n'émanait de la caravane. Le soleil s'éleva en une balle rouge au-dessus de la ferme ; il jeta le fond de sa tasse de café dans la poussière, laça ses brodequins coqués de métal et se rendit au volant de son pick-up jusqu'à la tour de forage où l'attendait un poste de huit heures dans une température de 35 degrés sur la plate-forme du derrick.

Ce soir-là, quand Esmeralda sortit de son travail au Dog'n Shake, Ronnie Cruise l'attendait dans le parking. Il portait un pantalon, des mocassins cirés et un polo neuf, vêtements qu'il ne mettait jamais d'ordinaire ; ses cheveux étaient coupés de frais et ses joues luisaient d'avoir été aspergées de lotion après-rasage.

Il se pencha à la vitre du côté passager de sa T-Bird et lança :

— Je vais te ramener chez toi, Essie.

— J'ai une carte de bus, répliqua-t-elle.

La voiture était garée à l'ombre d'un chêne, et le moteur surchauffé cliquetait sous le capot.

— Allez, quoi, tu as passé toute la journée debout, insista-t-il.

— Non, mais merci quand même, Ronnie.

Elle se dirigea vers le bas-côté de la route et s'immobilisa à l'arrêt de bus. Elle pinça les lèvres et contempla l'entrée du country club, les fairways s'étendant le long de la rivière et le soleil voilé par le nuage rougeoyant de poussière et de pluie mêlées qui balayait l'horizon.

Ronnie resta assis au volant, la tête posée sur les mains. Puis il démarra et roula en cercles autour du Dog'n Shake, ses pneus crissant doucement sur l'asphalte, tandis que les enfants assis aux tables en terrasse l'observaient avec de grands sourires.

Le bus s'arrêta, puis les portières se refermèrent dans un chuintement et le véhicule s'ébranla lourdement, la T-Bird dans son sillage. La jeune femme s'assit derrière le siège du conducteur et s'efforça d'ignorer Ronnie ; mais lorsqu'elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur derrière la vitre, elle vit trois voitures démarrer de l'allée du country club et venir se coller à la T-Bird.

Elle se leva, se dirigea vers le fond du bus et regarda par la vitre arrière. Ronnie lui adressa un vaste sourire, pouce brandi dans les airs, comme un imbécile, ignorant tout des voitures qui le talonnaient.

Qui conduisait la voiture juste derrière la sienne ? se demanda-t-elle. C'était un des amis de Jeff, comment s'appelait-il déjà, celui qui lui déplaisait encore plus que les autres... Tout son corps était énorme,

tapissé de la graisse des buveurs de bière, son cou aussi trapu que celui d'un porc. Il ressemblait à la plupart des gros qu'elle avait connus ; il affectait d'être spirituel et détaché du monde, mais son irrévérence ne lui servait qu'à dissimuler sa cruauté, et sa vulgarité à déguiser la peur et la haine que lui inspiraient les femmes.

Esmeralda agita la main à l'intention de Ronnie et désigna les véhicules qui le suivaient. Mais il continua de lui sourire avec insouciance, embrayant et faisant rugir son moteur, ses pots d'échappement clinquants ronflant au-dessus de l'asphalte.

Elle serait volontiers descendue du bus pour le rejoindre, mais soudain il déboîta sur la ligne médiane, doubla en trombe le bus et les deux voitures qui le précédaient avant de se rabattre sur la voie de droite.

Elle regagna l'avant du bus et, vacillant au rythme des cahots, se cramponnant à une poignée, elle s'efforça de le distinguer à travers le pare-brise. Mais au lieu de la T-Bird, elle vit Chug Rollins – c'était son nom –, l'ami de Jeff, doubler le bus à son tour et se rabattre dans le flot de la circulation, suivi des deux voitures du country club.

Le bus se dirigeait vers le soleil agonisant, plongeait dans des cuvettes où la route était baignée d'ombre, laissait monter d'autres passagers, essentiellement des Hispaniques et des Noirs qui travaillaient comme hommes de main ou bonnes à tout faire. Leurs muscles étaient ramollis par la fatigue, leur visage fatigué, ridé, et ils étaient indifférents à ce qu'autrui pourrait penser de leurs bouches entrouvertes et de leurs regards vides.

Esmeralda resta debout dans l'allée, scrutant la route du regard en quête de la T-Bird. Mais le ciel tournait au mauve au-dessus des collines, la plupart des conducteurs avaient allumé leurs phares et il lui était impossible de distinguer les voitures les unes des autres. Peut-être Ronnie avait-il rebroussé chemin vers San Antonio, se dit-elle. Pourquoi était-il si têtu ? Son frère était mort, et Ronnie était voué à connaître le même sort un jour ou l'autre. Et pourquoi ? Pour porter les couleurs d'un gang et gagner le respect de sociopathes dans la cour de prisons, à Huntsville ou Sugarland ? Elle lui avait dit que tout était fini entre eux. Elle l'avait quitté, elle avait couché avec un autre homme et fait avec ce dernier des choses dont elle ne voulait même pas se souvenir. Certaines blessures ne cicatrisent pas, pensa-t-elle, pas quand on les commet en ayant pleinement conscience de ce que l'on fait à soi-même et aux autres. Pourquoi Ronnie refusait-il de comprendre cela ? Il était aussi borné que Cholo.

Il s'était pointé à la caravane dans l'arrière-cour de la ferme de Lucas, vêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise mauve déboutonnée sur son torse, l'haleine fleurant la marijuana.

— Je t'aime, Essie. Je veux que tu reviennes. Je me fiche de ce que



tu as fait, avait-il dit.

— Ne te rabaisse pas comme ça. C'est dégradant. Depuis quand tu fumes du shit ? Bon sang, j'en ai ma claque de toutes ces conneries, avait-elle rétorqué.

Alors elle avait vu quelque chose vaciller et s'éteindre sur son visage ; se mordant les lèvres, elle l'avait vu franchir le seuil de la caravane, sortir ses clefs de voiture de sa poche, les fixer du regard et s'efforcer vainement de les glisser dans le démarreur, l'une après l'autre.

À présent, elle sentait des larmes lui monter aux yeux et elle riva son regard à ses genoux pour dissimuler son visage.

Puis elle jeta un coup d'œil à travers la vitre et avisa la voiture de Ronnie – vide – sur le bas-côté ; le pneu arrière gauche était ôté, la jante nue reposait sur la terre battue près d'un cric brisé.

Elle pressa son visage contre la vitre pour distinguer la route en amont ; il était là, se dirigeant vers une station-service dans le crépuscule, les jambes cinglées par les nuages de poussière que soulevait un vent chargé de gouttes de pluie.

Puis le bus le dépassa. Elle revint sur ses pas jusqu'au pare-brise arrière, ignorant l'irritation des passagers, et vit les trois voitures du country club faire demi-tour sur une route latérale et rebrousser chemin ; tout d'abord circonspects, jetant des coups d'œil à droite et à gauche, leurs conducteurs se penchèrent bientôt avec avidité sur leur volant, comme s'ils venaient de découvrir qu'un ennemi craint et blessé était prisonnier d'un piège en acier et qu'ils ne pouvaient croire à leur chance.

Esmeralda remonta en hâte l'allée centrale du bus et se cramponna à la barre située derrière le siège du chauffeur.

— Laissez-moi descendre, lança-t-elle.

— Je ne peux pas m'arrêter ici, m'zelle. Un camion risquerait d'arracher tout le côté de mon bus, répliqua-t-il.

— Il faut que je descende !

— C'est votre arrêt là-bas, non ? Alors asseyez-vous avant de tomber et de vous faire du mal.

Le bus se gara sur le bas-côté à une centaine de mètres de chez Lucas. Esmeralda dévala les marches et s'élança sur l'accotement gravillonné en direction de la ferme et du pick-up garé dans la cour. Sous les semelles de ses mules, les pierres étaient aussi tranchantes que des silex. Le vent était chargé d'une poussière qui lui piquait les yeux, et des gouttes de pluie aussi dures que des billes martelaient son visage. Un semi-remorque la dépassa dans un rugissement et l'appel d'air la bouscula, emplissant sa tête de tumulte, comme si quelqu'un l'avait giflée sur les deux oreilles.

Lucas venait de se doucher et d'enfiler un Levi's propre et une chemise ; il égrenait les accords de *The Wild Side of Life* sur sa Dobro, sa main courant de haut en bas des frettes, écoutant les notes s'élever de la caisse de résonance et flotter dans les airs comme des papillons métalliques. Il vit le bus passer devant la maison, toutes vitres éclairées, et se demanda si c'était celui qu'avait pris Esmeralda. Mais il avait décidé de ne plus l'ennuyer, de ne plus s'immiscer dans son chagrin ou dans les relations étranges qu'elle entretenait tout à la fois avec Ronnie Cross et Jeff Deitrich.

Les heures qu'il venait de passer sur le derrick lui donnaient l'impression que sa peau était encore brûlante de soleil. La graisse avait depuis longtemps fondu de ses muscles et la grosse boucle de son ceinturon western reposait sur un ventre parfaitement plat. Il était d'avis que les ouvriers, dans leur grande majorité, étaient des types plutôt intéressants. Ils se plaignaient rarement de l'existence pénible qu'ils menaient et accueillaient volontiers n'importe quel boulot. Même s'ils travaillaient côte à côte depuis des années, ils se connaissaient rarement par leur nom de famille et ne considéraient pas que ce dernier soit un élément important dans une relation. Ils évoquaient constamment leurs conquêtes sexuelles mais, en réalité, considéraient les femmes comme un mystère biologique et admettaient sans détour être physiquement dépendants d'elles. Ils étaient irresponsables, désaxés, et souriaient souvent de toutes leurs dents tordues en se remémorant les désastres qu'ils avaient attirés sur leur tête. Il y avait pire que de faire partie d'une clique comme celle-là, se disait Lucas. C'était sans doute comme d'appartenir à la Légion étrangère. Ça ne vous renvoyait pas une mauvaise image de vous-même.

Il gratta les cordes de la Dobro de ses ongles métalliques et entonna une chanson que lui avait apprise un ancien vagabond borgne qui faisait la cueillette des haricots pour son beau-père, autrefois.

*« Ten days on, five days off,  
I guess my blood is crude oil now.  
Reckon I'm never gonna lose  
Them mean ole roughneckin' blues. »*

Puis Esmeralda fit irruption dans la pièce, son uniforme rose constellé de gouttes de pluie, les joues en feu et aussi écarlates que des pommes.

— La voiture de Ronnie a crevé et des types s'apprêtent à le passer à tabac. Il faut que tu l'aides ! s'exclama-t-elle.

— Quels types ? demanda Lucas en se levant lentement du canapé.

— Chug Rollins et des copains à lui. Dans deux voitures.

— Chug ? répéta-t-il.

Il ferma et ouvrit les yeux, puis expira profondément. Il se sentait nauséux, ses paumes étaient moites, et il n'avait pas envie d'admettre ce dont il s'agissait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? le pressa-t-elle.

— Rien. C'est quoi, le malaise entre Chug et Ronnie ? Ils ont une dent l'un contre l'autre ?

— Tu plaisantes ? Ils détestent Ronnie ! Ils vont le tuer !

Il se frictionna le front et regarda dans le vague. À peine quelques instants plus tôt, il se sentait environné par la présence imaginaire de ses amis, les ouvriers du pétrole. À présent, la pièce était déserte. La silhouette d'Esmeralda elle-même s'imprimait à peine à la périphérie de son champ de vision. L'air était rance et aigre soudain, et ce qu'il découvrait de lui-même était aussi palpable que l'odeur âcre s'élevant de ses aisselles.

— Ouais, Chug et les autres ne sont pas à prendre à la rigolade. Ils ne respectent aucune limite, Essie, déclara-t-il, conscient pour la première fois de l'appeler par le surnom dont Ronnie l'avait baptisée.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle avec incrédulité.

Il gagna sa chambre et en revint avec ses bottes à la main ; il s'assit sur le canapé et les enfila, l'une après l'autre. Il avait l'impression que sa peau était devenue insensible et il ne pouvait se souvenir de la question qu'Esmeralda venait de lui poser.

— Je n'ai jamais eu le mal de mer. C'est censé vous faire quel effet ? demanda-t-il.

Au volant de son pick-up, Esmeralda à ses côtés, Lucas repartit en sens inverse sur la route et passa devant la station-service où les néons bordant les fenêtres et les indicateurs des pompes à essence luisaient, striés de pluie, dans le crépuscule. Sur une vaste aire de stationnement située sur le côté gauche de la route, ils aperçurent les trois voitures du country club garées ça et là, et les silhouettes de dix ou douze personnes rassemblées en cercle à l'extrémité du parking. Dans un champ, des oiseaux s'envolaient à grand bruit.

Lucas rétrograda et mit son clignotant, puis coupa la ligne médiane et s'engagea dans l'aire de stationnement. Des éclairs zébraient les nuages et leur pâle lueur se reflétait sur l'herbe du champ. L'espace d'un instant, une image s'imprima sur sa rétine, une image qu'il associerait plus tard davantage à l'incident que l'incident lui-même. Un gamin blond et fluët aux bras semblables à des tiges de bielle, ivre, s'était éloigné tout seul dans le champ et avait arraché l'une des planches d'un abri en ruine. À l'une de ses extrémités, la planche était bordée de clous rouillés et le garçon en fouettait l'air, le visage luisant et congestionné par l'alcool, les yeux vitrifiés par une rancœur gratuite.

Lucas se gara non loin de la Cadillac bleu lavande neuve de Chug – celle que le père du jeune homme lui permettait d'emprunter dans le parc de sa concession automobile –, éteignit les phares et coupa le moteur.

— Reste ici, Essie, ordonna-t-il.

— Je t'accompagne.

— Si ça tourne mal, je veux que tu ailles à la station d'essence et que tu téléphones à Billy Bob Holland.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Il écouta le moteur qui refroidissait, regarda dans son rétroviseur la carrosserie bleu lavande et la calandre chromée de la Cadillac, puis le cercle qui s'était formé autour de Ronnie Cruise, et secoua la tête.

— Tu me poses une colle, dit-il.

Il mit pied à terre et claqua la portière derrière lui, comme s'il pouvait verrouiller sa peur dans l'habitacle du pick-up.

Alors qu'il se dirigeait vers le petit groupe, il entendit Esmeralda ouvrir sa portière, descendre de voiture et lui emboîter le pas sur l'aire gravillonnée.

Voilà une fille qui n'en fait qu'à sa tête, songea-t-il.

À présent, Chug Rollins se trouvait au milieu du cercle avec Ronnie. Il était coiffé d'une casquette de golf blanche et sa chemise bleue à fleurs rouges était collée à sa peau par l'humidité. Une ceinture de cuir noire retenait son pantalon blanc comme un sac sous son nombril. Son dos était aussi large qu'une cognée de hache, ses biceps aussi gonflés et durs que des lances d'incendie sous pression. Lucas les avait déjà vus pratiquer, Chug et ses amis. Ils choisissaient pour cible quelqu'un qu'ils n'appréciaient pas, le harcelaient et le raillaient systématiquement jusqu'à lui faire admettre qu'il se comportait de façon odieuse, qu'il était exécrable et différent d'eux. Une fois établi qu'il ne méritait aucune pitié, ils le mettaient en pièces.

Homos, voyous noirs et latinos, dealers étrangers au quartier qui essayaient de s'approprier le marché, poivrots s'aventurant dans l'East End, tous recevaient le même traitement. Aucun ne demandait son reste.

Mais Ronnie Cross n'était pas de la même facture. Tandis qu'ils l'injuriaient, il se peignait avec soin, à deux mains, le visage imperturbable, pinçant les joues. Quand il eut terminé et qu'il eut glissé son peigne dans sa poche, il se pencha et cracha à dix centimètres des chaussures de Chug.

— C'est comme ça que les têtes d'huile impressionnent les gens ? Vous leur montrez que vous savez bien cracher ? persifla Chug.

— Je ne vois pas de tête d'huile ici, rétorqua Ronnie en levant patiemment les yeux au ciel. Tu vois, une tête d'huile, c'est un type qui fait partie d'un gang. Maintenant, si tu me traites de mangeur de

haricots, comme qui dirait un Latino, faut que je considère d'où ça vient, ce qui signifie que ça vaut pas la peine que je me prenne la tête. Je crois pas que tu sois vraiment d'aplomb, tu vois, autrement t'aurais pas besoin qu'un tas de petits branleurs te suivent partout en te jurant que t'as pas de problème de poids. Ce que je suis en train de te dire – le prends pas mal –, c'est qu'un gars costaud comme toi devrait pas avoir besoin de se produire devant toute une clique, si ?

— T'es mignon, dit Chug.

— Non, mec, c'est toi qu'es mignon quand tu t'habilles comme une tapette et que tu te balades au volant de la Cadillac de ton vieux en essayant de lever des poulettes noires qui coucheraient pas avec toi même si elles étaient aveugles.

— Hé, Chug, combien de temps tu vas avaler ça ? lança quelqu'un.

— T'as une lame sur toi, tête d'huile ? siffla Chug.

— C'est toi qui choisis, mon pote. Une lame, les poings, les pieds, les coudes, un tesson de bouteille, tu décides.

— Il voulait juste raccompagner une fille chez elle après son boulot, Chug, lança Lucas dans les derniers rangs du cercle.

Soudain, il avait cessé d'être invisible ; sa voix s'étrangla dans sa gorge et son visage lui sembla crispé, petit et froid dans le vent.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Smothers, t'es allé à A & M pour passer un diplôme en connerie humaine ? jeta l'un d'eux.

Mais Chug leva la main pour les réduire au silence.

— Qu'est-ce que tu fous avec l'ex-petite copine de Jeff, Lucas ?

— Je trouve simplement que c'est pas réglo d'être aussi nombreux contre un seul type.

— T'es pas un mauvais gars. Mais ça reste les affaires de Jeff. Si tu veux profiter des restes, tu vois d'abord ça avec lui. Maintenant, toi et la mangeuse de tortillas, vous allez ficher le camp d'ici. Ce ne sont pas tes oignons, déclara Chug.

Lucas se gratta les sourcils et plongea son regard dans le vague. Les phares d'une voiture passant sur la route les balayèrent, semblant éclairer le visage de Ronnie aussi vivement que la flamme d'une bougie. Les dernières lueurs du jour s'étaient éteintes à l'horizon et la pluie tombait silencieusement d'un ciel noir. Il s'essuya la bouche d'une main, s'empara du bras d'Esmeralda et l'entraîna en direction du pick-up.

— Je croyais que les paysans ne baisaient qu'avec des moutons, lança l'un d'eux.

Esmeralda essaya de se dégager de l'étreinte de Lucas, mais ce dernier agrippait fermement son bras.

— Tu vas laisser Ronnie se débrouiller tout seul ? Je n'arrive pas à le croire, siffla-t-elle.

— Monte dans le pick-up, ordonna-t-il.

— Tu me donnes envie de vomir.

Il ne répondit pas. Il ouvrit la portière côté passager et poussa la jeune femme à l'intérieur, puis il contourna le véhicule et s'installa au volant.

Le beau-père de Lucas avait ôté le pare-chocs arrière d'origine du pick-up et l'avait remplacé par deux barres métalliques de quinze centimètres d'épaisseur soudées en forme de V.

Le visage d'Esmeralda était figé, au-delà des larmes, pétrifié par la honte.

— Mets ta ceinture de sécurité, dit Lucas.

— Tu t'inquiètes pour une ceinture de sécurité ? Dépose-moi à la station-service. Je vais appeler la police !

— Qui ça, les types qui t'ont tripotée ? Accroche-toi !

Il passa la marche arrière et enfonça l'accélérateur. Des gravillons jaillirent sous les ailes du pick-up dont l'arrière chassa de droite et de gauche tandis que le véhicule fonçait à reculons en direction des trois voitures garées sur l'aire. L'extrémité en V des barres métalliques soudées et grossièrement découpées au chalumeau entra tout d'abord en collision avec le flanc d'une Oldsmobile, lui arrachant deux longs lambeaux de peinture et de métal, puis défonça l'aile arrière d'une Ford, brisant ses feux arrière et l'envoyant valdinguer. Enfin, la pointe des barres métalliques percuta la calandre de la Cadillac de Chug, enfonça le radiateur en un simulacre de rictus et froissa la tôle des ailes au-dessus des roues comme des oreilles abîmées.

Lucas passa la première et s'écarta de la Cadillac, tournant le volant vers la droite, avant de foncer vers le cercle des agresseurs de Ronnie. Ils le fixèrent tout d'abord avec incrédulité puis s'éparpillèrent dans la lumière des phares, le visage livide, se précipitant vers la route ou l'abri du champ et des arbres. Il freina juste le temps que Ronnie saute dans l'habitacle aux côtés d'Esmeralda, un nuage de poussière et de gouttes de pluie balayant le tableau de bord. Puis il enfonça de nouveau l'accélérateur et creusa deux longs sillons dans la terre jusqu'à la route où l'arrière du pick-up chassa sur le bitume humide.

Ronnie agrippa à deux mains l'encadrement de la vitre et claqua la portière. Ses yeux étaient emplis d'une énergie fiévreuse et sa peau brillait de pluie. Il se pencha afin de distinguer le visage de Lucas, de l'autre côté d'Esmeralda.

— Y a pas de visages pâles dans les Purple Hearts, déclara-t-il, mais on pourrait faire une exception.

— N'y pense même pas, Ronnie, riposta Esmeralda.

Ils croisèrent une voiture de patrouille qui allait dans la direction opposée, sirène hurlante, la pluie fouettant son gyrophare en un tourbillon rouge, bleu et argenté.

Une fois rentré chez lui, Lucas attendit pendant deux heures que la police du Texas ou une bande d'adjoints de Hugo Roberts frappe à sa porte. Mais personne ne vint. En compagnie d'Esmeralda, il ramena Ronnie à sa T-Bird, longeant l'aire de stationnement à présent déserte, parsemée de flaques et striée de traces de pneus, et il l'aida à changer sa roue. Puis il regagna la ferme et suivit des yeux Esmeralda qui entraînait dans la caravane, refermait la porte et allumait la lampe de la chambre. Il rentra chez lui et essaya de dormir, puis renonça et alla boire une tasse de café à la cuisine, seul, les ombres et la lumière jaune de l'ampoule du plafonnier jouant sur ses épaules nues, certain qu'avant minuit, il serait en route pour la prison.

Mais la police ne se montra pas.

Était-il possible que Chug et les autres soient réglo ? se demanda-t-il.

Non, ils ne voulaient tout simplement pas avouer qu'ils s'étaient fait moucher par une Mexicaine et un West Ender. Ils trouveraient un moyen de régler leurs comptes plus tard. Il en était convaincu.

Pourquoi la vie était-elle si compliquée ? Pourquoi ne pouvait-on pas simplement bosser, fréquenter l'université ou encore jouer dans un orchestre, et avoir la paix ? Pourquoi ne devenait-on pas plus sage à force de temps, de maturité ou de coups reçus ?

Et Esmeralda ? Elle n'avait même pas pris la peine de dire merci. En fait, sur le chemin du retour, après qu'ils avaient eu déposé Ronnie à sa voiture, c'est tout juste si elle avait prononcé un mot. Va comprendre, se dit-il.

Il retourna dans sa chambre et mit le ventilateur électrique en marche. Il s'allongea sur le couvre-lit, encore vêtu de son jean, et appuya son avant-bras sur son front. Il s'était arrêté de pleuvoir et la lune, au loin, s'était élevée au-dessus des collines. À travers la moustiquaire, il distinguait la lueur de la lampe d'Esmeralda derrière le rideau orange pendu à la fenêtre de la caravane. Elle lisait des romans d'Ernest Hemingway et de Joyce Carol Oates. Il avait vu les A qu'elle avait décrochés en dissertation. Ça, elle était intelligente, mais du diable s'il comprenait ce qui se passait dans sa tête.

Puis l'ombre de la jeune femme se déplaça derrière le rideau ; elle ouvrit la porte de la caravane, traversa le jardin, vêtue de son peignoir, et disparut derrière la bâtisse. Un instant plus tard, il l'entendit frapper légèrement à la porte-moustiquaire.

Il alluma la lumière de la cuisine et la contempla à travers la moustiquaire. La ceinture de son peignoir était étroitement nouée autour de sa taille, de sorte que l'étoffe soulignait ses hanches, et elle avait aux pieds des pantoufles pelucheuses qui ressemblaient à des lapins.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

— Je n'arrête pas d'entendre du bruit. Je sais bien que c'est juste le vent, mais je n'arrive pas à dormir, murmura-t-elle.

— Tu veux entrer ?

Elle fronça les sourcils, comme si elle réfléchissait à la question.

— Si tu n'es pas encore couché...

— Bien sûr que non. Il fait sacrément chaud, hein ? On peut pas dire que la pluie rafraîchisse l'air à cette époque de l'année, dit-il en tenant la porte ouverte pour qu'elle entre, se demandant si la banalité de sa remarque dissimulait le désir qui l'envahit lorsque le corps de la jeune femme frôla le sien.

— Ronnie voulait venir me chercher demain au travail. J'ai dit non, reprit-elle.

— Mieux vaut qu'il évite de tomber à nouveau sur Chug Rollins.

— Tu es dans la mouise à cause de nous. Je suis désolée pour ce que je t'ai dit tout à l'heure.

— Je me fiche pas mal de ces East Enders.

Elle semblait plus petite à présent, vulnérable, d'une certaine façon ; la lumière soulignait les mèches rouges striant sa chevelure et creusait d'ombre l'une de ses joues.

— Quand il pleut, j' imagine Cholo sous terre, murmura-t-elle. On l'a enterré dans un cercueil en contreplaqué et en toile épaisse. Je n'arrête pas d'y penser.

— Est-ce que tu vas bien, Essie ?

— Non. Je ne crois pas que j'irai bien un jour. Tu n'appréciais pas Cholo. Peu de gens l'appréciaient. Mais il était courageux, d'une manière que les autres ne comprenaient pas.

Lucas ouvrit fa bouche, puis il s'interrompit et s'humecta les lèvres, prenant conscience, pour la première fois, qu'aucun des mots qu'il pourrait lui dire ne s'appliquait à son existence. La lumière du plafonnier semblait révéler tous les défauts et les imperfections de leurs personnes, sans que cela ait la moindre importance. Il aurait été bien incapable de formuler cette pensée, mais un court instant il sut que l'intimité et la tolérance n'étaient nullement liées au langage. Le lino était frais sous ses pieds nus, et le vent qui s'engouffrait au travers des moustiquaires était imprégné de la senteur riche et tiède de l'été. Il prit Esmeralda dans ses bras et la sentit se presser contre lui. Il enfouit son visage dans ses cheveux, l'embrassa au coin des paupières et glissa sa main jusqu'à ses reins. Elle plaqua ses seins et son ventre contre lui et il déglutit en fermant les yeux.

— Tu n'as peut-être pas les idées très claires en ce moment. Ce n'est peut-être pas le moment de prendre des décisions, souffla-t-il.

La main d'Esmeralda quitta son corps un instant et appuya sur l'interrupteur, plongeant la cuisine dans l'obscurité. Puis elle se haussa sur la pointe des pieds et l'embrassa passionnément sur la bouche, se



pressant étroitement contre lui, les yeux humides sans qu'il puisse imaginer pourquoi.

Va comprendre, songea-t-il.

Lucas me raconta cela le lendemain matin, tout en balayant la galerie et en transportant des sacs de semis de gazon du plateau de son pick-up jusqu'à l'ombre de la bâtisse. Assis sur la rambarde, un verre de thé glacé à la main, je le regardai ratisser la terre du jardin avant de semer.

— Elle t'a dit que Cholo était courageux ? répétais-je.

— C'était son frère. Que voulais-tu qu'elle dise ?

— Il ignorait jusqu'à la signification du mot conscience. À cause de lui, quatre pompiers sont morts brûlés vifs. Eux, ils étaient courageux. Pas le type qui a provoqué leur mort.

Les muscles des bras durs comme de la pierre, Lucas labourait énergiquement la terre avec le râteau.

— Pourquoi tu es venu ici ? Pour me remonter les bretelles ? lançait-il.

— Chug et ses potes vont s'en prendre à toi.

— Ils ne font pas les malins quand ils n'ont pas l'avantage du nombre.

— Ils n'en ont pas besoin.

Il jeta le râteau à terre, fendit un sac avec un couteau et entreprit de semer à la volée les graines dans le jardin.

— Tu es remonté contre Esmeralda à cause de sa race. Ça te chiffonne depuis le début, répliqua-t-il.

— La criminalité, c'est une tournure d'esprit. Ça n'a rien à voir avec la race. Elle a fréquenté des voyous toute sa vie et elle les défend instinctivement. Ne tombe pas dans le panneau.

— Laisse-la tranquille, Billy Bob.

— L.Q. Navarro était mexicain. C'est le meilleur ami que j'aie jamais eu, mon petit vieux.

Lucas vida d'une secousse le sac de semis dans le jardin, puis il se pencha pour en éventrer un autre. Ce faisant il marmonna quelque chose que je n'entendis pas, des mots qui se perdirent dans l'ombre et l'écho étouffé de la bâtisse, des mots dont il me semblait inconcevable qu'ils soient sortis de sa bouche.

— Qu'est-ce que tu as dit ? lançai-je.

Il dégagea la lame de l'entaille qu'il avait faite dans la toile et se redressa, les joues enflammées.

— Je ne le pensais pas, murmura-t-il.

— Ne te dégonfle pas. Répète-le juste pour que je puisse l'entendre.

— J'ai dit : Bien sûr, et c'est aussi toi qui l'as tué.

Je vidai mon verre de thé glacé dans les plates-bandes de fleurs et je regardai les glaçons blancs et ronds rebondir sur la terre noire que Lucas avait retournée et sarclée avec une fourche. Puis je posai le verre sur la rambarde et je me dirigeai vers mon Avalon, les yeux rivés à la longue ligne verdoyante de l'horizon.

Je tournai la clef de contact et passai la marche arrière, puis j'aperçus son visage à la vitre. Ses yeux brillaient d'un vif éclat.

— Tu me fais vraiment pas de cadeaux, parfois. Tu me pousses à bout et j'arrive pas à dire ce qu'il faudrait. J'ai pas autant de matière grise que toi, lança-t-il.

— Ne parle jamais de toi en ces termes. Tu es dix fois plus doué que moi, répliquai-je.

Puis je m'engageai sur la route nationale en direction de la ville.

Je roulai pendant huit kilomètres, croisant des cars de ramassage en route pour l'église, passant devant des brasseries où déjeunaient des familles de fermiers ; tout cela défilait à vive allure sur le bas-côté comme des illustrations peintes sur du carton et dénuées du moindre rapport avec ma vie. Puis je fis demi-tour et, enfonçant l'accélérateur, je retournai chez Lucas. Il avait déroulé un tuyau d'arrosage jusqu'au jardin et aspergeait les semis face au vent, de sorte que l'eau lui éclaboussait le visage.

— Tu seras au rodéo cet après-midi ? lançai-je.

— Je joue dans l'orchestre. On doit ouvrir le spectacle, répondit-il en agrippant une poignée d'étoffe de son tee-shirt pour s'essuyer le visage, sans trop savoir s'il devait ou non sourire.

Cet après-midi-là, le rodéo et la foire au bétail ne commencèrent pas avant que le soleil se soit couché telle une balle orange derrière le toit de la tribune des vieux champs de foire. Alors le groupe de blue-grass où jouait Lucas alla s'installer au beau milieu de l'arène, considérant les milliers de spectateurs assis sur les gradins, et se lança dans l'interprétation de *Blue Moon of Kentucky*.

Temple, Pete et moi nous promenâmes entre les attractions foraines et les baraques dressées derrière les couloirs d'accès à l'arène, léchant des glaces en cornet et contemplant les sièges baquets de la grande roue qui tournoyaient dans un ciel ayant viré au gris lait, strié des bandes pourpre et violette des nuages.

L'air charriait l'odeur des hot dogs frits dans la graisse, des pommes d'amour, du pain de maïs, de la poussière s'élevant de l'arène en une brume mauve, du pop-corn se déversant en cascade d'une machine électrique, des selles exhalant des relents de sueur de cheval, des cheveux brillantins et des paumes poudrées de talc des cow-boys, et des pastèques qu'un Noir puisait, froides et ruisselantes, dans une

bassine en tôle et qu'il découpait sur un billot avec un couteau aussi grand qu'un cimetière.

Puis un petit groupe de jeunes d'un club 4-H<sup>[1]</sup> perchés sur la rambarde du couloir d'accès à l'arène, leurs visages illuminés de sourires admiratifs, héla un homme coiffé d'un chapeau de cow-boy perdu dans la foule.

— Hé, Wilbur, y en a un ici qu'est pas à prendre avec des pincettes ! lança l'un d'eux.

— Et comment ! Suffit qu'il mette un sabot dans l'arène pour quitter le plancher des vaches, répliqua Wilbur.

Et tous les jeunes affichèrent de larges sourires, crachèrent du tabac Copenhagen dans la poussière et échangèrent des regards emplis d'orgueil à la pensée que l'homme que Bodacious n'avait éjecté qu'une petite seconde avant le gong tenait en grande estime la monture risquant de leur être attribuée.

Wilbur et Kippy Jo longèrent les tables en bois maculées de pépins et de jus de pastèques du coin-buvette protégé par un auvent rayé qui voltigeait et claquait dans la brise. Ils s'arrêtèrent devant la bassine en tôle et, tandis que Wilbur fouillait sa poche afin d'y dénicher trois dollars pour payer deux tranches de pastèque, Kippy Jo posa légèrement les mains sur le bord du récipient ; elle inclina la tête, les yeux cachés par ses lunettes de soleil, tournée vers la foule du champ de foire comme si des visages se détachaient d'une photographie indistincte en noir et blanc et flottaient jusqu'à elle, s'arrachant à la pénombre et à la rumeur électronique.

Je suivis son regard et j'aperçus Jeff, Earl et Peggy Jean Deitrich près du manège de chevaux sculptés et peints sur lesquels étaient juchés des enfants. S'en retournant de la buvette, Chug Rollins se joignit à eux et leur tendit à chacun un hot dog enveloppé dans une serviette en papier graisseuse.

Voilà ce que je vis. Plus tard, Wilbur me raconta ce que sa femme, elle, avait vu.

Un ciel blanc, un soleil cerclé de feu surplombant une plaine infinie, d'un beige jaunâtre, où des colonnes de Noirs, pieds nus et vêtus de pagnes, étaient entravés par le cou à de longues perches. Ils cheminaient péniblement dans la fournaise sans même pouvoir espérer un peu d'eau ou d'ombre, les yeux pareils à du verre, la peau patinée de poussière et de sueur, l'intérieur de la bouche aussi rouge que si elle était peinte. Alors Kippy Jo comprit qu'ils étaient morts et qu'ils ne s'acheminaient pas vers un lieu mais vers un homme en tenue de safari dont le visage lui était caché, dont la tête et le corps étaient baignés d'une lumière noire. Où qu'il aille, les Noirs le suivaient comme si son dos était la porte menant à son âme.

— Earl Deitrich, murmura-t-elle à l'attention de Wilbur.

— Oui, je l'ai vu. Il est en avance pour le concours du plus beau verrat, répliqua Wilbur.

— Non. Les esprits des Africains que ses ancêtres ont tués se tiennent derrière lui. Leurs crânes ont été enterrés dans des fourmilières et une fois les os nettoyés, ils ont servi à décorer un parterre de fleurs.

— Allons nous asseoir dans les gradins. Je n'ai pas besoin de ça aujourd'hui. Si seulement ce type pouvait se briser le cou une bonne fois pour toutes !

Kippy Jo plongea la main dans la bassine, sentit son poignet s'enfoncer dans la glace fondue et le froid se propager jusqu'à son coude. L'eau sembla parcourue d'un frémissement et les parois de tôle tintèrent comme sous l'effet d'un choc métallique ou d'un changement de température. Deux melons échoués au fond de la bassine remontèrent à la surface comme des bulles d'air jaune.

Mais l'eau dans laquelle Kippy Jo plongeait le regard était verte et visqueuse ; lorsque les melons en crevèrent la surface, ils étaient noirs et rugueux comme des noix de coco, tapissés de tresses de cheveux pareilles à des serpents poussiéreux.

— Comment vous avez fait remonter ces melons à la surface, m'dame ? demanda le vendeur noir en souriant, fixant son propre reflet dans les lunettes fumées de la jeune femme.

Traversant le champ de foire, elle se dirigea vers Jeff Deitrich.

La voyant approcher, Jeff baissa le hot dog qu'il avait porté à sa bouche ; Earl, Peggy Jean et Chug Rollins se turent, l'observant d'un air curieux, puis se tournèrent d'un même mouvement vers Kippy Jo.

— Les Noirs que tu as fait se noyer... Leurs corps vont se dégager de la voiture et remonter à la surface de l'eau, déclara-t-elle. Ils te suivront comme les Africains suivent ton père.

— Je crois que vous me confondez avec quelqu'un d'autre, marmonna Jeff en détournant les yeux.

— Ils sont restés en vie longtemps après que la voiture a coulé. Ils respiraient une poche d'air emprisonnée sous le toit. Prends mes mains et tu les verras. Ils sont en train de détacher les ceintures de sécurité qui les retenaient prisonniers des sièges de la voiture.

Jeff affichait un sourire stupide et ses lèvres remuaient sans émettre un son. Il recula de quelques pas comme s'il pouvait se draper dans un voile d'invisibilité, ne sachant quelle expression arborer, comme un homme nu au milieu d'un trottoir.

Le spectacle avait été impressionnant. Mais je savais que quelqu'un allait probablement en payer le prix. Ce soir-là, je rendis visite à Wilbur ; alors que nous nous trouvions tous les deux dans le jardin, je m'efforçai de l'en convaincre.

— Jeff Deitrich ne croit pas aux pouvoirs psychiques de votre femme. Il est probablement convaincu que quelqu'un l'a balancé, dis-je.

— Vous êtes en train de me dire qu'il a fait un truc pareil ? Il a fait se noyer deux Noirs ?

— Je suis en train de vous dire qu'il est dangereux. Il se décharge sur d'autres que lui. Qui sont innocents, en général.

Dans le dos de Wilbur, les fenêtres étaient allumées et les chevaux s'ébrouaient et hennissaient derrière l'éolienne.

— Je me fais aucune illusion sur la famille d'Earl Deitrich. Ça vous dirait d'entrer manger une part de gâteau ? demanda-t-il.

— J'ai l'impression de parler une langue étrangère. Vous ne pigez pas, c'est ça ?

— Je vous file une participation de dix pour cent dans ma compagnie pétrolière.

— Certainement pas.

— Mon vieux, n'importe qui peut être avocat ou champion de rodéo. Vous avez déjà vu un tuyau de pipeline suer des gouttes de la taille de pièces d'un dollar ? C'est ce qui se passe quand vous tombez sur une nappe de pétrole. Une odeur aigre de gaz flotte dans l'air et de l'argent ruisselle de tout ce que vous touchez.

— Laissez-moi en dehors de vos affaires, Wilbur.

— Pour l'instant, vous avez dix pour cent de que dalle. C'est sûrement les seuls honoraires que vous aurez jamais. (Il grimaça un large sourire, son visage anguleux se découpant dans la lumière des fenêtres, et jeta un caillou dans les ténèbres.) Et craignez pas que ce gosse se pointe par ici. Les gars comme lui, ils sont pas finis dans leur tête.

C'était désespérant.

Je fis halte à l'IGA, de l'autre côté du carrefour, et je passai un coup de fil à Wesley Rhodes.

— Quittez la ville. Allez rendre visite à votre famille à Texline, conseillai-je.

— Ils sont tous en taule. Pourquoi vous voulez que je quitte la ville ?

— Jeff Deitrich croit que quelqu'un l'a balancé à propos de ce qui est arrivé aux Jamaïcains à la carrière.

— Oh, c'est pas vrai, soupira-t-il, comme un homme qui n'aurait pu s'imaginer que les choses pouvaient encore empirer.

Sur le chemin du retour, j'essayai d'éclaircir mes pensées et les raisons pour lesquelles j'éprouvais de la colère envers Wilbur et son épouse, et même envers mon fils, Lucas.

La vérité, c'était que je ne disposais pas de solution pour remédier

légalement aux problèmes qu'ils me posaient. Wilbur avait avoué avoir dérobé la vieille montre en or dans le bureau d'Earl Deitrich, ce qui impliquait qu'il pouvait avoir volé les bons au porteur. Quant à Kippy Jo, elle avait méthodiquement collé une balle dans les deux yeux de Bubba Grimes. À moins que je ne fasse tomber Earl Deitrich, il y avait de fortes chances pour que tous deux se retrouvent derrière les barreaux.

Lucas avait fait preuve de loyauté et n'avait réussi qu'à se trouver pris en étau entre le gang mexicain et les East Enders. Comment pouvait-on dire à un gamin que tout honneur a son prix, et que son père préférerait qu'il ne le paie pas ?

Je sentis mes paumes se crispier sur le volant. Je voulais tenir le lourd revolver .45 de L.Q. Navarro dans ma main. Je voulais sentir la fraîcheur de l'acier, rabattre le barillet, faire pivoter le cylindre et voir la base ronde et épaisse des cartouches de laiton défiler dans un cliquetis. Je voulais sentir la saillie moletée du chien sous mon pouce et entendre le magasin se verrouiller bruyamment.

L.Q. et moi faisons des incursions dans les profondeurs de Coahuila, descendions des passeurs de came, mettions le feu à leurs baraquements et regardions leur résine de cannabis, leur marijuana et leur cocaïne se consumer comme du gaz blanc dans le ciel. Dans ces moments-là, toute complexité morale disparaissait. Il n'y avait aucune paperasserie à remplir, aucun sentiment de rage provoqué par une quelconque incapacité à concilier nos sentiments et la loi. Parfois, nous retrouvions plusieurs nuits après les morts qui n'avaient pas été enterrés, exposés à la clarté de la lune, leur peau luisant comme du suif qui a fondu avant de se figer de nouveau. Je n'en éprouvais pas plus de sentiments que s'il s'était agi de sacs d'engrais.

J'avais payé la facture plus tard, quand j'avais tiré aveuglément du fond d'une ravine, que j'avais vu des étincelles jaillir dans les ténèbres et L.Q. Navarro lever les mains au ciel avant de s'effondrer vers moi.

Les hommes courageux font en sorte que le feu qui leur ronge les tripes ne s'étende pas à leur esprit. Les autres, imprudents, complaisants, laissent d'autres payer la facture.

L'habitable de la voiture semblait empli d'un parfum de roses. Mes pensées se tordaient et se convulsaient comme des serpents prisonniers d'un panier noir.

Quand j'arrivai chez moi, Lucas était dans l'allée, assis sur le hayon endommagé de son pick-up. Il ôta son chapeau de paille et en frappa la carrosserie à côté de lui pour chasser la poussière. Toutes les lumières du rez-de-chaussée étaient allumées.

— Mon bureau est ouvert. Donne-toi la peine de t'asseoir, lança-t-il.

— Tu m'as l'air en grande forme ce soir.

— Après la foire aux bestiaux, Peggy Jean Deitrich m'a demandé de te donner un message. Je l'ai écrit sur un bout de papier. « Quelle que soit l'issue de cette affaire, sache que j'ai la plus grande estime pour toi. » Une vraie douche écossaise, hein ?

— On pourrait dire ça.

— C'est une sacrément jolie femme, je te l'accorde.

Je m'assis à ses côtés sur le hayon.

— Où veux-tu en venir ?

— Tu te souviens d'elle comme elle était autrefois, puis tu la vois comme elle est aujourd'hui. Tu as l'impression d'être déchiré entre la femme qui est devant toi et la femme qu'elle devrait être, mais qu'elle n'est pas.

— Continue.

— C'est comme de vivre dans deux mondes. Ça te fait l'effet d'avoir le cerveau coupé en deux, hein ? Pour autant, ça n'arrange rien d'entendre dire du mal des gens qu'on aime.

— Voyons si j'arrive à te suivre. Tu veux que j'arrête de t'enquiquiner au sujet d'Esmeralda ?

— Bon sang, j'aimerais bien être aussi malin que toi !

— Tu peux me dire pourquoi toutes les lumières sont allumées ?

— Esmeralda est en train de nous concocter un dîner mexicain gargantuesque. Enchiladas, tacos, haricots rouges, chili *con queso*, j'en passe et des meilleurs.

Au-dessus des collines, la lune était jaune ; dans sa pâle clarté, je distinguais les traits de sa mère sur son visage. Je posai la main sur sa nuque et je sentis ses cheveux courts et raides sous ma paume. Une expression de gêne se glissa sur son visage, et je laissai retomber mon bras.

— Je parie que c'est un sacré festin mexicain. On ferait bien d'aller se mettre à table, dis-je.

Au beau milieu de la nuit, il se mit à pleuvoir et les rideaux de ma chambre claquèrent et tournoyèrent dans le vent ; plus loin, des éclairs se fichaient dans le long tapis ondulé et verdoyant des collines.

L.Q. Navarro était assis dans mon fauteuil capitonné bordeaux près de la bibliothèque, les jambes croisées, son Stetson accroché à l'extrémité d'une de ses bottes. Il était plongé dans la lecture d'un livre relié de cuir, moisi, traitant de la révolution texane, dont il tournait soigneusement chaque page.

« Ça roule, L.Q. ? demandai-je.

— Tu sais comment Sam Houston s'est débrouillé pour battre Santa Anna ? Il a envoyé Deaf Smith derrière son armée et il lui a fait démolir le pont de Vince à la hache. Une fois le combat commencé, il n'y avait d'échappatoire pour aucun d'eux.



— *Je suis crevé, L.Q.*  
— *Parfois, faut être déterminé à tout perdre. Ils le voient dans tes yeux. En général, ça les fait réfléchir à deux fois.*  
— *Je battraï Earl Deitrich devant la cour.*  
— *Le tribunal appartient à ceux de son espèce. T'es qu'un amateur, Billy Bob. Il s'est collé un revolver sur la tempe et il a pressé la détente. Tu dois admettre que ça en jette.*  
— *Et si tu crachais le Brown Mule que t'as dans la bouche ?*  
— *Il t'a pris Peggy Jean Murphy. Il a failli t'empoisonner. Il corrompt tout ce qu'il touche. Chope-le au lasso, flanque-lui une balle dans la peau, enguirlande ses tripes autour d'un cactus. Ça me plaît pas du tout, ce qu'il te fait.*  
— *J'en ai fini avec ces trucs-là. »*  
Il me considéra par-dessus le livre en haussant un sourcil, puis referma l'ouvrage avec une expression de dégoût et quitta la pièce, les molettes de ses éperons cliquetant sur le parquet.  
« *L.Q. ?* » appelai-je.

1. Membres d'un club baptisé le 4-H (ainsi nommé car destiné à l'amélioration de « Head, Heart, Hands, Health », à savoir l'esprit, le cœur, les mains et la santé) établi par le ministère de l'Agriculture des États-Unis afin d'initier les jeunes, tout particulièrement dans les régions rurales, aux techniques de fermage modernes et aux rudiments de la citoyenneté. (N.d.T.)

Mardi matin, Temple Carrol entra dans mon bureau et tira sur le cordon du store pour tamiser l'aveuglant soleil ; puis elle s'assit devant mon bureau et ouvrit un carnet sur son genou, jambes croisées. Au coin de sa paupière gauche, la peau était écorchée et l'œil lui-même ne cessait de larmoyer, de sorte qu'elle devait le tamponner à l'aide d'un Kleenex.

— Que s'est-il passé ? m'enquis-je.

— Hier j'ai pisté ce boxeur, cet ex-taulard, Johnny Krause, jusqu'à une salle de billard de San Antonio. Il m'a fichu une queue de billard dans l'œil.

— Vous y êtes allée seule ?

— Il m'a dit qu'il était désolé, que ça le rendait nerveux de se trouver auprès d'une belle nana dans une salle de billard. Vous voulez que je vous dise ce que j'ai trouvé, ou pas ?

Elle me lut les notes qu'elle avait rédigées dans son carnet. Krause avait été interpellé à propos de la mort de Cholo, interrogé puis relâché. Un entrepreneur en bâtiment l'employait par intermittences pour conduire une bétonneuse, il était locataire d'une ferme située derrière un motel dans la banlieue de San Antonio et passait la majeure partie de ses périodes de chômage au Mexique.

— La came ? dis-je.

— Il transporte du ciment et il conduit une Lincoln toute neuve, répliqua-t-elle.

— Et où se trouve notre as du billard en ce moment ? demandai-je.

Nous franchîmes la frontière à Piedras Negras et poursuivîmes notre route jusqu'à l'État de Coahuila. À l'horizon le soleil était rouge et vapoureux, et dans la faible lumière du crépuscule les peupliers en bordure de la route étaient d'un vert sombre, presque bleu. Au sud de Zaragoza, nous traversâmes un fleuve parsemé d'îles plantées de saules, puis nous aperçûmes au loin une vaste plaine recuite par la chaleur, des collines et un village de bâtisses blanchies à la chaux disséminées le long d'une pente menant à un lac brunâtre. Le niveau de l'eau avait baissé, et la carapace de boue séchée tapissant les berges était constellée de squelettes de carpes aux orbites vides.

Un flic mexicain que les services de police de Bexar County, qu'il renseignait en matière de trafic de drogue, avaient surnommé Redfish nous attendait sur la banquette arrière d'un taxi garé sur une petite

place au centre du village. Il avait des bajoues porcines, des épaules étroites, des hanches larges et des favoris qu'on aurait dit dessinés au crayon gras sur ses joues. Il portait des lunettes aux verres jaunes et un chapeau en toile violet probablement destiné à distraire l'attention de sa peau grêlée comme si des insectes avaient creusé des trous dans la chair.

— J'ai dû embaucher mon cousin comme chauffeur parce qu'il n'y avait pas de voiture de patrouille libre aujourd'hui. Va falloir lui filer vingt-cinq dollars pour le dédommager de son temps, déclara Redfish.

— Ouais, à ce que je vois il a sûrement dû décliner tout un tas de courses cet après-midi. Des touristes qui venaient pour les sports nautiques et tout ça, répliqua Temple.

— Votre ami des bureaux du shérif de Bexar... Il m'a dit que vous étiez des petits malins. On n'a pas de touristes en ce moment. Mais en hiver, des *gringos* de Louisiane viennent flinguer des canards un peu partout sur ce lac. Ils en abattent trois ou quatre centaines en une matinée. Qu'est-ce que vous en dites ?

— J'en dis que nous devons avoir une petite discussion avec Johnny Krause, déclarai-je.

— Vous étiez Texas Ranger ?

— Tout juste.

— Il y a une chose que vous devez pas oublier. Krause n'a jamais eu d'ennuis au Mexique. Il apporte un tas de fric au village. C'est pas parce qu'il vit dans un bled qu'il faut lui manquer de respect.

Le vent tourna, et le visage de Temple se convulsa comme sous l'effet d'une gifle.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce lac ? s'exclama-t-elle.

— Tout ce qui sort des maisons s'écoule en bas de cette pente. Ça ne pue pas après la saison des pluies. C'est à ce moment-là que les *gringos* viennent chasser les canards. Ils sont tout fiers de boire du vin à la terrasse des cafés et de déguster leurs canards, rétorqua Redfish.

Redfish s'installa sur le siège passager de l'Avalon à côté de moi, et Temple à l'arrière. Le soleil ressemblait à une braise au-dessus de la ligne d'horizon lorsque nous traversâmes le village avant d'en sortir en empruntant une route taillée dans le roc et surplombant le lac. Des cavernes ou d'anciens puits de mine étaient creusés dans le flanc de la colline, et des gens y habitaient. Ils lavaient leurs vêtements dans le lac et les faisaient sécher sur les rocs disséminés autour des grottes ; ils préparaient à manger dans des casseroles dont s'échappait une puanteur d'ordures qui brûlent. Je ne vis aucun homme, seulement des femmes et des enfants dont les visages étaient maculés de suie, la couleur des cheveux impossible à définir.

— Ce sont des *gitanos*. Ils font cuire des entrailles de poulet qu'ils

vont voler dans les auges des cochons. On ne peut rien faire pour eux, décréta Redfish.

— Où sont les hommes ?

— Tout un tas d'entre eux se sont battus au couteau. Le *jefe* les a emmenés passer un moment dans son ranch. Dites, *señorita*, c'est une maison de *puta*. C'est peut-être pas une bonne chose que vous entriez là-dedans.

— J'essaierai de ne pas avoir de pensées impures, répliqua Temple.

— Johnny Krause, il est comme qui dirait pas fini à l'intérieur, vous voyez ce que je veux dire ? me lança Redfish.

— Non.

— Moi non plus, renchérit Temple en se penchant vers nous.

— Les *gitanos* sont pas tous dans ces grottes ou au ranch du *jefe*, poursuivit-il en jetant un regard à la surface poussiéreuse du lac.

La route creusée à flanc de colline s'achevait devant une bâtisse blanchie à la chaux, certainement un ancien entrepôt de poudre pour une compagnie minière, et plus récemment peut-être une prison. Ses murs étaient en pierre, ses fenêtres équipées de barreaux, son toit recouvert de poteaux de bois, de plaques de métal et de monticules de terre hérissés de touffes d'herbe. Le jambage de la porte était en métal scellé dans la pierre et la porte elle-même, partiellement ouverte, en fonte peinte en rouge. On y avait gravé toutes les représentations obscènes imaginables des organes génitaux.

Le plancher et le bar étaient en pin brut grossièrement poncé, constellé de brûlures de mégots de cigarette et de cigare. La salle était éclairée par la lumière trouble des lampes à huile et la nappe de fumée stagnant au plafond si épaisse qu'elle était parcourue de bouillonnements au moindre courant d'air. Le visage des clients était hébété, congestionné, leurs dents étaient pourries et leur peau luisait d'un éclat artificiel, comme une pelure de citron. Un enfant allait et venait par la porte de service, vidant des crachoirs et retournant les poser sur le bar et les tables. À travers les fenêtres du fond et la porte entrouverte, j'aperçus trois apprentis fermés par des rideaux en toile. Sous les rideaux, on devinait des brocs d'eau, des cuvettes et les pieds de lits ou de couchettes quelconques.

— C'est difficile à avaler, dit Temple.

— Vous pouvez attendre dehors si vous préférez, dis-je.

— Je veux parler de ce qui se passe là-bas, répliqua-t-elle.

Une adolescente à la peau sombre qui ne devait pas avoir plus de treize ans était assise à une table en compagnie de Johnny Krause. Elle était habillée d'un corsage et d'une jupe paysanne aux teintes fanées qui pendait comme un sac sur ses hanches. Elle portait aux pieds des chaussettes de coton bleues qui avaient glissé sur ses chevilles et de

vieilles sandales dont elle avait repoussé les lanières. Elle avait les joues fardées, du rouge sur les lèvres et avait tressé ses cheveux avec des perles en verre. Les poils de ses aisselles semblaient avoir été dessinés à l'aide d'un pinceau et ses petites dents étaient jaunies, précocement gâtées. Johnny Krause avait posé une main sur les siennes.

Il l'ôta en nous apercevant, mais ce n'était pas parce qu'il était gêné. Son sourire resta plaqué sur ses lèvres, son attention ne se détournait que parce qu'il y était temporairement contraint.

— Vous vous souvenez de nous ? lançai-je.

— Comment faire autrement ? Vous n'arrêtez pas de vous pointer. Comment va votre œil, ma jolie ?

Il avait tiré ses cheveux brillantinés et les avait attachés sur sa nuque en une petite queue de matador. Il adressa un sourire à l'adolescente, tourna les yeux vers le bar et inclina légèrement la tête. Lorsqu'elle se fut éloignée, il souleva un pichet de rhum en tenant l'anse avec deux doigts et but comme s'il renversait le contenu d'un minuscule seau dans sa bouche. Puis il porta le goulot d'une bouteille de Dos Equis à ses lèvres et nous adressa un sourire aimable.

— Ses parents sont gitans. Ils ont disparu en la laissant là, déclara-t-il.

— Vous avez liquidé Cholo Ramirez pour le compte d'Earl Deitrich. À mon avis, c'est cet ancien mercenaire, Fletcher je ne sais quoi, qui vous a engagé. Earl va tomber, Johnny, dis-je. Et quand ça se produira, le type qui se trouve en première ligne n'est pas obligé de se taper le grand sommeil.

— Ce qui est arrivé à ce gamin, c'est vraiment moche. Les flics m'en ont parlé. Mais c'était un sniffeur de colle, un gosse des rues, un vrai déjanté. Si sa matière grise lui a dégouliné par le nez, c'est parce qu'il s'était coincé son chewing-gum dans les narines. J'y suis pour rien.

Je m'assis en face de lui. Au milieu de la table se trouvait une boîte d'allumettes ménagères dans un support en céramique. Krause s'empara d'une allumette, l'embrasa sur le flanc de la boîte et alluma un cigarillo. La fumée avait une odeur de feu de feuilles mouillées et de sirop d'érable tiédissant sur un poêle. L'adolescente revint du bar, enlaça les épaules de l'homme et appuya sa cuisse contre son bras, une moue boudeuse aux lèvres. Il chuchota à son oreille, effleura ses reins et indiqua le bar d'un signe de tête. Alors qu'elle s'éloignait, il lui frôla légèrement les fesses du bout des doigts.

— Vous êtes sorti des intestins de votre mère, Krause, lançai-je.

Il éclata de rire. Sa peau était olivâtre et lisse, aussi sèche et fraîche que la surface d'un pot en argile, comme si ses glandes sébacées étaient incapables de produire la moindre sécrétion.

— Vous voulez me convaincre de faire un sale truc pour vous,

comme de balancer un type, et vous m'injuriez ? C'est pour ça que vous avez fait tout ce chemin ?

— Non, dis-je.

La dérision qui emplissait son regard et son sourire s'évanouit.

— Ah ouais ? lança-t-il, faisant pivoter sa main dans les airs. Vous en pincez pour moi ? On s'est déjà rencontrés quelque part ?

— Vous avez flanqué une queue de billard dans l'œil de mon enquêtrice, puis vous avez joué au malin. Vous avez envie de jouer au malin ce soir ?

Il grimaça de nouveau un sourire puis leva un doigt à l'attention de l'adolescente, comme pour lui signifier qu'il allait la rejoindre dans un instant.

— Si vous avez envie de vous bourrer la gueule, y a des tas d'autres bars au Mexique. Mais je m'occupe pas gratos des problèmes des autres. Pas de bol, mon pote.

Temple me serra l'épaule.

— Je ne supporte plus cette puanteur, Billy Bob. Fichons le camp, dit-elle.

— C'est de chez ces gens-là que vous parlez ? Faites preuve d'un peu d'humilité, m'dame, répliqua Johnny Krause.

Je me hissai sur mes pieds et vis mon ombre baigner son visage. Il leva les yeux et attendit que je dise quelque chose. Devant mon silence, il porta le goulot de sa bouteille de Dos Equis à ses lèvres, puis rejoignit la petite gitane au bar. Une grosse prostituée en robe noire franchit la porte de service en vacillant comme un taureau ivre, souleva ses jupes et urina dans la pénombre.

Redfish ouvrit la porte en fonte et nous précéda jusqu'à l'Avalon. Le versant de la colline où les gitans habitaient dans des grottes était constellé de feux de camp. À travers la porte du bordel, je regardai en direction du bar ; Johnny Krause avait glissé un bras autour des épaules de l'adolescente et se dirigeait vers la porte de service et les apprentis tendus de toile dans l'arrière-cour.

— J'ai oublié mes clefs sur la table, dis-je.

Je passai devant deux Indiennes assises au bar, dont l'une était occupée à débraguetter un vieil homme, et j'empoignai une bouteille de mescal trapue au goulot scellé par un long bouchon en liège et où un asticot vert pâle flottait dans l'alcool trouble. Dans ma paume, son poids était celui d'une massue à manche court.

Krause avait fait halte près de la porte de service pour discuter avec quelqu'un. La petite gitane vit l'expression de mon visage, secoua Krause par le bras et cria quelques mots en espagnol. À l'instant où il se tournait vers moi, je le frappai en pleine bouche et j'entendis ses dents tinter comme de la porcelaine contre le verre. Il fit quelques pas dans l'arrière-cour en titubant, se plia en deux et porta ses paumes à

ses lèvres. Entre ses doigts, des filets de sang ruisselaient et s'envolaient dans le vent. Je brandis la bouteille où clapotait le mescal et le frappai de nouveau, cette fois sur l'oreille. Il s'affala sur la terre battue à l'endroit où la femme avait uriné, roulant sur lui-même pour s'éloigner de la lumière que laissait échapper la porte ouverte, comme s'il pouvait se dissimuler dans l'ombre.

Quand il essaya de se relever, je lui décochai un coup de pied, visai de nouveau son crâne, le manquai et l'atteignis au poignet. Les choses s'emballaient à présent et je savais que j'allais tuer Johnny Krause, de la même façon qu'on sait, après avoir appuyé sur la détente, que le chien va se rabattre et que le destin de votre ennemi ne vous appartient plus.

Puis la femme en robe noire aux allures de taureau agrippa ma main et y glissa une lampe à huile allumée en sifflant :

— *Quémalo*. Brûle-le, *gringo*.

La lampe était en verre et en aluminium, et elle était graisseuse et brûlante dans ma main. La lueur qui s'en dégageait éclairait le visage porcine de la femme. Des anneaux de crasse encerclaient son cou et des verrues se devinaient sur son menton à travers son maquillage. Elle me frappa durement le bras de la paume.

— Vas-y, *gringo*. Fais-le cramer bien comme il faut, s'exclama-t-elle.

Je reculai de quelques pas, regagnant la lumière, les oreilles emplies d'une violente rumeur. Quelqu'un, Temple Carrol, je crois, m'ôta la lampe à huile et la bouteille de mescal des mains.

Johnny Krause s'assit sur la terre battue, un filet de sang ruisselant de sa langue. Il leva la tête et m'adressa un large sourire, comme une citrouille pourvue d'entailles en forme de bouche et d'yeux qu'on aurait projetée contre une pierre. Il s'efforça de dire quelque chose, mais dut d'abord laisser le sang s'écouler entre ses lèvres.

— On est pareil. J'ai vu ça dans tes yeux. Ça te fait bander. Toi et moi, on est des frères d'armes, mon salaud, marmonna-t-il.

Tard cette nuit-là, nous fîmes halte sur une aire de repos au sud d'Uvalde, nous abaissâmes la banquette de cuir à l'arrière de l'Avalon et nous dormîmes jusqu'à l'aube. En rêve je nous vis, L.Q. et moi, dévalant à cheval le versant d'une colline tapissée d'herbe jaune et dont la crête était bordée de flammes. Le ciel était d'une teinte et d'une texture vieil os, des panaches d'une fumée mêlée de poussière s'élevaient des collines, voilant un soleil qui ne prodiguait aucune chaleur. Quand nos chevaux quittèrent l'étendue d'herbe, ils ne précédaient le feu que de quelques foulées et une pluie de cendres et de charbons ardents s'abattait sur nos têtes. Désormais nous nous trouvions sur une plaine inondable au sol blanc et recuit par la chaleur, où les sabots de nos chevaux sculptaient des trous aussi larges que des seaux.

Mais à proximité coulait une rivière verte ombragée de saules que l'automne avait teintés d'or, et au loin il pleuvait sur des collines où paissaient des Angus rousses. Le costume à fines rayures de L.Q. était maculé de sueur et de salive de cheval, son manteau dans lequel s'engouffrait le vent dévoilait l'écusson des Rangers clipé à sa ceinture et le revolver sur sa cuisse.

*« Donne de l'éperon, mon pote. Ils vont nous ligoter à des mesquites, nous couper les orteils et faire la danse de la joie dans la fumée pendant qu'on crame, lança-t-il. »*

— Mon cheval boîte, L.Q. »

Puis je sentis mon hongre se dérober sous moi, me précipitant sur la terre molle et recuite qui se fissura sous mon poids comme le glaçage d'un gâteau en saupoudrant d'alcali mon costume. L.Q. retint sa jument et je bondis en croupe, prenant appui de mes paumes derrière le trousséquin. Alors je sentis la puissance de l'animal se rassembler entre mes cuisses, je nouai mes bras autour de la taille de L.Q. et nous plongeâmes dans la rivière, presque aussitôt en eau profonde.

Je vis la poussière d'alcali, les cendres et l'herbe calcinée du champ s'en aller au fil du courant et je sentis la tiédeur de l'eau gonfler mes vêtements. Mais quelque chose clochait. Sur l'autre berge, les collines avaient pris feu et à présent l'or automnal des saules crépitait de flammes. Dans la fumée j'entendais un troupeau de bétail s'enfuir, pris de terreur, un grondement si bruyant que la surface de la rivière en tremblait.

L.Q. avait démonté et s'agrippait au pommeau de la selle, de l'eau



ruisselant du bord de son chapeau.

« *Je crois que c'est la fin du voyage, L.Q.,* criai-je.

— *Il en faudrait plus que ces raclures pour venir à bout de types comme nous,* répliqua-t-il.

— *On s'est fourrés là-dedans tout seuls.*

— *Fourrés dans quoi ?*

— *L'enfer. Voilà ce que c'est. On s'est mis sur un pied d'égalité avec toutes les pourritures du nord du Mexique.*

— *C'est le profil de l'emploi, mon pote. Ce sont des criminels, on leur explose la cervelle. Ça vaut mieux que d'être vendeur de pompes, non ? Arrête de te torturer les méninges. Le jour où tu perdras ton humanité, c'est le jour où tu laisseras des types comme Johnny Krause prendre la main. »*

Lorsque Temple me secoua pour m'éveiller, il pleuvait à deux cents mètres à peine, comme un rideau humide de lumière pailletée séparant le paysage en deux. Au-dessus de nos têtes, les chênes étaient verts et leurs silhouettes paraissaient brumeuses contre le jaune pâle du soleil levant. Je sentais l'odeur des vaches parquées dans une bétailière garée sur l'aire de repos, des plaines marécageuses et de la pluie ridant la surface de la Nueces River.

— Ça va, Billy Bob ? murmura Temple.

— Bien sûr que ça va.

— Vous faites toujours des rêves comme ça ?

Un chauffeur routier et sa femme prenaient leur petit déjeuner à une table de pierre abritée sous un auvent, le visage serein et reposé dans la fraîcheur du matin, et deux fillettes jouaient dans l'herbe avec un gros ballon en caoutchouc. J'écarquillai les yeux, ouvris la portière et sentis la surface dure et plate du ciment sous mes bottes, comme si je reprenais contact avec la terre après en avoir été détaché.

— On dirait que ça va être une belle journée, dis-je.

Temple s'accouda au dossier du siège côté passager. Elle balaya mon visage d'un regard empli d'une affection non déguisée, tendit la main et repoussa une mèche de cheveux de mes yeux.

Cet après-midi-là, Wilbur Pickett cala ses mains sur ses hanches, considéra la commode de Kippy Jo et décida qu'il en avait fini de réparer ses tiroirs bancals. Ces derniers s'affaissaient sur leurs coulisseaux, restaient coincés, et le filetage des poignées n'avait plus de vis. En outre, le panneau gauche que Hugo Roberts et ses adjoints avaient arraché lorsqu'ils cherchaient les bons au porteur volés était parcouru d'une fente en diagonale, comme une longue fissure blanche striant une dent d'acajou.

Il demanda donc la permission à Kippy Jo, puis enleva tous les vêtements des tiroirs, les plia sur le lit et emporta la commode jusqu'à l'étable, où il la posa debout et entreprit de la réduire en pièces pour

en faire du petit bois. Au troisième coup de hache, le meuble se fendit et s'effondra sur lui-même. Wilbur planta sa lame dans le panneau de gauche et fit sauter les clous du joint gauchi sur la partie supérieure de la planche. Alors le panneau se fendit comme une coquille de noix et, entre la partie la plus basse de la planche et une pièce de contreplaqué qu'un ancien propriétaire avait insérée près du tiroir, apparut la bordure imprimée vert et blanc d'un bon au porteur.

— Ils avaient dû en cacher trois et pas deux, m'annonça Wilbur au téléphone.

— Vous l'avez touché ? demandai-je.

— Pas même avec une fourche à fumier, mon vieux, répliqua-t-il.

Une heure plus tard, il nous attendait, assis sur une chaise en bois devant l'écurie, lorsque Marvin Pomroy accompagné d'un technicien de San Antonio spécialisé dans le relevé des empreintes, Hugo Roberts et moi-même garâmes dans l'allée nos voitures respectives. Il avait les cheveux humides et bien peignés, avait enfilé un jean propre, un polo beige et une paire de bottes. Il se leva de sa chaise et tendit la main à Marvin.

— Comment allez-vous, Mr. Pomroy ? lança-t-il.

Marvin hésita une seconde à peine, puis tendit la main à son tour et serra celle de Wilbur. Personne ne soufflait mot, et l'on entendait à l'intérieur de l'écurie un seau suspendu à un clou cogner contre la porte dans le vent.

— J'ai pas de rancune, ajouta Wilbur.

— J'ai cru comprendre que vous aviez une pièce à conviction qui méritait qu'on y jette un coup d'œil, dit Marvin.

— Ces saletés d'adjoints l'ont planquée là et ont oublié de la récupérer.

Hugo Robert vissa une cigarette entre ses lèvres et l'alluma avec son briquet, exhalant la fumée dans les lueurs du crépuscule.

— Si c'est pas la façon de perdre son temps la plus stupide que je puisse imaginer..., marmonna-t-il.

— Si vous voulez fumer, débrouillez-vous pour ne pas m'envoyer la fumée dans la figure, Hugo, répliqua Marvin.

Le technicien de San Antonio saisit délicatement le bon au porteur à l'aide de pincettes et l'enfouit dans un sachet en plastique.

— Vous m'faites penser à un type qui piocherait des grains de maïs dans une merde de cochon. C'est censé prouver quoi, bon Dieu ? lança Hugo.

— J'imagine que toutes les empreintes de vos adjoints sont fichées, ainsi que les vôtres, Hugo. Vous allez nous les communiquer immédiatement, n'est-ce pas ? dis-je.

— J'ai que ça à faire. Votre gamin, il n'aurait pas déglingué un tas de voitures avec le pick-up de son beau-père ? rétorqua-t-il.

Il tourna les yeux vers un train de marchandises qui franchissait un pont à chevalets dans les collines, collant sa cigarette à ses lèvres entre deux doigts et tirant dessus sans interruption. Dans le crépuscule, la peau de son visage était de la même teinte jaunâtre que celle de ses doigts.

Le lendemain, je venais de raccrocher après m'être entretenu avec Marvin Pomroy quand Wilbur franchit le seuil de mon bureau. Il resta debout, les dents plantées dans la lèvre, tenant son chapeau à deux mains devant sa boucle de ceinture.

— Les empreintes de Hugo Roberts et de Kyle Rose figuraient sur le bon au porteur. Pas les vôtres, annonçai-je.

— Kyle Rose, c'est l'adjoint qu'on a descendu avec une flèche pour le gros gibier ?

— Lui-même. Vous n'avez pas volé ces bons. On les a mis chez vous, Wilbur. Marvin Pomroy vient de me le signifier.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que je dois faire un peu de paperasse, et que vous serez tiré d'affaire.

Il s'assit dans un fauteuil et se frotta la nuque, les yeux rivés au tapis.

— Et Kippy Jo ? s'enquit-il.

— Elle est toujours sous le coup d'une inculpation pour meurtre.

— Une affaire dépend de l'autre, hein ? Si j'avais pas été mêlé à tout ça, on n'aurait pas envoyé Bubba Grimes nous descendre, Kippy Jo et moi.

— Je pensais que vous seriez content.

Il se leva sans que mes paroles modifient l'expression de son visage.

— Je peux quitter le Texas maintenant, hein ?

— Pardon ?

— Les types qui ont investi dans le forage au Venezuela... Je leur ai montré la carotte prélevée dans le terrain du Wyoming, et ils sont prêts à y aller.

Je m'accoudai au bras de mon fauteuil pivotant et me frictionnai le menton.

— Pour forer un satané puits de pétrole, vous seriez prêt à laisser votre femme ici ?

— Tout ça, c'est une affaire de gros sous. Elle ne va pas se retrouver devant la cour parce qu'elle a tué Bubba Grimes. Elle va se retrouver devant la cour parce que son mari possède quelque chose qu'Earl Deitrich veut pour lui.

— Vous voulez juste avoir le dernier mot, pas vrai ? dis-je.

Sa peau était encore luisante de la chaleur moite qui régnait dehors. Il s'essuya la gorge et considéra la sueur brillant sur les

callosités de sa paume, puis se sécha la main sur sa chemise et répliqua :

— À une seconde près, j'aurais été champion du monde. Parce qu'il m'a manqué cette seconde, je suis un type qui creuse des trous de clôture pour des richards. Vous croyez que Ms. Deitrich est une grande dame. C'est peut-être vrai. Mais quand je bossais là-bas, elle m'a jamais donné à boire dans autre chose que dans un verre à moutarde. Kippy Jo Pickett portera des bagues avec des rubis aussi gros que des œufs de pigeon et personne dans ce comté – surtout pas l'un de ces foutus Deitrich – ne nous regardera plus jamais de haut.

Le lendemain matin, je fis monter Beau dans son van et je remorquai celui-ci au nord du fleuve, jusqu'au pied de la ravine où Pete et moi allions souvent chercher des têtes de flèche et des éclats de silex provenant de tumulus tonkawas. Je pendis le ceinturon et l'étui du revolver .45 d'un côté du pommeau, mon sac à dos de l'autre côté, j'enfourchai Beau et je gravis la pente en longeant le lit du ruisseau, accompagné par le raclement des fers sur les pierres de la rive.

L'eau du ruisseau était peu profonde, couleur thé, et s'écoulait sur des galets vert, marron et blanc guère plus gros que l'ongle de mon pouce. La paroi ouest était baignée d'ombre, mais celle d'en face avait la texture dorée de la lumière plongeant dans un tonneau de bois de pin fraîchement taillé. Le vent soufflait du fond de la ravine et je voyais le feuillage des buissons et des arbres de Judée s'agiter et changer de teinte contre la paroi de la falaise. L'espace d'un instant, j'aperçus l'entrée sombre de la caverne où je supposais que Skyler Doolittle et Jessie Stump vivaient.

Je me laissai glisser au bas de ma monture, décrochai mon sac du pommeau et en fis passer la lanière par-dessus mon épaule gauche. Puis j'accrochai le ceinturon du revolver de L.Q. à mon épaule droite et j'entrepris de gravir le sentier à peine visible que des pas avaient imprimé sous les arbres, parmi les épines de pin incrustées dans la terre noirâtre.

Juste avant d'arriver au niveau de la caverne, je lançai un galet en direction de l'entrée et le regardai rebondir contre la paroi et rouler le long de la pente. Puis j'en jetai un deuxième, cette fois à travers la brèche.

— Vous ne seriez pas contrariés si je vous rendais visite, les gars ? lançai-je.

Mais il n'y eut aucune réponse.

Je parcourus la distance me séparant de la caverne, m'accroupis sous un arbre de Judée et tirai ma lampe torche de mon sac à dos. Je plongeai son faisceau à l'intérieur, puis me glissai sous l'à-pic et me

redressai de toute ma taille à l'intérieur de la caverne.

Les duvets et les boîtes de conserve avaient disparu. Les sacs de plastique autrefois étalés bien à plat sur le sol étaient roulés en boule et des semelles de brodequins les avaient maculés de limon. La planche servant de support aux conserves avait été arrachée de la paroi et jetée au fond de la caverne, le bidon en fer-blanc de trois litres contenant de l'eau à boire piétiné et abandonné, lacéré, sur les pierres disposées en cercle autour du feu de camp.

Je ressortis à l'air libre, quittant la fraîcheur de la grotte pour la chaleur de l'après-midi et le courant d'air circulant dans le goulet de la ravine. Le soleil faisait miroiter les affleurements de roche verts de lichen que les sources ruisselant à flanc de colline avaient mis à nu. Jessie et Skyler étaient-ils enterrés quelque part le long du ruisseau ? Avaient-ils été recouverts de pierres, ou peut-être déterrés et dévorés par des animaux ? J'en doutais. C'était faute de victimes humaines que quelqu'un avait passé sa colère sur la grotte, défonçant la boîte métallique et arrachant la planche à la paroi rocheuse.

Je descendis le sentier, j'enfourchai Beau et je repris mon chemin sur les larges pierres plates que ses sabots raclaient comme s'il s'était agi d'ardoise.

Au volant du pick-up derrière lequel bringuebalait le van de Beau, je rebroussai chemin sur la route de terre battue jusqu'à la nationale, puis je longeai la rivière en direction de l'extrémité nord-est du comté où un bras d'eau s'était formé en 1927, avant d'être endigué et de devenir un puisard d'un vert jaunâtre bourdonnant de moustiques ; il s'y trouvait des arbres morts dans les branches desquels s'étaient échouées des ordures charriées par le fleuve, et des cabanons bricolés avec des lattes de bois, de la toile goudronnée et des tuyaux de poêle.

Je chevauchai Beau le long d'un chemin en terre battue serpentant entre des cabanons vides, traversai un marécage et gravis une pente boisée, puis empruntai un étroit passage entre deux collines de faible hauteur. Au-delà s'ouvrait une clairière où un groupe de hippies californiens avait essayé de vivre à la fin des années soixante. Ils avaient érigé des tipis, bâti une salle communale en rondins de pin et des saunas en pierre, creusé un puits et des caves, et construit une merveilleuse citerne en bois juchée au sommet de roches qu'ils avaient rapportées des champs en les faisant rouler à l'aide de poteaux taillés de leurs propres mains.

Vingt-cinq personnes, membres d'un comité d'autodéfense, avaient brûlé tout cela en 1968.

Je descendis de cheval, décrochai le sac à dos et le ceinturon de L.Q. du pommeau de la selle et me dirigeai vers le pied d'une colline à l'extrémité de la clairière. Des pins en tapissaient le versant et des

corbeaux croassaient dans l'ombre. Je dégageai à coups de pied un emplacement sur le sol et disposai des pierres en cercle ; puis j'allai ramasser une pleine brassée de brindilles et de branches moisies entre les troncs, les arrangeai en forme de cône au milieu des pierres, et y mis le feu à l'aide d'une allumette.

Je m'accroupis sous le vent afin d'éviter la fumée, tirai une poêle du sac à dos, en graissai le fond avec du beurre et la calai sur les pierres au-dessus des flammes. Une fois le beurre roussi, j'y déposai deux larges tranches de jambon et les regardai rissoler, puis je cassai quatre œufs sur le rebord de la poêle et les fis cuire à côté du jambon.

Le vent rabattait la fumée à l'horizontale et l'emmenait se perdre dans les arbres couvrant le versant de la colline. Alors un homme dont la nuque semblait soudée aux épaules repoussa la porte en ardoise d'une cave et s'avança dans l'ombre. Un second homme le suivit, son visage criblé de cicatrices pareilles à des bulles de peinture crevées.

Le ceinturon et l'étui contenant le calibre .45 étaient toujours pendus à mon épaule droite. Je déposai les œufs et la viande dans deux assiettes en fer-blanc, puis je fis griller quatre tranches de pain dans la graisse de jambon et je les fis glisser à leur tour dans les assiettes. Je distinguais la haute silhouette efflanquée de Jessie Stump à la périphérie de mon champ de vision et je sentais ses yeux braqués sur moi.

— Comment vous avez su où on était ? lança-t-il.

— Vous avez grandi dans l'anse de la rivière, répondis-je. Ça n'était pas un casse-tête.

— Et pourquoi vous avez apporté un revolver ?

— J'ai toujours considéré que vous étiez un homme à prendre au sérieux.

Sans lever les yeux, je saisis le manche de la poêle à deux mains et je versai le reste de la graisse de jambon sur les œufs et le pain.

— Personne d'autre s'était figuré où on était, dit Skyler Doolittle.

— C'est parce qu'ils vous ont d'abord cherchés ici. Mais à ce moment-là, vous étiez dans une grotte au-dessus de la propriété des Deitrich.

— Peut-être que vous êtes un peu trop malin pour votre bien, mon gars, lança Jessie.

— Ne t'adresse pas comme ça à Mr. Holland, intervint Skyler. C'est un homme respectable.

Je me levai et tendis une assiette à ce dernier.

— Vous voulez manger un morceau, Jessie ? demandai-je.

— J'aurais rien contre, répliqua-t-il.

Ses cheveux noirs et gras luisaient du même éclat liquide que ses yeux.

— Quelqu'un aurait bien aimé vous épingler dans cette grotte,

repris-je.

— Tu parles ! Et c'est ce qui se serait passé sans Ms. Deitrich, lança-t-il.

— Pardon ?

— Elle était occupée à ramasser des mûres par là-bas. Elle en avait rempli trois ou quatre bocaux à ras bord, enchaîna Skyler. Je pense qu'elle a aperçu la fumée de notre feu de camp. Le lendemain, on a trouvé cette note sur une branche de pin à mi-hauteur du sentier.

Il tira une feuille bleue de sa poche, la déplia et me la tendit. Il y était écrit : « Ce n'est pas un endroit sûr pour vous. Allez-vous-en avant qu'on découvre votre cachette. Ceux qui vous trouveraient vous veulent le plus grand mal. »

— Ce n'est pas signé, dis-je.

— Y a personne d'autre qu'est venu là-haut. À mon avis, c'est une grande dame, déclara Skyler.

— Mr. Doolittle, je veux que vous vous rendiez à la justice, dis-je.

— Ça risque pas, mec, s'esclaffa Jessie.

— Il a raison, approuva Skyler.

— Ils vont vous tuer tous les deux.

Jessie sauça son assiette avec un morceau de pain et enfouit celui-ci dans sa bouche, puis il posa l'assiette dans l'herbe et tira le pan de son tee-shirt de son pantalon. Une chaussette blanche sanguinolente était maintenue contre son torse à l'aide d'une bande d'étoffe.

— C'est là que des gamins en Jeep m'ont canardé avec une carabine à gros gibier. La prochaine fois, je les choperai dans leurs sacs de couchage, déclara-t-il.

— C'est ce que vous voulez ? demandai-je à Skyler.

— Non, m'sieur. Je voudrais qu'on me laisse en paix, répliqua-t-il.

Je retournai la poêle et je la cognai sur les pierres pour la nettoyer ; puis je la glissai à l'intérieur d'un sachet en papier et je l'enfouis dans le sac à dos que je suspendis au pommeau de la selle de Beau.

— Vous allez nous balancer ? demanda Jessie.

Je glissai ma botte gauche dans l'étrier et je me hissai en selle. Je sentis Beau essayer de redresser la tête d'une secousse.

— Lâchez sa bride, Jessie. Je ne le répéterai pas, dis-je.

— Répondez-moi, alors. Vous allez nous balancer, oui ou non ?

— Il a été baptisé dans la rivière, Jessie. Dieu a mis l'empreinte de son pouce sur son âme. Laisse-le passer, fiston, intervint Skyler.

À présent le soleil avait disparu derrière les collines et l'air était humide et lourd, grouillant de moustiques et des chauves-souris qui s'en nourrissaient. Je franchis le marécage et je rebroussai chemin le long de la route en terre battue, entre les rangées de cabanons vides qu'encerclait la vilaine cicatrice du bras mort de la rivière. Je sentis une chauve-souris heurter mon chapeau et je gardai le visage incliné

vers le garrot de Beau jusqu'à ce que nous ayons regagné les hauteurs.

Peggy Jean savait que Jessie Stump avait essayé de planter une flèche dans le crâne de son mari ; pourtant elle l'avait mis en garde, ainsi que Skyler Doolittle, leur évitant ainsi d'être capturés.

Pourquoi ?

C'est la question que je posai à Temple Carrol deux heures plus tard tandis qu'elle martelait de ses gants de boxe le punching-ball pendu dans son arrière-cour. Elle portait un short kaki, une brassière de sport grise, des chaussures montantes et d'épaisses chaussettes roulées sur ses chevilles. Sous l'ourlet du short, ses cuisses étaient bronzées, fermes et musclées.

— Peut-être que Peggy Jean veut jouer sur tous les tableaux. Peut-être qu'elle a toujours fait ça, lança-t-elle.

— Pardon ?

Elle martela de nouveau le punching-ball, gauche, droite, gauche, droite, gauche, suivi d'un violent crochet du droit, le faisant tourbillonner à l'extrémité de sa chaîne, m'ignorant.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? insistai-je.

— Son premier fiancé – le soldat – a été tué au Vietnam. Puis elle a essayé un gamin du milieu ouvrier comme vous. Et pour finir, elle s'est trouvé un autre militaire, riche celui-là. Elle aimerait peut-être garder son argent et cette villa hideuse et s'envoyer en l'air avec vous. Ça vous flatte ? lança-t-elle.

— Vous n'y allez pas de main morte.

— Désolée. Je vais me rincer la bouche au savon, répliqua-t-elle.

Elle se remit à s'exercer sur le punching-ball. Derrière le pacanier du jardin brillait une énorme lune jaune. Dans les ténèbres, j'entendais le maïs du champ voisin bruire dans le vent. Le père infirme de Temple était à l'intérieur et je voyais sa silhouette en fauteuil roulant se découper contre le téléviseur allumé du salon.

— Vous êtes fâchée ? demandai-je.

— Non, pas vraiment. Vous êtes ce que vous êtes. Je ne peux rien y changer, répliqua-t-elle.

J'enroulai mon bras autour du punching-ball.

— Vous ne m'avez jamais laissé tomber. Personne ne vous arrive à la cheville, Temple, dis-je.

— Vous vivez avec des fantômes. Je ne peux pas rivaliser avec eux.

— Ne dites pas ça.

— Vous ne comprenez rien aux femmes, Billy Bob. Du moins, vous ne me comprenez pas.

Je posai les mains sur ses épaules, bien qu'elle fasse non de la tête.

— Je suis en nage et je suis sale, protesta-t-elle.

J'effleurai la peau moite au creux de son cou, glissai les mains



jusqu'à ses reins et sentis la tiédeur de ses cheveux, la fermeté de ses muscles et ses hanches fuselées sous mes paumes. Je posai mes lèvres sur sa joue et, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, je franchis délibérément une frontière dans sa vie.

Elle se haussa sur la pointe des pieds, son ventre pressé contre le mien, comme si elle s'apprêtait à m'embrasser. Puis son visage se défit et elle se dirigea en hâte vers la maison, laissant tomber ses gants n'importe où dans la poussière, avant de refermer la porte et de la verrouiller derrière elle.

Wesley Rhodes était planté à l'angle de la place dans la fraîcheur du soir, en face du palais de justice, et regardait les lycéennes entrer et sortir de l'épicerie mexicaine où se trouvait un petit distributeur de boissons. Elles gloussaient, portaient des appareils dentaires et l'attiraient sans qu'il puisse comprendre pourquoi. Il n'y avait là rien de mal. C'était comme si elles avaient son âge, ou *vice versa*, sauf qu'il en savait beaucoup plus long qu'elles sur le monde et qu'il pouvait prendre soin d'elles et les protéger.

Simplement, il n'avait jamais le cran d'aller leur parler. Ce serait peut-être différent ce soir. Il se percha sur le dossier d'un banc en bois sous un chêne, les cheveux soigneusement rabattus en arrière, son peigne glissé dans la poche de sa chemise, portant à ses lèvres un gobelet Dixie rempli de Coca-Cola et de glace pilée. Le feuillage des arbres le surplombant était vert sombre et le cadran de l'horloge du palais de justice luisait dans le coucher de soleil ; les rues étaient striées d'ombre et les néons des publicités de l'épicerie se reflétaient sur les adolescentes. Bon Dieu, l'été était une saison géniale. Si seulement il avait assez de cran pour traverser la rue...

C'est alors que la décapotable de Jeff Deitrich se gara le long du trottoir et que son propriétaire lança :

— Monte à l'arrière, espèce de glandu !

Ils le pourchassèrent sur une longueur de deux blocs avant de le coincer dans une allée ; Chug, Hammie et Warren durent l'arracher à un escalier de secours et le jeter à l'intérieur de la voiture.

Serré entre Hammie et Chug sur la banquette arrière, il vit la pancarte indiquant les limites de la ville défiler à vive allure derrière la vitre.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il.

— Ce soir, tu vas faire le plongeur en haute mer, mon petit pote. T'as déjà regardé les émissions de Jacques Cousteau à la télé ? Si un mangeur de grenouilles peut le faire, toi aussi, lança Hammie.

Il s'empara du peigne dans la poche de chemise de Wesley et en gratta le papillon mauve et orange tatoué sur son cou.

— Des grenouilles ? Qu'est-ce que des grenouilles viennent faire là-dedans ? marmonna Wesley.

Peu après minuit, la décapotable s'engagea sur un chemin de terre battue et quelques minutes plus tard, Wesley distingua clairement la carrière de pierres derrière la vitre, comme si quelqu'un s'était

approprié l'un de ses cauchemars et l'avait forcé à le réintégrer.

Il descendit de voiture avec les autres, le cœur battant à tout rompre, de la sueur ruisselant de ses aisselles. Le vent était tombé et une nappe de poussière flottait dans l'air, planant au-dessus des monticules de terre jaunâtre encerclant le cratère.

— Dis-leur, Warren, supplia-t-il. J'ai jamais balancé personne. Même quand les matons me collaient au trou.

— C'est ce que je leur ai dit. Que t'étais un petit gars futé et réglo. C'est pour ça qu'ils te laissent une chance de prouver que tu dis vrai, répliqua Warren.

Il afficha le sourire bon enfant du Warren que Wesley connaissait autrefois, la mâchoire carrée, les yeux clairs, séduisant comme une vedette de cinéma.

— Pourquoi je devrais prouver quoi que ce soit ? J'ai rien fait de mal, protesta Wesley.

— Tu as tort de le prendre comme ça, Wes, rétorqua l'autre en adoptant une expression navrée. T'es bon nageur ?

Jeff ouvrit le coffre.

— Voici du matériel de plongée, espèce de taré. Ça, c'est un appareil photo et un stroboscope sous-marins. Tu vas plonger jusqu'à la Mercedes et nous faire quelques clichés. Vaudrait mieux pour toi que les rastas soient à l'intérieur.

— Pourquoi tu le fais pas toi-même ? jeta Wesley.

Jeff avait un magazine enroulé sur lui-même enfoncé dans la poche arrière de son pantalon ; il le saisit et l'abattit sur le front de Wesley, se mordant les lèvres comme s'il était au bord de violences bien pires.

— Parce que *moi*, je ne me baigne pas dans la même eau que des macchabées, abruti. Tu veux continuer à faire le malin ou tu vas te décider à y aller ?

Wesley se déshabilla, ne gardant que son caleçon, s'assit sur le sable et mit les palmes. Puis il enfila le harnais en toile de la bouteille à air comprimé et ajusta le masque sur son visage. Warren passa une lampe torche enchâssée dans un étui en caoutchouc autour de son cou et lui glissa l'appareil photo et le stroboscope entre les mains.

— T'as jamais respiré avec une bouteille à air comprimé ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que tu crois, il passe toutes ses vacances aux Bahamas ! ricana Hammie.

— Et si je trouve pas la voiture ? murmura Wesley.

— Alors c'est pas la peine de remonter, répliqua Jeff.

Wesley fit quelques pas maladroits dans l'eau, la plante des pieds meurtrie par les pierres, puis il atteignit l'extrémité d'une saillie rocheuse et disparut sous la surface.

Ce fut plus facile qu'il ne l'aurait imaginé. À la lumière de la lampe

torche pendue autour de son cou, le fond de la carrière se muait en une pente inoffensive qui descendait jusqu'à la Mercedes à travers un halo jaune verdâtre. Des petits poissons et des brins d'herbe flottaient en direction de son masque et disparaissaient sur les côtés ; il inspirait sans difficulté dans l'embout et chassa même la condensation embuant son masque, comme Warren le lui avait montré.

Puis sa lampe torche éclaira l'habitable de la Mercedes et il faillit vomir dans l'embout en caoutchouc.

Le visage de l'homme assis du côté du conducteur était tourné vers Wesley. Ses yeux dénués de paupières étaient pareils à des billes grises et une anguille lui grignotait la langue.

Wes le cadra dans l'objectif de l'appareil et appuya cinq fois sur le bouton. Puis, le cœur tambourinant contre ses côtes, il laissa l'appareil photo flotter à l'extrémité de la lanière enroulée autour de son poignet et fit quelque chose qu'il n'aurait jamais pensé avoir le courage d'accomplir.

Il dégagea la portière arrière du limon où elle s'était fichée, puis il se retrouva dans la voiture avec les deux cadavres, sa bouteille à air comprimé heurtant le toit, leur peau gonflée frôlant la sienne. Une tresse de cheveux s'enroula autour de son masque comme une sangsue, un front s'inclina jusqu'à heurter son menton. Ses mains tremblaient tandis qu'il s'activait, ses ongles et ses phalanges s'enfonçant dans quelque chose qui avait la consistance de la farine de maïs humide. Puis un jet de bile reflua dans sa gorge et il eut un violent haut-le-cœur, perdit son embout, avala de l'eau qui se figea comme du ciment dans sa trachée.

Ses poumons étaient prêts à exploser et les yeux lui sortaient de la tête lorsqu'il creva la surface de l'eau, retrouvant l'air et le clair de lune.

Il s'effondra sur le sable, haletant, parcouru de tremblements, des algues mortes enroulées autour de son caleçon.

— Tu as fait les photos ? lança Jeff.

— Tiens. T'auras qu'à les accrocher au-dessus de ta putain de cheminée ! répliqua Wesley.

Jeff décapsula une bouteille d'eau pétillante et but au goulot tandis que Wesley se dirigeait en titubant vers la décapotable.

Lundi après-midi, Wesley me raconta tout cela dans mon bureau.

— Qui va développer les photos ? demandai-je.

— Le paternel de Warren est proprio de boîtes porno à Houston. Warren se sert de leurs labos.

— Les Costen sont dans la pornographie ?

Son visage difforme au bec-de-lièvre et aux yeux reptiliens très écartés n'afficha aucune expression, comme si ma question était sans

rapport avec sa propre existence et que, par conséquent, on ne pouvait attendre de lui qu'il y réponde.

— Qu'as-tu fait dans la Mercedes ? demandai-je.

— Les types étaient mous et gonflés comme des sacs d'ordures. Comme s'ils étaient remplis de gaz et qu'ils voulaient flotter. J'ai détaché leurs ceintures de sécurité et j'ai laissé les portières ouvertes.

Un large sourire s'imprima sur ses traits, ses yeux semblant se dissocier et pétiller de lumière sur la chair molle de son visage.

Un point pour toi, mon petit gars, songeai-je.

Selon les différents sons de cloche, qui se passa ce soir-là chez Val's Drive-In fut causé par la sœur de Chug ou par la musique de Jerry Lee Lewis.

Le contexte général : la sœur de Chug avait le même problème de poids que son frère, combiné à une grande réputation de dévergondage sexuel. Deux mois plus tôt, elle avait fait la une de la presse nationale pour le viol sur mineur d'un de ses étudiants dans un lycée de Fort Worth.

La soirée était belle lorsque Lucas et Esmeralda s'étaient garés devant chez Val. Le soleil venait de disparaître derrière la cime des collines et le ciel pâlisait au fur et à mesure que le jour fraîchissait. La brise se leva ; les néons entourant les fenêtres du restaurant s'allumèrent et inondèrent de lumière les voitures et le bitume du parking. Lucas et Esmeralda entrèrent dans la salle, s'assirent près du juke-box et passèrent commande. Puis Lucas glissa quatre pièces d'un quarter dans la fente du juke-box et programma tous les titres de Jerry Lee Lewis qu'il put trouver.

À cet instant, Chug Rollins, Jeff Deitrich et son ancienne petite amie, Rita Summers, entrèrent à leur tour et s'assirent à deux tables de là. Un instant plus tard, trois amis de Jeff et Chug les rejoignirent, d'anciens footballeurs de l'université du Texas dont deux avaient été expulsés après avoir violé une étudiante dans un foyer de jeunes filles. Ils commandèrent des chopes de bière pression, puis Rita Summers alluma une cigarette juste sous l'écriteau « non-fumeur ». Elle posa sa cigarette sur un cendrier et attacha ses cheveux blonds sur sa nuque avec une barrette, ses yeux bleus emplis d'ironie.

— Jette un œil quand tu auras l'occasion. Des escarpins lavande avec un jean brodé. À mon avis, elle utilise de la Javel comme eau de toilette, murmura-t-elle.

— Mais non, c'est la lotion capillaire de Smothers que tu sens, répliqua l'un des anciens footballeurs.

Il portait une casquette avec la visière à l'envers et un tee-shirt blanc qui menaçait de se déchirer sur son torse musculeux.

En fond sonore, Jerry Lee chantait *I Could Never Be Ashamed of You*.

Dans un premier temps, Jeff n'eut pas un regard en direction de la table voisine. Puis il devint de plus en plus agité, se désintéressa de la conversation et lança des coups d'œil tout d'abord à Lucas, puis à Esmeralda.

— Hé, Smothers, c'est ton truc qu'on entend là ? jeta-t-il.

— Exactement, pourquoi ? répliqua Lucas.

— Ça me flanque la migraine.

— Jerry Lee Lewis est le plus grand chanteur de blues blanc de tous les temps.

— C'est vieux de quarante berges. Et c'est de la daube. Vire-moi ça.

— Autre chose pour ton service ? Que je te cire les pompes ? Que je te lave ta bagnole ?

Chug Rollins retourna son corps massif sur sa chaise.

— J'ai encore un sacré contentieux à régler avec toi, espèce de connard. Ne me donne pas une bonne raison de le faire, lança-t-il.

Lucas plongea une frite dans son ketchup et haussa les sourcils.

— Et si tu veux faire des grimaces, arrange-toi pour que je ne te voie pas, enchaîna l'autre.

Lucas déplia une serviette en papier, la plaqua d'une main sur son front et grignota une frite à l'abri de la serviette.

— Tu me gonfles comme c'est pas possible, cracha Chug.

Il se leva, frappa à coups de poing les flancs et le haut du juke-box et secoua ce dernier à deux mains jusqu'à supprimer tous les morceaux sélectionnés par Lucas. Puis il inséra une pièce d'un quarter dans la fente, choisit une chanson de rap blanc et glissa la main derrière le juke-box pour monter le volume.

— Ça te pose un problème ? lança-t-il.

— Si les gens aiment écouter de la merde, ça ne me dérange pas, répliqua Lucas.

Chug se pencha au-dessus de la table. Il avait des bras énormes, un torse et une panse aussi larges qu'un poêle à bois. Lucas sentit l'odeur de talc, de lotion après-rasage et de déodorant de sa peau, les relents d'oignons et de viande frite imprégnant son haleine. Chug roula une serviette dans son poing et la jeta à la poitrine de Lucas.

— Que je te revoie seulement ici et tu prendras tes repas avec une paille pendant six mois, dit-il.

Puis il regagna sa table.

— Ne réponds rien, Lucas, murmura Esmeralda.

Lucas envoya la serviette en boule atterrir par terre, près de la table de Chug.

— Très bien. Fichons le camp d'ici, dit-il.

Il alla régler l'addition tandis qu'Esmeralda patientait, tournant le dos à Jeff. Ce dernier était assis une jambe étendue dans l'allée, le visage congestionné, le regard rivé à sa silhouette et au renflement de

ses seins sous son tee-shirt moulant à l'encolure en v. Lucas revint du comptoir, aperçut l'expression de Jeff et enlaça Esmeralda comme s'il pouvait la protéger de l'indécence, du désir et du rayonnement noir des yeux de Jeff.

— Ne nous regarde pas comme ça, Jeff, fit-il.

— Qu'est-ce que t'as dit ? rétorqua ce dernier.

Lucas et Esmeralda se dirigèrent vers la porte-tambour. Chug se leva et empoigna ses parties génitales à pleines mains.

— Je fourre mes vingt-cinq centimètres de bite dans la bouche de ta mangeuse de tortillas, jeta-t-il.

— Donne-les plutôt à ta sœur. Elle en a rudement plus besoin que nous, répliqua Lucas avant de franchir la porte-tambour.

Chug poussa un rugissement guttural et se rua vers la porte comme s'il se trouvait à nouveau sur le terrain de football de l'université, dévastant la ligne de défense de l'équipe ennemie tel un tank ravageant une haie, ses énormes poings serrés, le front baissé comme un bélier qui charge.

Une serveuse s'engouffra dans la porte-tambour juste avant qu'il ne l'atteigne et la fit pivoter, plaçant l'épaisse arête de verre perpendiculairement à son crâne.

Chug percuta la porte avec un heurt pareil à celui d'un maillet en bois heurtant une pastèque, puis s'effondra en gémissant entre les parois de verre, les deux mains plaquées sur le front. La serveuse prisonnière de la porte-tambour essaya de se libérer en poussant la barre métallique et lui cogna de nouveau le visage, écrasant son nez contre la vitre comme le groin d'un porc pressé contre une fenêtre.

Il parvint enfin à gagner le trottoir à quatre pattes, ses vêtements constellés d'éclaboussures de Red Man et de Copenhagen qu'il avait recraché.

— Ça serait pas une mauvaise idée de mettre une poche de glace sur cette bosse. On dirait deux balles de golf, s'exclama Lucas.

Tout en fusillant Lucas et Esmeralda du regard, Jeff aida Chug à se hisser sur ses pieds.

— Tout est de ta faute, Jeff, déclara la jeune Mexicaine. N'accuse personne d'autre.

— Faut toujours que t'ouvres ta grande gueule, siffla-t-il. Tu la fermes jamais. Quelqu'un va foutre quelque chose à l'intérieur.

— Tu n'as pas été à la hauteur sur le derrick, et tu n'es à la hauteur nulle part ailleurs. Arrête de t'en prendre aux autres pour ça, renchérit Lucas.

Le couple traversa le parking, se dirigeant vers le pick-up de Lucas. À la lueur de la lune, les nuages étaient argentés et noirs comme de l'étain fumé, et le vent agitant les palmiers près de rentrée du drive-in. Jeff ouvrait et refermait ses poings contre ses flancs.

— T'en fais pas, Jeff. Il restera plus grand-chose de lui quand on aura fini de s'en occuper, déclara l'ancien footballeur à la casquette à l'envers.

— Smothers peut attendre. Mais pour Esmeralda, je verrais bien une petite tournante, siffla Jeff en fusillant du regard le dos de la jeune femme.

— T'as une feuille d'inscription ? ricana l'ancien footballeur.

Deux jours plus tard, Lucas, juché sur la palissade de l'enclos, le talon de ses bottes calé sur un barreau inférieur, s'amusait à jeter des nêfles dans un seau. Le matin était encore frais, les ombres longues sur le sol, et Beau buvait à grands traits dans l'abreuvoir près de l'éolienne en fouaillant l'air de la queue. J'étais occupé à remplir une brouette de pelletées de fumier, mais alors je m'arrêtai et j'appuyai le manche de l'outil contre la clôture.

— Qui l'a entendu dire ça ?

— La serveuse.

— Esmeralda devrait peut-être retourner quelque temps à San Antonio.

— Elle n'en fait qu'à sa tête. Qu'est-ce que je devrais faire, à ton avis ?

S'ils essaient de violer cette fille, tu leur exploses le crâne, songeai-je.

— Pardon ? lança Lucas.

— Rien. Je n'ai rien dit.

J'écarquillai les yeux et je contemplai l'horizon parfaitement limpide dans le soleil levant. Une nuée de corbeaux s'abattait dans le champ de maïs voisin telles des parcelles de cendres libérées par le ciel.

De la poche arrière de mon pantalon, je tirai le journal local du matin et je le dépliai sur le barreau de la clôture. En bas de la première page figurait un entrefilet mentionnant les cadavres de deux Jamaïcains qu'on avait retrouvés flottant dans une carrière inondée non loin de Waxahachie.

— Il est peut-être temps qu'une ou deux des conneries de Jeff lui retombent sur le coin de la figure, dis-je.

— Il est mêlé à la mort de ces types ?

— Envoie Esmeralda loin d'ici. Donne-moi le temps de m'occuper de quelques trucs.

Il sauta au bas de la clôture et, de l'extrémité de sa botte, traça un dessin dans la poussière.

— En fait, j'étais venu te demander si tu accepterais de me prêter le revolver de L.Q. Navarro, dit-il.

Je lui tournai le dos et je me dirigeai vers la maison, secouant la



tête sans lui répondre. J'aurais voulu fuir ses mots comme s'il s'agissait d'une pensée sombre et obscène.

Plus tard ce matin-là, Temple Carrol me rendit visite au bureau. Nous ne nous étions pas parlé depuis que je lui avais fait des avances dans son arrière-cour et qu'elle avait jeté ses gants dans la poussière, qu'elle était rentrée et m'avait verrouillé la porte au nez comme une gifle.

— Quoi de neuf, doc ? lança-t-elle.

— Qu'est-ce que vous diriez d'un taco ?

— Pourquoi pas ?

Nous allâmes à l'épicerie mexicaine de l'autre côté de la place et nous nous assîmes à une table dans l'arrière-salle, sous le ventilateur en bois.

— Wesley Rhodes m'a raconté que le père de Warren Costen faisait affaire dans la pornographie, à Houston. J'aimerais que vous regardiez ça de plus près, dis-je.

— Pourquoi ?

— Quand Skyler Doolittle a été arrêté, quelqu'un avait placé des photos pédophiles dans sa chambre. Je me demande si les adjoints de Hugo ont obtenu ces clichés par l'intermédiaire de Warren Costen ou de Jeff Deitrich.

— Par où suis-je censée commencer ?

— Aucune idée. Les Costen sont supposés être l'une des familles les plus respectables et les plus anciennes du comté.

— Ouais. Ils passent leur temps à raconter que leur merde sent la rose, renchérit-elle avant de mordre à belles dents dans son taco.

Elle s'aperçut que je la contemplais et baissa les yeux pour voir si quelque chose était tombé sur ses vêtements.

— Quoi ?

— Rien.

— Pourquoi est-ce que vous me dévisagez comme ça ?

— Je ne vous dévisageais pas. Vous êtes superbe, Temple.

Ses yeux se rivèrent aux miens et elle cligna des paupières d'un air incertain.

Deux jours plus tard, je reçus un appel longue distance.

— Un journaliste du *Houston Chronicle* qui s'occupe des rubriques immobilier et zoning m'a filé un tuyau. Costen et plusieurs associés possèdent deux sociétés qui louent des immeubles insalubres dans le quartier de Third Ward. Mais lors de la crise pétrolière des années

quatre-vingt, tout un tas de bâtiments de l'ouest de la ville ont été bradés aux services de l'urbanisme et du logement. Costen et ses amis les ont rachetés pour une bouchée de pain et ont ouvert des vidéo clubs porno dans ce qui était autrefois un quartier réservé aux classes moyenne et supérieure.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé au sujet de Costen et des photos pédophiles ?

— Rien. Mais s'il y a des vidéos pornos, la clientèle ne doit pas manquer non plus pour le reste. Vous voulez que je continue à chercher ?

— Non. Revenez sur la terre du Seigneur, dis-je.

— Par simple curiosité, je suis allée à l'université de Rice et j'ai interrogé un professeur d'histoire au sujet des ancêtres de la famille Costen. Le prof appartient à une association de préservation du patrimoine historique qui conserve tous les documents datant de la révolution du Texas, et garde la trace des descendants des hommes qui s'y sont battus. La famille Costen était très engagée et sympathisait avec Sam Houston, Jim Bowie et Stephen F. Austin.

Je réprimai un bâillement.

— Vous avez fait du bon travail. Rentrez à la maison, dis-je.

— Laissez-moi finir. J'ai demandé au prof d'effectuer des recherches sur Skyler Doolittle. Il disait la vérité. Son arrière-grand-père est bien mort à Alamo aux côtés de Travis, de Crockett et des autres. Après la guerre, les survivants ont reçu une parcelle de terre, chose qu'avait promise Sam Houston à tous ceux qui lui resteraient fidèles jusqu'à la fin.

— Je ne vous suis pas, Temple.

— Vous vous souvenez m'avoir décrit le déjeuner chez les Deitrich, quand Earl a humilié Wilbur Pickett en lui enlevant la vieille montre des mains comme s'il n'avait pas le droit de la regarder ?

— Oui.

— Vous m'avez dit que Wilbur avait raconté en plaisantant que son arrière-grand-père s'était battu à San Jacinto, mais que c'était un voleur de chevaux qu'il revendait à l'un et l'autre camp.

— Ouais, c'est ce qu'il a dit.

— Il ne plaisantait pas.

J'entendis Temple tourner les pages d'un carnet.

— L'ancêtre de Wilbur s'appelait Jefferson Pickett. Je ne sais pas s'il était ou non voleur de chevaux, mais il a survécu au massacre de Goliad et il se trouvait aux côtés de Houston quand Santa Ana a été capturé à San Jacinto.

— Et il a reçu une parcelle de terre, comme les autres soldats texans ?

— Vous avez tout compris, *kemo sabe*.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

Je sentis ma main se crispier involontairement sur le combiné.

— La plus grande partie a été vendue. À l'exception de cent acres que l'arrière-grand-père de Wilbur possédait dans les environs de Beaumont. Je vous appelle de la bibliothèque publique de Beaumont. Ces cent acres se trouvaient tout près du gisement de pétrole de Spindletop. L'arrière-grand-père de Wilbur l'a perdu dans le procès que lui a intenté un spéculateur de Houston du nom de Deitrich. Le vieil homme s'est pendu. Ça s'est produit en 1901. Devinez de quelle famille Deitrich il s'agit ?

J'étais debout dans mon bureau, le regard plongé à travers la vitre ; soudain je me sentis pris de vertige, le visage tout à la fois glacé et moite de sueur. Je me laissai tomber dans mon fauteuil.

— Vous êtes toujours là ? dit Temple.

Wilbur se trouvait dans l'écurie et affûtait le fer d'un plantoir sur une meule de pierre d'émeri, une pluie d'étincelles cascading jusqu'à ses bottes, quand je garai l'Avalon sur la pelouse, mis pied à terre et me dirigeai vers lui sans même prendre la peine de couper le moteur.

Je lui jetai mon chapeau à la tête. Sa bouche s'entrouvrit, puis il vit mon expression et la peau se tendit sur l'ossature de son visage au point que des lignes blanches, pareilles à de minuscules ficelles, naquirent autour de ses yeux.

— Vous les avez volés, sale menteur ! sifflai-je.

— Reculez, Billy Bob !

Je voulus poursuivre, mais ne pus proférer un son. Je le fis reculer d'une violente poussée au niveau de la poitrine.

— Ne faites pas ça, lança-t-il.

Je le poussai de nouveau, à deux mains, les mâchoires crispées, puis je le forçai à franchir à reculons la porte donnant dans l'enclos des chevaux. Il perdit l'équilibre, et ses traits se crispèrent quand je m'approchai de nouveau de lui.

— Allez-y, tentez le coup, Wilbur. Juste pour voir, lançai-je.

Son visage était d'un rouge aussi vif qu'une lanterne de cheminot.

— J'ai pas l'intention de me battre avec vous, marmonna-t-il.

Il laissa retomber ses mains, pivota sur lui-même et passa les bras par-dessus le barreau supérieur de la clôture. Une veine palpitait dans son cou et il me surveillait du coin de l'œil comme un animal effrayé.

— Pourquoi les avez-vous volés ? Pourquoi m'avez-vous menti depuis le début ? articulai-je.

— Deitrich m'a humilié devant tous ces gens. Je suis entré dans son bureau pour briser la montre sur la cheminée. Et puis j'ai vu les bons dans le coffre-fort. J'ai commencé à penser au gisement de pétrole que sa famille avait volé à la mienne ; je regardais les bons, et avant même

de m'en rendre compte j'avais glissé la montre dans ma poche et la liasse de bons sous la ceinture de mon pantalon. J'avais l'impression de regarder quelqu'un d'autre agir à ma place.

Il me lança un regard pour voir si j'avais gobé ses explications. Puis il avala sa salive et détourna les yeux.

— De voir tout ce fric, ça m'a rendu gourmand. C'est ce que vous vouliez m'entendre dire ?

— Espèce de salopard !

— Il n'y avait pas trois cent mille dollars. Il y avait cinquante mille. Ça n'aurait avancé à rien que je les rende à Deitrich. Il allait gagner du fric avec l'assurance, et puis dans le même temps chercher à s'approprier notre gisement de pétrole.

— Votre femme est au courant ?

— Non, m'sieur.

— Et les bons qui se trouvaient dans le panneau de la commode ?

— Quelqu'un les avait planqués là. C'est ce que j'essaie de vous dire. Ça n'a aucune importance, que je les aie volés ou non. Deitrich et Roberts avaient l'intention de me coller en prison.

Il contempla d'un regard morose les pales de l'éolienne tirant par saccades sur sa chaîne métallique, les chevaux dans le pré d'alfalfa, les rafales de poussière et de pluie qui s'élevaient des collines à l'ouest.

— Qu'avez-vous fait des bons que vous avez volés ?

— Je les ai vendus au Mexique. L'argent est investi dans l'entreprise de forage du Wyoming.

— Vous vous êtes servi de nous.

Il pressa sa paume contre son front.

— Parfois, la vie peut se transformer en un monstrueux merdier, hein ?

— Je ne veux plus jamais vous voir, répliquai-je.

Puis je rebroussai chemin jusqu'à l'Avalon.

Kippy Jo étendait sa lessive dans l'avant-cour. Soudain elle suspendit ses gestes et leva la tête, braquant les yeux vers le ciel, comme si le baromètre avait brutalement chuté et qu'un changement qu'elle n'avait pas prévu allait affecter son univers.

Très tard ce jour-là, le téléphone de ma bibliothèque sonna.

— Mr. Holland, faut qu'on s'en aille d'ici, Jessie et moi, lança une voix.

— Mr. Doolittle ?

— Je vous suis très reconnaissant de ce que vous avez fait. Mais j'ai besoin d'argent pour qu'on puisse aller jusqu'à la côte.

— Je ne peux pas faire ça. Vous êtes innocent, mais la place de Jessie Stump est derrière les barreaux.

— Hier, on a été repérés par quelqu'un qui se trouvait sur la crête

des collines. Il avait des jumelles.

— Laissez-moi m'occuper de tout. Je m'assurerais que vous soyez protégé. Vous avez ma parole.

— Vous ne savez pas ce que c'est que d'être un infirme entre les mains de salopards. Ils ne me rattraperont jamais. Vous ne pouvez pas m'aider ?

— Pas de la façon dont vous le désirez.

Je l'entendis soupirer dans le combiné, comme s'il se résignait.

— Jessie n'est pas si méchant que ça. Je l'ai convaincu de renoncer à se venger d'Earl Deitrich. C'est un début, non ? reprit-il.

— Je ne sais pas quoi vous dire.

— Au revoir, Mr. Holland. Et ça, j'imagine que c'est la dernière fois que je vous le dis.

— Bonne chance, Mr. Doolittle.

Il raccrocha.

Le lendemain après-midi, un samedi, Temple jeta un petit caillou contre la vitre de la bibliothèque. Je descendis dans la galerie située à l'arrière et j'ouvris la porte-moustiquaire. Mais elle n'entra pas.

— C'est parfait ici, dit-elle.

Elle s'assit sur le banc de fer forgé trônant sous le néflier.

— J'ai de la limonade toute prête.

— Une autre fois. J'ai discuté avec Wilbur Pickett, reprit-elle. Vous avez été trop dur avec lui.

— Ah bon ?

— Ça crevait les yeux, Billy Bob. Vous l'avez dit vous-même. L'argent rend les hommes capables de beaucoup de choses. Ça vous semblait logique qu'un type prêt à voler une vieille montre en or ne prenne rien d'autre ?

— Il a menti.

— Il avait peur.

— De quoi ?

— De vous, de sa femme, des gosses qui l'admirent. Allez, arrêtez de vous monter le bourrichon.

— Vous passiez juste me faire une petite leçon de morale ?

— Non. Je me suis renseignée sur l'état des finances d'Earl Deitrich. Sa propriété du Montana est en vente et il a hypothéqué sa villa. Voilà pourquoi il s'est jeté sur cette arnaque à l'assurance quand Wilbur lui a volé les bons. Il va récolter un quart de million de dollars et il n'est pas impossible qu'il se retrouve associé à Wilbur dans son entreprise pétrolière. Il a probablement envoyé Bubba Grimes assassiner Wilbur et Kippy Jo pour entamer une action en justice sur la succession et saisir leur terrain du Wyoming.

— Je suis toujours l'avocat de Kippy Jo, et maintenant je dois

appeler Wilbur à la barre pour qu'il raconte aux jurés comment il a volé cinquante mille dollars de bons au porteur et menti à ce sujet. À votre avis, ça fait de lui un témoin de la défense crédible ? Vous croyez que les jurés vont trouver les Pickett beaucoup plus sympathiques ?

— Je comprends que ça puisse vous contrarier.

— Merci, dis-je.

Elle se dirigea vers sa voiture garée dans l'allée, puis pivota sur elle-même et revint sur ses pas.

— Vous avez des feuilles de menthe pour cette limonade ? lança-t-elle.

À quinze kilomètres de Deaf Smith se trouvait un cinéma drive-in datant des années cinquante qui n'était ouvert que le vendredi et le samedi soir. Lycéens et étudiants se défonçaient à la bière tiède, à la marijuana, à la cocaïne et aux *purple passions*, se lançaient dans des courses-poursuites à travers les allées, arrachant accidentellement les haut-parleurs ou les vitres de leurs voitures en roulant à fond de train, jetaient des capotes converties en bombes à eau à l'intérieur des décapotables, se battaient à coups de poing derrière les sanitaires en parpaings et enfilaient des pétards à l'intérieur du tuyau d'échappement des voitures dans lesquelles l'amour battait son plein.

Sans la drogue, l'ambiance du drive-in aurait été très peu différente de celle de ses prédécesseurs, une quarantaine d'années plus tôt. Et, de fait, c'était parfois le cas : l'arôme des hot dogs de trente centimètres de long aux oignons et à la moutarde, les palmiers se découpant contre les couchers de soleil probablement les plus somptueux de l'hémisphère ouest, les néons de la baraque à frites, les petits groupes de jeunes fondamentalistes aux cheveux courts qui déambulaient ça et là et que leur candeur semblait préserver de tous les changements sociaux s'opérant autour d'eux.

Lucas et Esmeralda se garèrent au deuxième rang, puis le jeune homme se rendit à la buvette et en rapporta un cornet de pop-corn, deux hot dogs et deux Pepsi. Il était en train d'ajuster le son du haut-parleur lorsqu'un adolescent maigrichon chaussé de lunettes en écaille, portant des bottes de cow-boy et une chemise en jean dont les pans étaient sortis de sa ceinture, une chaîne de portefeuille pendouillant hors de la poche arrière de son pantalon, se planta à un mètre cinquante du pick-up et lui adressa des gestes frénétiques.

— Qu'est-ce que tu veux, J.P. ? lança Lucas.

— Viens par ici, mec, chuchota l'adolescent comme si Esmeralda ne pouvait ni le voir ni l'entendre.

— Arrête de faire l'imbécile. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Jeff est là-bas, au fond, avec Rita Summers. Je l'ai vu faire fondre

de la coke dans un verre de Jack Daniel's. Il est vraiment limite, mec. Quand t'es passé à côté de lui, il t'a lancé un regard, genre... Bon sang, je veux même pas y penser. Ce type est un vicieux, Lucas.

— Ouais, merci, J.P. T'en fais pas pour ça, d'accord ? répliqua Lucas.

Quelques minutes plus tard, Esmeralda annonça qu'elle allait aux toilettes.

— Je t'accompagne, déclara Lucas.

— Non.

— Tu ne dois rien à Jeff. Ne lui adresse pas la parole.

Elle inclina la tête et afficha une moue boudeuse.

— C'est un fumier, Essie.

— J'en ai pour une minute. Alors arrête ton cirque, rétorqua-t-elle.

Sur le chemin de la buvette, elle passa juste à côté de la décapotable jaune de Jeff. Elle portait une robe blanche moulante dont le décolleté et le bas étaient bordés de volants ornés d'un ruban écarlate. Rita Summers était au volant de la décapotable, portant à sa bouche les frites d'un cornet en carton. Jeff avait un verre de bourbon à la main. Il suivit du regard Esmeralda, le balancement de ses hanches, ses cheveux voltigeant sur ses omoplates.

Il posa son verre sur le tableau de bord, descendit de voiture et lui emboîta le pas.

Elle entendit les semelles de ses mocassins crisser sur les gravillons derrière elle. Le visage du jeune homme était congestionné par l'alcool, ses pores dilatés par la sueur et la chaleur.

— Rentre chez toi, Jeff. Repose-toi, lança-t-elle.

— Plaque Smothers. Toi et moi, on peut recoller les morceaux, dit-il.

— Tu as besoin d'aide. Essaie de voir un psy. Qu'est-ce que tu as à perdre, trésor ? Tu apprendras beaucoup sur toi-même et tu verras les choses d'un autre œil.

— Tu ferais mieux d'écouter ce que je te dis, Essie. Smothers, Ronnie Cross et toi, vous n'avez pas arrêté de me chercher. Devant beaucoup de monde. Il arrive un moment où un type n'a plus le choix. C'est comme ça. Même Ronnie le sait.

— Je crois que tu vas mourir si tu ne te fais pas aider.

— C'était génial entre nous au début. On peut retrouver ça. Tu veux vraiment m'entendre le dire ? Je n'ai jamais eu une fille comme toi.

— C'est bien le problème, Jeff. Tu collectionnes les filles. Tu ne les aimes pas. Tu en es incapable, parce que tu ne t'aimes pas toi-même.

Son regard n'arrivait pas à accommoder et l'un des coins de sa bouche était tordu. Il sembla perdre l'équilibre un instant, se redressa.

— Je t'aurais donné une chance. Mais t'es incapable de rien piger. C'est dans vos gènes à vous autres, les ploucs de Mexicoland. Vous êtes incapables de vous rentrer quoi que ce soit dans le crâne, siffla-t-



il.

Elle se détourna et poussa la porte des toilettes pour femmes. Quelques minutes plus tard, elle longea de nouveau la décapotable, les yeux rivés sur l'écran, sa robe blanche baignée de lumière. Jeff la regarda passer tout en buvant dans le verre qu'il tenait à deux mains.

— Tu baves comme un cochon. Tu ferais un chouette couple avec miss tortillas, persifla Rita.

Jeff lui arracha le cornet de frites et l'écrasa sur son visage, maculant ses yeux, ses cheveux et son chemisier de ketchup, de sel et de pulpe de pommes de terre tandis qu'elle le frappait aveuglément de ses poings, ses coudes martelant l'avertisseur par saccades.

Dimanche matin, Skyler Doolittle gravit une pente boisée et s'assit sur un rocher tapissé de lichen, puis se plongea dans la lecture d'une bible Gideon<sup>[1]</sup>. Les pages de la bible étaient maculées d'eau et l'épaisse couverture cartonnée délavée comme de l'encre diluée avec du lait. Le soleil était encore dissimulé derrière la colline et les bois étaient brumeux et humides, l'air empli d'une froide lueur verte dont l'origine semblait être non le ciel, mais la rivière en contrebas.

Jessie Stump, torse nu, sa ceinture sanglée autour de sa taille osseuse, se rasait sans savon au-dessus d'une cuvette, devant un cabanon jadis utilisé pour la chasse au cerf. Il avait enfoui dans un sac leurs casseroles, leurs couvertures, leurs cartes et leurs vêtements, ainsi que de la nourriture. À sa ceinture pendait un lourd couteau de chasse à lame en dents-de-scie, si affûté qu'il imprimait de fines entailles dans le cuir chaque fois que Jessie le sortait de son étui ou l'y glissait.

Il s'essuya le visage avec le bras, puis s'accroupit près d'une carte dépliée et y compta leurs économies. De la somme que Billy Bob Holland avait donnée à Skyler, il restait trente-deux dollars et onze cents. Il contempla la carte et les lignes qu'il avait tracées au stylo le long des routes menant à la baie de Matagorda où il avait écrit « chalutier du cousin Tyson » comme si, d'une certaine façon, il pouvait créer de sa main leur trajet et leur fuite par l'océan avant qu'ils n'aient réellement lieu.

Il leva les yeux en direction de Skyler, plongé dans la bible Gideon qu'il avait découverte dans un cabanon près de l'anse du fleuve. Quelle importance s'il passait son temps avec ces trucs-là, songea Jessie. Ça ne faisait de mal à personne. En outre, Skyler n'avait pas eu de pot dans ce monde-là et peut-être un sort meilleur l'attendait-il dans l'au-delà. En fait, c'était le seul homme honnête que Jessie ait le souvenir d'avoir jamais rencontré, à l'exception peut-être de son cousin Tyson, qui s'était retrouvé quatre fois en taule et s'apprêtait sans doute à lui donner un coup de main simplement parce qu'il

détestait les flics par principe.

Skyler portait une chemise écossaise propre, un pantalon de toile gris et des bretelles qu'un Noir avait achetés pour eux au Wal-Mart. Il mouillait son pouce et son index chaque fois qu'il tournait une page de sa bible ; puis il étudia un verset pendant un long moment et adressa un sourire à Jessie.

Le verset traitait de Jean le Baptiste et les mots semblaient s'élever de la page et recréer la forêt environnante. Les frondaisons vertes qui le surplombaient devinrent le toit d'un grenier ; le vent soufflait à travers les lattes de bois, séparait l'ivraie du bon grain qu'il élevait dans la clarté du soleil, de sorte que celui-ci devenait aussi doré que du pollen d'abeille.

Skyler se redressa et leva la bible à la hauteur de ses yeux afin de relire le verset. En esprit il se trouvait déjà dans un dôme doré à l'intérieur duquel toutes les imperfections du monde disparaissaient, et il ne vit pas le rond de verre scintillant sur la crête de la colline.

La balle de .30-06 au nez aplati transperça la couverture du livre, la moitié des pages, et perfora les poumons de Skyler avant même que le roulement de la détonation ne dévale le flanc de la colline.

Jessie Stump se précipita vers Skyler, le visage hagard, brandissant son couteau d'un geste absurde, comme s'il s'agissait d'une baguette magique.

Skyler avait glissé jusqu'à terre et se tenait à quatre pattes, crachant des fleurs rouges sur les rochers affleurant du sol. Les lambeaux de papier de la bible éventrée voletaient au-dessus de sa tête comme les plumes d'un oiseau blanc.

1. Bible placée dans les hôtels par la Gideon Society. (*N.d.T.*)

Quelqu'un rapporta le meurtre une heure plus tard par téléphone, un homme secoué de sanglots qui refusa de donner son nom au répartiteur.

Marvin Pomroy et moi nous rendîmes ensemble sur les lieux du crime. Les infirmiers remontèrent la fermeture Éclair d'une housse en plastique noir sur le visage de Skyler, puis chargèrent son cadavre dans une ambulance et démarrèrent. Les adjoints de Hugo Roberts déroulaient un cordon de plastique jaune autour des arbres encerclant les rochers tapissés de lichen où Skyler avait péri.

— Vous avez une piste en ce qui concerne Jessie Stump ? demanda Marvin à Hugo.

— Le coup de fil a été passé dans une épicerie à cinq kilomètres d'ici, sur la nationale. Pas très loin de là, à peu près au même moment, on a volé la voiture d'une femme dans l'allée devant chez elle.

— Je veux un mandat de perquisition autorisant la fouille de la villa des Deitrich, dis-je.

— Et pourquoi ça ?

— Pour chercher l'arme qui a tué Skyler. Pendant que vous y êtes, vous pourriez aussi rechercher des traces de poudre sur Jeff Deitrich et ceux de ses amis qui se trouvent dans les parages.

— Pour l'instant, le suspect numéro un est Jessie Stump, rétorqua le shérif.

— L'orifice d'entrée se trouve dans la partie supérieure de son buste. L'orifice de sortie, dans la cage thoracique. Vous en concluez quoi, Hugo ?

— Qu'une balle entre à un certain endroit et qu'elle sort à un autre, répliqua-t-il, se curant un ongle de la lame de son canif.

Un jeune adjoint en uniforme, nouvelle recrue des bureaux du shérif, descendit le versant de la colline en se frayant un chemin entre les pins, une douille de .30-06 fichée à l'extrémité d'un stylo.

— Je l'ai trouvée là-haut, sur la crête. On distinguait même l'empreinte de la botte et du genou du tireur parmi les aiguilles de pin. Il semblerait qu'il ait tiré du côté droit du tronc, ce qui indique qu'il est probablement droitier.... (Il s'interrompt un instant.) Je n'ai pas fait ce qu'il fallait ? s'enquit-il en dévisageant Hugo.

Cet après-midi-là, je parcourus en voiture la longue vallée menant à la propriété des Deitrich, franchis leur portail et gravis les énormes

roches noires faisant office de marches du perron. Personne ne répondit à mon coup de sonnette, aussi je fis le tour de la villa et gagnai la terrasse ombragée par un auvent rayé noir et blanc. Peggy Jean, Jeff et Earl étaient assis à une table en verre, buvant des daïquiris tandis que des chiches-kebabs grésillaient sur le barbecue et que des jeunes gens que je ne connaissais pas s'ébattaient dans la piscine.

Fletcher Grinnel, l'ancien mercenaire, apparut au seuil des portes-fenêtres, un plateau entre les mains. Lorsqu'il m'aperçut, il suspendit momentanément son pas, affichant un sourire peut-être courtois, peut-être destiné à lui-même, puis il posa son plateau et huila à l'aide d'un pinceau les chiches-kebabs rôtissant sur le grill.

— Pourquoi ne venez-vous pas vous asseoir ? lança Earl.

— Hugo Roberts a refusé de délivrer un mandat de perquisition autorisant la fouille de votre villa. Mais j'ai pensé que je devais vous informer de ce que vous avez fait, dis-je.

— Asseyez-vous à notre table, Billy Bob. C'est dimanche. Est-ce qu'on ne pourrait pas être en bons termes aujourd'hui ? protesta Peggy Jean.

— Skyler Doolittle a été assassiné, dis-je. Si je devais parier quant à l'identité du tireur, je miserais soit sur Fletcher, là, en train de grimacer dans la fumée, soit sur Jeff et ses potes qui hésitent entre passer l'après-midi à plonger dans la piscine ou, mettons, aller violer une petite Mexicaine.

Jeff portait une chemise hawaïenne déboutonnée. Il inclina la tête et repoussa du bout des doigts les mèches pendant sur son front, considérant mes paroles avec l'attention distraite qu'il aurait pu manifester à un clochard dans la rue. Puis il secoua lentement la tête, comme s'il était confronté à une énigme métaphysique, et laissa son regard dériver vers la piscine.

— Fletcher, téléphonez aux bureaux du shérif et voyez ce dont il s'agit, ordonna Earl.

— Dois-je reconduire Mr. Holland à sa voiture ?

— C'est une chose à prendre en considération.

— Vous savez ce que vous les avez laissés faire, l'abruti dont vous louez les services ou votre psychopathe de fils ? repris-je. Skyler Doolittle avait persuadé Jessie Stump de vous laisser tranquille. Ils s'apprêtaient à gagner la baie de Matagorda et à disparaître de votre vie. Mais quelqu'un a abattu cet homme doux et inoffensif avec une carabine .30-06 alors que son ami se rasait à quelques pas de là. Il semblerait que Jessie ait essayé d'arrêter l'hémorragie avec sa chemise. Le sang de Skyler était répandu un peu partout, ce qui signifie que Jessie doit avoir essayé de le tirer à l'abri de la ligne de feu. Cet homme-là, c'est celui qui se trouve probablement à la lisière

de votre bois en ce moment, Earl.

Fletcher Grinnel posa le pinceau sur une assiette blanche, s'essuya les doigts avec une serviette en papier et s'approcha de moi, les lèvres curieusement pincées.

— Non, intervint Peggy Jean en se levant de sa chaise. (Elle saisit mon bras.) Viens avec moi, Billy Bob. Il est hors de question que ce genre de choses se produise sous notre toit.

Elle serrait étroitement mon bras, presque comme un geste amoureux. Son sein frôlait mon bras et sa hanche effleurait la mienne tandis que nous nous dirigions vers le porche de la villa. Quand nous eûmes tourné à l'angle de la bâtisse, je sentis son étreinte se relâcher et je m'écartai d'elle.

— Tu as essayé de mettre Skyler en garde, dis-je. Quand tout ça sera débarrassé devant un tribunal, ce sera pris en compte.

— Mais de quoi parles-tu ?

— Tu as déposé un mot à son intention sur une branche de pin près de la grotte où Stump et lui se cachaient.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Il t'a vue ramasser des mûres près du ruisseau. Pourquoi nies-tu avoir eu un geste charitable ?

— Écoute-moi bien, Billy Bob. Mon mari a perdu – au jeu, ou à cause de la mauvaise gestion de ses affaires – ou hypothéqué tout ce que nous possédions. J'ai consacré trop d'années à ce mariage pour accepter une existence de digne pauvreté à Deaf Smith. Je porte plainte contre Wilbur Pickett pour les ennuis qu'il nous a causés. Et ne t'avise pas de mentir à propos du vol de ces bons. Cet homme les a volés, et il va le payer.

— Skyler a été assassiné ce matin, sans doute par quelqu'un qui habite sous ton toit, et tu me parles d'un procès civil !

Le sang lui monta au visage.

— Je ne suis peut-être qu'une victime dans cette affaire, moi aussi. Cela ne t'a jamais effleuré l'esprit ?

— Si, en effet...

— Alors pourquoi me traites-tu comme ça ? (Elle s'approcha et me frappa la poitrine avec le poing, une fois puis deux, désespérément, les mâchoires crispées.) Ça aurait pu marcher entre nous. Pourquoi as-tu refusé d'essayer ?

— Parce que tu n'aimes pas ce que nous sommes, Peggy Jean. Tu aimes ce que nous étions autrefois.

Sous l'une de ses pommettes, la peau se froissa comme les pétales d'une fleur exposée à une chaleur trop intense. Puis elle se détourna et franchit le seuil de la villa, les coudes serrés au creux des paumes, le dos agité de soubresauts.

Le lundi matin, Ronnie Cruise s'engagea dans mon allée et se gara près de l'écurie, à l'abri des regards. Il conduisait la Mercury 1949 de Cholo Ramirez, dont les pneus et le moteur dégageaient des relents d'huile et de caoutchouc surchauffés. Il descendit de voiture, ôta ses lunettes de soleil et jeta un regard en direction de la route.

— Que faites-vous avec la voiture de Cholo ? demandai-je.

— Je viens d'aller la chercher à la fourrière. Il y a nos deux noms sur la carte grise.

— Quelqu'un vous suit, Cholo ?

— Je suis passé chez Val's Drive-In. Des types dans un pick-up se sont mis à me coller le train. Faut que je m'assoie. J'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Je vais vous faire gagner beaucoup de temps. Mon oncle, le proprio du garage où je bosse... Il est dans le milieu. C'est lui, avec Cholo et d'autres – des types de Galverston –, qui faisait tourner les arnaques au poker où ont plongé les relations d'affaires de Deitrich. Ça se passait dans un ancien club de ball-trap entre Conroe et Houston, sauf que maintenant c'est une boîte avec des matelas à eau et des tapineuses. Deitrich persuadait ses potes de participer à la partie de poker, puis Cholo et les autres prenaient le relais. Je me sens coupable à cause de ce truc.

— Vous m'avez dit que vous n'y aviez jamais été mêlé.

— Vous pigez pas. Hier, j'ai vu mon oncle avec Johnny Krause. J'ai fait : « Hé, mais qu'est-ce que tu fiches avec ce type ? » Il a répondu que Krause avait participé à la dernière arnaque au club de ball-trap. J'ai dit : « Mais c'est le type qui a tué Cholo ! » Il a fait : « Ouais, Cholo n'a pas participé au dernier coup, alors il ne savait pas qui c'était quand il est tombé sur lui au club de boxe. C'est vraiment trop con que les choses se soient passées comme ça. » C'est vraiment trop con ? C'était mon propre oncle que j'entendais causer comme si Cholo n'était qu'une merde ! Je l'ai envoyé se faire foutre. J'espère bien que les flics vont faire plonger sa boîte et lui fourrer un piston dans le cul.

— Vous voulez entrer ?

— Ouais, ça serait bien.

Une fois dans la cuisine, il s'assit à table, but un RC Cola et dévora un sandwich jambon-salade, le visage penché sur son assiette. Il portait un Levi's délavé et un tee-shirt mauve coupé au rasoir sous les tétons. Il ne cessait de fouiller mes yeux du regard et ses lèvres semblaient former des mots qu'il effaçait en les frottant du doigt avant de les achever.

— Qu'êtes-vous venu me dire d'autre, Ronnie ? demandai-je.

— Y a des Purple Hearts qu'ont entendu dire que Jeff Deitrich voulait régler son affaire à Essie, mettre une bande de mecs sur le

coup. Apparemment, il va rameuter des bikers, des accros à la méth complètement dingues. Après ça, il va descendre votre gosse.

— Répétez un peu.

— Quand ils en auront fini avec Essie, ils buteront Lucas. Dans quel monde vous vivez, Mr. Holland ? Vous croyez que Jeff et ses potes n'en sont pas capables ?

J'étais debout à ses côtés et je sentais le sang battre à mes tempes et dans mes poignets. Sans trop savoir pourquoi, j'avais envie de le démolir à coups de poing.

— Alors voilà le topo, Mr. Holland, reprit-il. J'ai pas l'intention de les regarder faire sans broncher. Vous vous souvenez des deux Viscounts qui ont tripoté Essie dans un cinéma, ceux qui ont fait une mauvaise chute du haut d'un toit ? Je ne les ai pas poussés, mais on ne peut pas dire non plus qu'ils avaient trop le choix. Il fallait qu'ils apprennent à voler ou alors qu'il leur pousse des rotules toutes neuves. Depuis ce jour-là, aucun Viscount n'a plus jamais cherché des noises à un Purple Heart ou à une de leurs copines. Je vous raconte ça parce que j'ai entendu parler de certains trucs que vous auriez faits à l'époque où vous étiez Texas Ranger, à Coahuila, des histoires de mules à dope qui se sont retrouvées une carte à jouer entre les dents. J'ai pas de cartes à l'effigie des Purple Hearts, mais Jeff et ses amis vont peut-être se demander combien d'enterrements ils ont envie de se taper.

Je m'assis à table. Le bois était froid et dur sous mes avant-bras.

— Vous avez l'intention de buter quelqu'un ? dis-je, les mots s'étrangeant dans ma gorge.

— Vous n'avez pas envie que ça arrive, ou vous n'avez pas envie d'en entendre parler ? Vous préférez que votre fils se fasse descendre ? Qu'est-ce que vous choisissez, Mr. Holland ?

Ce soir-là, Wilbur Pickett apparut à l'écran dans la tribune de la chaîne de télé ESPN, à l'intérieur de l'arène couverte où se déroulait un rodéo, à Mesquite. Il portait un Stetson gris tout neuf orné d'une cordelette bleue et une chemise western bleu et argent à boutons-pressions qui miroitait comme de l'eau glacée sur ses épaules. Kippy Jo était assise à ses côtés, des lunettes fumées sur le nez, son avant-bras pressé contre le sien.

Le présentateur était un petit homme aux joues creuses, ancien cowboy de rodéo lui-même, aux yeux semblables à des grains de chevrotine profondément enfoncés dans leurs orbites, dont l'accent pointu et métallique de l'Est du Texas évoquait des plaques d'aluminium qu'on arracherait d'un toit. Il grimaça un vaste sourire, les dents aussi rectangulaires que des pierres tombales, et colla son micro sous le nez de Wilbur.

— C'est un vrai plaisir de vous voir, mon vieux. Lors de votre dernier passage ici, on vous a vu sortir du couloir n° 6 sur le dos d'un taureau nommé Bad Whiskey. C'était le seul taureau du circuit à part Bodacious qui pouvait envoyer les clowns grimper aux bat-flanc, tournoyer en plein saut et vous faire apprécier la vue d'El Paso jusqu'à Texarkana, tout ça emballé et pesé.

— Je suis heureux d'être ici, W.D. C'est l'occasion pour moi de...

— Nous sommes honorés que vous ayez accepté notre invitation, l'interrompit le présentateur. Dans une minute nous ferons une pause, puis je veux que vous me donniez votre opinion sur l'un de vos collègues de rodéo originaire de Quanah...

Wilbur était assis sur sa chaise, le dos rigide, sa main droite enserrant son poignet gauche. Lorsqu'il se pencha vers le micro, le bord de son chapeau plongeait ses traits dans l'ombre comme s'il se ménageait un espace intime où il s'apprêtait à confier un secret à une seule et unique personne.

— Ma femme m'a dit que je devais faire ça, ou qu'alors je ne serais plus jamais en paix, déclara-t-il. Je veux présenter mes excuses à tous mes amis et aux aficionados de rodéo que je vais décevoir. On m'a accusé d'avoir volé un homme habitant Deaf Smith. J'ai raconté à tout le monde que c'était faux, mais j'ai menti. J'ai volé cinquante mille dollars à ce type. Il affirme que c'est plus... Ça n'est pas vrai, mais ça n'a pas d'importance. J'ai volé et j'ai menti à ce sujet, et j'en suis désolé. Merci de m'avoir donné la parole, W.D.

Wilbur et Kippy se levèrent et sortirent du champ de la caméra. Le présentateur les suivit d'un regard inexpressif, puis lança :

— Je crois que nous allons faire une petite pause de publicité. Je ne sais pas ce qu'il en est de vous autres, mais je considère toujours Wilbur T. Pickett comme un cow-boy de rodéo unique en son genre

Cela ne prit pas longtemps. Dès le lendemain, Earl et Peggy Jean se présentèrent à mon bureau avec leur avocat, un homme imposant et sympathique du nom de Clayton Spangler qui, à en croire la rumeur, était propriétaire de cinquante mille acres de l'ancien ranch XIT[1] près de Dalhart. Peggy Jean portait un tailleur blanc et des collants assortis ; elle était assise, jambes croisées, une touche de fard à joue sur chaque pommette, de sorte que son attitude tout entière semblait anguleuse et pointue, comme le tranchant d'un instrument. Earl était venu directement du terrain de handball du country club ; ses cheveux étaient encore humides de la douche et son visage irradiait la santé et l'excitation du moment.

J'avais le sentiment d'être un croque-mort officiant aux obsèques de son meilleur ami tandis que ses ennemis rafraîchissent leur bière avec les glaçons qui recouvrent le cadavre.



— Ça me semble être une façon équitable de résoudre cette affaire, déclara Clayton.

— L'intégralité des deux cents acres qu'ils possèdent dans le Wyoming ? Ainsi que les droits miniers ? Pas question, rétorquai-je.

— Qu'est-ce que vous pensez de cet autre scénario ? lança Earl, se penchant en avant. Nous déposons une nouvelle plainte contre Pickett, nous le traînons en justice et nous récupérons le terrain du Wyoming, sa ferme, ainsi qu'un pourcentage de tout ce qu'il gagnera à l'avenir.

— J'en discuterai avec lui, dis-je à l'intention de Clayton Spangler et non d'Earl.

— Content de vous avoir revu, Billy Bob, déclara Clayton.

Puis il se leva et me serra la main.

Peggy Jean se tenait debout près de la fenêtre, le regard plongé dans la rue. Les teintes sombres et ternes de mon bureau donnaient l'impression que l'étoffe de son tailleur était tissée de lumière. Elle plia légèrement les jambes pour voir entre les lattes du store quelqu'un passer sur le trottoir, se caressa la nuque puis se frotta distraitemment le bout des doigts, totalement indifférente aux gens qui l'entouraient.

Son mari et elle quittèrent le bureau, mais Clayton Spangler s'attarda quelques instants.

— Tout cette affaire a quelque chose de personnel et de vicieux. Ce n'est pas ainsi que je fonctionne, me dit-il. Faites-moi une proposition raisonnable et nous arrangerons le coup.

— Ça me va, Clayton. Les types comme Earl me font penser à la peste bovine.

— J'ai fait de mon mieux, répliqua-t-il.

Ce soir-là, quand j'arrivai chez moi, le pick-up de Lucas était garé dans l'allée et mon fils était assis sur le hayon, balançant les pieds dans la poussière. Son chapeau en paille était rabattu sur sa nuque, ses cheveux blond-roux hérissés sur son front. Par la fenêtre de la cuisine, j'aperçus Esmeralda qui lavait la vaisselle dans l'évier.

— J'ai pris la clef sous la marche du perron. J'espère que ça ne te dérange pas, lança-t-il.

— Qu'est-ce qu'elle fait devant l'évier ?

— Elle range un peu, lave la vaisselle de ton petit déjeuner. Elle aime que tout soit en ordre. (Tournant la tête, il contempla le réservoir, le vent traçant des sillons dans l'herbe des champs, un aigle planant, les ailes déployées, devant le soleil. Il décolla sa chemise plaquée sur sa peau et en secoua l'étoffe.) Sacrée fournaise, hein ? C'était vraiment le pied de rissoler sur la tour de forage.

— Et si tu me disais à quoi rime vraiment tout ça ?

— J'ai vu un biker rôder autour de la ferme hier soir. Et deux autres

en rentrant du travail cet après-midi.

— Tu es en train de me dire que tu veux qu'Essie emménage chez moi ?

— Elle n'a pas de famille. Elle n'a pas envie d'habiter avec Ronnie et sa mère. Je m'installerai ici, moi aussi. Je veux dire, si ça te va.

— Pourquoi Ronnie et Essie se sont-ils séparés, Lucas ?

— Elle lui a demandé d'en finir avec les gangs.

— Tu es sûr que c'est terminé entre eux ?

— Ça n'a pas d'importance. Je ne peux pas la laisser tomber.

— Vous prendrez le rez-de-chaussée. Laisse la lumière allumée chez toi, et ton pick-up dans l'allée. Tu peux emprunter le mien.

— Pourquoi tu m'as demandé pour quelle raison ils s'étaient séparés ?

— Pour rien, mentis-je.

— Elle ne voulait pas de tout ça, Billy Bob. C'est une chouette fille.

Je posai la main sur son épaule et nous nous dirigeâmes vers la galerie de derrière. Sous ma paume, ses muscles me donnaient l'impression d'être des pierres glissant sous du cuir. Nos ombres coiffées de chapeaux glissèrent jusqu'en haut des marches comme si nous étions soudés, puis se séparèrent quand il ouvrit la porte-moustiquaire afin que je le précède à l'intérieur.

Wilbur arpentait son salon de long en large, ouvrant et fermant ses grandes mains. Des rafales de vent s'engouffraient à travers les moustiquaires et rabattaient les rideaux contre le papier peint.

— Lui céder l'intégralité du terrain dans le Wyoming ? répéta-t-il. Ce sera la deuxième fois que la famille Deitrich dépouille ma famille. Je ne peux pas le croire.

— Vous avez avoué à la télé. Ça soulage la conscience, mais malheureusement, ça soulage aussi le porte-monnaie, répliquai-je.

Il se laissa tomber dans un fauteuil capitonné usé jusqu'à la trame. Il prit cinq ou six photos dans le tiroir d'une table toute proche et me les tendit.

— Regardez à quoi ça ressemble. Y a pas d'endroit plus joli sur cette terre, dit-il.

Le terrain se déployait des berges d'une rivière tout en méandres jusqu'à de hautes falaises dont le sommet verdoyait au soleil. Le versant argileux était plongé dans l'ombre, les buissons de sauge étaient argentés de givre et des antilopes paissaient entre des peupliers de Virginie sur les berges de la rivière.

Dans le coin d'une photo, on devinait deux énormes camions de forage, un derrick démantelé strié de rouille et l'angle d'une plateforme pétrolière.

— Quoi ? me demanda Wilbur.

— Je ne sais pas si j'aurais envie de forer un trou dans un endroit aussi superbe.

— Eh bien, je suis pas comme vous.

— Je ferai tout ce que je peux. Mais vous devez avoir confiance en moi. Cela signifie qu'à un moment donné, nous ferons comprendre aux Deitrich que vous êtes prêt à aller en prison. Et il faut que vous le soyez vraiment, dis-je.

— Le bluff ne paie pas ?

— Pas d'après mon expérience.

— Je ne crois pas m'être jamais senti aussi démoralisé. Ma mère le disait toujours. Nous, les Pickett, on est célèbres pour deux choses : mon père était le Blanc le plus bête de tout le comté, et j'ai bossé toute ma vie pour arriver juste derrière.

Il me prit des mains les photographies de ses deux cents acres dans le Wyoming, les lança au fond du tiroir et plongea son regard dans le vide.

Il pleuvait et l'air était empli d'ozone, le lendemain soir, quand Chug Rollins s'en fut de chez les Deitrich et parcourut la longue vallée avant de franchir la grille à bestiaux et de s'engager sur la route d'asphalte bordée de chênes. La campagne était détremmée, la galerie d'arbres ruisselait d'eau et une lueur verte semblait s'élever de la crête des collines jusqu'au dôme du ciel, puis disparaître dans les tourbillons de nuages bleu-noir où le tonnerre grondait et crépitait, sans pourtant que la foudre frappe la terre.

Il arracha la languette d'une Pearl et descendit la moitié de la cannette en trois gorgées, puis la cala sur le tableau de bord. Dans son rétroviseur, il distinguait toujours les voitures de patrouille du shérif garées près de la grille des Deitrich. Tout ça allait se tasser, songea-t-il. Personne n'avait fait le lien entre les rastas noyés et lui, ou encore Jeff ; en outre, quoi qu'il en soit, c'était le problème de Jeff. À présent, il leur fallait s'occuper de quelques individus qui s'imaginaient que les East Enders ne contrôlaient pas d'une poigne de fer tout ce qui se passait à Deaf Smith, à commencer par l'ex-copine de Jeff et ce petit merdeux de Lucas Smothers. Puis ils se pencheraient sur le cas de Ronnie Cruise et de tous les Purple Hearts qui avaient envie de se faire frire dans la graisse de leurs tacos ; sans oublier bien sûr cet emmerdeur de Wesley Rhodes.

Qui payait les impôts ici, de toute façon ? Les Mexicains et les bohunks[2] ?

À quelque distance, sur l'accotement, un adjoint du shérif lui fit signe à l'aide d'une lampe torche. Chug ôta la cannette de Pearl du tableau de bord et la posa sur le plancher, puis il freina et baissa la vitre électrique côté passager.

— Vous pouvez me conduire jusqu'à ma voiture ? lança l'adjoint en se penchant vers la fenêtre.

Son uniforme était trempé, épousant les contours de son corps mince, et des filets d'eau ruisselaient de la visière de son chapeau.

— Bien sûr, montez, répliqua Chug.

L'adjoint sembla soulagé de se retrouver dans la tiédeur de la voiture, bien au sec. Il ôta son chapeau, l'égoutta maladroitement sur le tapis de sol et s'essuya le visage avec un mouchoir rouge.

— Le récipient ouvert que vous avez sur le plancher ne me dérange pas, déclara-t-il.

Chug arbora un large sourire et reposa la cannette sur le tableau de bord. Mais l'adjoint continua à scruter le tapis de sol.

— Où est votre voiture de patrouille ? demanda Chug.

— Un peu plus loin. C'est une sacrée saucée, hein ?

— Qu'est-ce qui vous a pris de vous éloigner de votre véhicule par un temps pareil ?

— Un autre adjoint m'a déposé pour que je règle quelque chose, puis il a continué son chemin jusqu'à la villa.

— Que vous régliez quoi ?

— Un Noir traînait au bord de la route. Je l'ai fait déguerpir.

— Il y a une raison particulière pour que vous regardiez sans arrêt mes pieds ? demanda Chug.

— Je n'ai pas l'impression de les regarder.

— Bien sûr que si. Vous vous appelez comment ?

— Mon nom est là, sur ma plaque d'identité.

Il glissa son pouce à l'intérieur de sa poche de poitrine et fit saillir l'étoffe ainsi que la plaque de laiton qui y était cousue. Sur la plaque, il était inscrit B. Stokes.

— Mais comment est-ce que vous vous appelez ? répéta Chug.

L'adjoint resta silencieux. La voiture franchit une dénivellation et de l'eau vint éclabousser le pare-brise. Chug augmenta la vitesse des essuie-glaces, heureux d'avoir quelque chose à faire, d'exercer son contrôle sur son véhicule et les éléments. Mais pourquoi pensait-il ce genre de choses ? se demanda-t-il. La pluie tourbillonnait entre les arbres de chaque côté du ruban de bitume et la lumière étrange, faiblissante, semblait créer une arche verte – un dais – au-dessus de la route. Chug s'aperçut qu'il transpirait et qu'il respirait fort. Il baissa sa vitre et sentit le vent et la pluie balayer son visage.

— Je vais m'arrêter à cette station-service, au carrefour, reprit-il. On voit les lumières d'ici. Il y a un tas de clients. Vous pouvez passer un coup de fil si vous avez besoin qu'on vous dépose quelque part.

Il entendit le ceinturon de l'adjoint crisser, puis le bruit mat que produit un étui en cuir quand on en retire un objet pesant.

L'adjoint vissa le canon de son 9 mm dans le cou de Chug.

— Tourne à droite, là, entre les arbres, et continue de rouler jusqu'à ce que tu voies un wagon, ordonna-t-il.

Chug mit son clignotant, mais l'adjoint l'ôta d'un geste brutal. Après avoir quitté la route, le jeune homme lança un regard au visage pâle, grêlé et luisant de l'adjoint, à ses yeux noirs et nerveux, et dit :

— Vous vous trompez de personne.

— Peut-être... Du combien tu chausses ?

— Du quarante-cinq, répondit Chug en fronçant les sourcils.

— C'est pas mon impression. Arrête-toi là.

La route sablonneuse montait et redescendait entre les arbres, puis venait buter sur un tronçon de rails envahi par la végétation où un wagon de marchandises d'un rouge délavé du Southern Pacific avait rouillé jusqu'à adopter la texture molle et moisie du vieux liège.

L'adjoint entraîna Chug jusqu'au flanc du wagon qui se trouvait sous le vent, puis ramassa une pomme de pin et la jeta violemment dans sa direction. Chug leva un bras, esquiva et entendit la pomme de pin rebondir sur les lattes du wagon.

— Cette fois, attrape-la. Fais-la tomber et tu te retrouves avec une balle dans le coude, déclara l'adjoint.

Il lui lança la pomme de pin en le prenant par surprise.

— Qu'est-ce que vous trafiquez, bon Dieu ? marmonna Chug.

L'adjoint tira ses menottes de leur étui, à l'arrière du ceinturon, et les jeta dans sa direction.

— Attache-toi au barreau métallique à l'angle du wagon, ordonna-t-il. Et maintenant, ôte-moi cette chaussure.

Quand Chug se fut exécuté, l'adjoint ramassa la chaussure gisant sur les feuilles et les aiguilles de pin, déploya sur le plancher du wagon une feuille de sopalin sur laquelle étaient dessinés les contours d'une semelle, et la lissa avec la paume. Tenant la chaussure de Chug à deux mains au-dessus du dessin, il la déplaça d'avant en arrière sans toucher le sopalin.

— T'es gaucher et t'as de trop grands pieds. C'est ton jour de chance et pas le mien, déclara-t-il.

Chug avait le regard rivé à la cloison du wagon, aux rayures de peinture rouge écaillée, au bois grisâtre délavé par les intempéries, à la pluie qui ruisselait du toit et se faufilait dans les fissures. Il rassembla sa salive afin de pouvoir parler, mais quand il ouvrit la bouche, les mots qui sortirent de ses lèvres semblaient appartenir à quelqu'un d'autre.

— Je ne parlerai de ça à personne, souffla-t-il.

— Oh, que si. Tu vas en parler à tous les petits trou-ducs qui voudront bien t'écouter. Tu vas en parler à ta maman et à ton papa, aux types du country club, au prêcheur de ton église, à tous les petits branleurs avec qui tu traînes chez Val's Drive-In et à la viande que tu

paies pour grimper dessus. Tu vas raconter ton histoire en couinant comme un goret jusqu'à ce que les gens aient envie de se boucher les oreilles. Je t'ai pas dit de me regarder, mon gars.

L'adjoint glissa le canon de l'automatique entre les cuisses de Chug, ôta le cran de sûreté et rabattit le chien.

— Va pas me pisser dessus ou je t'explose le bide, siffla-t-il.

Mais les bourrelets de graisse capitonnant les hanches de Chug étaient parcourus de tremblements, la pluie ruisselait de ses cheveux et de son visage, ses yeux étaient exorbités et son souffle transformait en fines gouttelettes l'eau coulant sur ses lèvres, de sorte qu'il ressemblait à un homme qui vient de regagner la surface d'un lac après avoir failli se noyer.

Il entendit l'adjoint déplier un canif. Il le sentit appuyer légèrement le côté émoussé de la lame contre sa nuque, rabattant ses cheveux vers le haut comme s'il s'apprêtait à le raser.

Puis il fit courir la pointe du couteau le long de ses vertèbres et s'immobilisa, l'extrémité de la lame plongée dans la ceinture du jeune homme.

— Tu n'as pas descendu Skyler mais tu as été mêlé à sa mort, déclara l'adjoint, et il trancha la ceinture de Chug, son slip et la couture de son pantalon en toile, dénudant son énorme fessier rose. Arrête de pleurnicher, mon gars. Un porc comme toi ferait pas de bonnes saucisses. Dis à celui qu'a fait ça que Skyler n'est plus là pour intercéder en sa faveur. Dis-lui que j'ai tué trois personnes sans que personne le sache, des gens qui m'avaient fait du mal. Dis-lui que je l'ai fait d'une manière qu'a rendu alcoolique l'inspecteur en charge de l'affaire.

Puis Jessie Stump frotta le sommet du crâne de Chug avec ses phalanges et s'en fut au volant de sa voiture.

1. En 1882, quatre hommes d'affaires reçurent trois millions d'acres en échange de fonds destinés à la reconstruction du Capitole d'Austin. Le terrain empiétait sur dix comtés du Texas, d'où son nom. (N.d.T.)

2. Immigrés appartenant à la classe ouvrière, souvent originaires de l'Europe de l'Est. (N.d.T.)

— Qu'avez-vous fait à l'adjoint dont vous avez pris l'uniforme ? demandai-je dans le téléphone.

— Je lui ai flanqué un bon coup sur le crâne, répondit Jessie.

— Vous m'appellez en pleine nuit pour me raconter ces conneries ?

— Je veux que vous alliez fleurir la tombe de Skyler. Mettez ça sur mon ardoise.

— Vous n'avez pas d'ardoise chez moi. Vous n'êtes pas mon client... Allô ?

À 8 heures du matin, je longuai le couloir au rez-de-chaussée du palais de justice et j'entrai dans le bureau de Marvin Pomroy alors qu'il venait juste d'en franchir le seuil.

— Vous allez me raconter que Jessie Stump vous a appelé après avoir terrorisé le gosse des Rollins ? lança-t-il.

— Stump n'est pas mon client. Je n'ai rien à voir avec lui. Que ça soit bien clair.

— Il y a trois ans, nous le tenions pour une affaire de faux chèques. Avec son casier, nous aurions pu le mettre à l'ombre pour cinq ans. Vous avez discrédité un témoin honnête et vous avez remis Stump en liberté. Quel effet est-ce que ça vous fait ?

— J'ai besoin de votre aide.

— Vous dépassez les bornes.

— Jeff Deitrich a décidé de prendre pour cible la petite Ramirez et mon fils, Lucas.

Marvin ne s'était pas encore assis. La colère s'effaça de son visage et il déplaça quelques papiers sur son bureau, les yeux baissés.

— Vous en avez parlé à Hugo Roberts ? s'enquit-il.

— C'est une perte de temps.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Vous avez de l'influence auprès des Deitrich. Ils veulent rester dans vos petits papiers. Débrouillez-vous pour qu'ils neutralisent Jeff.

— Ça n'est pas vraiment un compliment.

— Ronnie Cruise m'a dit qu'il allait s'occuper d'un ou deux potes de Jeff. Peut-être même les descendre.

Marvin se frotta le nez et tripota ses boutons de manchettes.

— Ce n'est toujours pas pour cette raison que vous êtes venu, n'est-ce pas ?

— Ça m'a traversé l'esprit de démolir le portrait de quelques-uns de

ces gosses moi-même. Voire plus que ça.

— La dernière partie de cette conversation n'a jamais eu lieu. Sur ce, je ferais mieux de me mettre au travail, dit Marvin.

Il s'empara d'une feuille dactylographiée posée sur son bureau et se concentra sur sa lecture jusqu'à ce que j'aie franchi la porte.

Cet après-midi-là, à mon retour du bureau, je chevauchai Beau le long du fossé d'irrigation ceinturant la pente boisée qui donnait sur les arrière-cours du quartier délabré où habitait Pete. À ma gauche se trouvaient les champs que le beau-père de Lucas, que j'employais comme métayer, avait plantés d'okras, de courges, de cantaloups, de fraises, de melons et de haricots. Je passai devant la planche tachée d'eau que Pete empruntait pour se rendre chez moi, puis gagnai un plat baigné d'ombre que je suivis jusqu'à une cabane en bois rongée par les intempéries où mon père rangeait autrefois les outils qu'utilisaient ses journaliers mexicains.

Laissant Beau brouter sur les berges du fossé d'irrigation, je tournai la clef dans le gros cadenas Yale condamnant la porte du cabanon et j'entrai. À l'intérieur, l'air était chaud et sentait le métal et la graisse. De la poussière et des particules de paille miroitaient dans la lumière filtrant au travers des planches et un mulot se faufila à l'intérieur d'un pneu de voiture. La porte butait contre le traîneau en bois pourvu de planches faisant office de patins que notre mule tirait autrefois entre les rangs des plantations, du temps où nous cueillions nous-mêmes les haricots et les tomates. Je l'appuyai contre le mur, fis courir ma main le long des patins émoussés et revis l'espace d'un instant la silhouette de mon père se découper contre le soleil de la fin d'après-midi, buvant de l'eau à la louche, avant de replacer celle-ci dans un seau calé entre les paniers. Puis je sentis un regard posé sur mon dos.

L.Q. Navarro était assis sur un chevalet au fond du cabanon, appuyé sur les bras, ses longues jambes croisées au niveau des chevilles.

*« Ton ami Pomroy va se torturer l'esprit jusqu'au moment où il choisira la solution la plus facile, dit-il. Ce qui signifie qu'il va mettre sous les verrous ce voyou mexicain, comment il s'appelle déjà, Ronnie Cruise.*

— *Marvin est un type bien, répliquai-je.*

— *Il a envie de dormir sur ses deux oreilles, mon pote. Les hommes comme lui ne partent pas en guerre. Ces gosses, c'est de la vermine. Tu les descends ou tu les mets en taule, et tu ne te poses pas de questions ».*

J'entrepris de fouiller dans un amas de vieilleries entassées dans un coin jusqu'à trouver ce que j'étais venu chercher. C'était une planche en chêne, lourde et hérissée d'échardes, qui mesurait huit centimètres d'épaisseur et soixante centimètres de haut et faisait la largeur d'une porte. Deux boulons d'une circonférence égale à celle d'une pièce d'un demi-dollar étaient vissés à la verticale dans l'épaisseur du bois. Je la



hissai sur mon épaule.

« *Je vais fermer. Tu m'accompagnes ?* » lançai-je à L.Q.

— *Tu sais que j'ai raison.*

— *Certainement pas* », rétorquai-je.

Puis je lui claquai la porte au nez et bouclai le cadenas.

De la pointe d'un fer chauffé à blanc, mon père avait gravé le mot « Bois de cœur » dans la planche en chêne. Il avait l'intention de construire à l'entrée de notre allée un portail blanc surplombé d'une treille de roses et d'une traverse, et de suspendre le panneau à la poutre ; mais ce printemps-là, il était mort dans l'explosion d'un pipeline à Matagorda Bay.

Je m'assis dans l'herbe de la pente et nettoyai le bois à l'aide d'un chiffon graisseux, puis grattai la poussière incrustée dans les lettres gravées au fer jusqu'à ce qu'elles soient sombres et granuleuses sous mon index. Ma mère avait déclaré qu'elle trouvait un peu vaniteux et présomptueux d'accrocher une pancarte devant une ferme aussi modeste que la nôtre, mais mon père avait répondu : « La seule raison pour laquelle elle est modeste, c'est que les Holland ont été honnêtes et qu'ils n'ont pas volé la terre d'autrui durant la Dépression pour trois sous l'acre. »

Mais je connaissais mon père, les rouages paisibles de son cœur, l'élégance et la dignité avec lesquelles il se conduisait, ses convictions profondes qu'il ne partageait pas ouvertement car il ne disposait pas du vocabulaire qui lui aurait permis d'exprimer ses sentiments sans paraître mièvre. Il adorait notre maison car, à ses yeux, elle n'avait pas son égal sur terre. Combien d'hommes habitaient une bâtisse de briques mauves de deux étages, entourée de peupliers, de roses et de myrtes en fleurs, d'où l'on apercevait du dernier étage exposé à la brise une écurie, un enclos, une éolienne, un poulailler, un pâturage, un champ labouré où des rangées de légumes s'étendaient jusqu'aux berges de la rivière, un étang bordé de saules et rempli de perches, de mariganes, de brèmes et de poissons-chats, les cicatrices de la piste du Chisholm incrustées comme de la céramique blanche dans la terre argileuse, une rivière verte et sinueuse, et des collines à quelque distance ? Nous retrouvions cela chaque jour au réveil en sachant que tout ce que Dieu et la terre pouvaient offrir à une famille, nous l'avions reçu sans avoir d'autres obligations que d'en être les régisseurs.

Je ne pense pas que mon père était le moins du monde vaniteux ; et, en réalité, je ne pense pas que ma mère le croyait non plus.

J'entendis des bruits de pas derrière moi, me retournai et aperçus Pete qui descendait la pente entre les pins. Il portait une canne à pêche avec une cuillère Meps rembobinée contre l'œillet, de sorte qu'elle tintait à chacun de ses pas.

Il regarda autour de lui avec perplexité.

— Vous causiez avec quelqu'un ? demanda-t-il.

— Sans doute pas.

— Billy Bob, si des gens vous disaient qu'un de vos amis est fou, vous leur casseriez la figure ?

— Il n'y a aucun mal à être fou. Ça vous donne une vision plus intéressante du monde. À ta place, je n'en discuterais même pas avec des gens qui ne comprennent pas ce genre de choses.

— Je pense pareil, dit-il. Mais à mon avis, l'ami dont je parlais, c'est le meilleur gars que j'aie jamais connu.

Il afficha un vaste sourire et appuya ses paroles d'un hochement de tête, comme si sa propre malice et le monde qui l'entourait lui procuraient un immense plaisir.

— Et si on allait faire un tour à l'étang pour faire un brin de causette aux perches ? proposai-je.

J'enfourchai Beau, puis Pete me tendit la pancarte en chêne de mon père, je posai celle-ci en travers du pommeau et j'attendis qu'il grimpe en croupe. Ses bras étroitement noués autour de ma taille, le leurre cliquetant contre sa canne à pêche, nous nous dirigeâmes vers l'étang en traversant un champ de fleurs sauvages.

Dimanche matin, Chug Rollins planait encore sous l'effet des tranquilisants et de la tequila qu'il avait absorbés la veille au soir quand il traversa la frontière pour se rendre dans un bordel au Mexique. De retour à Deaf Smith, il fit un tour chez Val's Drive-In où il se querella avec une serveuse qui refusait de libérer le passage pour son véhicule et brandit le majeur à son intention lorsqu'il klaxonna. Le gérant, qui mesurait un mètre quatre-vingt-quinze, raccompagna la serveuse à l'intérieur, puis brisa le pare-brise de Chug avec un maillet à glace. Au crépuscule, Chug était chez Shorty, sur la galerie, ivre à la bière, camé jusqu'aux yeux, emplissant l'air d'une puanteur animale douce-amère qui enveloppait son corps comme un brouillard gris.

Quand ses amis emportèrent leurs verres et leurs assiettes à des tables situées à une distance respectable, Chug coinça des gamins plus jeunes que lui, les força à boire en sa compagnie et à l'écouter déverser sa rage contre les bureaux du shérif, Jessie Stump, les voyous mexicains, puis ce qu'il appela « des cannibales hip-hop qui ont mis les pieds où ils n'auraient pas dû ».

— Tu fais partie du Klan, ou quoi ? lança un adolescent, un sourire narquois aux lèvres, essayant de préserver sa dignité et d'atténuer la honte qu'il éprouvait à ne pas fuir la présence de Chug.

— C'est comme une guerre. Dans une guerre, y a des pertes humaines. C'était pas mon problème, de toute façon, répliqua Chug. Hé, j'ai pas dit du mal des Blacks, t'entends ? J'ai rien contre eux.

— Parfait, mec. Pas de problème. Faut que j'aille aux toilettes.

— Rapporte-moi un pichet du bar, demanda Chug.

Une heure plus tard, il fut arrêté pour conduite en état d'ivresse. Quand l'adjoint le fouilla au corps, plaqué contre le flanc de son véhicule, un flacon de pastilles pour la toux tomba de sa poche et se brisa en morceaux dans le caniveau. Une poignée de *reds* luisaient dans la boue comme les perles d'un collier rompu.

Le lendemain matin, je tentai ma chance. Quelqu'un qui s'est défoncé à l'alcool et aux tranquillisants n'a que fort peu de chances de se souvenir de ce qu'il a dit et fait.

Chug habitait une bâtisse en brique de cinq pièces, de plain-pied, pourvue d'une large véranda en ciment et de piliers blancs qui lui donnaient l'apparence des villas de l'East End, beaucoup plus onéreuses. Son père était diacre dans l'Église baptiste, membre auxiliaire des bureaux du shérif et très impliqué dans presque toutes les associations de droits civiques de la ville ; mais il portait des costumes bleu pâle aux coutures blanches, des favoris de péquenaud et de la brillantine dans les cheveux. La pelouse était grillée le long des allées, et dans la petite piscine de ciment derrière la villa flottaient des feuilles et des aiguilles de pin.

C'est là que je trouvai Chug, allongé dans un transat, les yeux abrités par des lunettes de soleil, son corps éléphantescque et velu luisant de crème solaire.

Il leva la tête juste assez pour voir qui j'étais.

— Vous êtes en train d'attraper des coups de soleil, dis-je.

— Je survivrai, répliqua-t-il.

— J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin d'un avocat.

— Mon père a déjà fait requalifier l'infraction en conduite imprudente, et l'amende qui va avec. La came que j'étais censé avoir en ma possession, c'étaient des Red Hots<sup>[1]</sup>. Alors merci, mais non merci. Qui vous a laissé entrer, d'abord ?

— Vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez dit aux gens, chez Shorty ? demandai-je.

— Si, c'était « passez-moi la sauce pimentée ».

— Deux dealers jamaïcains noyés ont refait surface dans une carrière de pierre. Pas très malin de blablater là-dessus dans un rade à bière. Vous en avez discuté avec Jeff ?

Ses verres de lunettes d'un noir de jais réfléchissaient le soleil brûlant. Sa bouche adopta la forme d'un zéro allongé, puis il se lécha le coin des lèvres, s'empara d'un verre de thé glacé posé à terre et en fit remuer les glaçons.

— Vous feriez peut-être mieux de vous casser d'ici, lança-t-il.

— Inutile d'être grossier.

Bien que je ne puisse voir ses yeux, je reconnus le changement mesuré qui se produisait en lui. C'était caractéristique des jeunes de l'East End, ou du moins de ceux que fréquentait Chug. Ils pouvaient devenir tout ce que vous vouliez ; il leur suffisait de découvrir quel rôle vous attendiez d'eux, à la manière dont un sourcier explore psychiquement les lieux qui l'entourent.

Il se redressa sur le transat et essuya ses cheveux trempés de sueur, de sorte que je ne puisse lire son expression tandis qu'il me parlait.

— Je ne me sens pas vraiment dans mon assiette aujourd'hui, Mr. Holland. Nous avons un avocat qui s'occupe des affaires de notre famille. Je ne suis au courant de rien en ce qui concerne des dealers ou des noyés, et je ne sais pas pourquoi je devrais parler à Jeff Deitrich d'autre chose que de football, reprit-il.

— Vous croyez que vous pourrez vous débarrasser de votre culpabilité en fréquentant les bordels ? demandai-je.

Il vit la silhouette d'un homme passer derrière les portes-fenêtres coulissantes à l'arrière de la maison. Il se leva pesamment du transat, se dirigea vers la vitre et y frappa avec la chevalière de son université.

Le père de Chug fit coulisser la porte-fenêtre ; il était vêtu d'un costume western marron clair et souriait avec enjouement, ses fausses dents rigides entre ses lèvres.

— Papa, ce type est en train de m'emmerder, dit Chug.

— Vous êtes Mr. Holland, n'est-ce pas ? demanda l'homme en conservant son grand sourire, tapotant l'épaule de son fils alors que ce dernier pénétrait dans le salon. Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

Tout autour de sa bouche, la peau ressemblait à du papier fripé contre la rigidité de son dentier. Il attendait que je lui réponde, comme si j'étais un client dans la salle d'exposition de son garage.

Temple Carrol, Wilbur et Kippy Jo Pickett, les Deitrich et leur avocat, Clayton Spangler et moi-même nous retrouvâmes cet après-midi-là dans un salon privé du Langtry Hotel.

Comme par l'effet de quelque ironie cosmique, le propriétaire de l'hôtel avait posé au milieu de la table une coupe en argent emplies d'eau où flottaient des roses rouges.

— Pour mettre un terme aux poursuites, les Pickett sont prêts à céder à Mr. et Mrs. Deitrich quarante pour cent de la Compagnie pétrolière Pickett, déclarai-je. Cela comprend quarante pour cent de tout le matériel en place sur le site du Wyoming, et quarante pour cent des gains liés au gaz et au pétrole.

— La Compagnie pétrolière Pickett ? répéta Earl. Ce type gagne sa vie en creusant des trous et en vendant des pastèques !

Clayton se massa la tempe avec deux doigts.

— Ce n'est pas ce que nous avons à l'esprit, me dit-il.

Assis aux côtés de son client, il paraissait immense, son chapeau à large bord posé à l'envers près de son poignet.

— Adressez-vous aux géologues qui ont analysé la carotte, dis-je. Il y a un véritable lac de pétrole sous ces deux cents acres. Il est possible qu'il s'étende sous deux autres comtés.

Clayton esquisssa un sourire. Il avait les yeux bleus et ses cheveux blonds grisonnants étaient taillés en brosse très courte.

— Ma citation préférée de Golda Meir est celle qui dit que les Hébreux ont erré pendant deux mille ans, puis se sont installés dans le seul endroit du Moyen-Orient où il n'y a pas de pétrole. Sans vouloir vous offenser, Mr. Pickett semble à peu près aussi verni. En guise de compensation pour une perte bien réelle, vous offrez à mes clients de s'en remettre à la chance. À ce propos, les employés de Mr. Deitrich ont examiné le matériel sur le terrain du Wyoming. Il tombe en ruine.

— Qu'espériez-vous obtenir en venant ici ? demandai-je.

— La totalité, intervint Peggy Jean.

— Vous ne l'aurez pas, répliquai-je.

Nous échangeâmes un regard par-dessus la table, adversaires à présent, tous nos souvenirs de jeunesse réduits à néant par les intérêts financiers en jeu.

— Soit ce type s'amende pour ce qu'il a volé, selon nos termes, soit il va en prison, déclara Earl en se penchant et en désignant Wilbur du doigt.

— Ma femme peut retourner à la réserve, alors j'ai plus peur de la prison, répliqua Wilbur.

— Il y a une complication qui vous échappe, Earl, repris-je. Wilbur m'a cédé dix pour cent de son affaire dans le Wyoming. Je n'ai pas l'intention de vous laisser dépouiller les Pickett et moi-même parce que vous êtes au bord de la faillite. Voici notre meilleure offre. Vous pouvez acheter le terrain pour vingt-cinq mille dollars de l'acre et nous conservons la moitié des droits miniers. Mais le matériel de forage et les bénéfices du producteur restent à nous. Nous vous avons offert la possibilité d'être producteur plutôt que simple propriétaire. Mais cette offre n'est plus valable. Vous ne pouvez pas tout avoir.

— Vous me demandez un demi-million de dollars ! s'exclama Earl.

— C'est une bonne affaire, dis-je à Clayton. Nous signerons un emprunt immobilier sur quinze ans, à sept pour cent. Le compte bloqué sera établi ici même, en ville. Si les Deitrich ne sont pas satisfaits, ils pourront porter de nouveau plainte contre mon client, lequel ira devant la justice.

Peggy Jean se redressa, le dos bien droit, la poitrine se soulevant et s'abaissant. Earl tira sur le col de sa chemise ; un tic faisait tressaouter le coin de son œil.

— Nous voulons la moitié du matériel de forage, dit Peggy Jean.  
— Il n'en est pas question.  
— Ce terrain vaut au minimum trente mille dollars l'acre, Mr. Deitrich, déclara Temple. Avec une simple signature, vous faites un bénéfice immédiat de deux cent mille dollars, et vous vous retrouvez de surcroît en possession de ce qui est peut-être un immense gisement de pétrole. À votre place, je n'hésiterais pas beaucoup.  
Earl Deitrich jeta un coup d'œil à sa femme, puis à Clayton Spangler.  
— Et si vous alliez prendre un verre au bar ? lança ce dernier à notre intention.

En fin d'après-midi, ce jour-là, je sortis un pot d'un demi-litre de glace à la vanille du congélateur et je le mis dans un sachet en papier, ainsi qu'une grande cuillère, deux coupes et deux petites cuillères, puis je me rendis en voiture chez Temple Carrol.

Quand elle ouvrit la porte, elle portait un short lavande, un tee-shirt beige et des mocassins.

— Venez vous asseoir sur la balancelle avec moi, dis-je.

— Où êtes-vous allé après que les Deitrich ont accepté votre offre ? demanda-t-elle.

— Je voulais joindre une inspectrice de la brigade criminelle de Houston, Janet Valenzuela. Elle s'occupe de l'incendie criminel de la société de crédit immobilier et de la mort des quatre pompiers. Je lui ai dit que Cholo Ramirez avait avoué s'être trouvé sur les lieux de l'incendie et qu'il se livrait à des arnaques pour le compte d'Earl Deitrich et de l'oncle de Ronnie Cruise. J'ai également appelé le FBI. Ils peuvent peut-être tirer quelque chose de l'oncle.

— Vous n'avez pas mentionné le nom de Ronnie ?

— Ce n'est pas une grosse pointure. Vous voulez de la crème glacée ?

Elle glissa ses mains dans les poches latérales de son short. Les paumes étaient pressées contre l'étoffe et épousaient les contours de ses fesses. Je sentais son regard scruter mon visage.

Le demi-litre de glace avait commencé à se ramollir dans l'air chaud, mais il était encore rond et froid entre mes mains quand je le posai sur la rambarde de la galerie et que j'en remplis deux coupes. J'en tendis une à Temple et je me rassis sur la balancelle. Elle se percha sur la balustrade et mangea sans un mot. Dans ses parterres de fleurs, les cannas étaient droits et raides, le panache à l'extrémité de leur tige scintillant de gouttes d'eau provenant de l'arrosage automatique.

— Pourquoi êtes-vous si silencieuse ? demandai-je.

— L'accord qui a été signé aujourd'hui.... Vous avez réussi à

convaincre chaque personne présente dans cette pièce que Wilbur était sur le point de trouver un énorme gisement de pétrole, dit-elle. Moi, je ne pense pas qu'il serait capable d'en trouver dans une station-service.

— Les gens cupides font un bon auditoire.

— À quoi est-ce que vous jouez ?

— Je ne suis pas aussi complexe que vous l'imaginez, Temple.

Elle haussa les sourcils. Je me levai de la balancelle et m'assis près d'elle sur la balustrade. Nos épaules et nos hanches se touchaient. Elle continua à manger, raclant légèrement les bords de la coupe avec sa cuillère.

— Vous voulez aller au cinéma ? demandai-je.

Elle ne répondit pas.

— Votre père est là ? insistai-je.

— Pourquoi ?

— Je me disais que vous aimeriez peut-être aller voir un film. Je veux dire, s'il est capable de rester seul.

— Il est chez sa sœur. Une fois par semaine, ils dînent ensemble et ils regardent la télé une bonne partie de la nuit.

Elle leva le visage vers le mien.

— Je vois, dis-je.

Je refermai légèrement mes doigts autour de son poignet et j'effleurai son bras de mon autre main. Sa bouche parut rouge et vulnérable lorsqu'elle s'entrouvrit dans l'ombre, comme une belle-du-soir qui éclot dans la fraîcheur du crépuscule.

Puis elle baissa les yeux et inclina la tête.

— C'est une bonne idée. Mais il faut que je me change. Vous pouvez m'attendre cinq minutes dehors ?

Rita Summers était assise à une table près de la fenêtre dans le restaurant dont son père était propriétaire, au bord de la rivière. C'était l'un des quatre qu'il possédait au Texas et au Nouveau-Mexique et elle aimait y aller parfois, seule, pour boire un verre dans le salon, contempler les embarcations sur l'eau, penser à sa journée écoulée, aux hommes – de simples garçons, en fait – qui entraient et sortaient de sa vie sans que cela prêle réellement à conséquence, à la nature inconstante de ses relations qui, dans son esprit, s'achevaient toujours à un moment ou un autre dans l'avenir.

Autrefois, elle croyait que le futur était destiné à prendre toujours davantage d'ampleur et que le succès était promis à ceux qui faisaient ce que l'on attendait d'eux. Vous terminiez le lycée avec l'inévitable cérémonie de remise des diplômes, comme s'il s'agissait vraiment d'un accomplissement, puis vous vous inscriviez à l'université d'Austin, vous logiez dans une cité universitaire pour filles, vous sortiez avec les

garçons qu'il fallait, vous adoptiez le comportement adéquat, vous appreniez quelles relations éviter et lesquelles cultiver ; un jour, votre père vous menait jusqu'à l'autel, et l'orgueil mêlé d'amour que vous lisiez dans ses yeux vous confirmait que tout ce que le monde pouvait offrir vous appartenait désormais.

Mais elle n'avait jamais terminé sa deuxième année à l'université. Les professeurs étaient ennuyeux, les sujets étudiés ineptes, les étudiants avec qui elle sortait bêtes et immatures. Elle eut une liaison avec un officier de l'armée de l'air originaire d'une vieille famille fortunée de Boston, bien qu'elle sût qu'il avait une femme, une ancienne étudiante diplômée de Berkeley, dans le Vermont. Ils prirent l'habitude de se retrouver le week-end au Ritz Carlton de Houston et aux Four Seasons de Dallas. La dureté de son membre quand il plongeait en elle, les tendons de son dos se raidissant sous ses doigts l'emplissaient d'un sentiment d'excitation et de puissance qu'elle n'avait jamais encore éprouvé. Sa peau semblait irradier lorsqu'elle se douchait après l'amour et son éclat, son pouvoir érotique ne firent que s'intensifier lorsqu'elle refusa de répondre aux questions que lui posaient les autres étudiantes sur sa liaison.

Parfois elle songeait à l'épouse, l'ancienne étudiante diplômée de Berkeley. Alors elle secouait la tête comme si sa conscience la tourmentait, mais en réalité elle était secrètement heureuse, avec une intensité qui la troublait presque, à l'idée du pouvoir sexuel qu'elle pouvait exercer sur l'existence des gens.

Mais un mois, elle n'eut pas ses règles. Elle le lui apprit un dimanche, pendant le petit déjeuner, à l'hôtel. Il ne la rappela jamais.

Le mois suivant, après que son cycle menstruel eut repris, elle s'assit à son bureau dans sa chambre universitaire et, sur une feuille de papier à lettres à l'en-tête du Ritz Carlton Hotel, elle écrivit au commandant de son amant une lettre détaillant leur liaison et mentionnant tout particulièrement les déclarations méprisantes de l'homme à l'égard de son épouse à qui il faisait référence comme à « la réponse de Ho Chi Minh à Minnie Mouse ». Elle envoya son courrier à la base aérienne et en adressa une copie à l'épouse et au père de celle-ci, maire de la petite ville où ils habitaient.

Elle but une gorgée de gin fizz et s'amusa de voir ses empreintes se dessiner sur la condensation du verre. Le gin était en même temps brûlant et froid, comme ce qui l'entourait. L'air conditionné était réglé si bas que son haleine embuait la vitre, mais dehors le crépuscule était vert, strié de pluie, et les branches d'un palmier remuaient dans la brise tiède. Elle but encore un peu de gin et mordit dans la cerise confite qui flottait parmi les glaçons, songeant qu'elle se trouvait à la fois à l'intérieur d'un monde climatisé hermétiquement clos dont son père était propriétaire et dans le vaste monde, tout en étant protégée



de ses éléments. Dans de tels moments, dans un tel cadre, elle éprouvait un sentiment de contrôle identique à celui dont elle jouissait quand elle s'étendait dans le lit du Ritz Carlton et qu'elle contemplait l'avidité non déguisée sur le visage de l'officier.

Mais ce n'était pas d'avoir été abandonnée par ce dernier qui la préoccupait en cet instant. C'était Jeff Deitrich. Jeff Deitrich, Jeff Deitrich, Jeff Deitrich, et le fait que deux hommes à la file se soient servis d'elle avant de la rejeter, et que le deuxième lui ait écrasé de la nourriture sur le visage et dans les cheveux pendant que des spectateurs regardaient la scène.

Elle but les dernières gorgées de son gin fizz et en commanda un autre, l'articulation de sa mâchoire se serrant et se desserrant comme un minuscule rouage sous la peau.

Elle entendit la voiture avant de la voir, le gémissement strident de la transmission, le rugissement des doubles pots d'échappement résonnant sur l'asphalte. Puis le véhicule jaillit derrière une file de voitures, mordant la ligne médiane, une Mercury bricolée qu'elle avait déjà aperçue et dont le capot bordeaux arborait des volutes de flammes bleues et rouges ; elle arrivait des quartiers nord à tombeau ouvert, talonnée par une voiture de patrouille.

Un deuxième véhicule de police surgit du sud et freina en dérapant sur l'asphalte, bloquant les deux voies et rendant toute fuite impossible à la Mercury.

Le conducteur rétrograda avec un double débrayage, puis donna un brusque coup de volant et s'engagea dans le parking du restaurant en enfonçant de nouveau l'accélérateur. Mais il fit un tête-à-queue et perdit le contrôle du véhicule dans un champ boueux qui descendait vers les berges de la rivière, éclaboussant ses vitres d'eau brunâtre ; ses pneus gémissaient, enlisés jusqu'aux moyeux dans la gadoue, en projetant des giclées de boue et d'herbe.

Puis le moteur cala et un panache de vapeur s'éleva du capot sous la pluie. Le conducteur, qui était torse nu, posa sa tête au creux de ses bras croisés et attendit que les deux adjoints le tirent hors de la voiture.

Immobile sur le patio dallé à l'arrière du restaurant, son verre à la main, Rita regarda les hommes le menotter et l'entraîner en direction de l'appentis, au sommet de la pente, où les cuisiniers de son père empilaient des rondins de noyer blanc et de mesquite pour le barbecue en pierre. Les uniformes et les cheveux des adjoints étaient trempés. Ils essayèrent de se sécher sous l'appentis, puis renoncèrent et menottèrent leur prisonnier à un serre-câbles vissé dans le flanc d'un billot lui-même enchaîné au dallage de ciment.

Les adjoints ôtèrent leur chapeau pour s'adresser à elle.

— Ça ne vous dérange pas qu'on fasse un brin de toilette à

l'intérieur, Ms. Summers ? s'enquit l'un d'eux.

Mais elle savait que ce n'était pas la principale raison pour laquelle ils souhaitaient entrer. Chaque fois qu'ils s'arrêtaient au restaurant, ils dinaient gratuitement.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda-t-elle.

— Oh, c'est juste un voyou mexicain qui veut chercher des noises au fils des Deitrich. Sans compter qu'il est sous le coup d'une demi-douzaine de chefs d'inculpation à San Antonio, répondit l'adjoint.

Une fois à l'intérieur, les adjoints passèrent commande à un serveur et allèrent aux toilettes. Rita se couvrit la tête d'un journal et se dirigea vers l'appentis. À cet instant on alluma les projecteurs fixés dans les chênes, et la bruine donna l'impression qu'une fumée iridescente s'échappait des feuilles.

Elle s'appuya contre le poteau de cèdre à l'angle de l'appentis et porta son verre à ses lèvres.

— Comment est-ce que vous vous appelez ? demanda-t-elle.

— Ronnie, répondit l'homme menotté. Vous travaillez ici ?

— Si j'en ai envie. C'est mon père le propriétaire.

— Impressionnant, répliqua-t-il.

Ainsi c'était le fameux Ronnie Cross, pensa-t-elle. Il était assis sur la chape de ciment, pieds nus, un genou relevé devant lui. Il avait les épaules larges, les bras musclés, des cheveux noir corbeau coupés court, des lèvres qui ressemblaient un peu à celles d'une statue grecque, une fermeté musculaire et une peau qui lui firent songer à une pierre lisse, teintée de thé.

— Qu'est-ce qu'ils vont vous faire ? demanda-t-elle.

— Me ramener à San Antonio pour deux ou trois chefs d'inculpation.

Ses yeux noirs ne cillaient pas. Ils étaient dépourvus de paupières et vides d'émotion, pour autant qu'elle puisse en juger. Mais c'était sa bouche qui la troublait. Il gardait les lèvres légèrement entrouvertes, comme s'il considérait le monde comme une vaste tromperie que seul un imbécile pouvait respecter.

— Vous avez l'impression d'être un caïd, hein ? lança-t-elle.

— Je suis menotté ici. Je risque de finir au pénitencier. Ces types vont me griller auprès du prêteur de caution, ce qui fait que je vais devoir attendre en taule jusqu'au procès. Vous, vous êtes train de boire du gin ou de la vodka avec des cerises dedans. Peut-être que votre merde sent la rose, mais moi j'ai pas l'impression d'être un caïd.

— Vous voulez une cigarette ?

— J'y ai arrêté de fumer.

— J'ai arrêté de fumer.

— Quoi ?

— La formulation correcte est « j'ai arrêté de fumer ». Vous êtes

beaucoup plus intelligent que vous ne faites semblant de l'être. Vous êtes juste venu toucher deux mots à Jeff Deitrich ?

Il enfonça son auriculaire dans son oreille et en fit s'écouler un filet d'eau.

— Vous voulez bien me rendre un service ? lança-t-il. J'ai planqué les clefs de la voiture sous le tableau de bord. Prenez-les et donnez-les à un type que je vous enverrai. Sinon, des visages pâles du coin vont la mettre en pièces ou ces deux enfoirés de flics vont l'envoyer à la fourrière.

— J'ai entendu dire que vous étiez un type pas commode, dit-elle.

— Mon copain n'a pas inventé l'eau chaude. Mais si vous prenez les clefs, il vous trouvera.

— Pourquoi confier votre voiture à un type qui n'a pas inventé l'eau chaude ?

— Au cas où personne vous l'aurait dit, la chasse aux Purple Hearts est ouverte dans la région.

— Je vais y réfléchir, dit-elle.

Elle posa son verre au sommet d'un tas de rondins de mesquite et s'avança dans l'ombre, quittant la lumière que diffusaient les chênes. La hache reposait, manche en l'air, contre le poteau d'angle. Les flancs du fer étaient striés de fragments de bois et de sève séchée, mais le tranchant en avait été affûté jusqu'à adopter la teinte de l'étain poli.

Elle la souleva à deux mains et regagna la lumière des projecteurs. Son ombre tomba sur le visage levé de Ronnie Cross.

— Quelle est la pire chose qui te soit jamais arrivée ? demanda-t-elle.

— Avoir affaire à de parfaits connards.

Un sourire retroussa la commissure de ses lèvres. Elle demanda :

— Tu as déjà couché avec une nana blanche ?

— Je suis l'homme d'une seule femme. Elle s'appelle Esmeralda.

— Tends la main droite et ferme les yeux.

Il scruta son visage, et ses yeux sombres et maussades semblèrent plonger dans ses pensées. Puis son regard alla se poser sur sa bouche tandis que ses lèvres s'entrouvraient indolemment. Elle sentit sa gorge s'empourprer et un picotement parcourir ses cuisses. Ses yeux étincelèrent de colère et ses paumes se refermèrent sur la poignée de la hache.

— Pose ton poignet sur le billot, ordonna-t-elle.

Il hésita un instant, puis il leva sa main droite prisonnière de la menotte, de sorte que l'autre bracelet se tendit et cliqueta contre le serre-câble fixé au billot. Il écarta ses doigts bien à plat sur le bois, les yeux rivés à ceux de la jeune femme. Les veines de son poignet ressemblaient à des pailles à limonade mauves.

Elle leva la hache au-dessus de son épaule gauche, agrippant

maladroitement le manche à mi-hauteur, et projeta le fer en direction du visage de Ronnie.

Elle sentit le tranchant affûté mordre le métal et s'enfoncer dans le bois.

Il ne fallut qu'une seconde à Ronnie pour bondir sur ses pieds, le bracelet métallique sectionné scintillant comme un bijou à son poignet droit. Il s'arrêta juste au-dehors de l'appentis, le visage à demi baigné d'ombre.

— Pour une visage pâle, t'es vraiment classe, lança-t-il.

Déjà il dévalait la pente sous la pluie, pieds nus. Son corps scintillait dans la lumière iridescente émanant des arbres. Elle le regarda piquer un sprint sur la berge, gagnant de la vitesse, et plonger au milieu d'un anneau de pluie comme un immense poisson à la peau d'acier.

1. Bonbons à la cannelle. (*N.d.T.*)

Ronnie Cruise me téléphona à mon bureau le lendemain du jour où Rita Summers l'avait libéré en tranchant ses menottes.

— Je veux que vous sachiez ce qui peut arriver quand on balance quelqu'un, Mr. Holland, déclara-t-il. Les deux enfoirés de flics qui m'ont épinglé... Un jour, l'un d'eux a descendu un Noir sur une petite route et a raconté aux gens que c'était parce qu'il avait essayé de s'enfuir.

— J'ai dit à Marvin Pomroy que vous alliez peut-être essayer de vous en prendre à des amis de Jeff. Je suis désolé qu'il ait lancé ces types-là sur vous.

— Qu'est-ce qu'il pouvait se passer, à votre avis ? Où sont Lucas et Essie ?

— En quoi ça vous intéresse ?

— Un pote est allé chercher la Mercury de Cholo pour l'apporter à Essie. Mais je suis allé à la ferme et ils n'y sont pas, ni eux ni la Mercury.

— Vous êtes à Deaf Smith ?

— Ne vous inquiétez pas de ça. (Il resta un instant silencieux, le plastique du combiné grinçant dans sa main.) Ils sont chez vous, hein ?

— Il est hors de question que cette voiture se retrouve chez moi.

— C'est ce que vous n'arrivez pas à piger. Le type qui conduit la voiture de Cholo est un pote, mais il a de la purée de pois à la place du cerveau. Vous pigez, Mr. Holland ? Vous avez foiré.

— Passez me voir à la maison, dis-je.

Mais il avait déjà raccroché.

Pourquoi lui avais-je demandé de passer me voir à la maison ? Pour lui dire quoi ? Je ne le savais trop moi-même.

Cet après-midi-là, j'entrepris de construire le portail surmonté d'un treillis et d'une poutre que mon père avait voulu installer avant de mourir à Matagorda Bay. Le ciel à l'ouest était rouge et violine, les collines d'un vert plus sombre à cause des pluies tombées la veille, et des flaques d'une eau grise luisaient dans l'allée de gravier. J'enfonçais d'un mouvement tournant le plantoir dans la pelouse et j'empilais la terre sur l'herbe, tout en m'efforçant de saisir une pensée qui me troublait et s'obstinait à m'échapper, une pensée concernant la prévisibilité du comportement humain.

C'est pour cette raison que j'avais voulu parler à Ronnie Cruise. Il ne se laissait pas facilement berner, et certainement pas par les subterfuges de ses ennemis.

L.Q. Navarro se tenait dans l'ombre, son chapeau gris cendre incliné sur le front, un cure-dents doré au coin des lèvres.

*« C'est cette sous-merde de Jeff Deitrich qui te tracasse. Ses menaces ne tiennent pas debout. Il ne connaît aucun biker. Aucun vrai biker, lança-t-il.*

*— Il est en possession de la came qu'il a piquée aux Jamaïcains. Il s'en servira pour engager des pros, répliquai-je. Les Deitrich couvrent leurs arrières. Ils ne s'en remettent pas aux amateurs pour leurs vendettas.*

*— Je crois que tu t'as tout pigé, mon vieux. La question, c'est de savoir qui est le fumier qu'il va engager.*

*— Le mercenaire, Fletcher Grinnel ?*

*— Grinnel travaille pour son paternel. Installe un fusil chargé chez ton fils. Tu verras bien à qui sont les morceaux que tu ramasseras dans le jardin. »*

Il grimaçait un sourire en prononçant ces mots, et sa remarque n'appelait aucune réponse.

Mais il ne cacha pas non plus ce qu'il attendait véritablement de moi. Il tira son revolver fabriqué sur mesure de son étui et le fit tourner dans sa main, tout d'abord vers lui puis dans la direction opposée, la crosse d'ivoire jauni claquant contre sa paume.

*« Ton arrière-grand-père Sam pouvait se suspendre au pommeau de sa selle en plein galop et tirer sous l'encolure du cheval comme un Indien. Tu es aussi bon tireur que lui. C'est du talent gâché, non ? »*

J'enfonçai deux poteaux dans les trous que j'avais creusés, déversai une brouettée de gravier à leur pied pour leur donner de l'assise, tassai le gravier à l'aide d'une lourde barre de fer, puis en rajoutai. J'étais en sueur et je respirais à grands traits, le visage moite dans le vent. Quand je me retournai et regardai à l'ombre de la haie de myrtes, L.Q. avait disparu.

Tard ce soir-là, le téléphone sonna dans ma bibliothèque.

— Ça vous ennuerait qu'on vienne pêcher à l'arrière de votre propriété demain matin ? demanda Wilbur.

— Faites comme chez vous, dis-je.

— Demain, si vous avez une minute, Kippy Jo voudrait vous dire quelque chose. Moi aussi.

Après avoir pris mon petit déjeuner, le lendemain matin, je m'installai au volant de l'Avalon et traversai le champ derrière l'écurie dans le murmure de l'herbe sous le pare-chocs ; puis je contournai l'étang artificiel et poursuivis ma route jusqu'aux berges de la rivière. Le soleil s'était levé juste au-dessus de l'horizon, le vent était encore frais et des feuilles se détachaient du bosquet d'arbres juché sur le

tertre avant d'aller se poser sur l'eau. Wilbur et Kippy Jo étaient au bord de la rivière, leur ligne plongée dans les tourbillons que créait le courant derrière le tronc blanchi et rongé par les vers d'un peuplier de Virginie dont les racines formaient un bloc compact d'argile et de pierres. Une branche de saule émondée à l'aide d'un couteau, à laquelle étaient suspendus des brèmes et des poissons-chats, reposait dans l'eau peu profonde.

— Raconte-lui ce que tu as vu, Kippy Jo, dit Wilbur.

Elle s'assit sur une chaise de toile pliante et posa sa canne à pêche sur un seau rempli d'appâts. Elle portait un blue-jean et un tee-shirt blanc bordé d'un liseré bleu aux manches et au col. Dans la lumière douce du soleil levant, ses cheveux luisaient d'un éclat bleu-noir et venaient s'enrouler autour de sa gorge.

— Il n'y aura pas de puits de pétrole à l'endroit où Wilbur a l'intention de creuser. Juste une éolienne, déclara-t-elle.

— D'après elle, je ne vais pas trouver de pétrole. C'est pas incroyable ? Bien sûr, ça veut dire qu'Earl Deitrich n'en aura pas non plus, s'exclama Wilbur.

— C'est ça, ce que vous vouliez me dire ? demandai-je.

Kippy Jo humecta ses lèvres. Son regard se tourna dans la direction de ma voix et se posa sur mon visage.

— J'ai eu une vision affreuse en rêve, dit-elle. Plusieurs personnes se trouvaient à la porte de l'enfer. Ou du moins, l'une d'elles s'imaginait que c'était là qu'elles étaient. C'est comme si j'étais dans l'esprit de cet homme et que je voyais la porte de l'enfer à travers ses yeux. Puis un coup de feu a retenti.

— Je ne prends pas votre don à la légère. Mais si j'étais vous, je ne me soucierais pas trop de ce que demain nous réserve, dis-je. Le soleil se lèvera, que nous soyons là ou non pour le voir.

— Ouais, ce genre de trucs me colle des sueurs froides, Kippy Jo, renchérit Wilbur. (Il lança son flotteur dans l'eau, s'empara d'une boîte à sandwiches posée à terre et me la tendit.) Du lapin frit et les biscuits au babeurre de Kippy Jo, fiston. Il n'y a rien de plus savoureux.

— Je vous crois sans peine, dis-je.

Puis je dis au revoir à sa femme et je remontai la berge en direction de ma voiture.

Wilbur me rattrapa juste avant que j'ouvre la portière. Il était vêtu d'un pantalon de toile maculé de sang de poisson et d'un tee-shirt noir dans les manches étaient retroussées jusqu'aux épaules. Un sourire piteux flottait au coin de ses lèvres.

— Pendant tout ce temps, je me suis creusé la tête pour trouver un moyen de gagner de l'argent, mais la vérité, c'est que Kippy Jo se fiche que j'en aie ou non, lança-t-il. Faut être sacrément bête pour mettre si

longtemps à réaliser ce qui compte vraiment, non ?

— Je crois que vous avez plusieurs longueurs d'avance sur nous tous, Wilbur, répliquai-je.

Je rentrai au volant de l'Avalon, étrillai Beau dans son enclos, arrosai les plates-bandes, puis rentrai me doucher et me changer avant d'aller au bureau.

Lucas et Esmeralda étaient en train de prendre leur petit déjeuner à la table de la cuisine. La jeune femme portait un corsage mexicain et une fleur d'hibiscus rouge dans les cheveux, comme si elle s'habillait délibérément à la manière d'une Hispanique.

— Tu es en retard, mon petit vieux, non ? dis-je.

— Notre puits est sec, répliqua-t-il. Le chef l'a fermé hier.

— Est-ce que ça va, tous les deux ? demandai-je.

— Très bien. J'aime beaucoup votre maison. C'est vraiment gentil à vous de nous permettre d'habiter ici, dit Esmeralda.

— C'est un plaisir.

— On va chez Temple Carrol. Son père a une vieille Gibson et elle voudrait que je l'accorde. Oh, j'ai oublié de te dire... Elle a téléphoné pour prévenir qu'elle allait à Bonham jusqu'à demain soir. Elle doit prendre une déposition pour un autre avocat ou je ne sais quoi, ajouta Lucas.

Je hochai la tête, puis ressentis un sentiment étrange et peu familier de solitude à l'idée que Temple était absente.

— Passez une bonne journée, dis-je.

Quand je m'en allai pour le bureau, Esmeralda semblait perdue dans ses pensées, comme quelqu'un qui a atteint une destination où il n'avait jamais prévu de se rendre.

Plus tard, alors que je rentrais déjeuner à la maison, je m'arrêtai à l'épicerie pour faire le plein d'essence. Tandis que je réglais à l'intérieur, je remarquai au comptoir du café un homme à l'étroit visage rougeaud. Ses yeux étaient d'un bleu délavé et ses cheveux donnaient l'impression qu'une parcelle de tapis orange soigneusement taillé était collée à son cuir chevelu. Sur le côté droit de son cou se déployait la cicatrice boursouflée d'une brûlure. Il buvait du café, fumait une cigarette et jetait de fréquents coups d'œil à sa montre.

Je le fixai du regard tandis que ma dernière conversation avec Ronnie Cruise me revenait en mémoire.

Je pris ma monnaie, me dirigeai vers le comptoir et m'assis près de l'homme aux cheveux orange.

— Vous êtes Charley Quail, dis-je.

Il ôta la cigarette de sa bouche et me regarda à travers les volutes de fumée.

— Vous me connaissez ? dit-il.



— Vous pilotiez des stock-cars sur la vieille piste près du cinéma drive-in, répliquai-je. Vous avez couru à Daytona.

— C'est bien moi.

— C'est un honneur de vous rencontrer, dis-je.

Sa main me sembla sans poids dans la mienne. Je me souvins avoir lu un article dans le journal d'Austin, deux ou trois ans plus tôt, à propos de la longue lutte qu'il avait menée contre l'alcoolisme, ses séjours en prison et en centre de désintoxication, le feu qui avait transformé son corps en torche humaine. Il jeta un coup d'œil à sa montre, puis compara l'heure qu'elle affichait avec la pendule accrochée au mur et regarda la route par-dessus son épaule.

— Vous attendez le bus ? m'enquis-je.

— Il est censé être ici à 12 h 14. Je ne sais pas si ma montre est détraquée ou si c'est la pendule, ou les deux.

— Où allez-vous ?

— À San Antonio.

— Vous connaissez un jeune Mexicain du nom de Ronnie Cruise ? Certains l'appellent Ronnie Cross.

— Je viens juste de déposer une voiture pour lui. Sans compter qu'il m'a fallu sillonner ce coin paumé de long en large pour trouver la bonne maison.

— Où l'avez-vous laissée, Charley ?

— Ce sont pas vos oignons.

Il leva le menton en signe de défi.

— Désolé. Je n'avais pas l'intention de vous contrarier, dis-je en me levant de mon tabouret. Ronnie est un bon ami à vous ?

— C'était mon mécanicien. Il m'a sorti d'un incendie. Vous faites partie des types qui cherchent des noises à ce garçon ?

Quand j'arrivai chez moi, dix minutes plus tard, m'attendant à voir la voiture de Cholo, l'allée était vide. Je regardai à l'intérieur de l'écurie, puis derrière, tandis que les poulets caquetaient et déguerpissaient devant moi. Mais il n'y avait pas trace de la Mercury 1949. L'éolienne se mit soudain à tourner dans la brise, ses pales émettant un cliquetis métallique, et du tuyau raccordé au puits jaillit un jet d'eau qui ruissela dans l'abreuvoir de Beau.

Le lendemain après-midi, je fis monter Beau dans le van que j'accrochai à mon pick-up, puis j'allai en compagnie de Pete chercher des têtes de flèche dans la ravine où Skyler Doolittle et Jessie Stump s'étaient cachés à l'intérieur d'une grotte.

Le soleil était encore haut dans le ciel, teintant les falaises de jaune, et l'air était lourd de l'odeur entêtante des pins couvrant leurs pentes. À l'aide d'une petite pelle des surplus de l'armée, je creusai le limon et le déversai dans un tamis tandis que Pete ramassait les éclats de silex et les minuscules morceaux de terre cuite sur la toile.

— Chez le coiffeur, j'ai entendu un maître d'école dire qu'on n'était pas censés faire ça, déclara-t-il.

— Tout ça a été emporté par l'eau depuis l'emplacement d'un ancien tipi ou d'un tumulus. Ça n'est pas grave de chercher en surface.

— Creuser avec une pelle, c'est chercher en surface ?

— C'est une question de définition.

— Comment vous savez qu'il n'y avait pas un tipi juste là ?

— Tu construirais ta maison à un endroit où tu sais qu'un ruisseau peut couler, toi ? Hé, regarde ces deux aigles dans les arbres de Judée !

Quand il tourna la tête pour regarder en direction des arbres, je tirai de ma poche un morceau de chert triangulaire, jaune et plat, dont l'un des côtés était biseauté et tranchant, et le laissai tomber dans le tamis.

— Je vois pas d'aigle, répliqua-t-il. (Puis ses yeux se posèrent sur le tamis.) C'est un outil qui servait à racler les peaux ! Tout le bord a été affûté. À la bibliothèque, il y avait exactement le même dans un livre !

— On dirait que tu t'es trouvé une pièce de collection, mon petit vieux.

Il nettoya le chert en le frottant avec ses pouces, puis il le plongea dans l'eau et le sécha sur son jean.

— C'est génial qu'il n'y ait plus que nous deux ici, hein ? lança-t-il.

— Et comment, dis-je. Tu crois que tu te sens d'attaque pour un steak de bison et un milk-shake aux myrtilles ?

Nous roulâmes dans le crépuscule vers le café où nous prenions le petit déjeuner chaque dimanche après la messe. Des lucioles clignotaient dans les arbres bordant la route et une odeur fraîche flottait dans l'air, pareille aux vapeurs de l'automne, bien que ce soit seulement la fin de l'été.

Une pensée confuse et fébrile ne cessait de me trotter dans la tête mais j'ignorais ce que c'était, tout comme j'avais été obscurément perturbé par la menace de Jeff Deitrich à l'égard d'Esmeralda et de Lucas. La route était creusée de nids-de-poule et la tête de Pete tressautait de haut en bas tandis qu'il contemplait le paysage à travers la vitre.

— Vous allez demander à Temple de venir manger avec nous ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas si elle est déjà rentrée de Bonham, Pete.

— J'ai vu sa voiture tourner dans son allée cet après-midi.

— Tu en es sûr ?

— Je connais sa voiture, quand même. Elle était censée vous téléphoner ou quelque chose comme ça ?

— Elle m'avait dit que si elle rentrait assez tôt, elle tâcherait de nous rejoindre au ruisseau. Peut-être qu'elle était un peu fatiguée.

— J'espère que j'ai pas encore dit ce qu'il fallait pas.

— Mais non.

Il resta un long moment silencieux.

— Qu'est-ce que la voiture de ce gangster fait dans sa cour ? reprit-il.

Je garai le pick-up sur le bas-côté de la route. Un semi-remorque nous doubla, ses phares allumés.

— Quelle voiture de gangster ?

— La Mercury bordeaux. Celle de ce garçon, Cholo, précisa-t-il, ses yeux s'emplissant d'anxiété alors qu'il scrutait l'expression de mon visage.

Je déposai Pete chez lui et remontai la rue de terre battue, le van de Beau cahotant derrière le pick-up.

Pourquoi n'avais-je pas fait le lien plus tôt ? me demandai-je. L'ami pas très futé de Ronnie Cruise, Charley Quail, s'était rendu dans la voiture de Cholo jusqu'à la ferme que Lucas louait à l'ouest du comté. Quand il s'était aperçu que Lucas et Esmeralda n'habitaient pas là, quelqu'un lui avait sans doute conseillé d'essayer soit chez moi, soit chez le beau-père de Lucas. En chemin, il avait dû voir Esmeralda sortir de chez Temple après s'y être rendue en compagnie de Lucas pour accorder la Gibson.

Charley Quail en avait conclu que la maison de Temple était la mienne. Il avait garé la Mercury là et était retourné à pied à l'épicerie afin de prendre le bus pour San Antonio, en s'imaginant avoir rendu un fier service à Ronnie Cruise.

Je dépassai le stop à l'extrémité de la rue où habitait Pete, traversai un pont en bois enjambant un fossé de drainage jonché d'ordures et hérissé de pacaniers sauvages, puis tournai dans la rue asphaltée qui

menait chez moi. La lune était en train de se lever et le soleil n'était plus qu'une traînée rouge dans un banc de nuages mauves à l'ouest. Non loin, j'aperçus une camionnette de plombier garée dans la cour de Temple. Je m'engageai dans l'allée et coupai le moteur. L'arrosoir automatique était en marche et des filets d'eau tourbillonnaient à la lueur des lampes anti-moustiques, cliquetaient sur les marches du perron et les hortensias des plates-bandes. Derrière moi, j'entendis Beau hennir légèrement et racler du sabot le plancher en bois du van.

Dans le salon, la télévision était allumée mais les rideaux étaient tirés. Je gravis les marches du perron et je frappai d'un doigt à la porte-moustiquaire. L'appareil d'air conditionné à la fenêtre ronronnait bruyamment et je frappai de nouveau, plus fort cette fois.

— Temple ? appelle-je.

Il n'y eut aucune réponse.

— Temple ? C'est Billy Bob, lance-je.

Puis je contournai la maison et je remontai l'allée.

La voiture de Temple était garée près de l'appentis où était accroché son lourd punching-ball. Entre l'appentis et le champ de maïs voisin, j'aperçus la silhouette bordeaux de la Mercury de Cholo. Le vent s'engouffrait dans le pacanier surplombant l'appentis et le punching-ball tournait lentement à l'extrémité de la chaîne, son cuir scintillant dans le clair de lune.

Je me penchai et ramassai l'un des gants de Temple qui gisait dans la poussière. Une traînée de sang parsemée de terre avait séché à l'emplacement des phalanges.

Je le laissai retomber à terre, me dirigeai vers l'arrière de la galerie et tournai la poignée. La porte était fermée à clef et le verrou tiré.

Puis j'entendis des voix provenant de l'escalier de la cave, celle de deux hommes qui montaient les marches conduisant au rez-de-chaussée. Je m'éloignai de la porte et me plaquai contre le mur. Je brûlais d'envie d'avoir le revolver de L.Q. à la main.

— On s'est trompé de crèche, Johnny. Ça arrive. Laissons tomber.

— Je te le répète, cette salope sait qui je suis. Ce qui fait qu'il faut tous les supprimer. On se débrouille pour attirer les merdeux ici, et après on se casse.

— C'est mon nez qu'elle a écrabouillé. Moi, je dis qu'on devrait se tirer d'ici.

— Je vais me taper la fille. Si tu veux, tu peux passer derrière. Mais c'est sa dernière nuit sur terre. Maintenant, change de disque et faisons des sandwiches.

— J'commence à être en manque. Faut que je prenne quelque chose.

— Jette un œil dans son armoire de toilette. Peut-être qu'elle a des pilules de régime.

— Tu avais dit que ça serait un boulot nickel, réglé en deux coups

de cuillère à pot. Juste histoire de s'occuper de deux petits branleurs, tu disais. Elle est flic. Et on va descendre son vieux aussi, un type en fauteuil roulant ? Tu sais ce qui nous attend si on se fait choper ?

— Boucle-la.

La fenêtre de la cuisine n'était pas fermée et je les entendais ouvrir des tiroirs, remuer des couverts, faire sauter la capsule d'une bouteille de bière.

Trouve un téléphone, me dis-je.

Non, ils pouvaient la tuer avant mon retour.

Je descendis de la véranda en refermant doucement la portemoustiquaire derrière moi et je me glissai dans l'ombre du pacanier jusqu'au vieil atelier de soudure. Sur le plan de travail était posé un marteau à panne ronde au manche épais, taché de graisse, avec une tête de la taille d'une demi-brique.

Je regagnai l'allée, m'accroupissant pour passer devant les fenêtres, et j'ouvris la porte donnant sur l'escalier de la cave. Les marches étaient en ciment, tapissées d'une croûte de boue séchée et de feuilles noircies. En bas, je vis à travers un carreau cassé de la porte une ampoule briller derrière un poêle et une silhouette dont la bouche était recouverte de sparadrap et les poignets attachés à un épais tuyau courant sur toute la longueur du plafond.

Je fixai d'un regard impuissant le dos de Temple, ses hanches potelées exposées aux regards, l'éclat de ses cheveux châains contre le plafond miteux. Seule la pointe de ses pieds nus touchait le sol, de sorte que la corde tirait sur l'articulation de ses bras et que ses épaules remontaient contre son cou.

Je dépliai mon canif, glissai la lame le long du jambage, sous le pêne, et entrepris de repousser ce dernier sur son ressort.

À cet instant une ombre se découpa sur l'escalier intérieur de la cave, puis Johnny Krause descendit quelques marches et apparut en pleine lumière, ses cheveux brillantins noués sur sa nuque en une petite queue de matador, une barbe blonde de cinq jours couvrant son menton. Il buvait au goulot une bouteille de bière à long col dont il pressait le verre froid contre sa joue. Il portait un tee-shirt à manches courtes portant l'inscription Texas A & M qui moulait les contours de son torse.

— Je laisserai pas les deux types qui sont là-haut te toucher. Mais toi et moi, on va passer un petit moment en amoureux, déclara-t-il.

*Deux ? Il avait bien dit deux ?*

Johnny Krause posa la bouteille de bière sur une chaise, afficha un large sourire et tira un peigne de la poche arrière de son jean. Il plaça les dents du peigne sur la gorge de Temple et les fit remonter jusqu'à son menton. Puis il lui caressa les cheveux, se pencha et l'embrassa au coin de l'œil.

À présent il me tournait le dos et je distinguais un petit automatique, probablement un calibre .25, enfoncé dans sa ceinture.

— Tu veux que j'enlève le sparadrap ? Suffit que tu clignes des yeux. Non ? J'aimerais t'embrasser sur la bouche, poupée. Que tu puisses t'asseoir un peu. Allons, réfléchis-y.

Il carra ses poings sur ses hanches.

— Ça va être un sacré rodéo, dit-il.

— Johnny ! Tillman a les gamins au bout du fil ! siffla un troisième homme du haut de l'escalier. Ramène-toi, bordel !

Johnny Krause gravit les marches quatre à quatre. Je repoussai de nouveau le pêne sur son ressort, ouvris la porte qui racla le sol en ciment et me glissai dans la cave.

Temple tourna la tête et posa les yeux sur moi. Au rez-de-chaussée, j'entendais Krause parler au téléphone.

— C'est exact. Je suis le commissaire McDonogh..., disait-il. Non, Ms. Carrol ne risque plus rien, mais il faut que quelqu'un surveille son père. Venez avec Mlle Ramirez. Je dois l'interroger au sujet de sa voiture, celle qui est garée dans l'arrière-cour.

Je posai le marteau sur la chaise et j'entrepris de cisailer le fil électrique enroulé autour des poignets de Temple. Au-dessus de ma tête, le plancher craquait sous les lourdes chaussures des intrus. Les yeux de Temple se trouvaient à quelques centimètres des miens, exorbités, emplis d'anxiété ; puis je m'aperçus que ce n'était pas moi qu'elle regardait mais quelque chose derrière mon épaule.

Un homme colossal vêtu d'une salopette bleu sombre se tenait en haut de l'escalier, nous tournant le dos, ses énormes fesses dépassant de l'embrasure de la porte. Puis il se retourna pour descendre les marches.

Je saisis le marteau posé sur la chaise et me glissai derrière le poêle. La gaine isolante du fil électrique enroulé autour des poignets de Temple était entaillée et les fils de cuivre visibles à l'œil nu.

Chacune des planches de l'escalier gémit sous le poids de l'homme en salopette. Une épaisse tignasse de cheveux noirs auréolait son crâne et des chaînes en or entouraient son cou. Il était en train de manger un sandwich au fromage ; ses gros doigts s'enfonçaient profondément dans le pain et y laissaient des traces noires.

Il se planta devant Temple en mâchonnant, caressant son visage du regard.

— Salut, fillette, lança-t-il.

J'abattis le marteau sur l'arrière de son crâne et vis la peau se fendre comme du cuir gris sous ses cheveux. Il se plia en deux, sa bouchée de pain coincée dans la gorge. Un cri ténu vint mourir sur ses lèvres comme s'il avait marché sur un caillou pointu.

Puis il se redressa et me regarda, le visage plissé à la fois de

stupéfaction et de rage. Un filet de sang d'un rouge vif s'écoulait de ses cheveux.

Je le frappai de nouveau, cette fois au-dessus de l'oreille. Ses yeux se révoltèrent et il tomba à genoux avant de s'écrouler sur le flanc, dans l'ombre. Mes mains tremblaient quand j'achevai de cisailer le fil électrique emprisonnant les poignets de Temple.

Elle arracha le sparadrap de ses lèvres, prit une inspiration hoquetante pour emplir ses poumons d'air. Je lui saisis le bras et désignai le plafond de la cuisine.

Sortant du cône de lumière près du poêle, nous regagnâmes l'ombre ; devant nous la porte était entrouverte, la liberté de la nuit à quelques secondes de distance.

Puis j'entendis quelqu'un dans l'allée, avançant d'un pas hésitant, le gravier crissant sous la semelle de ses chaussures. Le faisceau d'une lampe torche se glissa par la porte extérieure, éclaira d'une flaque de lumière les marches de ciment où se dessinait l'empreinte de mes bottes.

L'homme posa prudemment un pied sur la première marche, puis le retira et essaya de diriger le faisceau de sa lampe dans la cave sans s'approcher davantage de la porte.

Je retournai l'homme inconscient sur le dos et palpai ses poches, puis glissai la main sous le plastron de sa salopette. Mes doigts se refermèrent sur la crosse d'un Ruger .22 automatique.

M'éloignant de Temple, je me dirigeai rapidement vers la porte et me retrouvai soudain en contrebas de l'homme à la lampe de poche. Il tenait mollement un automatique .45 chromé dans la main droite. Sa bouche s'ouvrit toute grande.

Je braquai le Ruger sur sa poitrine et ôtai le cran de sûreté, bien que je n'aie aucun moyen de savoir s'il y avait une balle dans la chambre.

— Jette-le, mon gars ! lançai-je. Maintenant !

Il se figea, sa main serrant étroitement la poignée du .45. Il avait un petit visage rond et d'énormes tatouages bleus tapissaient l'intérieur de ses bras.

— Tu peux rester en vie ! repris-je. Jette-le et tire-toi !

Dans ses yeux je vis le temps s'arrêter, la grande question qu'il s'était toujours posée – était-il vraiment lâche, comme il l'avait toujours secrètement redouté ? Était-il prêt à tout risquer et à s'enfoncer dans les profondeurs de l'enfer, sans aucun réconfort hormis les résidus de la dernière injection qu'il s'était envoyée dans les veines ?

Il déglutit, le pistolet s'élevant dans les airs comme un ballon détaché de sa main. Puis soudain son souffle s'étrangla dans sa gorge, son visage sembla se décomposer et il jeta le calibre .45 dans les plates-bandes avant de s'élancer vers la route.

J'expirai longuement et je m'essuyai les yeux sur la manche de ma chemise.

Temple sortit de la cave derrière moi. La villa était silencieuse, à l'exception du ronronnement du climatiseur et du murmure de la télévision. Le vent emplissait le pacanier dont les feuilles s'élevaient comme des oiseaux devant la lune. Je posai la main entre les omoplates de Temple et j'essayai de l'entraîner vers la route, mais je la sentis se raidir.

— Non... Mon père, articula-t-elle silencieusement.

Mais Johnny Krause devança toutes les décisions que nous aurions pu avoir à prendre. Il surgit sur le porche, laissant la portemoustiquaire se refermer en claquant derrière lui.

— Qu'est-ce que fout Tillman, Skeet ? lança-t-il dans les ténèbres.

Nous nous regardâmes fixement.

Il tira avec son .25 automatique, des étincelles fusant dans la nuit. Les détonations claquèrent aussi sèchement que des pétards. Au moins deux balles touchèrent le pare-brise de l'Avalon, et l'une ricocha sur l'avant incurvé du van de Beau.

Presque au même moment, je levai le Ruger à deux mains, bras tendus devant moi, et j'appuyai sur la détente. La première balle s'enfonça dans une surface en bois quelque part à l'intérieur de l'atelier de soudure, mais quand je tirai la seconde, je vis son bras gauche tressaillir comme s'il avait été piqué par une guêpe.

Puis il se rua à travers la cour, bondit par-dessus une barrière et un fossé d'irrigation et se mit à courir à toutes jambes dans le champ en direction de la rivière.

— Est-ce que ça va, Temple ? murmurai-je.

— Mon père est attaché dans la chambre. Il faut que j'y aille, dit-elle.

— Tu vas bien ?

De petits vaisseaux de sang teintaient de rose la cornée de ses yeux. Son visage exprimait une intensité de colère, de souffrance et d'humiliation que je n'y avais jamais vue auparavant, comme une feuille de papier maculée d'eau placée devant une ampoule. Elle rentra dans la maison sans répondre à ma question.

J'éjectai la douille coincée dans le Ruger, puis je fis descendre Beau à reculons de son van et je m'emparai d'un rouleau de corde suspendu à un crochet. Je sautai en selle, j'accrochai la corde au pommeau et je me penchai en avant, appuyé sur les étriers. Il ne fallut que quelques secondes à Beau pour traverser la cour et le fossé d'irrigation ; puis je lui administrai une claque sur la croupe et je sentis toute sa puissance se déployer sous moi.

Beau était magnifique quand je lui lâchais la bride. Ses muscles ondulaient comme de l'eau et jamais sa foulée ne connaissait la



moindre hésitation. Le martèlement sourd de ses sabots sur la terre du champ, l'exhalaison rythmique de son souffle, la confiance absolue qu'il vouait au but que nous poursuivions l'un et l'autre étaient semblables à des créations conjointes de bruit, de puissance et de mouvement situées hors du temps. Des éclairs dansaient à l'intérieur de nuages d'orage qui se déployaient d'un horizon à l'autre tel un couvercle noir sur une bouilloire. Mais jamais l'électricité, le vent, la boue, un journal s'envolant dans une bourrasque ou les cosses desséchées de pavots bruissant dans un champ ne perturbaient Beau, à l'inverse de la plupart des chevaux. Bien au contraire, il semblait puiser du courage dans le danger même, et sa loyauté envers moi ne faiblissait jamais.

Je voyais Johnny Krause courir à quelque distance, le visage tourné vers nous.

Je traversai un fossé et gravis une côte, prenant la direction d'une courbe du fleuve où trois peupliers de Virginie poussaient au bord de l'eau. Je donnai du mou à la boucle que formait l'extrémité de la corde, en rabattis une partie dans ma main droite et la fis tourner au-dessus de ma tête.

Johnny Krause se retourna et fit feu avec son automatique, mais Beau ne broncha pas. Je lançai le lasso en direction de la tête du fuyard et vis la boucle s'abattre sur son cou et l'une de ses épaules. Je me penchai en arrière sur la selle, enroulai la corde autour du pommeau et sentis le nœud coulant se resserrer autour de la gorge de Krause. Alors je fis faire volte-face à Beau et j'enfonçai mes talons dans ses flancs.

La corde jeta Krause à terre et le traîna sur le sol, culbutant et s'étranglant, heurtant un tronc d'arbre, projeté dans un amoncellement de grillage et de poteaux en cèdre que quelqu'un avait empilés et partiellement brûlés.

Je bridai ma monture en arrivant sous un peuplier de Virginie. Je détachai la corde du pommeau, jetai le rouleau par-dessus une branche et en rattrapai l'extrémité. Krause s'efforçait de se hisser sur ses pieds, de glisser les doigts sous la corde qui cisailait sa gorge. J'enroulai de nouveau la corde autour du pommeau, talonnai Beau et sentis Johnny Krause quitter le sol et s'élever dans les airs, ses bottines s'agitant frénétiquement.

Tandis que la selle de Beau émettait des craquements sous la tension de la corde, je regardais le visage de Johnny Krause virer au gris puis à l'écarlate, sa langue lui sortant de la bouche.

Puis j'aperçus les phares d'une voiture échouée dans un fossé et la silhouette d'un homme qui courait vers moi.

« *Qu'est-ce que tu fais ici, L.Q. ?* demandai-je.

— *Il faut que quelqu'un te ramène à la raison. C'est peut-être comme ça*

*que je fonctionne, mais pas toi, déclara-t-il.*

*— Il s'en est pris à Temple. Ça n'est pas le faire payer assez cher que de le pendre.*

*— N'accorde pas d'importance aux types de son espèce. C'est ça, la leçon qu'on aurait dû apprendre à Coahuila. »*

Beau tira sur ses rênes d'un brusque mouvement de tête et s'ébroua en piaffant, gonflant ses flancs comme quand il n'avait pas envie d'être sellé.

Je libérai la corde et la laissai se dérouler du pommeau. J'entendis Johnny Krause heurter le sol avec un bruit sourd, sa respiration semblable à un cri étouffé.

Puis je regardai Ronnie Cross passer au travers de la silhouette de L.Q., la pulvérisant comme autant de fragments de verre noir dans l'éclat des phares brillant à l'arrière-plan.

— J'étais chez vous avec Essie et Lucas quand ces types ont appelé, lança-t-il. On a rameuté des Texas Rangers.

J'essayai mes mains sur mes cuisses et le regardai en silence du haut de ma selle. Puis, comme si je m'éveillais d'un rêve, je levai les yeux, contemplai le vent dans les peupliers de Virginie et me demandai, une fois encore, quel homme vivait véritablement en moi.

Le lendemain matin, je chargeai ma réceptionniste de téléphoner chez Earl Deitrich et de demander à parler à l'ancien mercenaire du nom de Fletcher Grinnel.

— Hier soir, j'ai pendu un fumier dénommé Johnny Krause à un arbre, déclarai-je.

— Vous êtes un homme très occupé.

— Il vient de vous balancer pour le meurtre de Cholo Ramirez. Jetez un œil sur les statistiques du nombre de prisonniers exécutés ces temps-ci au Texas, Grinnel. Vous voulez vraiment vous payer un aller simple à la place d'Earl Deitrich ?

— Répétez-moi ça ?

Trois semaines plus tard, un samedi après-midi, Peggy Jean Deitrich gara sa voiture devant chez moi et traversa la pelouse. J'étais occupé à planter des rosiers le long des treilles que j'avais clouées à des poteaux de part et d'autre de l'allée. Je les avais peints en blanc, ainsi que la poutre, et par contraste les roses étaient d'une couleur aussi vive que des gouttes de sang.

Les racines étaient entourées de terreau et de sciure, le tout enveloppé de toile humide, et mesuraient un mètre de diamètre. Je m'agenouillai sur l'herbe, découpai la toile et lavai les racines au jet, puis les enfonçai dans un trou fraîchement creusé que j'avais rempli de fumier de cheval. Je plongeai l'extrémité du tuyau dans le trou et regardai l'eau couverte d'écume brune s'élever jusqu'au bord, avant d'entreprendre de combler le trou avec des pelletées de compost.

— Tu fais ça dans les règles de l'art, déclara-t-elle.

Puis elle s'assit sur ma chaise pliante en métal, à l'ombre.

— Qu'est-ce qui se passe, Peggy Jean ?

Elle portait une chemise écossaise à boutons-pressions, un jean avec une étroite ceinture marron ouvragée à la main et ornée d'une boucle en argent, et des bottes bien cirées. Une bourrasque de vent agita la myrte au-dessus de sa tête, créant des jeux d'ombre et de lumière sur sa peau, et l'espace d'un instant je nous revis ensemble parmi les chênes surplombant la rivière, le jour où elle m'avait laissé perdre ma virginité en elle.

— Jeff a été libéré sous caution et il ne réalise toujours pas qu'il va sans doute se retrouver en prison, déclara-t-elle. Earl s'attend à être accusé de meurtre d'un jour à l'autre et il est généralement ivre avant midi. Sans oublier qu'il se montre en public sans s'être rasé ni lavé. Mais tu es peut-être au courant de tout ça.

— Non, désolé. Ça ne m'intéresse plus de savoir de ce qu'ils font.

— Nous nous dédions de l'acquisition du terrain dans le Wyoming. Les créanciers d'Earl le somment de s'acquitter de toutes ses dettes. Je pense que c'est ce que tu avais prévu, Billy Bob.

— Earl s'est fourré tout seul dans la mouise, Peggy Jean.

— Je veux que tu sois notre avocat.

— Pas question.

— Je peux te payer. Earl a une assurance vie d'un million de dollars. Je peux emprunter là-dessus.

Je secouai la tête.

— Je vais plutôt te donner un conseil, et ça ne te coûtera pas un centime. Quand tu es pauvre et que tu commets un crime, la procédure judiciaire est rapide et te met littéralement en pièces. Quand tu es éduqué et que tu as de l'argent, cela devient une affaire de longue haleine, comme pour un malade en phase terminale de cancer qui peut se permettre de suivre différents traitements dans le monde entier. Mais tôt ou tard, il finit à Lourdes. C'est ce qui attend Earl. Il va être de plus en plus aux abois, et de plus en plus de gens vont profiter de la situation. Il va se faire manger tout cru et tôt ou tard il se retrouvera à Lourdes. Si j'étais son avocat, je lui conseillerais de négocier une réduction de peine maintenant et d'essayer d'échapper à la peine capitale.

Elle se leva de sa chaise et contempla la maison, l'écurie, Beau dans son enclos, l'éolienne tournoyant dans la brise, les champs qu'on avait fauchés et qui étaient marbrés d'ombres, les saules agités par le vent autour de l'étang.

Puis elle leva les yeux et regarda la planche de chêne que j'avais suspendue à la poutre au-dessus de l'allée.

— Pourquoi as-tu baptisé ta maison « Bois de cœur » ?

— À cause d'une histoire que mon père m'a racontée le jour où j'ai été baptisé. C'est à propos de la façon dont certains arbres grandissent à partir d'un anneau central.

Je m'assis sur la chaise pliante, saisis une carafe en plastique pleine de Kool-Aid et remplis un bocal à confiture. J'avais les cheveux humides de sueur ; à l'ombre, le vent semblait frais sur ma peau.

Elle se tenait derrière moi et son ombre croisait la mienne sur la pelouse. Puis le soleil se cacha derrière un nuage et nos ombres pâlirent avant de disparaître. Elle me caressa les cheveux, de bas en haut, comme elle l'aurait fait à un enfant.

— Bois de cœur, c'est un joli nom, dit-elle. Au revoir, Billy Bob.

Puis elle s'en fut. Je ne la revis jamais.

Après Labor Day, le temps devint sec et chaud et des feux éclatèrent dans les collines à l'ouest des terres argileuses, des lueurs furtives qu'on apercevait la nuit depuis la grande route, comme une flamme d'un rouge indistinct brûlant derrière du verre noir. Je m'efforçais de ne plus penser aux Deitrich mais plutôt de me concentrer sur ma propre vie, sur les attentes et les promesses que chaque matin réserve à ceux qui acceptent toute nouvelle journée comme le don qu'elle représente.

Fletcher Grinnel avait dénoncé Earl Deitrich devant un grand jury et Kippy Jo avait été blanchie de l'accusation de meurtre sur la personne de Bubba Grimes. Elle et Wilbur s'étaient rendus dans le Wyoming pour entreprendre le forage de leur terrain, bien que la jeune femme

soutînt toujours que le puits serait stérile.

Lucas se préparait à regagner l'université A & M et évoquait la possibilité qu'Esmeralda le rejoigne là-bas. Mais Ronnie trouvait régulièrement des prétextes pour me rendre visite et demander de ses nouvelles ; quant à Esmeralda, elle trouvait toujours le moyen de passer quand il était là. Dans ces moments-là, je dévisageais Lucas avec le serrement de cœur qu'un parent éprouve quand il sait que son enfant va souffrir sans que personne soit en faute, et que ce serait faire preuve de mépris à l'égard de son courage que de tenter de le préserver des rites de passage à l'âge adulte.

Temple Carrol et moi ?

Elle disait toujours que je vivais avec des fantômes.

Mais j'avais beau me répéter chaque jour que j'en avais fini avec les Deitrich, avec l'avarice et les faux-semblants du monde qu'ils représentaient, je savais qu'il n'en était rien. Ils faisaient trop partie de ce que nous étions, de la ville, de notre histoire, de l'innocence et de la bonté que nous avions peut-être créées comme une représentation fantasmée de nous-mêmes en la personne de Peggy Jean Murphy.

Les Deitrich revinrent dans ma vie par le biais d'un coup de téléphone. Et d'une façon qui ne me permettrait jamais de me détacher tout à fait d'eux.

Un coup de fil de Jessie Stump, à minuit.

— Je croyais que vous aviez quitté la région, dis-je.

— J'suis malade, répliqua-t-il.

— Allez à l'hôpital.

— J'en ai pas besoin. Mon père, il savait arrêter les saignements et guérir les brûlures. Il soignait les verrues avec de la mélasse et les boules de poils qui viennent de l'estomac des vaches... Je vais vous envoyer de l'argent pour que le cercueil de Skyler soit enterré dans le cimetière d'une église.

— J'ai récupéré ses objets personnels dans la chambre de sa pension. Je les enverrai où vous voulez. Pourquoi ne pas honorer sa mémoire et refaire votre vie ailleurs ?

— J'ai pas besoin de ses effets personnels. Il m'a donné sa montre. Celle que son arrière-arrière-grand-père portait à Alamo. Elle est au creux de ma main et je la regarde alors même que je vous parle.

— Elle a été restituée aux Deitrich.

— Ouais..., commença-t-il.

Mais il n'acheva pas sa phrase.

— Les Deitrich vous l'ont donnée ? demandai-je.

— Je vais être riche, mon gars. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Maintenant, faites ce que je vous ai dit pour le cercueil.

— Écoutez-moi bien, Stump. Un type originaire de Nouvelle-Zélande, un certain Fletcher Grinnel, a avoué le meurtre de

Mr. Doolittle. Il va plonger. Même chose pour Earl Deitrich. Restez à l'écart de chez eux.

— Vous êtes inquiet pour cette femme ? Combien de temps vous allez mettre à piger, mon gars ?

Je ne pus fermer l'œil de la nuit.

Mais le matin venu, je sus ce que je devais faire. J'appelai Earl Deitrich chez lui.

— Jessie Stump est revenu dans le coin, dis-je. Je crois qu'il a l'intention de vous faire exploser la cervelle.

— Ça ne date pas d'hier, si ?

— Et je crois que quelqu'un, chez vous, lui facilite la tâche.

— Judas est parmi nous ? Et vous me dites ça parce que vous êtes un brave type ? Très bien, brave type, vous avez fait votre devoir.

— Il est en possession de la montre de Skyler Doolittle. Comment s'est-elle retrouvée là ?

Je l'entendais respirer dans le silence.

— Vous êtes en train de me dire que ma femme essaie de me faire descendre ? lança-t-il enfin. Vous êtes un pervers, un détraqué !

Je reposai doucement le combiné sur son socle. Je ne pouvais le blâmer d'éprouver ces sentiments.

Le même jour, je déjeunai en compagnie de Marvin Pomroy à l'épicerie mexicaine située en face du palais de justice. Marvin m'écouta attentivement, puis il resta un long moment silencieux. Il s'éclaircit la gorge et porta son verre de limonade à ses lèvres. Dans le courant d'air émanant du ventilateur à pales qui nous surplombait, son visage semblait frais, serein et rose.

— Pourquoi est-ce Deitrich que vous avez d'abord appelé, et non moi ? s'enquit-il.

— J'ai laissé entrevoir à Peggy Jean ce qu'allait être leur vie au cours de l'année à venir. Je crois bien que par ma faute, elle s'est mise à envisager d'autres choix.

Marvin s'essuya la bouche avec sa serviette, s'empara de la note et fit l'addition.

— Vous n'avez rien à dire ? demandai-je.

— Si. Peut-être qu'Earl Deitrich va enfin faire quelque chose de bien, pour changer, répliqua-t-il. Par exemple, nous débarrasser de Jessie Stump.

Mais deux heures plus tard, il m'appela chez moi, comme je m'y attendais.

— Hugo envoie deux adjoints chez les Deitrich. La prochaine fois que vous orchestrez un déraillement de train, ne m'en parlez pas, jeta-t-il avant de raccrocher.

Ce soir-là, Jeff Deitrich se rendit chez Val's Drive-In dans sa décapotable jaune, le toit baissé. C'était une magnifique nuit d'automne ; une grosse lune jaune était suspendue au-dessus des collines, l'air était tiède et embaumait la fumée de bois de pin et les dernières fleurs. Le parking était bondé et les carrosseries des voitures de sport et des Jeep de ses amis luisaient sous les lumières électriques. Il remonta une allée au volant de sa décapotable, puis une autre, observant les visages et les petits groupes d'adolescents qui bavardaient avec animation entre les voitures garées. Mais personne ne semblait regarder dans sa direction, comme s'il n'était qu'un spectateur, qu'il ne faisait plus partie du jeu.

Il effectua un demi-tour dans la rue et franchit à nouveau l'entrée principale du drive-in. Pourquoi avaient-ils tous l'air plus jeunes que lui ? La plupart étaient des lycéens, ou bien des types qu'il avait toujours considérés comme à peine dignes d'être remarqués. Où étaient Chug, Warren et Hammie ?

La seule place libre se trouvait à l'autre extrémité du parking, près d'une benne qui vomissait ses ordures dans les mauvaises herbes. Il s'y gara en marche arrière de façon à garder l'œil sur les voitures qui passaient. Ce n'était qu'une question de temps avant que ses vieux potes ne se pointent, après quoi ils se rassembleraient autour de sa voiture et tourneraient en dérision les foutaises judiciaires qu'un binoclard du nom de Marvin Pomroy essayait de lui faire casquer.

Sous son siège était dissimulé un étui à cigarettes en argent contenant deux joints étroitement roulés d'herbe mexicaine saupoudrée d'héroïne pour lui donner un peu de nerf.

Abritant la flamme de ses mains en coupe, il alluma l'un des joints. Il retint la fumée au fond de ses poumons et se sentit partir tandis que le papier à cigarette s'embrasait et brûlait en crépitant, l'extrémité incandescente se rapprochant de ses lèvres à chaque bouffée.

La serveuse fixa un plateau en aluminium à la fenêtre de la décapotable. Elle était mignonne dans son uniforme de rayonne mauve et blanc, la bouche pareille à une cerise, les cheveux décolorés bouclant sur ses épaules.

— Ça te dit, un pétard mexicain ? lança-t-il.

— Qu'est-ce que c'est ? répliqua-t-elle.

— Je reviendrai te prendre tout à l'heure. Je suis Jeff Deitrich.

— C'est mon père qui me reconduit chez moi. Vous voulez quelque chose ? J'ai une commande qui refroidit au guichet.

Elle lui apporta un sandwich au poisson et une chope de bière froide. Un flot de musique se déversait des haut-parleurs fixés aux piliers supportant les bâches goudronnées que le propriétaire déployait sur des filins quand il pleuvait ou durant la canicule de la journée. Jeff se dirigea vers les toilettes des hommes, adressant un

signe de tête à des adolescents qui auraient dû le reconnaître mais ne le reconnurent pas. Lorsqu'il revint, certains lui jetèrent un rapide coup d'œil puis détournèrent le regard.

— T'as un problème ? lança-t-il à un adolescent maigrichon aux cheveux coupés en brosse, vêtu d'un coupe-vent rouge et d'un tee-shirt, appuyé contre un van bricolé.

— Pas moi, répliqua l'adolescent avant d'adresser une grimace à sa copine.

— Désolé, mon pote. Je t'ai pris pour quelqu'un d'autre, marmonna Jeff.

Puis il s'éloigna en se demandant pourquoi il venait de mentir.

Est-ce qu'il était en train de perdre la boule ?

Il n'arriva pas à finir son sandwich. Le vent tomba et des relents douceâtres de pourriture s'élevèrent de la benne et lui montèrent à la tête. Il rabattit le toit de sa décapotable et remonta les vitres, puis regarda à travers le pare-brise un Noir portant l'uniforme du service de sécurité verrouiller une porte à barreaux à l'arrière des cuisines. Le garde tourna la clef dans la serrure, puis secoua la porte pour s'assurer qu'elle était bien fermée.

Jeff déglutit tandis que des gouttes de sueur perlaient sur son front et qu'un spasme lui contractait l'estomac, comme si quelqu'un en égratignait la surface à l'aide d'un clou.

Je n'irai pas en prison. Ça ne va pas m'arriver, se dit-il. Je ne dois pas penser à ce genre de trucs.

Il saisit le mégot écrasé dans le cendrier et le second joint dans l'étui à cigarettes, descendit la vitre côté passager et les jeta dans les ténèbres.

Quand il regarda de nouveau à travers le pare-brise, ses yeux se posèrent sur le flanc de la T-Bird 1961 de Ronnie Cross. Ce dernier fit demi-tour à l'extrémité du parking, puis se gara sur une place qui venait de se libérer. Sans pouvoir s'expliquer pourquoi, Jeff éprouva à son égard un sentiment de familiarité et d'amitié qu'il n'avait jamais ressenti auparavant.

Il descendit de sa décapotable, se dirigea vers la vitre côté conducteur et posa ses mains sur le toit. Ronnie leva les yeux et le considéra une seconde à peine, puis il appuya ses paumes sur le volant et regarda droit devant lui.

— J'en veux à personne, Ronnie, lança Jeff. Ce type, Johnny Krause, ne raconte que des conneries. Jamais je ne ferais de mal à Essie.

Le Mexicain s'empara d'un cure-dents posé sur le tableau de bord et le glissa dans sa bouche.

— Ouais, eh bien, on doit se retrouver pour aller dîner, Essie, Lucas et moi, répliqua-t-il. Tu devrais peut-être te joindre à la fête.

— Vous êtes tous potes, hein ?



— Tu sais comment c'est.

Ronnie jouait avec le cure-dents et ne regardait pas le visage de Jeff.

Ce dernier sentit sa gorge se nouer, puis il entendit sortir de sa bouche une voix qui ne semblait pas lui appartenir, une voix veinée de faiblesse et de peur.

— Comment c'est là-bas ? souffla-t-il. Je veux dire, c'est vraiment moche ?

— Où ça, là-bas ?

— En taule. On entend tout un tas d'histoires...

— À propos de types qui se font enfiler dans les douches ? lança Ronnie.

— Ouais, ce genre de trucs.

— J'en sais rien. Je me suis retrouvé une fois en centre de détention pour mineurs, mais j'ai jamais fait de taule. Je ne suis pas un criminel.

Ronnie leva enfin les yeux et les riva au visage de Jeff.

Quand celui-ci regagna sa voiture, il se sentait humilié, le visage parcouru de picotements. Mais il n'aurait su dire pourquoi.

Une heure plus tard, il franchit la grille à bestiaux et s'engagea sur la route menant chez lui. L'air était sec et frais et Jeff sentait la fumée d'un incendie dans les bois quelque part au-dessus de chez eux. Oui, il distinguait même une lueur rouge baignant le ciel et des cendres s'élevant devant la lune, provenant peut-être de la ravine qui descendait jusqu'à la rivière. Mais des pompiers s'en occupaient certainement et l'incendie ne présentait aucune menace pour leur maison.

Il se gara contre la façade latérale de la villa et décida de passer la nuit dans le cottage vide de Fletcher. À cette heure-ci, sa belle-mère devait être endormie dans sa chambre, la porte fermée à clef, tandis que son père errait sans but au rez-de-chaussée plongé dans l'obscurité, la bouche sale, dégageant des relents semblables à ceux d'un club de sport, ou passait des coups de fil longue distance à des gens qui lui raccrochaient au nez.

Il saisit au passage une bouteille à moitié vide de Cold Duck posée sur une table près de la piscine et but au goulot en se dirigeant vers le cottage. De minuscules fragments de cendres venaient se poser sur l'eau et flottaient comme des papillons de nuit calcinés dans l'éclat des projecteurs allumés sous la surface.

À la lisière des bois, loin au-dessus de la villa, Jessie Stump l'observait à la jumelle.

Earl effectua une série de pompes dans le noir sur le plancher de sa bibliothèque. Un, deux, un, deux, un, deux, ses bras se gonflant de sang et de testostérone, les tendons de son cou, de son dos et de ses fesses irradiant une puissance physique qu'il n'aurait jamais cru

posséder. La lune était pleine, d'un jaune marbré au-dessus de la cime des arbres bordant la crête des collines ; elle brillait à travers les portes-fenêtres et éclairait les murs et leurs rangées de livres d'une lumière terne de la couleur du vieil ivoire.

Il se dévêtit dans la salle de bains, se rasa devant la glace en pied, se doucha et se lava les cheveux. Puis il se brossa les dents et se gargarisa avec du bain de bouche avant d'enfiler une chemise de flanelle légère, un pantalon en toile kaki et des chaussures basses. Tout en se peignant devant la glace, il tourna le menton de gauche et de droite, intrigué par la façon dont la lumière se réfléchissait sur sa peau rasée de frais.

Alors elle fermait les portes des chambres à clef, maintenant ? À l'époque médiévale, le seigneur du château l'aurait tout simplement emmurée vivante. Mais il était déterminé à ne pas céder au désir de vengeance. Pourquoi lui reprocher les sentiments qu'elle éprouvait ? Bien qu'elles s'en défendent, les femmes étaient sexuellement attirées par les hommes riches, et il ne l'était plus. Mais il n'aurait pas imaginé qu'elle puisse le faire assassiner par Jessie Stump.

Plus tôt dans la soirée, il avait trouvé le système d'alarme des portes de derrière désactivé. Ce n'était pas l'effet du hasard. Quelqu'un avait pianoté les chiffres du code de manière délibérée, préméditée.

En fait, l'iniquité dont elle faisait preuve l'intriguait, faisait naître dans ses reins un désir diffus qu'il ne comprenait pas vraiment. Non, la cause n'en était pas sa malveillance à proprement parler ; ce qui le titillait était plutôt sa propre capacité à la détecter, à la déjouer et à la transcender, à l'égaliser et à la surpasser.

Alors comme ça, le meilleur assassin qu'elle avait pu engager était un pitoyable individu à la dérive comme Jessie Stump ? C'était risible. Mais en réalité, ça se tenait. Elle n'avait pas d'argent. Il était facile de manipuler un imbécile comme Stump avec trois fois rien – une montre ancienne offerte en cadeau – et de s'en débarrasser par la suite.

Peggy Jean méritait peut-être qu'il lui accorde un peu plus d'estime.

Il sortit par la porte principale et contempla les constellations dans le ciel, la lueur de flammes de l'autre côté de la crête, la longue vallée verte qui s'étirait devant la villa. Il pouvait vraisemblablement s'abstenir de rembourser ses emprunts pendant encore sept ou huit mois, après quoi tout cela appartenait à quelqu'un d'autre. À cette pensée, ses veines se contractèrent à la manière d'un bandeau d'acier sur le côté de son crâne.

Il promena le faisceau de sa lampe de droite et de gauche dans l'obscurité et attendit que les deux adjoints qui montaient la garde dans sa propriété gravissent les strates de dalles noires constituant l'entrée de la villa.

— Entrez donc manger une coupe de glace et des fraises avec moi, les gars, leur dit-il. Je n'aurai plus besoin de vous ce soir.

— J'ai braqué mon projo sur les arbres là-haut, près de la crête, répondit l'un d'eux. Ma main à couper que j'ai vu un reflet sur des verres de jumelles.

— C'était probablement un garde forestier, répliqua Earl. J'ai l'impression que les éclairs de chaleur ont déclenché un départ de feu dans la ravine.

Les deux adjoints échangèrent un regard.

— On n'a pas entendu parler d'un incendie dans la ravine, dit l'un d'eux.

— Il y en a sûrement un. Vous ne le sentez pas ?

— Il y avait un incendie à dix ou onze kilomètres en remontant la rivière, reprit l'homme. Le vent soulevait beaucoup de cendres, mais il n'y a pas de feu dans la ravine, m'sieur.

— Je suis sûr que quelqu'un s'en occupe, trancha Earl.

Il les fit entrer et leur servit à manger sur la table de la cuisine tout en regardant sa montre et en feignant de s'intéresser à la banalité de leur conversation. Après leur départ, il regarda par la vitre jusqu'à ce que leurs voitures aient franchi la grille à bestiaux et aient disparu derrière une dénivellation sur la longue route à deux voies. Puis il regagna la bibliothèque et prit le Smith & Wesson calibre .38 dans le tiroir de son bureau, fit jaillir le barillet de son logement, puis le remit en place avec un cliquetis.

Il se rendit dans la cuisine, ouvrit le boîtier de commande du circuit électrique et coupa tout l'éclairage extérieur y compris celui du patio, de la terrasse et de la piscine. À présent la lune était voilée, et les collines qui dessinaient leur arrondi à l'arrière de la maison se découpaient contre les étoiles. Il ouvrit grand la porte-fenêtre donnant sur le patio et huma l'odeur semblable à un gaz des chrysanthèmes et la fumée portée par le vent.

Il choisit un lourd siège en chêne à l'endroit où le couloir de la salle à manger rejoignait la cuisine, là où il pourrait surveiller la terrasse latérale en même temps que la piscine, puis il s'assit et posa le Smith & Wesson sur sa cuisse. Les banquiers et les organismes de crédit pouvaient lui reprendre sa villa et ses voitures, ses pur-sang et ses terrains pétrolifères, même son matériel pour la pêche à la mouche et ses collections d'armes à feu et de pièces de monnaie rares, mais Earl Deitrich allait laisser derrière lui un signe de ponctuation qu'aucun d'eux n'oublierait jamais. Et sa femme non plus.

Il n'avait jamais tué personne. Il ne s'était pas battu au Vietnam parce qu'il était stationné en Allemagne ; en conséquence, il avait toujours dû rivaliser avec le soldat dont Peggy Murphy avait été vraiment amoureuse et qui avait péri à Chu Lai. Elle le niait, mais il n'était pas dupe. Lorsqu'ils faisaient l'amour, elle gardait les yeux fermés du début à la fin, lui refusant ses lèvres, et le plaisir sexuel

qu'il lui donnait restait toujours étouffé en elle, quelle qu'en soit l'intensité.

Il serra les mâchoires, ouvrant et fermant la main sur la crosse guillochée de l'arme. Ça allait être un vrai plaisir de coller une balle dans les tripes de Jessie Stump.

Puis il entendit la clef tourner dans la serrure de la porte de sa chambre. Peggy Jean apparut au sommet de l'escalier incurvé, en chemise de nuit blanche, les cheveux déployés sur les épaules, ses pieds nus laqués par le clair de lune.

La haine qu'il vouait à sa femme lui avait fait oublier à quel point elle pouvait être belle, même lorsqu'elle se souciait le moins de son apparence. Il s'apprêtait à prendre la parole lorsqu'il entendit des pas près de la piscine. Il se dressa, leva les yeux vers Peggy Jean et porta un index à sa bouche, à peine capable de contrôler l'énergie, l'excitation et la jubilation qui enflaient dans sa poitrine.

La lune s'était cachée derrière un nuage noir, mais il parvint à distinguer une silhouette qui traversait le patio en direction de la porte de derrière. Il arma le chien du Smith & Wesson, humecta ses lèvres, visa à deux mains, s'efforçant de stabiliser le guidon tremblant au-dessus du sternum de l'intrus.

Il appuya sur la détente. Ce fut un tir parfait, en pleine gorge ; il était même certain d'avoir entendu l'impact, un heurt assourdi, pareil à celui d'une balle qui s'enfonce dans une pastèque.

Puis il cribla systématiquement sa cible de balles ; une au coude, une dans le haut de la cuisse, une autre encore juste au-dessus de l'entrejambe, une dernière en plein visage.

Il releva le revolver à angle droit avec ses deux mains, le corps incliné sur le côté, le cœur tambourinant sous l'effet de l'adrénaline. Jamais il n'avait connu pareille exaltation et, pour la première fois, il comprenait comment des hommes pouvaient en arriver à aimer la guerre.

À présent Peggy Jean se tenait à ses côtés, le visage crispé par la peur, les yeux braqués sur les ténèbres. Son haleine était aigre et il s'en détournait.

— Billy Bob Holland t'a balancée, Peggy Jean.

— Quoi ? balbutia-t-elle.

— J'ai tué Stump. Je l'ai foutu en l'air. Bon Dieu, je l'ai fait.

Il s'approcha du boîtier de commande et entreprit de relever les rangées d'interrupteur avec la paume. Quand il se dirigea vers la porte ouverte, sa femme était dehors, dans le patio, sa peau blanche sous la lumière des projecteurs, les doigts plaqués sur la bouche.

Jeff Deitrich flottait sur le ventre dans la piscine ; le sang qui s'échappait de ses blessures se répandait comme des panaches de fumée rouge dans l'eau illuminée.

Jamais nous n'aurions aucune certitude concernant les événements qui suivirent, à moins d'accepter les explications que Kippy Jo Pickett nous en donna par la suite.

Earl s'en fut errer dans le jardin, le Smith & Wesson pendant au bout de son bras. Le vent soufflait plus violemment mais sa peau semblait engourdie, morte au toucher, comme brûlée par un froid intense. Sur sa gauche, il vit le feu dans la ravine rougeoyer contre les nuages et des escarbilles se déployer en éventail dans le ciel avant de retomber sur le toit.

Il n'y avait aucun bruit. Il fit jouer sa mâchoire pour se déboucher les oreilles, tenta de réfléchir à ce qu'il venait de faire. Mais c'était comme émerger d'un coma éthylique. Les images et les voix s'étaient muées en bris de verre qu'il ne parvenait pas à réassembler dans son esprit. Était-il possible qu'il ait tué son propre fils à peine quelques instants plus tôt ?

L'incendie avait escaladé les versants de la ravine et progressait sur l'épais tapis d'herbe morte dans les bois, rampant le long des troncs jusqu'à atteindre les frondaisons des arbres. À présent le ciel était rouge et jaune, empli de tourbillons de cendres et de fumée, et la chaleur aussi intense et vive qu'une flamme de bougie sur son visage.

Pourquoi Peggy Jean n'avait-elle pas appelé les pompiers du comté ?

Il se retourna et contempla la villa. Elle semblait engloutie dans la fournaise, recroquevillée, la symétrie de ses lignes faussée, et de la fumée s'élevait de ses corniches. L'auvent rayé blanc et noir surplombant le patio latéral s'enflamma brusquement en crépitant sèchement dans le vent ; les fleurs des parterres se raidirent et leurs pétales tombèrent tels des confettis sur la terre recuite.

À cet instant il l'aperçut à une fenêtre du rez-de-chaussée, parlant avec insistance au téléphone.

Enfin, elle faisait ce qu'il fallait, songea-t-il.

Le camion des pompiers surgit en trombe sur la route, plus tôt qu'il ne s'y attendait, semblant presque surgir de nulle part.

Il avait sans doute l'air passablement idiot, planté comme ça devant chez lui, un revolver à la main.

Oh, et puis qu'ils aillent au diable.

C'était un camion équipé d'une pompe, aux vitres couvertes d'une pellicule de boue, sur le marchepied duquel se tenaient une multitude

de silhouettes sombres et coiffées de chapeaux qui se tenaient aux barres métalliques. Le conducteur se gara parallèlement à la maison ; laissant le moteur tourner, il mit pied à terre, contourna le véhicule par l'avant et grimaça un sourire à l'intention d'Earl.

— *Cholo ? souffla celui-ci.*

— *Le boulot a ses bons côtés. Grimpe. Y a une place à côté de ton fils.*

— *Jeff est là ?*

Cholo haussa les épaules avec bonne humeur, mais ne souffla mot. Les autres hommes descendaient des marchepieds. Ils étaient coiffés de chapeaux à larges bords et portaient des tuniques en toile décolorées du XIX<sup>e</sup> siècle, d'amples pantalons kaki retenus par des ceintures bien serrées, des chaussures montantes à lacets. Alors Earl prit conscience que ce n'étaient nullement des pompiers, mais les hommes qui avaient travaillé en Afrique avec son arrière-grand-père et dans la poche desquels se trouvaient des fouets en cuir tressé enroulés autour de manches en bois.

— *T'as bien cru m'avoir le jour de cette première arnaque, tu te souviens ?* lança Earl. *Tu m'avais donné un flingue avec une balle à blanc.*

— *Ouais, mon gars, tu nous as drôlement surpris. Fallait avoir des cojones pour le coller à ta tempe et appuyer sur la détente.*

— *Je ne tremble pas plus aujourd'hui, Cholo. T'es prêt ? Parce que je ne sais pas si j'ai tiré les six balles ou non.*

— *Fais ce que t'as à faire, mon gars.*

— *Les mangeurs de chili sont pas de taille à faire plonger les Blancs de River Oaks,* lança Earl avec un sourire. *T'es pas un mauvais gamin. T'es juste un peu con, c'est tout.*

Il arma le Smith & Wesson et en appuya le canon sur sa tempe. Il plongea son regard dans celui de Cholo et lui sourit à nouveau, puis appuya sur la détente.

Il n'y eut pas de détonation ; en fait, il n'y eut absolument aucun bruit, pas même le claquement métallique du percuteur sur une douille vide.

Earl sentit une vague de chaleur émanant de la villa embraser l'étoffe de ses vêtements sur son dos. Puis les hommes coiffés de chapeaux s'approchèrent de lui, l'empoignèrent par les bras et l'entraînèrent vers le camion. À travers la vitre boueuse de la cabine, il crut distinguer le visage exsangue et terrifié de Jeff qui le dévisageait depuis le siège arrière, un trou ensanglanté sous l'un des yeux.

Tôt le lendemain matin, Temple Carrol et moi suivîmes Marvin Pomroy sur les lieux du crime. Le ciel était d'un bleu sans nuages, l'air vif, et sur les collines le feuillage des arbres virait au roux. La villa des Deitrich était à demi plongée dans l'ombre, ses immenses murs blancs piquetés de givre. Dans les parterres, les chrysanthèmes étaient

marron et or et l'auvent zébré surplombant la terrasse latérale se gonflait dans la brise.

— Sa femme nous a dit qu'il hurlait je ne sais quoi au sujet d'un camion de pompiers. Avec Cholo, Jeff et des négriers morts à l'intérieur, nous raconta Marvin. Au moment où elle est sortie de la maison, il s'est collé une balle en pleine tête.

— Un camion de pompiers ? répétai-je.

— Il a dit à deux des adjoints de Hugo que la ravine était en feu. Il y a bien eu un incendie, en amont de la rivière, mais rien par ici.

— Où est Peggy Jean ?

— À l'hôpital, sous calmants. Je vous ai dit qu'on avait arrêté Stump ?

— Non.

— Il a fait une chute et s'est cassé la jambe sur la crête... Quelque chose vous ennuie ?

— Pas du tout.

— Vous avez dénoncé Peggy Jean à son mari, alors vous pensez avoir une part de responsabilité dans la folie d'Earl ?

— Je ne pense rien du tout, Marvin. Je pense seulement que nous allons prendre notre petit déjeuner. Vous voulez vous joindre à nous ?

— C'est la journée du foot pour les gamins.

Je rebroussai chemin jusqu'à l'Avalon. Du côté opposé, Temple scrutait le sol.

— Regardez ça, lança-t-elle en désignant du doigt les empreintes que de gros pneus à clous avaient laissées dans l'herbe.

— Des tas de véhicules de secours sont passés par ici, dis-je.

— Pas aussi lourds. Et les traces ne repartent pas vers la route. Elles se dirigent vers le sommet de la colline.

— Temple, je crois que l'histoire des Deitrich est terminée.

— Pas pour moi, répliqua-t-elle.

Puis elle s'éloigna sur la pelouse avant d'entamer l'ascension de la colline.

Nous suivîmes les traces qui empruntaient une piste accidentée grimpant en zigzags jusqu'au plateau et à la prairie dominant la villa. La terre était gorgée de rosée et deux longues bandes pâles d'herbe écrasée gravissaient la côte abrupte menant au bord de la ravine où Pete et moi allions souvent chercher des têtes de flèche.

— Je n'arrive pas à y croire, murmura-t-elle.

Nous cheminâmes au milieu des deux traces jusqu'au bord de la ravine. À la limite de l'à-pic, la terre avait été creusée jusqu'à la roche par un véhicule qui avait poursuivi sa route dans les airs et disparu. En contrebas, la cime des pins était plongée dans l'ombre, d'un vert bleuâtre, leurs branches symétriques et intactes ; une brume s'élevait telle de la vapeur de l'eau et des pierres apparentes dans le lit de la

rivière.

— Je crois que nous sommes devant l'entrée de l'Enfer, Temple, dis-je. Je crois que Cholo et Jeff sont revenus chercher Earl Deitrich.

Elle se mordillait le gras du pouce.

— Je ne veux même pas me souvenir d'avoir vu ça, murmura-t-elle. Je ne veux plus jamais y penser.

Je scrutai son visage, La gravité et la bonté qui s'y lisaient, sa bouche rouge, les mèches de cheveux châtaines que le vent balayait sur son front ; j'eus envie de la serrer contre moi, j'eus envie que nous soyons tous deux enveloppés dans le vent et la fureur des arbres cinglant le ciel, les rotations de la terre, le tourbillon vert et mystique de la création même.

Je ramassai une pomme de pin et l'expédiai au-dessus de la ravine, comme un gamin frappant une balle de base-ball imaginaire.

— Allons assister au match des mômes de Marvin, proposai-je.

Je lui entourai les épaules de mon bras tandis que nous reprenions le chemin de la villa des Deitrich.



## ÉPILOGUE

Wilbur Pickett n'eut aucune difficulté à trouver du pétrole dans le Wyoming ; il le trouva simplement trop tôt. La tête de puits n'était pas équipée d'obturateur de sécurité quand le trépan creva une poche de sable bitumeux, inattendu à si faible profondeur. L'éruption prématurée de gaz, de pétrole et d'eau de mer s'embrasa à la tête de puits et le torrent de flammes sous pression consuma le derrick comme une tour d'allumettes.

Wilbur et son équipe faillirent y laisser leur peau.

Une fois le puits obturé, Wilbur s'accroupit au milieu des ruines de son derrick et considéra les falaises qui dominaient ses terres, la rivière verte qui y dessinait ses méandres, les bosquets de peupliers de Virginie sur les berges, la sauge mouillée sur le sol argileux, les antilopes et les biches à queue blanche au fond des arroyos.

Cet après-midi-là, Kippy Jo et lui se rendirent dans une banque à Sheridan, contractèrent un emprunt et, deux semaines plus tard, entamèrent la construction du ranch pour touristes qui serait baptisé le Kippy Jo Double Barre.

Pour sa consommation en électricité, il érigea deux éoliennes à l'endroit où s'était dressée la tour de forage. Un matin, il glissa ses pouces dans ses poches revolver et contempla les énormes pales métalliques qui tournoyaient en silence dans le soleil levant.

— C'est un endroit superbe, Kippy Jo, mais il vaut pas tripette pour ce qui est du vent. Où c'est, le seul endroit de la planète où il souffle des quatre directions à la fois ? Je veux parler d'un vent qui te récolte ton coton, qui décape la peinture de ton silo et qui transporte ta maison dans le comté voisin, tout ça gratos.

De la ferme, il passa un coup de fil à l'avocat des Deitrich, Clayton Spangler, dont la rumeur disait qu'il possédait cinquante mille acres du vieux ranch XIT dans les régions situées au nord du Texas.

— Monsieur Spangler, Kippy Jo et moi aimerions vous inviter à pêcher la truite sur notre ranch. C'est de truites arc-en-ciel grosses comme des poteaux de clôture que je vous parle, m'sieur. Faut que je les repousse à coups de rame pour pas qu'elles montent dans la barque.

La Compagnie d'énergie naturelle Wilbur T. Pickett venait de naître.

Au printemps suivant, pendant les vacances de Pâques, Lucas, Temple et moi nous rendîmes à San Antonio pour dîner en terrasse

dans un restaurant au bord du fleuve, non loin de Fort Alamo. Le ciel du crépuscule était turquoise, l'air tiède et embaumant un parfum de fleurs. Lucas ne parlait plus d'Esmeralda. Quand je mentionnais son nom, il ne manquait jamais de sourire et de faire naître dans ses yeux une lueur que personne n'était censé déchiffrer, de manière à conserver par-devers lui ce qu'il avait enduré.

Le décor, au bord de l'eau, était presque idyllique. Les gondoles étaient emplies de touristes ; des mariachis portant des sombreros et des costumes sombres à passepoils blancs grattaient leurs guitares dans les cafés ; sur les berges de la rivière, les frondaisons des bananiers bruissaient dans la brise. Mais je ne pouvais me concentrer sur la conversation autour de moi. Je ne cessais de sentir un capiteux arôme de roses. Quand Temple alla acheter des bonbons pour son père dans une boutique en compagnie de Lucas, je me dirigeai vers le fort Alamo. La façade éclairée par des projecteurs se détachait, rose et gris, sur le ciel qu'envahissait la pénombre. Je m'assis sur un banc en pierre et je fis tourner mon chapeau sur mon doigt.

Je ne pouvais jamais contempler la chapelle et les baraquements adjacents sans être pris de frissons. Cent quatre-vingt-huit personnes avaient tenu tête durant treize jours à six mille soldats combattant sous les ordres de Santa Anna. Ils étaient tombés jusqu'au dernier, à l'exception de cinq qui avaient été capturés et torturés avant d'être exécutés. Leurs cadavres avaient été brûlés par Santa Anna comme des sacs d'ordures.

Mais même alors que je méditais sur ces cent quatre-vingt-huit hommes et adolescents, le parfum de roses semblait flotter tout autour de moi. Étais-je toujours amoureux de la jeune fille qu'était Peggy Jean Murphy autrefois ?

Peut-être. Mais ce n'était pas grave. La fille que j'avais connue méritait que l'on se souvienne d'elle.

Derrière moi, j'entendis le rugissement d'un double tuyau d'échappement se réverbérant sur l'asphalte. Je crus voir une T-Bird orange s'engager dans une rue sombre menant à la grande route ; puis j'entendis le conducteur faire un double débrayage, rétrograder, l'épaule inclinée en avant alors qu'il agrippait le levier de vitesse et prêtait l'oreille pour écraser l'accélérateur à l'instant voulu et relancer la mécanique.

En esprit, je vis Ronnie Cross et Esmeralda Ramirez foncer à travers la campagne sur une grande route déserte à six voies dans le rugissement du moteur chromé, tandis que les cadrans verts du tableau de bord en ronce de noyer indiquaient un niveau de contrôle et de puissance transcendant les lois même de la mortalité.

Je songeai à des cavaliers fuyant un feu de prairie au Mexique, à des soldats attendant avec leur fusil à un coup et leur corne remplie de

poudre près d'un mur d'adobe, à un prêcheur qui baptisait ses fidèles dans la rivière en créant une cathédrale d'arbres, d'eau et de ciel. Je sentis l'arôme de massifs de roses et je vis Ronnie enclencher ses vitesses et écraser l'accélérateur, le pare-chocs arrière au ras de la chaussée, le double pot d'échappement ronflant sur l'asphalte. Esmeralda se tourna à demi vers lui sur le siège en cuir sang de bœuf et lui adressa un sourire, battant de ses bras le tempo de la musique diffusée par les haut-parleurs stéréo. Puis tous deux s'éloignèrent jusqu'à disparaître sur l'autoroute, dans la mythologie américaine des gangs, des jeunes amants et des voitures vibrant au rythme de la musique, entre des collines qui, à peine une heure plus tôt, étaient encore vertes et inondées de soleil.

Achevé d'imprimer en juin 2012  
par Novoprint (Barcelone)  
Dépôt légal : août 2005  
Imprimé en Espagne

DANS SA PETITE VILLE DE DEAF SMITH, L'AVOCAT BILLY BOB HOLLAND EST AMENÉ À AFFRONTER L'HOMME LE PLUS PUISSANT DE LA RÉGION, EARL DEITRICH. CE DERNIER ACCUSE L'UN DES OUVRIERS QUI TRAVAILLENT POUR LUI D'AVOIR VOLÉ UNE MONTRE À LA VALEUR INESTIMABLE ET, SURTOUT, CENT MILLE DOLLARS DE BONS AU PORTEUR. BILLY BOB ACCEPTE D'ASSURER LA DÉFENSE DE L'OUVRIER, UN JEUNE HOMME FONCIÈREMENT BON ET NAÏF NOMMÉ WILBUR PICKETT. MAIS IL SE TROUVE BIENTÔT PRIS ENTRE LA LOYAUTÉ QU'IL DOIT À SON CLIENT ET LES SENTIMENTS QU'IL NOURRIT ENCORE POUR LA FEMME D'EARL DEITRICH, PEGGY JEAN, DONT IL ÉTAIT AUTREFOIS AMOUREUX.

PEU À PEU, BILLY BOB VA DÉNOUER LES FILS D'UNE MACHINATION COMPLEXE IMPLIQUANT UN GANG DE VOYOUS MEXICAINS, DEUX CRIMINELS ÉVADÉS ET... UN GISEMENT PÉTROLIFÈRE.

CE ROMAN A REÇU LE GRAND PRIX DU ROMAN NOIR ÉTRANGER AU FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC EN 2004.

« BURKE A INVENTÉ UN NOUVEAU GENRE : LE ROMAN NOIR MÂTINÉ DE WESTERN ET DE TRAGÉDIE, MAIS TOUJOURS RÉSOLUMENT FAULKNÉRIEN. »

JEAN-PIERRE PERRIN, *LIBÉRATION*

« RÉCIT AFFÛTÉ AU CRAN D'ARRÊT, STYLE ÉLAGUÉ À COUPS DE COLT, BURKE ÉCRIT COMME SI C'ÉTAIT SON DERNIER POLAR. »

PHILIPPE LEMAIRE, *LE PARISIEN*

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DOMINIQUE MAINARD  
COUVERTURE : D. R.

RIVAGES/NOIR  
COLLECTION DIRIGÉE  
PAR FRANÇOIS GUÉRIF

[WWW.PAYOT-RIVAGES.FR](http://WWW.PAYOT-RIVAGES.FR)